This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

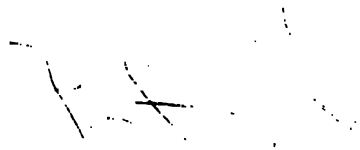
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438576 0



VOYAGE

DANS LES STEPS

D'ASTRAKHAN ET DU CAUCASE.

AVIS AU RELIEUR.

L'intention de l'éditeur n'était d'abord que de donner une nouvelle édition de *l'Histoire primitive des peuples de la Russie*, par feu M. le comte J. Potocki. L'impression en était déjà commencée, quand il reçut le manuscrit du *Voyage* du même auteur. Ce dernier forme donc à présent le *premier volume* de l'ouvrage que nous publions, quoique les feuilles qui le composent portent la signature II; tandis que l'Histoire primitive, dont les feuilles sont signées I, est devenu le *second volume*. MM. les relieurs sont donc invités à placer le frontispice du premier volume devant le *Voyage* et celui du second avant l'*Histoire Primitive*.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE.

PORTRAIT D'UN CHEF DES TURCOMANS.

VOYAGE

DANS LES STEPS

D'ASTRAKHAN ET DU CAUCASE.

HISTOIRE PRIMITIVE

DES PEUPLES QUI ONT HABITÉ ANTÉRIEUREMENT CES CONTRÉES.

NOUVEAU PÉRIPLE DU PONT-EUXIN.

PAR LE COMTE JEAN POTOCKI.

OUVRAGES PUBLIÉS ET ACCOMPAGNÉS DE NOTES ET DE TABLES

PAR M. KLAPROTH.

Membre des Sociétés Asiatiques de Paris, de Londres et de Bombay.

TOME PREMIER.

PARIS,

MERLIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, 7.

1829.

KBS

A MONSIEUR

LE DOCTEUR S. H. SPIKER.

BIBLIOTHÉCAIRE DE S. M. LE ROI DE PRUSSE.

HOMMAGE

DE L'ESTIME ET DE L'AMITIÉ

DE L'ÉDITEUR.

PRÉFACE.

L'auteur de l'ouvrage que je présente au public est le comte *Jean Potocki* (1), issu d'une des plus anciennes familles de la Pologne, et célèbre par des illustrations de tout genre. Né avec peu de goût pour la carrière indiquée par la devise de ses ancêtres, *scutum opponebant scutis*, le comte Jean s'était voué depuis sa jeunesse à des occupations plus paisibles. Doué de beaucoup d'esprit naturel, il eut le bonheur de recevoir une excellente éducation, qui lui fit choisir la carrière des lettres et des arts; ce furent les études historiques qui devinrent bientôt son occupation favorite. Comme Polonais, la recherche de l'origine des peuples de la famille slave devait l'intéresser principalement; mais comme il est difficile d'examiner à fond l'origine d'une famille de la grande race des peu-

(1) Décédé le 12 décembre 1816, à *Oladowka*; âgé de 55 ans.

ples japhétiques, ou indo-germaniques, sans embrasser en même temps celle de toutes les autres branches de cette souche, il fut bientôt entraîné dans des recherches ethnographiques et historiques plus générales.

Ayant lu avec fruit les auteurs classiques, et ceux du moyen-âge, le comte Potocki se pénétra de cette vérité, que pour les comprendre complètement il fallait connaître les lieux où se sont passés les événemens qu'ils décrivent. Sa fortune le mit en état de parcourir presque tous les pays qui bordent la mer méditerranée. En 1778 et 1779, il visita l'Italie, la Sicile, l'Espagne, Maroc et Tunis. Dans l'été de 1789, il quitta la Pologne et alla s'embarquer à Kherson pour Constantinople. Il partit de cette ville à la fin de juin de l'année suivante, examina plusieurs îles de l'Archipel, et débarqua en Égypte; il vit le Caire et les pyramides de Ghizeh.

Né en Pologne, le comte Potocki devait, dans sa jeunesse, être sectateur de cette liberté, qui est toujours en péril quand on en parle trop. C'était un sentiment honorable chez lui, comme il est chez tous ceux qui ne cherchent

pas dans des déclamations libérales un moyen de parvenir. Un voyage qu'il fit en Hollande, en 1787, pendant la révolution contre le stadhouder, et le spectacle des fureurs populaires paraît avoir singulièrement diminué son enthousiasme pour la liberté des peuples et le bonheur qu'elle verse sur le genre humain. C'est ce que l'on reconnaît à la lecture de la relation de ce voyage. Revenu en Pologne en 1789, le comte Potocki ne manqua pas de prendre la défense des véritables intérêts de sa patrie. Ayant eu à Varsovie avec les États une forte dispute sur la liberté de la presse, il établit chez lui une imprimerie libre (*wolny drukarnia*), dont il se servit pour publier plusieurs de ses ouvrages.

Après le partage définitif de la Pologne, le comte J. Potocki devint sujet russe, et entra au service de cette puissance, avide de s'attacher les personnages les plus marquans du pays qu'elle s'était approprié. A l'époque de l'ambassade que l'empereur Alexandre envoya en 1805 en Chine, le comte J. Potocki fut nommé chef du corps de savans qui accompagna cette légation. Ce fut alors que j'eus

l'honneur de faire sa connaissance particulière, et le plaisir de voyager avec lui depuis Kazan jusqu'à Kiakhta sur la frontière de l'empire de la Chine. Il aurait été impossible de faire un choix plus heureux pour remplir un emploi aussi éminent; les vastes connaissances du comte et son zèle pour le progrès des sciences l'en rendaient digne. Malheureusement des circonstances assez connues firent échouer l'ambassade du *comte Golovkin*, et au lieu de pénétrer dans la capitale du céleste empire, elle fut renvoyée avec dédain du camp du vice-roi de Mongolie. Cet événement était d'autant plus imprévu que tout paraissait présager un succès heureux à une expédition si importante.

Quelques années auparavant j'avais vu le comte Potocki à Berlin. Comme il savait que je m'occupais de l'étude du chinois et d'autres langues de l'Asie, pour me guider dans mes études historiques, il contribua beaucoup à me faire appeler à Saint-Pétersbourg, en 1804. Depuis, il m'a toujours honoré de son amitié et de sa bienveillante protection. Je lui dois principalement la direction que j'ai donnée à mes tra-

vaux, et l'idée de les poursuivre à Paris, ville qu'il regardait avec raison comme celle que doit habiter de préférence l'homme que ses occupations obligent à consulter de riches bibliothèques et des collections de tout genre.

C'est donc autant par reconnaissance que par le désir de faire connaître aux savans un ouvrage intéressant, que je me suis chargé de publier le *Voyage dans les steps d'Astrakhan et du Caucase* et l'*Histoire primitive des peuples de la Russie,* du comte J. Potocki. Il a entrepris le premier afin d'examiner sur les lieux mêmes les récits d'Hérodote et d'autres auteurs anciens, relatifs à la Scythie et à ses habitans; c'était sûrement la meilleure manière de les commenter. Le comte Potocki a fait tout ce qu'il était possible d'effectuer à l'époque où il a parcouru les steps. Son *Histoire primitive des peuples de la Russie* est le résultat de ce voyage. Cet ouvrage était devenu extrêmement rare, puisqu'on n'en avait tiré que cent exemplaires; il n'y en eut que la moitié de distribuée, parce que l'auteur fut vivement affecté d'une critique grossière et injuste de son livre, que le célèbre *Schlœzer* avait insé-

rée dans le journal littéraire de Gœttingue. Si le comte avait aimé les *querelles littéraires*, il aurait eu beau jeu pour porter des bottes à son antagoniste hargneux, en révélant plusieurs bévues de la critique de celui-ci, bévues qui marquent une ignorance bien extraordinaire de la part d'un historien aussi fameux que Schlœzer. Concevra-t-on, par exemple, que ce dernier ait assez mal compris la phrase suivante: « Selon le périple anonyme publié par » Vossius, dans la langue *alanique-taurique*, » *Ardauda* voulait dire les sept dieux (1), » pour croire que l'auteur parlait d'un périple anonyme publié par Vossius, et écrit dans *la langue alanique-taurique?* Où est-il imaginable qu'un Schlœzer pût ignorer l'existence du traité de GIORGIO INTERIANO, intitulé *Della vita de Zychi*, qui se trouve dans le second volume des *Navigationi et Viaggi* de Ramusio? C'est cependant la vérité, car il demande naïvement dans sa critique (2): « Qui peut être l'ancien » voyageur italien *George* INTERIANO? » Schlœ-

(1) Voyez vol. I, page 241.

(2) Gœttingische gelehrte Anzeigen, 1803, vol. 1, pag. 591.

zer relève en effet quelques erreurs dans l'ouvrage du comte Potocki, erreurs que j'ai essayé de corriger dans mes notes; mais il a montré en même temps un manque total de connaissances ethnographiques, en ne s'apercevant pas du défaut principal de l'*Histoire primitive*, qui consiste en ce que l'auteur a supposé l'existence de peuples d'origine turque et mongole (ou, comme il les nomme, Tatares), en Europe du temps d'Hérodote, de Strabon et de Ptolémée, tandis qu'il est certain que les tribus de ces deux familles ne se sont montrées en deça de l'Oural que dans le sixième siècle de notre ère, quand la plupart des nations finoises et hunniques avaient déjà quitté la Scythie d'Europe, pour se porter plus à l'occident, où elles s'affaiblirent et se perdirent bientôt, en se fondant avec les anciens habitans des pays où elles n'avaient été prépondérantes que peu de temps. Le lecteur verra que j'ai rectifié cette opinion erronée du comte Potocki, tant par mes notes que par mon Introduction au septième chapitre de son livre.

Le *Voyage dans les steps d'Astrakhan et du Caucase* paraît ici pour la première

fois, d'après une copie prise sur le manuscrit original de l'auteur, qui existe dans la bibliothèque de la *Société philosophique de Philadelphie*. J'y ai inséré des morceaux extraits d'un autre manuscrit que le comte Potocki m'avait prêté à Saint-Pétersbourg. Ayant visité les mêmes pays, j'ai été en état de compléter, par plusieurs notes assez étendues, les détails contenus dans le texte.

J'ai aussi fait réimprimer à la suite de l'*Histoire primitive* le *Mémoire sur le périple du Pont-Euxin*, du même auteur. Cet ouvrage, qui ne consiste qu'en quelques feuilles in-quarto, a été publié à Vienne en 1796; il était devenu si rare qu'on en a payé cent cinquante-cinq francs un exemplaire auquel il manquait la carte. J'ai aussi donné, à la suite du voyage du comte Potocki, une nouvelle édition de celui entrepris par M. *Taitbout de Marigny*, (vice-consul de sa majesté le roi des Pays-Bas, à Théodosie en Crimée), dans le pays des Tcherkesses, qui habitent les bords de la Mer-Noire. Cet ouvrage intéressant a paru à Bruxelles en 1821, mais l'édition en est épuisée, et une grande partie

des exemplaires destinés pour Saint-Pétersbourg a fait naufrage; de sorte que j'ai cru rendre par cette réimpression un service au public et à l'auteur même, qui a si bien décrit une nation parmi laquelle j'ai séjourné pendant plusieurs mois en 1808.

Je donne après cette préface le catalogue des ouvrages publiés par le comte J. Potocki; ils sont tous d'une rareté extrême, n'ayant été tirés qu'à un très petit nombre d'exemplaires, qui ne sont jamais venus dans le commerce de la librairie.

KLAPROTH.

Paris, 11 octobre 1829.

LISTE DES OUVRAGES

DU COMTE JEAN POTOCKI.

VOYAGE A MAROC, 1 v. in-8.

C'est le plus rare de tous les ouvrages du comte Potocki. Je n'en ai vu qu'un seul exemplaire et je ne me souviens ni du lieu ni de la date de l'impression.

VOYAGE EN TURQUIE ET EN EGYPTE, fait en 1784.—A Varsovie, et se trouve à Paris, chez Royer, libraire, quai des Augustins. 1788, in-12.

Une nouvelle édition a paru sous ce titre.

VOYAGE EN TURQUIE ET EN EGYPTE, fait en 1784. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. VOYAGE EN HOLLANDE, fait pendant la révolution de 1787. — A Varsovie w Drukarni wolney na kraiowym Papierze. 1789, in-8. (1).

ESSAI SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, ET RECHERCHES SUR LA SARMATIE. — Varsovie, à l'imprimerie libre. 1789, 2 vol. in-8.

Cet ouvrage est accompagné de deux cartes. 1° Carte cyclographique de la Poméranie, pour l'année 900 de J. C., tirée princi-

(1) Le seul exemplaire de cette édition que je connaisse à Paris, est celui de mon ami M. Eyries, et qui peut passer pour très curieux. C'est celui que l'auteur envoya de Varsovie à sa femme, qui se trouvait dans ce moment à Paris. Une lettre écrite de la main de Potocki, et collée sur le feuillet en regard du faux titre du livre, apprend ce fait et la fondation d'une imprimerie dans la maison du comte à Varsovie.

palement de l'Hormesta du roi Alfred. 2° Carte des pays occupés par les Patzinaces et les Sabartoasphales, en l'année 900 de l'ère chrétienne. Gravée par B. Folino, Maj. d. l'A. d. P., à Varsovie, 1789.

Cet essai a été réimprimé à Breslau en 1798, en 1 vol. in-4.

VOYAGE DANS QUELQUES PARTIES DE LA BASSE-SAXE, pour la recherche des antiquités Slaves ou Vendes, fait en 1794 par le comte Jean Potocki. Ouvrage orné d'un grand nombre de planches.—Hambourg, (de l'imprimerie de G. F. Schniebs), 1795, grand in-4, 102 pages et 31 planches.

Le peu de connaissance qu'on a du système religieux des anciens Slaves, rend cet ouvrage extrêmement important. Il est le fruit d'un voyage que l'auteur entreprit à Neu-Brandebourg, Rostock, Wismar, Lubeck, Ratzebourg, Hambourg et Luchow, afin de découvrir tout ce qui pouvait avoir rapport aux antiquités vendes qui abondent dans la Basse-Saxe, mais qui se perdaient de jour en jour par le peu de soin qu'on mettait à les recueillir et conserver. La plupart des cent dix-huit dessins qui accompagnent ce volume représentent la collection d'antiquités faite par un M. Sponholz. On y remarque les images inédites de plusieurs divinités slaves, telles que Iroupitra, (fig. 34), Oulhin, (trouvée à Preussisch Romanow), Iazipit, (fig. 7), Tsern Hela, (fig. 25), Hirouvits, (fig. 28), Gouroupit, (fig. 21), Gast-Marvihit, (fig. 18), Ratsia, (fig. 38), Gast-Tsernebog, (fig. 83), Baldouri, (fig. 9), Ghilmong, (fig. 19), et Ouri, (fig. 20). On y trouve également un vocabulaire de l'idiome des Dravèn-Vendes, avec le *pater* dans ce dialecte, que le comte obtint à Luchow, ainsi qu'une chronique dans une langue mêlée de vende et d'allemand; elle comprend depuis le milieu du XVIIe siècle jusqu'en 1691.

FRAGMENS HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves, recueillis et commentés par le comte Jean Potocki.—A Brunsvic, dans la librairie des écoles. 1796, 4 vol. in-4.

C'est un recueil du genre du *Memoriæ populorum* de Stritter.

L'auteur l'a destiné aux savans de sa nation qui voudraient se livrer à des recherches historiques dans les pays habités par des peuples d'origine slave. Le premier livre contient des réflexions générales sur les différens peuples de cette famille, sur les Finois et les Goths; ensuite des extraits de tous les auteurs, à l'exception d'Hérodote et de Strabon, de Diodore de Sicile et de Trogue-Pompée, parce que ceux-ci se trouvent entre les mains de tout le monde. C'est un recueil très utile, parce qu'il donne un aperçu général de l'histoire de l'antiquité et du moyen-âge, et de ce qu'on sait sur l'histoire primitive des peuples dont il est question; mais il ne dispense pas de consulter les textes qui y sont traduits, puisque les traductions ne sont pas toujours exactes, et que le livre est imprimé avec une extrême négligence. L'auteur a senti ce défaut, et il avoue toutes ses imperfections dans une note qu'il a jointe à son *Mémoire sur le périple du Pont-Euxin*. « La mise au net, dit-il, est bien difficile « aux érudits qui s'occupent d'un grand ensemble de conciliations « historiques. Je dis donc une fois pour toutes que les textes que « je rapporte ne doivent pas inspirer une confiance assez aveugle « pour que l'on se dispense de les collationner avec les bonnes édi- « tions. Ceci doit s'entendre surtout de mes *Fragmens historiques*, « qui fourmillent de fautes, non seulement d'impression, mais « même de copiste. Le géographe de Ravenne y parle de l'Amé- « rique; les noms propres y sont défigurés de mille manières diffé- « rentes; mais malgré ces défauts je crois que ce *Répertoire* ou « *dépouillement complet* est non seulement utile, mais que l'on ne « pouvait pas s'en passer. »

Le troisième volume contient une carte intitulée : *Carte cyclographique de la Sarmatie, pour l'année* 900 *de l'ère chrétienne.*

Une note qui se trouve sur le verso du frontispice du troisième volume avertit qu'il faut le relier avec le *Voyage de Basse-Saxe.*

MÉMOIRES SUR UN NOUVEAU PÉRYPLE DU PONT-EUXIN, et sur la plus ancienne histoire des peuples du Taurus, du Caucase et de la Scythie, par le comte Jean Potocki. —Vienne, imprimé chez Schmidt. 1796, in-4.

HISTOIRE PRIMITIVE DES PEUPLES DE LA RUSSIE, avec une

exposition complète de toutes les notions locales, nationales et traditionnelles, nécessaires à l'intelligence du quatrième livre d'Hérodote, par le comte Jean Potocki. — A St.-Pétersbourg, 1802, 1 vol. in-4. Imprimé à l'Académie impériale des Sciences.

Cet ouvrage forme le second volume de la présente publication.

Dynasties du second livre de Manethon, par le comte Jean Potocki.—A Florence, chez Guil. Piatti. 1803, in-8, 128 pages. L'ouvrage est dédié au cardinal Borgia.

Histoire ancienne du gouvernement de Cherson. — A St.-Pétersbourg, 1804, 1 vol. in-4.

Histoire ancienne du gouvernement de la Podolie. — A St.-Pétersbourg, 1805, 1 vol. in-4.

Histoire ancienne du gouvernement de la Wolhynie.— A St.-Pétersbourg, 1805, 1 vol. in-4.

Chronologie des deux premiers livres de Manethon, par le comte Jean Potocki.—A St.-Pétersbourg, 1805. Imprimerie de Drechsler. 32 pages, in-4.

Examen critique du fragment égyptien connu sous le nom d'ancienne chronique, par le comte Jean Potocki. —St.-Pétersbourg, 1 vol. in-4. Tiré à cent exemplaires.

Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux olympiades, par le comte Jean Potocki, de l'Académie des Sciences de St.-Pétersbourg, des sociétés savantes de Moscou, de Varsovie, etc. etc.—A St.-Pétersbourg, 1810, 1 vol. in-4. De l'imprimerie d'Alex. Pluchard et comp.

Atlas archéologique de la Russie d'Europe, composé par M. le comte Potocki.—A St.-Pétersbourg, 1810, in-fol.

Cet ouvrage ne renferme que six cartes, et il n'a pas été achevé.

Description de la nouvelle machine pour battre monnaie, écrite en russe (?) par le comte J. Potocki; traduite du russe en français (?) par N. O. (En français et en russe). — St.-Pétersbourg, 1811, 1 vol. in-4.

Outre ces ouvrages savans, le comte Jean Potocki a aussi écrit un roman très intéressant, dont seulement des parties ont été publiées; il a pour sujet les aventures d'un gentilhomme espagnol descendant de la maison de Gomelez, et par conséquent d'extraction maure. L'auteur dépeint parfaitement dans cet ouvrage les mœurs des Espagnols, des Musulmans et des Siciliens; les caractères y sont tracés avec une grande vérité; en un mot, c'est un des livres les plus attrayans qu'on ait jamais écrits. Malheureusement il n'en existe que quelques copies manuscrites. Celle qui fut envoyée à Paris pour y être publiée est restée entre les mains de la personne chargée de la revoir avant l'impression. Il faut espérer qu'une des cinq, que je connais en Russie et en Pologne, verra tôt ou tard le jour, car c'est un livre qui, de même que Don Quixote et Gilblas, ne vieillira jamais.

Le premier fragment publié à St. - Pétersbourg, en 1804, porte ce titre : Manuscrit trouvé a Saragosse. Il a été reproduit divisé en deux épisodes qui ont paru à Paris chez M. Gide fils, sous le titre de

Avadoro, histoire espagnole, par M. L. C. J. P.—Paris, 1813, 4 vol. in-8.

Dix journées de la vie d'Alphonse Van-Worden. — Paris, 1814, 3 vol. in-8.

VOYAGE

DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE

ET DANS LES PAYS CAUCASIENS.

VOYAGE

DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE

ET DANS LE PAYS CAUCASIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Moscou à Sarepta.

Départ de Moscou. — Cours de la rivière Moskva.—Kolomna. —Rièzan. — Costumes des femmes. — Rièjk. — Assemblée de la noblesse. — Bibliothèque de voyage. — Anciennes redoutes entre Kozlov et Tambov. — Moghila ou tumulus. — Grand nombre de sourok ou marmottes à Panova. — Novo-Khoperskaïa.—Laxies d'Hérodote. — Stanitses de cosaques. — Orékhovskaïa. — Manière de se préserver des cousins.—Lutte des Cosaques.—Mstislav gagne la principauté de Tmoutarakan par son habileté à lutter.— Yasses et Kassoghes. — Origine du nom Kozak. — Kolodesznaïa. — Souslik ou Zisel. — Chien voleur. Ilovlinskaïa. — Gartchevskaïa. — Sarkel ou Bèloveja, ancienne forteresse des Khazar. — Langue de terre qui sépare le Don du Volga. — Inondation du Volga. — Tsaritsyn. — Kalmuks. — Écriture mongole. — Chiens qui dévorent les morts. — Passages de Cicéron et de Justin relatifs à ce sujet. — Sarepta. — Arbas ou chariots tatares.—L'auteur s'embarque pour Astrakhan.

15 mai (*vieux style*) 1797. Les tours dorées de Moscou se perdent dans un lointain bleuâtre. Adieu, Europe livrée aux troubles! je vais me repo-

ser dans la tranquille et paisible Asie. Aujourd'hui je veux imiter les Orientaux, chez lesquels la première journée que fait la caravane est toujours la plus courte. Je ne promets au lecteur qu'une chose, c'est de ne pas fermer les yeux. Tout ce que j'aurai occasion de voir, je le raconterai ; j'y joindrai quelquefois des remarques qui, je me plais à l'imaginer, ne seront pas mal reçues, même des hommes instruits ; car je les ai faites non en passant, mais dans un temps où je croyais encore que toute vérité concernant l'histoire de l'homme ou celle de la nature était si importante, qu'on devait lui sacrifier volontiers son repos et son plaisir.

16 mai. Je suis le cours de la Moskva. Le pays est beau et si peuplé, que l'on découvre toujours plusieurs villages à la fois. On célébrait une fête dans l'un d'eux. Quelle magnificence parmi les paysannes ! des bonnets et des voiles brodés en or et d'un aussi beau travail que s'ils fussent venus de Constantinople. Beaucoup de voyageurs ont parlé de la misère du paysan russe : je décris ce que je vois, et non ce que d'autres ont vu ; mais je m'aperçois de même que plus on s'éloigne de Moscou, plus les beaux villages deviennent rares ; les maisons sont plus petites et couvertes en chaume ; au lieu de fenêtres, elles ont des trous avec des morceaux de verre. Je pense également que la condition du paysan russe dépend beaucoup de son seigneur. Voilà, par exemple, un petit village où l'on compte à peine douze maisons, mais qui n'a pas moins de quatre seigneurs. Les habitans ne doivent guère s'en trouver mieux.

17 mai. Je dois dire, à la louange de *Kolomna*, dernier bourg où j'ai passé, que devant chaque maison il y a une voiture avec un tonneau plein d'eau, afin d'en avoir toujours sous la main en cas d'incendie.

Kolomna montre encore des restes de son ancienne splendeur. Au delà de l'*Occa*, j'entrai dans un autre gouvernement; c'est une tout autre nature. Les pins et les bouleaux disparaissent et font place à des végétaux de contrées plus méridionales. Les habitans du gouvernement de *Rièzan* diffèrent aussi, par leur costume, leurs habitations et leurs usages, de ceux du voisinage de Moscou. Les femmes portent, par dessus leurs vêtemens, une camisole blanche à bords rouges, et sur la tête une espèce de mitre, de laquelle pendent des glands de verroterie; elles ressemblent aux prêtresses de quelque divinité; partout elles s'amusent à un jeu qui a du rapport avec le bocetti des Italiens, excepté qu'elles se servent d'œufs au lieu de boules. Le pays est ondulé et fertile.

18 mai. Au delà de *Rièzan*, on dirait que les femmes portent sur leurs bonnets des cerfs-volans; c'est la meilleure description que je puisse faire de leurs bonnets. Je voulus dessiner mon hôtesse; dès qu'elle s'en aperçut, elle se cacha sur le poêle, et je ne pus l'y suivre. Je ne fus pas plus heureux dans le village; toutes les femmes et les filles s'enfuyaient dès que je faisais mine de m'approcher d'elles.

19 mai. *Rièjk* est une petite ville; il y avait en ce

moment une assemblée de gentilshommes; on ne pouvait pas dire de plusieurs d'entre eux : « *Il a l'air* « *noble;* » leur accueil amical le faisait oublier.

20 mai. J'ai profité d'une halte de plusieurs heures pour faire la revue de ma bibliothèque. Je vis, à mon grand chagrin, que je n'avais pas emporté les auteurs qui, dans ces contrées, m'auraient été le plus utiles; par exemple, Deguignes, d'Herbelot, Pétis de la Croix, Aboulghazi, etc. Heureusement, j'avais fait un extrait de tous ces écrivains; c'est un atlas chronologique dont je me servirai quelquefois. En voici la description : Il consiste en trente-sept cartes historiques qui commencent à l'an 2000 avant notre ère, et vont jusqu'à notre temps : chaque carte représente l'état politique du monde à la fin de chaque siècle; la marge offre la liste des princes régnans. Entre deux cartes est intercalé un récit des événemens par ordre chronologique. Chaque partie du monde ancien a son atlas de trente-sept cartes; celui de l'Asie seule est le fruit d'un travail constant de cinq ans; il m'a valu l'estime de l'abbé Barthélemy; la conversation de cet homme célèbre était mon délassement. Cet atlas m'accompagne en Asie.

21 mai. De *Kozlov* à *Tambov*, j'ai rencontré une quantité d'anciennes redoutes qui sans doute remontent à un temps où les nomades poussaient encore leurs excursions jusque dans ces cantons. Les ouvrages en terre ont une durée incalculable; la raison en est bien simple; quand ils s'élèvent sous un angle de 45 degrés, ils ne contiennent

plus le germe de la destruction. A Kaffa, par exemple, il y a un retranchement que certainement Hérodote a décrit, quand il dit qu'il en a vu un construit par des esclaves scythes du temps de Cyaxare, roi des Mèdes.

Les habitans du gouvernement de Tambov me paraissent moins vifs que les paysans moscovites. Quand on veut les voir en grand nombre, ainsi que leurs femmes, il faut se trouver à l'auberge, un peu avant le coucher du soleil, à la rentrée des troupeaux. C'est le coup d'œil le plus agréable et le plus vivant du village.

22 mai. Aujourd'hui, j'ai aperçu le premier *moghila* ou *tumulus*. Ce sont les seuls monumens restant de tant de peuples qui jadis ont habité ou parcouru ces contrées. Plus loin, j'ai trouvé dans le step une quantité innombrable de petites buttes de deux pieds sur trois pieds de diamètre. Je ne savais d'abord à qui en attribuer la construction; enfin, je découvris sur plusieurs points un petit animal de couleur jaune et à museau noir qui se tenait sur ses pattes de derrière, levait la tête en l'air et sifflait de toutes ses forces. Mes gens déclarèrent unanimement que c'étaient des singes; en effet, ces animaux en avaient le maintien; mais je reconnus bientôt que c'étaient des *Sourok* que les Cosaques et les petits Russiens appellent *Baïbak* (1) ou grandes marmottes des steps; il

(1) *Glis marmota*. Les Russes leur donnent aussi le nom de *Sabargan*; chez les Kirghis ils s'appellent *Touhour* ou *Sahouré*;

semblaient avoir construit leur chef-lieu autour de *Panova*, poste entièrement isolé; car, plus loin, je n'en aperçus plus un seul.

Novo-Khoperskaïa, place forte, est la dernière ville russe de ce côté.

Le 23 mai, à la poste *Ouroupinskaïa*.

Lorsque l'on a passé le *Khoper*, l'on n'est plus en Russie et l'on voyage dans les steps du Don. Cette contrée déserte était autrefois comprise dans la seconde *Laxie* ou *frontière* des *Sauromates*. Hérodote dit que la première *Laxie* s'étendait en remontant le Tanaïs, l'espace de quinze journées (1), lesquelles estimées à deux cents stades ou cinq lieues d'Allemagne feraient chacune soixante et quinze lieues. Dans cette supposition, la première *Laxie* arriverait jusqu'à l'embouchure du Khoper. Mais *Scymnus de Chio* (2), qui copie Ephore, semble nous donner des mesures plus

---

chez les Bachkirs et Tchouvaches, *Souvour;* chez les Boukhars, *Sougour;* en Telcoute *Sour;* en Turc de Sibérie *Sourou, Sourka, Choulyan* et *Kyzylgal;* chez les Mordvines, *Sourka,* et chez les Voliakes *Bouzarga;* chez les Kalmuks, *Tarbagaën;* en mongol, *Tarbagha;* en mandchou, *Tarbakhi;* en chinois, *Tha eul.* KL.

(1) Τάναϊν δὲ ποταμὸν διαβάντι, ἐκείτι Σκυθικὴ, ἀλλ'ἡ μὲν πρώτη τῶν Λαξίων, Σαυροματέων ἐστὶ οἱ ἐκ τῆ μυχῆ ἀρξάμενοι τῆς Μαιήτιδος λίμνης, νέμονται τὰ πρὸς βορέην ἄνεμον, ἡμερέων πεντεκαίδεκα ὁδὸν, πᾶσαν ἐοῦσαι ψιλὴν καὶ ἀγρίων καὶ ἡμέρων δενδρέων.

Hérodote, IV, 21. KL.

(2) Ce géographe grec vivait vers l'an 80 avant notre ère, du temps de Nicomède II, roi de Bythinie, auquel il dédia sa Description du monde en vers iambiques et grecs. KL.

exactes. Il dit que les Sarmates s'étendaient le long du Tanaïs l'espace de deux milles stades (1), qui font cinquante lieues d'Allemagne, c'est-à-dire précisément jusqu'au coudé où le Don se rapproche le plus du Volga. Mais je pense que je ferais bien de renvoyer cette discussion à quelque gîte plus commode, car j'écris au bivouac, à la clarté d'un feu où les Cosaques font cuire leur poisson; car voilà ce qu'ils entendent par *un relai de poste*: ces relais sont au milieu du step et loin des villages, où l'on ne passe pas du tout. Les Cosaques disent qu'ils les placent ainsi parce que dans le step leurs chevaux peuvent paître tout autour d'eux et qu'ils les ont plus sous la main. Mais je pense que dans l'origine cet arrangement a été imaginé pour empêcher les couriers et autres voyageurs d'entrer dans ces villages, où ils parlent d'un ton fort haut.

Cependant ceux qui vont à présent dans les *Stanitses* y sont bien reçus, et peuvent s'y faire donner tout ce qu'ils veulent. *Stanitsa* est le nom que les Cosaques donnent à leurs villages.

Le dimanche, 24, à *Orékhovskïa*, poste.

Les Cosaques m'ont fait traverser deux de leurs stanitses, aux passages des rivières *Bouzoulouk* et *Koumylga* ou *Koumyltsinka*. Comme c'était

---

(1) Fragm. V. 135. Τὸν δὲ Ταναΐν, ὅς ἐστιν τῆς Ασίας ὅρος
Τίμων τε τὴν ἤπειρον ἑκατέραν δίχα,
Πρῶτοι νέμονται Σαρμάται δισχίλια
Στάδι' ἐπέχοντα. KL.

dimanche, la population était en dehors; les hommes bien mis, chantant et déjà un peu ivres, les femmes fort parées; les habits de celles-ci sont tout-à-fait à l'orientale, mais leur grand luxe est dans les manches de leurs chemises, qui sont de soie, et chez les pauvres de toile peinte en grosses fleurs rouges; leurs turbans sont surmontés de deux cornes dans un goût bizarre.

Nous avons rencontré dans le step des colonies de *sourok* ou grandes marmottes dont les singeries nous ont amusés quelques momens.

J'ai trouvé ici une espèce de maison où j'espère passer une nuit tranquille, graces aux précautions que les Cosaques ont prises pour en chasser les cousins. Pour cet effet ils ont apporté dans la chambre un grand chaudron plein de charbons allumés et d'une certaine herbe qui répandait une fumée épaisse, accompagnée d'une odeur aromatique. Après l'avoir laissé brûler quelque temps, ils ont bouché avec de la paille les trous qui servent de fenêtres à ma demeure, et effectivement elle se trouve pour le moment débarrassée de ces hôtes incommodes. Les Cosaques font tous les soirs de pareilles fumigations près de leurs relais, et leurs chevaux, qui en connaissent l'effet, se placent tout autour, si bien qu'ils semblent s'être mis autour d'un feu pour se chauffer, ce qui paraît singulier lorsqu'on n'en sait pas la raison.

Je ne veux pas oublier de dire que les jeunes Cosaques m'ont donné le spectacle d'une lutte. Le plus beau tour de ce jeu consiste à saisir son

adversaire par la ceinture, puis à tomber soi-même en arrière avec beaucoup de force, au moyen de quoi l'on jette son adversaire par dessus sa tête, lui faisant faire ainsi une culbute assez violente pour lui briser les os. Mais un Cosaque n'est pas si fragile, et ceux-ci se relevaient aussi contens d'eux que s'ils eussent fait un entrechat. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet exercice, c'est que les Cosaques lui doivent peut-être leur origine. Je m'explique : — Lorsque *Volodimir-le-Grand* eut pris *Kherson* dans la Tauride, son fils *Mstislav* passa le Bosphore et vint dans l'île de *Taman* qui était alors le chef-lieu du royaume de *Tmoutarakan*. Cette conquête lui fut disputée par le prince des *Yasses* et des *Kassoghes*, et l'on convint de terminer le différend par un combat singulier dans lequel on lutterait sans se servir d'aucune arme; *Mstislav* remporta la victoire. On dit que les *Yasses* de *Nestor* sont les *Asses* des voyageurs du treizième siècle, c'est-à-dire les *Alains*. Voyez les recueils de *Ramusio* et de *Bergeron* (1); de plus, je

(1) Voici ce qu'on lit sur le pays des Alains dans le premier chapitre du *Voyage de Iosafat Barbaro à la Tana* (Ramusio Delle Navigationi et Viaggi, II. fol. 92. A et B):

« La pianura di Tartaria a uno che fusse in mezzo di « quella, ha dalla parte di Leuante il fiume *Erdil*, altramente « detto la *Volga* : dalla parte di Ponente, et Maestro, la *Po-* « *lonia* : dalla parte di Tramontana, la *Rossia* : dalla parte d'Os- « tro, laqual guarda verso il mar maggiore, l'ALANIA, *Cuma-* « *nia*, *Gazaria* : i qual luoghi tutti confino su 'l *mar delle* « *Zabache*, ch'è la palude Meotide, et conseguentemente è

dis que les *Kassoghi* de *Nestor*, *quels qu'ils soient*, étaient les habitans de la *Kasachia* de l'empereur Constantin; mais les *Kassoghi*, vaincus et d'ailleurs

---

« posta tra li sopradetti confini..... L'*Alania* è deriuata da' « popoli detti *Alani*, liquali nella lor lingua si chiamano *As*. « Questi erano Christiani, et furon scacciati, et distrutti da' « Tartari : la regione è per monti, riui e piani : doue si « trouano molti monticelli fatti a mano, liquali sono in segno « di sepolture, et ciascun di loro ha un sasso in cima grande « con certo busco, nel quale mettono una croce d'un pezzo, « fatta d' un' altro sasso : e di questi monticelli cene sono in- « numerabili, *e c.* »

Dans un autre passage du même voyage (II. fol. 97. A) on lit: « Dritto dell' Isola di *Capha* d'intorno, ch' è su 'l mar maggiore, « si troua la *Gothia*, e poi l'*Alania :* laqual và per l'Isola verso « Moncastro, com habbiamo detto di sopra. Gothi parlano in « Todesco. So questo, perche hauendo un famiglio Todesco con « me, parlauano insieme, et intendeuansi assai ragioneuol- « mente, cosi come s' intenderia un Furlano con un Fioren- « tino. Da questa vicinita de' *Gothi* con *Alani* credo, che sia « deriuato il nome *Gothalani*. Alani erano prima in quel luogo, « soprauennero Gothi, e conquistorno quei paesi, e fecero « una mistura del nome loro co 'l nome de gli Alani, e si chia- « marono Gothalani si come quelle genti erano mescolate con « queste. »

Marco Polo parle aussi d'*Alains* (Alani) qui servaient dans l'armée du Grand-khan des Mongols, à l'époque de la conquête de la Chine. Voyez *Ramusio*, II. fol. 45. A:

Ruysbræck, qui visita la Tatarie en 1253, parle des *Alains* dans plusieurs passages de la relation de son voyage, publié dans la collection de *Bergeron*. On lit dans son dix-huitième chapitre (pag. 24) : « La veille de la *Pentecôte* vinrent vers nous « certains *Alains*, qu'ils appellent Acias ou Akas, qui sont « chrétiens *à la grecque*, ont le langage *grec*, et des prêtres

à demi nomades, ont dû quitter la *Kasachia*, où ils auront été remplacés par leurs vainqueurs, par les *Malo-Rossiens* de Mstislav qui en auront pris le nom de *Kazakh*; car voilà comme ils prononcent encore, et non pas *Kozaki*. Telle est la manière dont j'ai toujours expliqué l'origine du nom et du peuple *Kozak;* j'ose croire qu'elle ne pourra paraître compliquée qu'à ceux qui ne sont pas entièrement familiarisés avec les écrivains que je viens de citer.

Le lundi, 25 mai à *Kolodeznaïa*.

J'ai quitté ce matin mon gîte assez bien remis de la mauvaise nuit que j'avais passée la veille, et bien-

---

« *grecs*, et cependant ne sont pas schismatiques.» Dans le chapitre 50 (pag. 138), il dit : « Les Alains habitent en ces monta-« gnes et résistent toujours aux *Tartares;* si bien que *Sartach* « est contraint d'envoyer là de dix hommes un, pour garder le « passage des montagnes, et empêcher que ces *Alains* ne sor-« tent pour venir dérober leurs bestiaux. En la plaine qui « est entre ces Alains et eux, est le lieu, dit *Porte de fer* (c'est-« à-dire *Derbend*), qui n'en est qu'à deux journées; et où la « plaine commence à s'étressir entre la mer Caspienne et les « montagnes, habitent certains peuples *Sarrasins*, nommés *Les-« ges*, qui se défendent aussi contre les Tartares; si bien qu'il « fallut que ces Tartares, qui demeurent au pied des monts « des *Alains*, nous donnassent vingt hommes pour nous escor-« ter jusqu'au delà des *Portes de fer.* »

Haithon, en parlant de la Géorgie, dit : « Ce royaume com-« mence du côté de l'Orient depuis une montagne nommée *Al-« boris* (Albrouz). Il habite dans cette province plusieurs diffé-« rentes nations, d'où la province tire le nom d'*Alanie.* » Voyez *Haithon* chez *Bergeron*, chap. X, pag 13. KL.

tôt après je me suis trouvé sur le *Medvèditsa*, où j'ai traversé un village cosaque; c'était encore fête, et tout le monde était endimanché comme le jour d'auparavant. Les jeunes filles se promenaient par bandes, se tenant par la main et chantant en chœur. Les hommes étaient partagés en groupes assis et affectant un air grave. Jamais ils ne me saluaient les premiers, mais lorsque je les saluais, ils se levaient tous à la fois et me faisaient des révérences; la même chose m'était déjà arrivée la veille.

Le passage du *Medvèditsa* est d'un aspect assez sauvage; il y a cependant une sorte de bac à l'usage des voyageurs, mais les Cosaques passent dans des canots, faisant suivre leurs chevaux à la nage.

Plus loin j'ai trouvé le step fourmillant de *Souslik* (1). Quelques uns couraient se cacher dans leurs trous, d'autres se tenaient à l'entrée pour nous voir passer. Les Cosaques regardent ces petits animaux comme les plus dangereux ennemis de leurs moissons.

Enfin je suis arrivé à la poste *Kolodeznaïa* où

---

(1) *Mus citellus*, appelé par les Russes de la Sibérie *Iemouranka*, *Ievrachka*, *Avrachka*; à Tomsk, *Ourgou*; en turc de Sibérie *Choumron*, *Chœmran* et *Djoumra*; en bachkire *Iemouran*, *Ioumouran-Kasouk*; en mordouine, *Souslik* ou *Simral*; en kirghize, *Sakildau-tskan*; en tchouvache *Tirgas*; en kalmuk, *Sourman*, *Tsourma* et *Khakhor-Sourman*; en mongol, *Djourma* ou *Dzourma*; en mandchou, *Djoumara*; en chinois, *Teou chou*. KL.

j'ai trouvé une auberge à vingt pas de la poste. Un asile aussi sûr m'eut bientôt décidé à me fixer jusqu'au lendemain. Je n'ai point eu lieu de m'en repentir; la maison est très petite, mais propre, les hôtes actifs et gais. Mais ce qui surtout en fait un séjour de délices, c'est que l'on n'y est point incommodé de ces nuées de cousins qui infestent le pays que je viens de traverser. Ce qui provient sans doute de ce que la plaine est sèche et sablonneuse.

Cette plaine est bornée au couchant par une chaîne de hautes collines qui sont au delà du Don, mais sur tous les autres points elle s'étend à perte de vue avec un air plus désert que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Enfin une telle solitude me semble tout-à-fait propre à y consacrer quelques jours à la méditation, ou même aux rêveries, dont la société est plus agréable que celle des réflexions. Mais si je m'arrêtais, que diraient mes domestiques, que diraient les Cosaques de la poste? et voilà comme on est toujours victime du qu'en dira-t-on.

Je ne veux point finir cet article sans parler d'un malfaiteur d'une espèce nouvelle, qui trouble la tranquillité publique de ce désert ou plutôt celle de mes hôtes qui en sont les seuls habitans. Depuis trois étés consécutifs, un grand matin noir, à jabot blanc, vient s'établir dans leurs environs pour y vivre à leurs dépens; il saisit toutes les occasions de s'introduire chez eux, fait des sauts surprenants pour enlever la viande suspen-

due à des crochets, et réussit presque toujours vu que la maison est très basse. Souvent il lève les couvercles des vases où l'on conserve le lait, et les vide jusqu'à la dernière goutte. Mais le pot-au-feu est surtout l'objet de ses larcins les plus fréquents; comme mes hôtes font la cuisine en plein air, à trente pas de la maison, il observe l'instant où personne n'est auprès, renverse le pot, prend la viande toute brûlante qui est dedans et s'enfuit avec sa proie.

Enfin l'hôtesse était intarissable à raconter tous ses forfaits. Ce soir le nouveau Cartouche était venu, contre son ordinaire, se coucher assez près de la maison; aussitôt notre hôte est allé s'armer d'un poignard circassien, la seule arme qu'il y eût dans la maison, mais l'ennemi le voyant venir s'est retiré lentement, nous a tous observés avec attention et s'est perdu dans les hautes herbes. L'hôtesse assurait sérieusement que ce devait être une espèce de diable incarné, et la preuve qu'elle en alléguait était que les Cosaques avaient souvent tiré sur lui sans pouvoir le blesser. Ce récit pourra sembler puéril, mais j'ai cru devoir l'ajouter aux faits que l'on a ressemblés sur l'instinct des animaux; c'est proprement la métaphysique de l'histoire des animaux et le chaînon qui la lie avec l'histoire des humains.

Le 26 mai à *Ilovlinskaïa*, poste.

Au passage de la rivière *Ilovla* j'ai encore traversé un village cosaque, et quoique ce ne fût plus *prasnik* (fête), mais jour ouvrier, je n'ai pas

vu que l'on s'y occupât d'aucune œuvre, et le *far niente* me semble en grande faveur chez ce peuple. La dévotion est encore une de ses qualités les plus apparentes, car j'ai vu partout de très belles églises, et j'en puis juger non seulement par les villages où j'ai passé, mais aussi par ceux que j'ai vus de loin. La poste où je suis à présent, touche aux alluvions du Don, et l'on aperçoit distinctement la côte opposée, où les collines ont des escarpemens blanchâtres et qui semblent coloriés.

Le même jour au relais de *Gratchevskaïa.*

J'ai encore suivi de loin le cours du Don, mais sans jamais apercevoir le lit de ce roi des fleuves de Scythie, de ce Tanaïs si fameux dans les poètes grecs ainsi que dans leurs historiens, et que j'avais si souvent passé et repassé à la suite d'Hérodote, de Strabon ou de Ptolémée. J'ai cependant aperçu de loin les tours de la stanitsa *Bèloïevskaïa* que j'ai toujours regardée comme la *Bèloveja* de Nestor, et le *Sarkel* ou *Hospitium album* des écrivains du Bas-Empire. C'était une forteresse que les Grecs avaient bâtie sur le Don pour défendre le pays des Khazars contre les incursions des Patzinakes. Le géographe *Delisle* place Sarkel à *Bèlgorod*, mais c'est faute d'avoir lu Nestor, et je crois l'avoir assez démontré dans mes premiers essais sur la Sarmatie (1)

(1) *Sarkel* signifiait en langue des Khazars *station blanche.* Les Khazars étaient un peuple ouralo-finois. Dans un

Enfin j'ai quitté les contrées du Don pour entrer dans cette langue de terre qui sépare ce fleuve d'avec le Volga, et dès lors j'ai toujours monté d'une manière sensible, l'espace de trente verst, d'où l'on peut conclure que l'ancien projet d'y creuser un canal n'était pas d'une exécution facile.

Ces vastes plaines que leur élévation expose au plus grand déchaînement des vents, portent l'empreinte de la plus extrême désolation; une terre aride et desséchée s'y montre au travers d'une herbe

---

compte que j'ai rendu, en 1817, dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, des *Recherches sur plusieurs points relatifs à l'histoire de la Russie*, par feu M. *Lehrberg*, j'ai été le premier qui ait dérivé cette dénomination des idiomes ouralo-finois; car, *sar* en vogoule, et *chora* en tchouvache, signifient *blanc*, et *kel* ou *kil* désigne dans ces deux idiomes une *habitation*.

Un métropolite russe, nommé *Pimen*, se rendit, en 1389, de Moscou à Constantinople; pour faire ce voyage il s'embarqua et descendit le Don. Il rapporte qu'il passa un dimanche devant les embouchures du Medvèditsa, et d'autres rivières, et le mardi suivant, devant l'ancienne ville de *Serkli* dont on ne voyait plus que les ruines. Cette indication est précise, car, environ à 175 verst, ou à deux ou trois journées de navigation au dessous de l'embouchure du Medvèditsa, qui se jette dans la gauche du Don, on trouve sur la droite de ce fleuve la Stanitsa, nommée sur nos cartes *Trekh Ostrovianskaïa*, ou des *trois îles*, qui est la même que le comte Potocki et les habitans appellent *Bèlaïeva* et *Bèlaïa*, c'est-à-dire la blanche. Cette dénomination correspond avec celle de *Bèlaveja* des chroniques russes, et *Serkli* du métropolite mentionné est le *Sarkel* des historiens bysantins. Voyez les notes relatives aux Khazars insérées dans le premier volume, Kl.

jaune et rase, dont la teinte livide contraste singulièrement avec quelques bandes d'une belle verdure, que l'on entrevoit dans les ravins, le long de l'ancienne *ligne des Cosaques* et dans d'autres lieux abrités. Aussi n'y trouve-t-on nulle trace de culture, pas même aux environs des *khoutor* qui sont des espèces de chalets. Les *khoutor* sont pour la plupart bâtis près de certaines crevasses profondes, au fond desquelles on trouve des sources, des arbres, en un mot des retraites singulièrement agréables; mais on ne les voit que lorsque l'on y est, et elles ne changent rien au coup d'œil général du paysage. Quelques arbres croissent au bord de la crevasse, et élèvent leurs têtes au dessus, mais aucune n'a ses racines dans la région des vents.

Le même jour à *Tsaritsyn.*

A quelques verst de la dernière poste nous avons aperçu deux *saïgak* ou *saïgak capra tartarica*, sorte d'antilope de la grandeur d'un chevreuil, et qui a la lèvre supérieure si longue qu'elle est obligée de brouter à reculons; mais nous étions trop éloignés de celles-ci pour pouvoir distinguer ces singularités de leur conformation: plus loin, nous avons fait lever un aigle de la plus grande espèce, qui n'a pris son vol qu'au moment où ma voiture était près de lui passer sur le corps.

Puis nous avons encore beaucoup monté, et lorsqu'enfin nous avons surmonté tous les sommets, un nouvel horizon s'est découvert à notre vue, et nous a fait voir toute l'étendue des inondations du Volga. Coup d'œil trop extraordinaire

pour qu'on puisse tenter de le décrire. J'ai vu l'inondation du Nil, mais la majeure partie en est absorbée par des canaux au point même qu'il faut des machines pour arroser la plupart des champs semés de ris. Ici c'est un vaste archipel lié par des forêts qui sortent du sein des eaux. Enfin c'est le déluge décrit par Ovide. Les poissons y sont réellement sur les arbres, et y font la guerre à diverses espèces de rats qui vont s'y réfugier. Nous devons à *Gmelin* des détails curieux sur leur industrie.

De ces hauteurs nous n'avons plus fait qu'un galop jusqu'à *Tsaritsyn* (1), petite ville qu'un incendie avait presque détruite, mais qui sortira de l'épreuve du feu plus brillante qu'elle n'était, et bâtie sur un plan plus régulier. Je suis logé dans une petite maison de bois très jolie, et qui semble sortir des mains de l'ouvrier. On peut dire que les Russes excellent dans ce genre d'ouvrage.

Le 27 mai à *Sarepta*.

C'est au passage de la *Tsaritsa* que j'ai quitté l'Europe pour entrer en Asie, au moins c'est à cette très petite rivière que les meilleurs géographes placent la limite de ces deux parties du monde; et comme pour venir à l'appui de leur opinion, des Kalmuks avaient étalé leurs tentes sur le bord opposé, et leurs figures très asiatiques garnissaient le rivage. Leur costume est précisément ce que *Vateau*, *Pillement*, et d'autres peintres de la

(1) Les Kalmuks appellent cette ville *Akich* ou *Akach*.

même école, appelaient des figures chinoises, et qu'ils plaçaient à ce titre dans les panneaux et les dessus de porte. Ce sont des têtes rasées dont le sommet est couvert d'un bonnet en forme de champignon. De dessous ces bonnets sortent de longues tresses. Les hommes n'en ont qu'une qui pend par derrière, les femmes en ont deux qui leur pendent sur la poitrine. Elles n'ont pas la tête rasée, mais seulement les cheveux séparés.

Les eaux du Volga avaient reflué dans la Tsaritsa, et le passage fut un peu difficile. Ensuite j'ai mis trois heures pour arriver à Sarepta (1), colonie où le tranquille *Herrenhuter* est venu propager sa pieuse industrie au milieu des pétulants Kalmuks. C'est ici l'un des séjours les plus propres à étudier les mœurs et l'histoire de ce peuple. Tous les *frères* en savent la langue, plusieurs l'écrivent, et l'ont apprise en suivant les hordes pendant des années entières. Ils se sont même amusés à transcrire leurs livres, qui ne sont ni en langue ni en caractères du Tibet, mais dans la langue que parlent les Kalmuks, et avec *l'écriture mongole* dont l'existence est presque ignorée en Europe, même à la Propagande (2). Un essai de cette écriture se

(1) Cette ville est située sur le bord élevé de la droite du Volga, que les Kalmuks appellent *Mong khamar*, le *nez* ou le *promontoire hardi*. Sarepta est bâti sur la gauche de la Sarpa, nommée par les Tatares *Ergena-Chorpou*, et *Chorba nour* par les Kalmuks. KL.

(1) Depuis l'époque du voyage du comte J. Potocki, la connaissance des idiomes mongols s'est plus répandue en Eu-

trouve dans le *Recueil de Thévenot;* mais cette ouvrage est devenu si rare, qu'à peine les bibliothèques de souverains peuvent se vanter de l'avoir complet, surtout le tome troisième. (Je pense qu'il est inutile d'avertir que les recueils de Thévenot ne sont pas les voyages du même auteur.)

Les hordes des Kalmuks ne s'approchent ordinairement du Volga que vers l'automne, lorsque les flaques d'eau du step se trouvent desséchées, et ceux qui campent actuellement autour de Sarepta sont des gens qui ont trop peu de troupeaux pour pouvoir en vivre, et qui se dévouent au travail, c'est-à-dire à la plus grande peine qu'un Kalmuk puisse éprouver. La main-d'œuvre est fort chère ici comme dans tous les pays déserts; elle suffirait pour les faire vivre dans l'aisance, mais ils ne font guère d'ouvrage: du moins je les ai vus toute la journée se promenant par la ville, ou bien assis au soleil, ou s'établissant dans le magasin des marchandises de Sarepta, comme s'ils voulaient tout acheter, ou qu'ils eussent de quoi.

Mon chien a fait grande sensation parmi eux. On m'a dit à ce propos qu'ils attachaient à cet animal des idées de métempsycose, et que c'est pour cela qu'ils tiennent à grand honneur d'être après leur mort dévorés par leurs chiens, qui leur font toujours cet honneur; car malgré le grand respect que leur portent les Kalmuks, ils ne les

---

rope; témoin les travaux de MM. *Abel Rémusat* à Paris, et *J.-J. Schmidt* à St.-Pétersbourg. KL.

nourrissent point, vu qu'ils sont trop avares de leur laitage pour le partager avec eux; et pour ce qui est des bêtes mortes, les Kalmuks les mangent aussi sans en faire part à qui que ce soit. Si bien que lorsque ces chiens n'ont pas quelques Kalmuks à dévorer, ils sont réduits à vivre comme ils peuvent de la chasse des sousliks. Je conjecture que le chien noir si fatal aux hôtes de Kolodeznaïa était un de ces chasseurs affamés.

Un habitant de Sarepta, qui a long-temps suivi les hordes, m'a dit que c'était un spectacle horrible de voir ces chiens acharnés après un cadavre, dont ils vont ensuite disperser les membres par tout le step. Cependant tout cela est encore fort doux auprès de ce que les Scythes pratiquaient autrefois. *Strabon*, parlant des coutumes des Scythes nomades qui s'étaient conservées chez les Sogdiens et les Bactriens, dit: « Dans la capitale des « Bactriens l'on nourrit des chiens, à qui l'on donne « un nom particulier, et ce nom rendu dans notre « langue voudrait dire les *enterreurs*. Ces chiens « sont chargés de dévorer tous ceux qui commencent à s'affaiblir par l'âge ou la maladie. De là « vient que les environs de cette capitale n'offrent « la vue d'aucun tombeau. Mais l'intérieur de ses « murs est tout rempli d'ossemens. On dit qu'Alexandre a aboli cette coutume. » Cicéron attribue le même usage aux Hyrcaniens lorsqu'il dit: « *In « Hyrcania plebs publicos alit canes: optimates, domesticos. Nobile autem genus canum illud scimus « esse. Sed pro sua quisque facultate parat a quibus*

« *lanietur : eamque optimam illi esse censent sepul-* « *turam.* » (Quaest. Tuscul. I. 45.) Justin dit aussi des Parthes : « *Sepultura vulgo aut avium aut canum* « *laniatus est. Nuda demum ossa terrâ obruunt.* »

Le 28 mai à *Sarepta.*

J'ai assisté au départ d'une caravane qui allait dans la horde; elle était composée de marchands Russes et Tatares (1). Ils portaient aux Kalmuks

---

(1) C'est une erreur généralement adoptée que de confondre les *Tatares* et les *Turcs*, et d'appliquer le nom des premiers, qui sont Mongols, à la plus grande partie des peuplades qui font partie de la nation turque. En Russie cette erreur est généralement adoptée, on y dit *Tatares* de *Kazan*, d'*Astrakhan*, *de Koundour*, *de Toboïsk*, *de Toms*, *de Icniseïsk*, *etc.*, tandis que tous ces PRÉTENDUS TATARES sont véritablement TURCS, et repoussent la dénomination *Tatar.*

Voici les circonstances qui ont donné lieu à cette confusion. Quand *Touchi khan*, fils de Tchinghiz, fit la conquête d'une partie du nord-ouest de l'Asie et de l'orient de l'Europe, les pays situés au nord de la mer Caspienne, et entre cette mer et le Dnèpr, étaient principalement habités par des peuplades turques, telles que les *Comans*, les *Petcheneghes*, une partie des sujets des rois de *Boulgari* sur le Volga, et d'autres. Toutes ces tribus devinrent sujets des conquérans tatares, ceux-ci y fondèrent l'empire du *Kaptchak*, qui s'étendait depuis le *Dniéstr* jusqu'à la *Iemba*, et se terminait à l'orient avec le *step des Kirghiz.* Les princes de cet empire étaient donc Tatares, mais la plus grande partie de leurs sujets étaient des *Turcs.* Vers la fin du quinzième siècle, l'empire du Kaptchak fut divisé en plusieurs khanats, parmi lesquels ceux de *Kazan*, d'*Astrakhan* et de la *Crimée*, étaient les plus considérables. Les khans ou rois qui les possédaient descendaient de Tchinghiz; ils étaient donc *Mongols* ou *Tatares.* Cependant les armées

du pain, de l'eau-de-vie et des meubles, c'est-à-dire des bancs fort bas et fort étroits, des coffres de bois peints à l'huile, et des portes faites de manière à pouvoir être adaptées aux tentes.

Ensuite est venue une caravane, de plus de trente voituriers tatares, qui avaient conduit à Saratov des Arméniens d'Astrakhan, et c'est ici que j'ai entendu pour la première fois l'horrible criaillerie que font les roues de leurs *arbas*.

Les Tatares se font encore gloire du bruit que font leurs chariots; ils disent qu'il n'y a que les lâches qui graissent leur roue, mais que les braves ne craignent pas d'être entendus d'un bout du désert à l'autre. Un tatare que j'ai connu à Moscou m'a dit qu'ayant passé deux ans à Pétersbourg, et étant revenu ensuite dans son pays après cette absence qui était la première qu'il eût faite, il s'é-

---

de cette dernière nation, venues de l'intérieur de l'Asie, n'existaient plus, l'usage de la langue mongole même s'était perdu, et les khans étaient entourés de soldats et de sujets turcs, issus des anciens habitans du pays. Malgré cela ces khanats furent toujours appelés tatares, parce que les princes étaient Mongols. On disait le royaume des Tatares d'Astrakhan, de Kazan et de la Crimée. Même après la soumission de ces pays au sceptre des tsars, la dénomination de Tatares resta aux habitans turcs. Leur langue fut aussi appelée tatare. Mais si l'on demande à un soi-disant *Tatar* de Kazan ou d'Astrakhan, s'il est un Tatar, il répond négativement; il appelle aussi l'idiome qu'il parle *turki*, et jamais *tatari*. N'ayant pas oublié que ses ancêtres ont été subjugués par les Mongols ou *Tatares*, il regarde le nom de ces derniers comme une *injure* qui équivaut au mot *voleur*. KL.

tait évanoui de plaisir en entendant pour la première fois le bruit de ces roues. Ce qui prouve aussi les idées qu'ils y attachent.

J'écris ceci à bord d'une grosse barque, sur laquelle j'ai arrêté mon passage pour Astrakhan. Mon marché avec le patron a été d'autant plus facile à conclure que l'on parle beaucoup de pirates, et qu'il a été bien aise de se renforcer de quelques passagers bien armés. Nous sommes à l'ancre au pied d'un petit *oulous* ou camp kalmuk, en sorte que je puis dire avoir passé la soirée avec eux. Ils vont, viennent, luttent, font une musique enragée sur je ne sais quels instrumens; enfin ils sont, comme je l'ai dit plus haut, pétulans, et n'ont rien de l'apathie turco-tatare.

CHAPITRE II.

Voyage de Sarepta à Astrakhan.

Voyage sur la Sarpa. — Kamenoï-ïar, colonie de différentes peuplades. — Tatars ou Turcs de Kazan. — Mordouars. — Pirates sur le Volga. — Tchernoï-ïar. — Vetlianskoï gorodok. — Kopenskoï gorodok. — Ienotaïevsk. — Le comte Valerien Zoubov. — Relations des Russes avec les princes du Caucase oriental. — Tchernoï gorodok. — Djid-hadji ou Seliternoï gorodok. — Tumen, prince kalmuk. — Bouzan, bras du Volga. — Krasnoïarsk. — Tolonianskiïa gory.

Le vendredi 29 mai, nous appareillâmes à la pointe du jour, mais le patron de la barque resta à terre, promettant de nous rejoindre bientôt en chaloupe, ce qu'il ne fit point, et son absence ayant rendu les bateliers plus inattentifs que de coutume, je crois devoir lui attribuer plusieurs désagrémens auxquels nous avons été exposés dans la journée.

Nous sortîmes de la *Sarpa* pour entrer dans le Volga, où nous trouvâmes *calme plat* et grand nombre de pélicans, dont quelques uns s'approchèrent beaucoup de nous. Ils ont la figure et la manière de nager des cygnes, mais leur énorme bec les fait bientôt reconnaître pour ce qu'ils sont.

Vers les deux heures un courant très fort nous porta contre une île submergée, et couverte de grands arbres. Quelques efforts que fissent les bateliers, il leur fut impossible d'en détourner la barque, et nous fûmes quelques instans à regarder notre naufrage comme certain. Heureusement nous passâmes entre les plus gros arbres sans les toucher, pliant et brisant ceux sur lesquels nous passions. Enfin nous en fûmes quittes pour la perte de notre chaloupe, qui resta accrochée dans la bifurcation d'un saule.

Bientôt après nous arrivâmes devant un village où je trouvai le bord du fleuve garni d'un grand nombre de figures, dont le costume était tout-à-fait nouveau pour moi. Alors j'appris que nous étions à *Kamennoï-iar*, dont j'avais entendu parler comme d'une colonie nouvelle, où l'on avait établi des *Tatares de Kazan*, des *Tchouvaches*, et des *Mordouans* de la tribu *Mokchànienne*. Les bateliers descendirent à terre pour louer une chaloupe et aller chercher la leur, et moi je me félicitai de voir des peuples que je ne connaissais encore que de nom.

Les Tatares sont les plus nombreux. Leur costume est négligé, mais celui de leurs femmes est fort soigné. De plus elles mettent beaucoup de blanc et de rouge. Au sortir du village tatare l'on entre dans celui des tchouvaches, où se distinguent hommes et femmes, par des habits de toile chamarrés de toutes sortes de broderies en couleur, dont les dessins représentent surtout des

croix de toutes les formes que le blason ait jamais pu imaginer, à simples et doubles fleurons, pattées, étoilées, etc., de manière que l'on y trouverait sûrement des croix de Calatrava de Saint-Jacques et de tous les ordres de la chrétienté.

Après ceux-ci viennent les Mordouans, dont les femmes et surtout les filles ont un costume sauvage et bizarre, des grelots tressés dans les cheveux, et sur le cou de grosses sonnettes de cuivre. Elles semblaient aussi sauvages que leur costume et couraient se cacher dans leurs maisons dès que nous les approchions. Enfin il faut ajouter à ce mélange de nations, des pêcheurs russes et des pâtres kalmuks.

Après avoir fait le tour de la colonie, j'allai prendre le thé chez un Russe qui en est directeur. La conversation roula sur les dangers que l'on courait de la part des pirates. Il m'assura que ceux qui infestaient en ce moment le Volga n'étaient pas des timides *bourlaks*, ou bateliers, qui voulaient gagner quelque chose en s'en retournant chez eux, mais que c'étaient des déserteurs bien armés, et commandés par un malfaiteur échappé de Sibérie, dont les crimes précédens étaient attestés par ses narines fendues et les marques qu'il portait au front et aux joues. Enfin le directeur ajouta que ces forbans ne se contentaient pas d'attaquer en plein jour les plus grosses barques, mais qu'ils avaient déjà effectué deux descentes sur la côte, et s'en étaient tirés avec succès.

Sur ces entrefaites mes bateliers revinrent avec

leur chaloupe, et lorsque je fus de retour à bord je leur communiquai mes nouvelles, qui les troublèrent beaucoup. Alors nous fîmes la revue de nos moyens de défense. Les leurs consistaient en deux pierriers, dont l'un avait un empan de longueur et l'autre quelques pouces de plus. Heureusement ma mousqueterie valait mieux que leur artillerie : il s'y trouvait un sturmack anglais à deux coups et sept autres bouches à feu bien conditionnées, que je fis ranger dans une sorte de dunette que l'on pratique sur toutes les grosses barques du Volga, non pas pour y tenir des boussoles, mais parce que la borne du gouvernail étant placée très haut, le pilote ne pouvait la manier s'il n'était pas lui-même placé à quelques pieds au dessus du pont.

Tandis que nous étions occupés de ces préparatifs de guerre, notre navigation fut interrompue par un nouvel incident. Nous échouâmes sur un bas-fond. Les bateliers firent d'abord de grands efforts pour nous remettre à flot; mais ensuite la nuit étant devenue obscure et orageuse, ils craignirent sans doute de tomber plus mal qu'ils n'étaient et furent se coucher avec autant de tranquillité que jadis César en a fait paraître au milieu des pirates de Cilicie.

Je ne veux pas oublier de dire que le dangereux courant qui nous a entraînés sur l'île submergée est une véritable Charybde, très redoutée des pêcheurs du Volga qui l'appellent *Kamennoïarski Pritsyp.*

Le samedi 30 mai, on changea l'arrimage de notre barque pour alléger l'arrière, au moyen de quoi l'on put l'attirer avec plus de succès que la veille. — Mais à peine étions-nous dégagés que la vue d'une chaloupe fort chargée de monde vint nous donner de nouvelles inquiétudes. Elle nous tint long-temps en échec, par des manœuvres que nous ne pouvions attribuer à aucun motif innocent, c'est pourquoi nous fîmes plusieurs décharges de nos armes à feu, pour montrer que nous en avions, et que nous étions sur nos gardes.

Enfin nous arrivâmes à un coude de fleuve où le courant nous portait directement sur la chaloupe suspecte, et nous en approchâmes assez pour pouvoir compter les gens qui la montaient, qui étaient au nombre de dix. Nous ne doutions presque plus d'en venir aux mains, lorsqu'à notre grande satisfaction nous les vîmes virer de bord et se perdre dans les inondations.

Nous arrivâmes le même soir à *Tchernoï-iar* (1). J'y demandai des nouvelles des pirates, et l'on me confirmait celles que j'avais eues à Kamennoï-iar. On ajouta que l'on avait envoyé contre eux deux détachemens, l'un d'ici, l'autre de Tsaritsyn.

Le 1er juin, nous eûmes des nouvelles des pirates; et nous fûmes assurés que c'étaient bien eux que nous avions vus. Une barque qui nous suivait avait été abordée, et l'équipage fort maltraité. Les voleurs avaient dit qu'ils nous avaient laissés pas-

(1) Nommé par les Kalmuks *Ian-kala Ian-khala*. Kl.

ser, parce qu'ils avaient vu sur le pont deux voitures et des hommes armés.

Le patron de notre barque arriva le même jour, il avait aussi vu les voleurs; ils s'étaient établis dans une île où ils faisaient la cuisine, et ne jugèrent pas à propos de l'interrompre pour courir après lui, d'autant plus qu'il était dans une barque de pêcheurs, gens sur lesquels il n'y a pas grand butin à faire.

Le 2 juin, nous partîmes de Tchernoï-iar assez tard, parce que nos bateliers étaient fort ivres, et nous voyageâmes entre des îles et d'autres lieux inondés. Notre chaloupe y fit un voyage, et en rapporta un nid de pies et un lièvre. Nous vîmes aussi des pelicans et des cormorans (1), mais ils se tenaient sur le rivage et ne s'approchèrent pas de nous. Un grand serpent d'eau vint se coucher sur notre gouvernail, et nous en vîmes quelques autres nager autour de la barque.

Sur le soir nous passâmes près d'une *vataga*, ou pêcherie, où j'envoyai chercher des provisions, mais on trouva cet établissement entièrement submergé.

La nuit étant déjà avancée, nous arrivâmes à *Vetlianskoï gorodok*, sorte de colonie militaire des Cosaques d'Astrakhan; notre patron voulut y aborder, mais comme le fleuve y est rapide et

(1) C'est le *pelecanus onocrotalus*; en russe *baba*; en russe de Sibérie *ptitsa-korlaï*; en kalmuk *khordo* et *bærhesan*; chez les Kirghiz *byrkazan*. KL.

notre équipage très maladroit, ce mouillage ne put s'effectuer, et nous passâmes outre contre notre volonté.

Le 3 juin au matin, nous voulûmes aborder à *Kopanovskoï gorodok*, mais nous ne fûmes ni plus heureux ni plus adroits que la veille, et nous passâmes outre en dépit des juremens de tout l'équipage.

Sur le soir, nous fûmes avoisinés par une barque d'Astrakhan qui nous demanda des nouvelles des voleurs, et puis nous arrivâmes à *Ienotaïevsk* (1) où nous abordâmes du mieux que nous pûmes, mais non pas sans avarier la jetée d'un pêcheur, dont la famille se mit à nous maudire, ce qui occasionna un petit commerce d'injures entre nous et les riverains, après quoi j'allai à terre, et pris un logement en ville.

Le 4 juin, j'ai vu pour la première fois de ma vie le chameau à deux bosses, et je n'ai pas trouvé qu'il fût bien représenté par les figures que nous en avons en Europe, la plupart sont calquées sur celle de Buffon qui n'est pas bonne non plus.

Autour de *Ienotaïevsk*, le step a une couleur bleuâtre ou plutôt céladon, qu'il doit à une sorte d'absinthe très aromatique et parfumée; on me dit que les chameaux en étaient fort friands. La gerboise se rencontre fréquemment dans ce dé-

(1) *Ienotaïevsk* est appelé par les Kalmuks *Chiné balgasoun* ou la nouvelle ville; le Volga y forme plusieurs îles, nommées en kalmuk *Taboun aral* ou les cinq îles. KL.

sert, et j'ai vu beaucoup de trous qui étaient son ouvrage. J'aurais beaucoup voulu en avoir quelques unes en vie, pour savoir si c'est le même animal que la gerboise d'Afrique; mais il est aussi difficile de les attraper à présent, que cela est aisé au commencement du printemps.

Un pays où il ne pleut point, un fleuve sujet à des inondations régulières, un peuple qui vit sous des tentes, des gerboises et des chameaux; tout cela devrait ressembler à l'Egypte, et pourtant cela n'y ressemble pas du tout; la physionomie des deux pays est tout-à-fait différente.

Le 5 juin, j'ai eu le plaisir de passer quelques heures avec le comte *Valerien Zoubov* qui revenait de sa guerre de Perse. Je l'ai écouté avec bien du plaisir, mais avec le cœur vraiment navré de la perte de tant de notions nouvelles que le sort semblait m'avoir destinées.

Je suivis, aussi bien que je le pus, la marche de l'armée russe sur une carte de la partie orientale du Caucase, qui avait été dressée avec beaucoup de soin pendant la campagne. Les Russes, après avoir passé le *Koï-sou*, entrèrent dans les états du *chamkal de Tarkou;* ce prince ayant déjà reconnu la suzeraineté de la Russie, le général Zoubov ne trouva nulle difficulté à marcher en avant; il s'empara de *Derbend*, ville enclavée presque entièrement dans les états du kadi de *Thabasséran*, qui est un petit prince ecclésiastique. Zoubov établit enfin son quartier-général sur les confins du désert de *Mougan*. Dans toute cette campagne, les Russes

n'eurent réellement à combattre que contre les *Lesghi* qui habitent dans des montagnes entièrement inaccessibles. Derrière eux demeure l'*Avar-khan*. Le nom d'*Avar*, que porte ce prince, est celui d'un ancien peuple hunnique; et voilà pourquoi dans le vocabulaire comparatif de toutes les langues imprimé à Saint-Pétersbourg, l'idiome de ces Avars est placé immédiatement après celui des Hongrois; toutefois je n'ai découvert nulle ressemblance entre eux.

Le comte Zoubov entretient des relations amicales tant avec les peuples du Caucase, qu'avec d'autres beaucoup plus éloignés, tels que les Turcomans, les Boukhars et les Afghan. Les *Boukhars* sont les Sogdiens de l'antiquité; ils se sont mêlés avec les Turcomans, et les Ouzbek. Leur khan, qui a envoyé récemment un ministre et un éléphant à Saint-Pétersbourg, doit avoir arrondi ses états. Il a un petit corps de soldats européens; ce sont principalement des Russes qui lui ont été vendus très cher par les Kirghiz.

Les *Afghan* sont des peuples belliqueux qui habitent entre la Perse et l'Hindoustân, et ont plus d'une fois conquis le premier de ces pays. La société savante de Calcutta a publié sur leur origine quelques mémoires qui ne sont pas satisfaisans. Le comte Zoubov me dit que les peuples du Caucase prétendaient descendre de ces Afghan.

Enfin j'appris aussi, à ma grande satisfaction, qu'il existait un canton, nommé Talicha, qui est

gouverné par un khan particulier, et où l'on parle une langue que les Persans ne comprennent pas. Un livre allemand (1) m'avait, le premier, révélé l'existence de ce petit état; on y lit ce passage : « Dans le *Ghilan*, on trouve deux sortes d'habi-« tans. Les *Ghilaniens* et les *Taliens* : les premiers « vivent dans les plaines; les seconds, dans les « montagnes : les Ghilaniens parlent une langue « qui n'est qu'un dialecte du persan; l'idiome des « Taliens en est totalement différent, de sorte que « les deux peuples ne se comprennent guère; un « chien se nomme *spakhe* en talicha, et en persan « ainsi qu'en ghilanien, *sek*. »

Or, je me souviens que le seul mot mède qui nous ait été conservé par Hérodote, est *spako* (chienne) qui ressemble beaucoup à *spakhe*. Les *Taliens* seraient-ils donc un reste des anciens *Mèdes*? Mais ne nous hasardons pas trop dans le champ des étymologies, de crainte de prêter, comme tant d'autres, à rire aux malins. S. Th. Gmelin, dans ses voyages, s'est beaucoup approché de *Talichah*, peut-être même y est-il allé. Mais c'était un naturaliste, pour qui les recherches relatives à l'histoire des peuples n'avaient qu'un intérêt secondaire; on peut dire la même chose de Guldenstædt et d'autres voyageurs, membres de l'académie de Saint-Pétersbourg; de sorte que

(1) *Der Allerneuste Staat von Kasan, Astracan, Georgien*, etc. — Nurenberg, 1724. — Un vol. in-12 avec figures, pag. 334.

l'on peut assurer que la Russie est encore très pauvre en recherches historiques.

Le 6 juin, on reçut d'Astrakhan l'ordre d'organiser une expédition contre les pirates, qui venaient de se montrer en force sur l'Akhtouba. Ce qui prouve bien que ceux que nous avions vus n'étaient qu'une petite partie de la troupe.

Nous partîmes le même jour de Ienotaïevk, mais comme le vent était contraire, nous ne fîmes que peu de chemin. La nuit il y eut gros temps.—Nous fûmes obligés de mouiller près d'une île, où nous eûmes du roulis comme à la mer.

Le 7 juin, le vent était encore contraire, et pour charmer les ennuis de la navigation, j'ai fait l'examen de tous les mots du dialecte de Sousdal qui se trouvent dans le *dictionnaire comparatif* en quatre volumes (1), ce qui m'a donné le résultat suivant.

Le nombre des mots du dialecte de Sousdal insérés dans le dictionnaire susdit, est d'environ deux cents, desquels la moitié est purement Russe, et l'autre est absolument étrangère à tous les dialectes slaves. Sur ces mots étrangers il y en a qui semblent avoir une origine grecque, et d'autres

(1) C'est la seconde édition de l'ouvrage de ce genre compilé sous la direction du célèbre Pallas; elle est augmentée des mots de quelques langues de l'Afrique et de l'Amérique, et disposée alphabétiquement par M. *Iankevitch*. Saint-Pétersbourg 1790-91. In-4. KL.

dans lesquels cette origine est tout-à-fait incontestable (1).

Le soir nous jetâmes l'ancre devant un hameau de pêcheurs près de *Tchernoï gorodok*. Ces pêcheurs sont en même temps marchands de poissons, et celui chez qui je suis logé, paraît au dessus de l'aisance. De mes fenêtres je découvrais les ruines de *Djid hadji*, en Russe *Seliternoï gorodok* ou la *Salpétrière*, qui sont au delà de l'*Akhtouba*. *Djid hadji* (2) est le nom d'un saint personnage qui doit avoir vécu quelque temps dans ces ruines. Mais on ne sait plus le nom de la ville ruinée, ni de bien d'autres qu'il y a eu dans cette contrée.

Le 8 juin, nous profitâmes d'un moment de calme pour nous laisser aller au fil de l'eau, et nous passâmes devant une île sur laquelle un prince Kalmuk vient de bâtir une belle maison. Ce prince s'appelle *Tumen*; c'est le premier de sa nation qui se soit un peu dégoûté de la vie nomade. Cependant il passe encore une partie de l'été sous les tentes. D'ailleurs il est resté fidèle à la religion de ses pères.

---

(1) *Voy.* le chapitre VI, p. 117, de l'*Histoire primitive des peuples de la Russie*, qui forme le premier volume de cet ouvrage. KL.

(2) Ou *Djigit hadji*, et suivant la prononciation vicieuse des Kalmuks *Djigit asi*. Ces ruines se trouvent sur un bras de la gauche de l'Akhtouba, nommé *Bereket*, dont un autre bras, sans issue, se perd dans le step. Ce dernier porte le nom de *Kirpitchneï Ierik* ou bras de tuiles. Les ruines de *Djigit hadji* ont à présent disparu presque entièrement, mais leurs traces se voient encore sur un terrain de dix verst de circuit KL.

Bientôt aprés, le vent se remit au sud et souffla avec tant de violence, que nous fûmes obligés de jeter l'ancre tout au milieu du fleuve, crainte d'être jetés contre le rivage. Les bateliers profitèrent de cette inaction pour aller faire du bois dans une île voisine, et moi pour mettre par écrit mes observations sur Hérodote.

Car Hérodote refait avec moi le voyage de la Scythie, vingt deux siècles après y avoir été en personne. Dans cet intervalle de temps, cent peuples différens y ont habité, les ruines de leurs villes couvrent le désert, mais on ne sait plus le nom de ces villes. Cent rois, mille guerriers fameux ont semé les plaines de leurs sépulcres, mais on ne sait plus le nom de ces rois et de ces guerriers. Cependant Hérodote existe encore tout entier. Il me parle dans sa langue, je pèse chacune de ses paroles, je crains d'en perdre une seule, et je l'entends avec plus de plaisir que je n'en trouve dans la conversation de bien des vivans. Bénissons donc l'étude des historiens qui nous ont légué de pareilles jouissances.

Le 9, en m'éveillant je trouvai que nous étions entrés dans de grandes eaux, où la force du courant nous faisait faire assez de chemin. Notre vue se perdait dans les inondations du *Bouzan*, bras du Volga, qui va jusques à *Krasnoï-iar*. On y voyait des villages dans l'eau, et des troupeaux qui cherchaient des gués pour passer sur des terrains plus élevés et devenus des îles. Sur notre droite le rivage était garni d'établissemens Kalmuks qui

atteignaient au bourg de *Lebièjenskaïa*, que nous apercevions dans le lointain. Le fleuve était couvert de barques de pêcheurs. Je m'étais un peu désaccoutumé des paysages animés, en sorte que celui-ci m'a fait plaisir.

Comme le vent continuait à être contraire, nous étions souvent portés d'un côté du fleuve à l'autre, et quelquefois nous approchions de certaines îles, où les corneilles avaient fait leurs nids. Il est impossible de se faire une idée des affreux croassemens par lesquels ces désagréables familles exprimaient leur tendresse mutuelle; mais il est certain que je regarderais comme un véritable supplice d'être condamné à les entendre longtemps. De plus les mères venaient sur notre bord d'un air familier, et emportaient tout ce qu'elles pouvaient. L'une d'elles ayant été blessée d'un coup de fusil, tomba dans l'eau, et s'éloigna en nageant sur le dos, et croassant d'une manière encore plus pénible, qui même avait quelque chose de touchant, si bien que je défendis que l'on tirât davantage sur elles. Cependant c'est encore là une occasion d'admirer les voies de la providence, car un habitant d'Astrakhan m'a dit que le poisson pourri rendrait plusieurs plages du Volga inhabitable s'il n'était enlevé par ces oiseaux d'ailleurs si fâcheux. Plus loin nous trouvâmes les échores du rivage garnies d'une ligne serrée de cormorans qui semblaient rangés comme pour une revue. Je suis surpris de voir des volatiles aussi gloutons vivre en société. Peut-être la nature

a-t-elle voulu mettre des bornes à leur voracité en les faisant fondre tous à la fois sur les mêmes proies.

A midi, nous arrivâmes aux *Tolonianskïa gory*, qui sont des montagnes de sable dont le Volga a déjà emporté une partie.

Lorsque nous les eûmes doublées, nous aperçumes les tours d'Astrakhan, où nous arrivâmes quatre heures après. La première figure que je vis en débarquant était un Indien qui avait une fleur jaune empreinte sur le front. Alors je ne doutai plus être en Asie.

La nouvelle du port est qu'on a pris neuf voleurs ou pirates dans le Bouzan; ainsi il est à croire que ceux qui nous ont inquiétés ci-dessus, auront bientôt le même sort.

CHAPITRE III.

Séjour à Astrakhan (1).

Le séjour à Astrakhan. — Nogaï. — Koundour. — Kirghiz ou Kaissak. — Khiva ou Khivak. — Bokhara. — Sarti, signification de ce mot. — Turcomans. — Afghans. — Hindous et Persans à Astrakhan. — Recherches sur les antiquités des Persans. — État de la Perse. — Talichâh, peuple mède.

Il y a déjà bien des années que mon occupation la plus chérie est de rechercher dans les bibliothèques l'origine et l'histoire des peuples de la haute Asie. Mais malgré les efforts de mémoire que j'y faisais, malgré le soin de revenir souvent sur les mêmes objets, j'avais de la peine à éviter les confusions des nations ; et lorsqu'elles étaient déjà classées dans mes livres, elles ne l'étaient pas encore dans ma tête. Ici j'ai trouvé tous ces peuples réunis par le commerce. A mesure que je les fréquentais, tous les passages des auteurs me revenaient successivement à l'esprit, s'y rangeaient avec une facilité qui me devenait surtout nécessaire à présent que je travaille à donner mes conclusions.

---

(1) Chez les Tatares *Hadji terkhân*, chez les Kalmuks *Aiderhan*. KL.

Je vais donc consacrer ce chapitre à donner une idée des principales nations que le commerce réunit à Astrakhan, et je commencerai à l'orient du Volga. Or donc, la première horde que l'on y rencontre est celle des *Koundour* qui sont des *Nogaï* très ressemblans aux Tatares d'Astrakhan comme tous les Nogaï. Ceux-ci demeurent près de *Krasnoï-iar*. Ils ont été sujets des *Kalmuks Torgaout* avant que ceux-ci fussent passés sur le territoire de la Chine. A présent ils sont sujets immédiats de l'empire russe.

Au delà de l'*Oural* ou *Iaïk* sont les trois hordes des *Kerghiz*, qui, je pense, est la même nation qui, sous le nom de *Kherkhis* (Κιρχις), se trouve mentionnée dans les légations de *Ménandre* sous le règne de Justin.

Les *Kirghiz* (1) sont, après les Turcomans, les

(1) Nous donnons ordinairement, en Europe, le nom de *Kirghiz*, *Kerghiz*, ou *K'irkiz* à deux nations qui, quoiqu'elles parlent la même langue, diffèrent essentiellement entre elles par leur extérieur. La première de ces nations s'appelle elle-même Kaszak et repousse la dénomination de *Kirghiz*. Elle a la physionomie tout-à-fait mongole, et occupe actuellement l'immense step qui s'étend depuis la rive gauche de l'Irtyche supérieure jusqu'au Iaïk ou Oural; au nord, ses habitations vont jusqu'au 55° de latitude, et au sud elles se terminent aux monts *Tarbagataï*, au lac *Balkhach*, à la prolongation occidentale de la chaîne des *Monts Célestes*, au lac Aral et à la Mer Caspienne. Les *Kaszak* mènent dans ce step une vie nomade, et dressent leurs tentes de feutre là où ils trouvent de l'eau douce et des pâturages pour les troupeaux. A l'époque de la conquête de la Sibérie par les Russes, dans la

plus mauvais voisins que l'on puisse avoir en Asie. La nation en général se dit soumise à la Russie, mais des aventuriers Kirghiz ne craignent point

---

dernière moitié du XVIIe siècle, ils furent connus sous la dénomination de *Horde des Kaszak*; elle campait sur la rivière *Ichim*, à l'endroit où se trouve actuellement la ville du même nom, et s'étendait à l'ouest jusqu'au *Tobol*, près de *Kourgan*, et à l'est jusqu'à la rivière *Tara*.

Les *véritables Kirghiz*, nommés à présent *Karâ Kirghiz* et *Bourout*, occupaient, au contraire, dans la Sibérie méridionale, les bords du Ienisseï, de l'Iyous, de l'Abakan et de l'Ob, et se trouvaient par conséquent sur le versant septentrional des montagnes de Saïansk et du petit Altaï, et à la gauche de l'Irtyche, depuis les ruines appelées *Djalin-obo*, ou la tour de *Kalbazin*, jusqu'à la rivière *Sara sou* et la ville de *Turkestân*, et du lac *Aral* jusqu'au *Iemba*. En 1606, eux et leurs voisins, les Turcs de la Baraba (*Barabintsi*), se soumirent à la Russie; depuis ce temps ils furent tantôt alliés des Russes, tantôt confédérés des Dzoûngar. En 1632, ils élurent un khan, qui gouverna toute la nation; ainsi réunis et protégés par les Dzoûngar, ils devinrent dangereux aux Russes, et battirent, en 1673, les Kalmuks de la Sibérie méridionale, alliés de ces derniers. Par ces guerres et par les changemens continuels de leurs habitations, ils s'avancèrent toujours plus à l'ouest, et finirent par occuper le step habité auparavant par les Kalmuks, qui eux-mêmes s'étaient avancés vers le Volga. Les derniers de ces Kirghiz ont quitté la Sibérie au commencement du dix-huitième siècle, pour se retirer chez les Bourout, peuple de la même souche qu'eux, qui habite dans le Turkestân chinois.

Les *Kaszak* se divisent en trois *djouz* ou *hordes*. La *grande* est la plus orientale; elle habite, dans le voisinage des Bourout, les contrées du Turkestân situées au delà de la rivière Sara-sou, dans le voisinage de Tachkand, les pays arrosés par le Talas, le Tchoui, le Tcherdik, le Tchirtchik et le Narym,

de se mettre en campagne, quelquefois seuls, avec deux chevaux en lesse, de passer ainsi le Iaïk et le Volga, et d'enlever des sujets russes qu'ils vont

---

ou Syr-daria supérieur. La grande horde est, malgré son nom, la plus faible de toutes; elle ne peut fournir qu'environ 10,000 hommes armés. Les Chinois l'appellent *Kaszak* ou *Kaszak de la droite.*

Les *Bourout* proprement dits se trouvent près de *Tachbalik* sur les rives du *Yaman ïar*, et dans les monts et forêts de Kachghar, de Iarkand, et d'Ouchi. Quoiqu'ils vivent sous des tentes de feutre, leurs habitations d'hiver sont fixes comme celles des *Kaszak*, et forment des camps stables, ou des espèces de villages. Plusieurs d'entre eux sont agriculteurs.

La *horde moyenne* (Ourta djouz) est la plus puissante et la plus riche; elle compte environ 160,000 familles. Ses campemens commencent à l'orient, au Sara sou, à l'Irtyche, au Dzaïsang-noor et à l'Ichim supérieur; ils s'étendent sur les sources du Tobol et les rivières nommées Tourghen, jusqu'au lac Ak-sakal, où ils atteignent ceux de la petite horde. En hiver, ces Kirghiz habitent les contrées qui avoisinent le lac Balkhach. Ils comptent en tout plus de 200,000 familles, et portent chez les Chinois le nom de *Kaszak de la gauche.*

La *petite horde* est la plus occidentale; elle se compose de 150,000 familles. En été, elle campe principalement sur les rivières Soundouk, Or, Mourza-boulak, Ilek et Khobda, qui toutes se jettent dans la gauche du Iaïk, entre Kizylskaïa et Iletskoï gorodok. En hiver elle occupe les endroits suivans: les bords des rivières Kamychloï-Irghiz et Taïl-Irghiz, formant l'Oulou-Irghiz, qui se jette dans le lac bourbeux d'Ak-sakal; puis le désert sablonneux appelé Kara-koum, au sud de ce lac; le canton Tournak sur les bords du Syr-daria; le Iemba ou Djem de la mer Caspienne; à l'ouest de cette rivière les cantons appelés Boursouk; le voisinage des lacs Taïsougan et Kara-koul, entre le Iemba et le Iaïk; les rivières Ouïl et Kouïl,

ensuite vendre à *Khiva* (1); alors on use de représailles, et maintenant il se trouve à Astrakhan une trentaine de ces prisonniers Kirghiz. Je les ai vus, il m'a paru que leur physionomie, plutôt comprimée que camuse, tenait une sorte de milieu entre les Tatares et les Kalmuks. Mais ils sont plus grands et mieux musclés que ces derniers.

Les *Tatares de Khiva* sont incontestablement les *Khoalites* du moyen âge et les *Khvalintsy* de Nestor, de qui la mer Caspienne a été appelée *Khvalinskoe more*. Ce peuple n'est nullement nomade. Il a des villages et une ville capitale dont les maisons sont en bois, mais bien récrépies en dedans et ornées de peintures artistement faites. Le khan de Khiva est toujours prisonnier dans son château, et ne fait que prêter son nom à l'autorité. Lorsqu'on en est mécontent, on le renvoie à *Bokhara* et l'on en fait revenir un autre à sa place. *Ourghendj* est une ville dépendante de Khiva, mais *Tachkend* a un khan particulier.

Grâce à l'activité des Kirghiz, presque chaque maison de Khiva a un ou deux esclaves russes. Ceux qui embrassent la religion musulmane ob-

---

qui viennent de l'est, et se jettent dans ces lacs; enfin les rives du Kaldagaïda et du Bouldourta, qui se perdent dans les lacs marécageux de la gauche du Iaïk.

(1) *Khiva* ou plutôt *Khivak* est la capitale du *Khârizm*. Les traducteurs de la généalogie des Turcs par *Aboulghazi* ont toujours lu *Kayouk* le nom de *Khivak*, en y plaçant mal les voyelles. KL.

tiennent aussitôt leur liberté. On dit qu'un grand nombre d'entre eux prennent ce parti, se marient et augmentent la masse de la population et de l'industrie. Je tiens ces détails d'un Russe qui a été esclave à Khiva pendant plus de vingt ans. D'ailleurs, il y a toujours ici des marchands de cette nation, qui s'embarquent à *Manghichlag* et viennent en Rûssie avec autant de sécurité que s'ils ne blessaient pas habituellement le droit des nations en achetant des esclaves russes et en favorisant les brigandages des Kirghiz. Ils font encore pis, car ils échangent souvent des esclaves russes contre des persans enlevés par les *Turcomans*; si bien que les réclamations et même les rançons ne peuvent plus avoir lieu. J'ai vu ici un nombre de ces marchands; ils ont l'air singulièrement avides et grossiers; cependant j'ai entendu vanter leur bonne foi.

Bokhara donne le ton à tout le *Turkestân*. Le khan de la grande Boukharie réside aussi quelquefois à *Samarkand*. C'est lui qui vient d'envoyer à Pétersbourg un ambassadeur et un éléphant. On m'a dit qu'il avait à son service un grand nombre de russes qui lui avaient formé une petite artillerie. De plus, il étaie sagement sa puissance d'une dose de théocratie, parlant toujours au nom du coran. Lui-même est un Ouzbek descendant de *Timour;* mais les *Boukhars* des villes sont les *Sarti*, *Tat*, ou *Tadjik* (1). Ils font en-

(1) *Sart* en turc oriental désigne la même chose que *Tadjik*

core, comme autrefois, tout le commerce de la haute Asie, et il semble qu'une partie de leur ancien nom de *Soghdiens* se soit conservé dans celui de *Sogdager* (1) que les Persans donnent à tout marchand. Aujourd'hui, les Boukhars vont chercher les marchandises de la Chine à *Kachgar;* celles de l'Inde à *Moultân*, celles de la Russie à *Orenbourg.*

Les *Troukhmènes* ou *Turcomans* bordent la mer Caspienne depuis *Manghichlag* jusques à *Asterabat*, et s'étendent même au delà entre le *Khorassân* et le *Mazanderân.* Ces peuples peuvent fournir trente mille hommes à cheval. Ils sont purement nomades comme les *Kirghiz*; ils sont les *Ouz* de la *Byzantine*, les *Ghoz* des Arabes, et les *Torki* des chroniques de *Kiev.* Quoique le brigandage soit leur principale profession, ils font quelque commerce à *Manghichlag* (2) où les bâtimens russes

---

en persan, c'est-à-dire les Persans descendans de colonies établies anciennement hors de la Perse, au delà de l'Oxus. C'est pour cette raison que les Boukhars, qui descendent des Persans et qui parlent persan, sont appelés *Tadjik* ou *Sart.* On ne doit donc pas confondre les *Sart* ou Boukhars d'aujourd'hui avec les *Seres* qui étaient des Chinois, comme l'a fait le savant géographe *Ch. Ritter.* Le mot *Tat* désigne un peuple soumis par un autre; et, comme les Boukhars sont soumis aux Ouzbek et aux Turcomans, ils sont aussi appelés *Tat.* KL.

(1) Ceci est une erreur; le mot persan est *soudâ-ger*, composé de *soudâ*, profit, et *ger*, faiseur. Il n'a aucun rapport avec le mot *Soghd* qui commence par un *szad*, tandis que *soudager* s'écrit avec un *sin.* KL.

(2) *Manghichlag*, ou plutôt *Mankkychlak*, signifie campement

vont chercher leurs marchandises, mais les équipages n'osent pas aller à terre, avant d'avoir des otages; encore cette précaution n'est-elle pas toujours suffisante. On peut conclure de là, qu'il serait malaisé d'aller connaître ce peuple chez lui. Mais il y a des Troukhmènes établis en Russie qui peuvent nous en donner une idée suffisante.

Au delà du *Khorassân* est le *Kandahâr*, où règnent les *Afghan*; leur roi s'appelle *Zaman châh*. Ce titre de *châh* répond à celui de roi, et nul des successeurs de *Nadir* n'a osé le prendre en Perse. Mais le souverain des Afghan, peuple brave et considérable, peut y avoir plus de droits, parce que l'hérédité, gage de la sûreté des trônes, s'est mieux ancrée dans sa famille que dans celle des khans de la Perse, et de plus, sa nation a fait depuis peu des conquêtes considérables; on m'assure que non seulement ils possèdent plusieurs provinces de l'Inde, mais encore ce fameux royaume de Kachmir, si célèbre par ses châles dont la possession est un objet de félicité pour les belles dames de plusieurs pays de l'Europe. Nous avons ici un prince Afghan, fils de cet *Assad-khan* prisonnier du roi *Héraclius* de la Géorgie, dont il est question dans Gmelin; mais il a passé sa vie en Perse et ne connaît point son pays. Les Arméniens, qui ne laissent point que d'être

---

d'hiver des *Mang* ou *Nogaï*, qui y habitaient autrefois.

curieux de leurs antiquités, soutiennent que les Afghan sont un peuple arménien, et sorti des plaines de *Mouchkour*, opinion que l'on trouve aussi consignée dans les ouvrages du colonel Gærber (1).

Les Hindous établis à Astrakhan sont pour la plupart du *Moultân* et sujets des Afghan. Leur colonie est aujourd'hui de soixante-quinze individus. Ils ont avec eux des brahmes, des pénitens, de l'eau du Gange, qui sont l'attirail de leur religion; j'ai assisté à leurs prières du soir, elles sont adressées à *Vichnou* sous la figure du *Salagrama*. Leur culte ne manque pas d'appareil, autant du moins que le local le peut comporter; de plus l'on y est religieusement frappé de l'accord de leur *cantilène* avec le son des *tamtams*, mais surtout de leur air de parfaite confiance dans la petite puissance des petits magots dont leur autel est garni. Les Hindous d'Astrakhan mangent de la viande, mais pas de celle de bœuf par respect pour la vache. D'ailleurs, ils achètent souvent des oiseaux, auxquels ils rendent la liberté : ils donnent à manger aux chiens de la rue, et exercent divers autres actes de bienfaisance envers les animaux. Lorsqu'ils ont fini leurs affaires, ils vont dans un jardin qui leur est alloué, fument leur callian, mangent du lait et des fruits, s'extasient sur la

(1) C'est une fable que j'ai refutée dans mon *Mémoire sur la langue des Afghan*, inséré dans le troisième volume de mes *Mémoires relatifs à l'Asie*. KL.

beauté d'une fleur ou d'un brin d'herbe, admirent le créateur dans ses moindres ouvrages, et reviennent à leur caravanserail d'un air satisfait, paisible, même assez contens d'eux, surtout lorsqu'ils ont quelque habit gros vert ou cramoisi, qui sont les couleurs qu'ils préfèrent. Les jours de fêtes ils se peignent en rouge et jaune le front et le haut du nez. Lorsqu'ils meurent, on brûle leur corps et l'on renvoie les cendres dans l'Inde. Autrefois ils y retournaient volontiers de leur vivant, mais ils commencent à s'apercevoir que la sûreté personnelle est aussi quelque chose, et j'en connais deux, un nommé *Kaïnamal*, l'autre *Moandos*, qui ont bâti des maisons à Astrakhan.

Je me souviens que, dans l'âge où l'esprit voudrait embrasser à la fois toutes les connaissances, dans cet âge heureux où l'homme est plein d'ardeur et d'énergie, j'aurais désiré lire, dans un été, tous les livres qui existaient alors sur l'histoire naturelle. Bientôt le hasard me conduisit à l'institut de Bologne, où je trouvai, à mon ravissement extrême, tous les objets de mon étude, rangés par ordre. J'éprouve ici la même chose. L'histoire des peuples de la haute Asie m'a beaucoup occupé, mais seulement dans les livres. Maintenant je les vois devant moi, ces peuples, avec leurs traits caractéristiques, leurs ressemblances, leurs différences, leurs idiomes et leurs traditions. Je n'ai plus besoin de me créer une mémoire artificielle pour me rappeler tant d'idées peu liées entre elles. Tout ce que j'ai rassemblé à ce sujet se présente nettement

à mon esprit, à la plus légère inspection, et s'y imprime d'une manière ineffaçable. Mais aussi je rencontre de nouvelles difficultés: je vois des hommes à visage plat, qui me semblent appartenir à un même peuple; mais ces hommes parlent des langues différentes. D'un autre côté, des hommes à visages dissemblables s'expriment dans le même idiome, et tous prétendent être les véritables Tatares de Tchinghiz-khan.

Les marchands de Perse sont infiniment plus nombreux ici que les Hindous. J'en ai vu plus de deux cents rassemblés dans un caravanserail qu'ils avaient orné pour les fêtes de *Hussein*. Ce local était éclairé par une multitude de lanternes artistement peintes, dans le goût des transparens de la Chine. La solennité dura plusieurs jours; on y représenta des drames qui faisaient fondre en larmes tous les Persans, et nous y maudîmes tout à notre aise le détestable *Omar*, eux parce qu'il avait persécuté la famille de Hussein, et moi parce qu'il a brûlé la bibliothèque d'Alexandrie.

Mes recherches sur les antiquités, la langue et l'origine des Persans, m'ont donné une occupation très agréable. J'ai retrouvé dans le persan moderne les mots cités par Strabon : *Paropamise*, couvert de neige; *Saropara*, coupeur de têtes, *tigrés* flèche. Cette circonstance me fit présumer que le persan moderne ne doit pas être attribué à un mélange de parthe, et que, par conséquent, les mots européens qui se rencontrent en grand nombre dans cette langue ne dérivent pas du parthe. Ap-

uyé sur le témoignage de Strabon, je regarde les Perses comme une branche des Mèdes qui s'était soumise avant le temps de Cyrus. D'un autre côté, je ne pouvais concevoir pourquoi les Perses disparaissent tout d'un coup de l'histoire, pour céder leur pays aux *Mardes?* Je pense que ces *Mardes* pourraient bien n'être que les *Mèdes;* Moyse de Khorène m'a confirmé dans cette opinion, puisqu'en arménien il nomme un Mède *Mar*, et les Mèdes *Marats*. Présentement la langue turque a envahi presque tout l'Adzarbaïdjan; mais on trouve encore dans les montagnes des dialectes à moitié persans qui sont peut-être des restes de l'ancienne langue mèdo-perse. Moïse, législateur des Hébreux, ne parle nullement des Perses; il ne nomme que la grande tribu japhétique de *Madaï*. Si les Persans sont un rameau détaché d'une tige japhétique, alors la grande quantité de mots européens qui sont dans leur langue n'a plus rien qui surprenne.

Je cite ici Moïse, non comme auteur inspiré, mais comme un homme instruit dans les sciences de l'Égypte, où, selon le témoignage de Diodore de Sicile, on connaissait l'histoire de tous les pays. Moïse dit qu'il a été élevé par une princesse égyptienne; il n'est donc pas surprenant que Strabon dise que c'était un prêtre égyptien. Si Moïse eût tiré ses récits des Chaldéens plutôt que des Égyptiens, il me semble qu'il serait plus d'accord avec Bérose qui nous donne une idée assez exacte des annales de Babylone.

Tout ceci n'est pas une préface pour un nouveau système. Ce n'est qu'un coup d'œil sur la marche de mes recherches; si elles me conduisent heureusement des langues et des peuples de l'antiquité aux langues et aux peuples des temps modernes, je le dois principalement au bonheur inespéré d'avoir trouvé un maître excellent pour apprendre à connaître les peuples actuels et leurs langues. Ce maître est Abas-khan, persan de distinction, également recommandable par son esprit et par les qualités de son cœur. Aga-Mohamed-khan avait tant d'estime pour lui, qu'il le nomma gouverneur d'Ispahan et ensuite du Ghilan. Moustapha-Kouli-khan le fit prisonnier dans cette dernière province, et le mena en Russie comme otage pour la sûreté de sa famille, qui était restée au pouvoir de son frère.

Lorsque j'arrivai à Astrakhan, la cour de Russie avait fait mettre Abas-khan en liberté. Il allait retourner auprès de son ancien maître, et désirait beaucoup m'emmener avec lui, me promettant l'accueil le plus favorable. Tout-à-coup nous apprîmes qu'Aga-Mohamed-khan avait été assassiné par ses propres esclaves. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Abas-khan; il tomba dans l'abattement. Peu de personnes vinrent le voir, peut-être par crainte de déplaire à Moustapha. Je fus surpris de voir un homme du caractère d'Abas-khan si affligé de la mort d'un personnage si cruel; mais il possédait la confiance d'Aga-Mohamed-khan, et d'ailleurs les Persans considèrent la

cruauté comme une des prérogatives du pouvoir; ils pensent que sans cruauté il est impossible de régner en Perse, et beaucoup préfèrent la tyrannie à l'anarchie. Du reste, l'humanité avait un grand tort envers Aga-Mohamed-khan : un ennemi de son père en avait fait un eunuque quand il était encore enfant. Mohamed fut ensuite esclave à la cour de Kerim-khan, où il fut initié à tous les artifices de la politique persane. Enfin, il saisit une occasion favorable de développer ses talens contre l'infortuné Hedaïet-khan; et, comme on ne pouvait plus lui opposer de rival, il régna pendant près de dix ans sur toute la Perse. Le titre de châh était l'objet de son ambition. Il voulait subjuguer les princes du Caucase et ceux du Khorassân, afin de ceindre avec d'autant plus d'éclat le diadème de Nadir; la mort mit un terme à ses projets orgueilleux. La Perse retomba dans l'anarchie.

Entre autres connaissances dont je suis redevable à Abas-khan, je lui dois celle de la langue talichâh, qui n'est qu'un dialecte barbare du persan. Les Persans disent *fader* (1) père, *moder* mère, *bouroder* frère; les Talichâh disent *far*, *mour*, *boué*, ils nomment le chien non pas *spekhe*, ainsi que je l'ai dit plus haut, mais *sepa*, qui ne diffère pas

---

(1) *Nota.* Fader, Moder, Broder } en suédois et en danois, { Far. Môr. Brôr. } *Par abréviation.*

beaucoup du *spako* d'Hérodote. Du reste, il existe plusieurs dialectes dans le petit pays de Talichâh; mon vocabulaire comprend ceux qui sont en usage près de la côte maritime: *Hadji-Khassem*, marchand de ce pays, me le dicta en présence d'Abas-khan, qui a passé deux ans dans ce pays. Il y a en ce moment à Astrakhan un envoyé du khan de Talichâh; mais comme il est malade, je ne l'ai pas encore vu.

CHAPITRE IV.

Voyage dans la horde de Tumèn, prince kalmuk.

Zamian.—Tentes des Kalmuks. – Service divin des gelong, ou prêtres kalmuks. — Dzoungars. — Fils d'Amoursana. — Nourdjian, épouse du prince Tumen. — Thé kalmuk. — Tatares Koundour.—Dîner kalmuk.—Bourkhan.— Hiérarchie lamaïque.— Éducation des Kalmuks.—Habillement de leurs prêtres pendant le service.—Oiseaux de proie dressés. — Jugement d'une affaire galante.

J'ai été par la poste cosaque jusqu'à *Zamian* (1), où j'ai trouvé les gens du prince; tandis qu'ils prenaient les devans pour avertir leur maître de mon arrivée, je me suis embarqué sur un canot manœuvré par deux cosaques. J'ai remonté le Volga pendant près de trois heures, et suis allé débarquer au pied de la horde où le prince m'at-

(1) *Zamian* ou *Zamian gorodok* est à présent une stanitsa des Cosaques appelée *Zamianovskaïa;* elle est située sur la droite du Volga, dans un pays couvert de petites collines de sable. Le fleuve forme ici une courbe que les Tatares du voisinage appellent *Itchke bouroun*, nez de chèvre. Zamian a reçu son nom du prince Kalmuk *Zamian*, ou plutôt *Dzamian*, qui avait construit à cet endroit une maison de bois dans laquelle il passait l'hiver. Ce prince mourut après la moitié du siècle passé. KL.

douter et m'objecta que tous les enfans de ce prince avaient été conduits à Péking. Mais j'expliquai qu'Amoursana avait eu un fils en Sibérie, et que cet en-

---

Galdan-Tséring, son fils aîné, lui succéda; celui-ci fit assassiner son frère cadet. *Lama-Dordji*, son autre frère, pour éviter un sort pareil, le tua et s'empara du pouvoir. *Davatsi* et *Amoursana*, deux chefs de tribus, habitaient, à cette époque, l'un près de l'autre. Davatsi, quoique issu d'une famille distinguée, était dénué de talent; Amoursana, né dans un état inférieur, était rusé et entreprenant. Ces deux chefs se révoltèrent contre Lama-Dordji, mais ils furent battus et obligés de chercher un asile chez les Kaszak. Lama-Dordji se mit en marche pour les y chercher avec 60,000 hommes; Amoursana, à la tête de 1500 de troupes choisies, le surprit pendant la nuit et le tua. Alors Davatsi fut proclamé khan, car Amoursana ne pouvait aspirer à cette dignité, parce que son origine n'était pas assez illustre. Bientôt la désunion se mit entre ces deux anciens alliés, et Amoursana finit par se mettre, en 1754, sous la protection de la cour de Péking. L'empereur envoya une armée contre Davatsi, qui fut livré par ses propres partisans aux Chinois et conduit à Péking.

Amoursana ayant espéré d'être nommé khan à sa place, fut frustré dans son attente. L'armée chinoise ayant été rappelée, il n'en resta dans le pays qu'un petit détachement avec le général en chef et ses conseillers, pour régler quelques affaires. Ce général et les siens, attaqués à l'improviste par Amoursana, furent massacrés. En 1755 une armée nombreuse fut envoyée de nouveau en Dzoungarie contre lui. Abandonné de tous ses alliés il s'enfuit en Sibérie, où il mourut de la petite vérole. Plus tard les Dzoûngar se révoltèrent encore. L'empereur Khian loung, irrité de leur perfidie, envoya trois armées contre eux, qui tuèrent plus d'un million d'ames, sans distinction de sexe ni d'âge. Une partie des habitans s'étant réfugiée dans les montagnes, les Chinois les y cernèrent et les tuèrent tous. La petite partie de la nation qui n'avait pas pris part à la révolte

fant avait été conduit en Pologne; enfin que j'avais en ma possession tous les bourkhan ou idoles que le dernier prince des Dzoûngar avait emportés avec lui. Alors le lama parut réfléchir profondément à ce que je lui disais, et il finit par avouer que mon récit lui semblait très probable. Mais le souvenir de la cour brillante du Khoung-taïchi, où il avait passé sa jeunesse, excita si vivement sa sensibilité que je crus devoir terminer ma visite, et l'on m'a dit ensuite qu'effectivement il avait fondu en larmes aussitôt que je fus parti.

Ayant ainsi rendu nos devoirs au chef du clergé, le prince Tumen me présenta à la princesse *Nourdjan* son épouse, qui est jeune et très belle dans son genre; son teint surtout est d'autant plus remarquable que l'éclat en est relevé par deux grosses tresses d'un noir d'ébène. Nous la trouvâmes occupée à lire un manuscrit qui traitait des exploits de Tchinghiz-khan. Ce qui me donna lieu de de-

---

fut épargnée. Depuis ce temps le pays des Dzoûngar est réuni à l'empire chinois. L'administration en est confiée à un général en chef; des corps d'armée sont répartis dans les différentes provinces.

La mère d'*Amoursana*, nommée *Botolok*, était l'épouse de *Dandjoung*, de la famille des princes des Khochot, établie dans le pays du lac de Khoukhou-noor. Elle se trouvait enceinte, quand son mari fut fait prisonnier par Tséring-Arabdan, qui le fit brûler vif. *Vedjeng Khochootsi*, prince des Khoït, la prit alors pour femme, et elle accoucha bientôt après d'Amoursana, qui, de cette manière, fut lui-même regardé comme appartenant à la famille des Khoït, tandis qu'il appartenait effectivement, par son père, à celle des Khochot. KL.

mander si l'on avait conservé quelque souvenir du peuple appelé *Ouigour* (1), auquel les Mongols empruntèrent leurs caractères. Tumen me répondit que chez eux l'on ne savait plus du tout ce qu'étaient les *Ouigour*, mais qu'il y avait une expression proverbiale qui disait : « Je ne comprends point « le discours de cet homme, ce sera quelque *Oui-*

(1) Les *Ouigour*, peuple de la race turque, sont originaires des bords des rivières Orkhon et Selengga ; de là ces nomades se répandirent vers l'Occident jusqu'aux sources de l'Irtyche. L'une de leurs tribus, nommée *Kiu szu* ou *Kou szu* (prononcez *Gouz*) se fixa dans les vallées du *Thian chan* ou *mont céleste*, dans le pays actuel de Khamoul, de Tourfan, de Barkoul et de Bichbalik. Les Chinois les y trouvèrent au milieu du second siècle, avant notre ère ; plus tard, vers l'an 330 après cette époque, une tribu des Kiu szu nommée *Kao tchhang* devint puissante, et soumit les autres. Depuis ce temps la nation reçut le nom de Kao tchhang ; elle a été tantôt libre, tantôt soumise aux Chinois, ainsi que les autres Ouigours qui étaient restés nomades, tandis que les Kaotchhang habitaient dans des villes et étaient agriculteurs. Les Ouigours nomades, appelés par les Chinois, *Hoei hou* et *Hœi he*, étaient très puissans dans l'intérieur de l'Asie pendant les VIIIe et IXe siècles ; ils finirent par être totalement subjugés par les Mongols, en 1257. Ils étaient en relation suivie avec les Arabes, et avaient en partie adopté l'islamisme ; cependant il y avait aussi parmi eux des adorateurs du feu et des sectateurs de la religion boudd-dique. Ils se servirent d'une écriture particulière, mais on ne sait pas si elle était identique avec celle des Ouigour Kao tchhang, dérivée des lettres syriaques et sabéennes ; cette dernière fut finalement adoptée par les Mongols, qui l'ont conservée jusqu'à nos jours. La langue des Ouigour est un dialecte turc oriental. Tchinghiz-khan et ses successeurs avaient beaucoup d'Ouigour dans leur service, comme secrétaires et

« *gour.* » Ensuite je demandai s'il était resté quelques traces de cet ancien respect que les Mongols avaient pour le seuil des portes de leurs tentes, qui était tel, que, lorsque nos moines *Plan Carpin* et *Rubriquis* avaient le malheur de les toucher seulement du bout du pied, on les rouait de coups, et même on les menaçait de la mort. Tumen me répondit que ce respect s'était conservé; qu'à la vérité l'on pouvait toucher le seuil, mais que l'on regarderait comme un péché de s'asseoir dessus. C'est peut-être de cette particularité que dérive l'expression de *Sublime Porte.*

Tandis que nous nous occupions de ces questions historiques, la princesse donnait ses soins au jeune prince Houvacha, son fils, âgé de quatre ans. Toumen n'a eu de Nourdjana que cet enfant qui mérite toute sa tendresse, car c'est le plus joli Kalmuk que l'on puisse voir. La polygamie est permise chez les Kalmuks; toutefois on en voit peu d'exemples.

La visite se prolongea, on nous servit de l'eau-de-vie tirée du lait de jument et du thé au beurre et au bouillon. L'eau-de-vie est faible et d'ailleurs elle a quelque chose de gras, qui ne m'a pas paru agréable; le thé que les Kalmuks font venir de la Chine exprès pour eux, ne ressemble pas du tout

---

teneurs des livres de comptes; les Mongols ne comprenaient pas leur langue, et c'est cette circonstance qui a vraisemblablement donné lieu au proverbe kalmuk cité par le comte J. Potocki. Kl.

au nôtre. Il est en grandes tablettes, presque aussi dures et compactes que des briques. Chaque tablette est comme revêtue d'un papier très fin et chargé de caractères. Les Kalmuks en cuisant ce thé avec du lait et du beurre, en tirent une boisson saine, restaurante, et à laquelle on s'accoutume facilement. Aussi presque tous les Tatares en ont adopté l'usage (1).

---

(1) Ce thé est ordinairement appelé *thé en briques*, en russe *kirpitchnoï tchaï*, et *tchouan tchha* en chinois. Il est la boisson ordinaire des Mongols, des Bouriètes et des Kalmuks; on le fait dans la Chine septentrionale avec les feuilles d'un arbuste sauvage qui ressemblent à celles du mérisier. Après les avoir échaudées on les humecte avec la sérosité qui se sépare du sang des moutons, et on en forme de grandes briques ou dalles de deux empans de hauteur, d'un de longeur et d'environ un pouce d'épaisseur; on les met sous presse et on les fait sécher après dans un four peu échauffé. Pour préparer ce thé on coupe environ un morceau d'une once et demie de la brique, on le concasse, et on le fait bien bouillir avec sept à huit livres d'eau dans un chaudron, ou dans une haute theïère de cuivre; on y ajoute une demi-once de *koudjïr*, c'est le nom du sel qui se produit naturellement par efflorescence dans les steps, et qui est composé d'un mélange de natron et de sulfate de natron. Quand le thé a assez bouilli, on y ajoute du beurre ou de la graisse, du lait (s'il se peut, de chameau) et un peu de farine.

Tous les nomades de l'Asie centrale font leurs délices de ce thé; les gens pauvres, qui n'ont pas le moyen de se procurer du thé en briques, d'ailleurs à très bon compte, le remplacent avec les feuilles des plantes suivantes : *badàn* (saxifraga crassifolia), *balgou* (tamarix germanica), *khatatsa* (potentilla rupestris et fructicosa), *nakhatsa* (glycyrrhiza hirsuta) et *serïk*

Sur ces entrefaites une trentaine de figures assez étranges sont venues s'accroupir près de nous, c'était des *Koundour*, ou *Koundourau* (1) campés dans les environs ; ils venaient nous rendre leurs hommages ; Tumen leur fit donner du *koumys*, et d'ailleurs ne semblait pas faire grande attention à eux. Eux, au contraire, lui rendaient des respects très extraordinaires, ce qui m'a paru nouveau de la part des musulmans à l'égard d'un païen. Mais ils respectent en lui le sang de Tchinghiz-khan, son opulence et son caractère moral, qui est réellement très

---

(polypodium fragans) qui a l'odeur suave de la framboise. On y ajoute encore les racines d'une espèce de sanguisorba, appelée en mongol *chudon*, ainsi que la semence du *tsartsa* (acer tartaricum), après en avoir ôté l'enveloppe. Les Kalmuks emploient aussi, avec les feuilles mentionnées, les grains de *temèhn chiké* (lapathum acutum) et la racine d'une espèce de faux acore, nommé *ouldæ ebessoun*, qui est extrêmement astringent. KL.

(1) Les *Tatares Koundourau* ou *Koundourau Mankat* sont des Nogaï qui habitaient autrefois au-delà du Kouban, où les Russes les connaissaient sous la dénomination de *Tatares des montagnes*. Dondouk-ombo, khan des Torgaut, entreprit, vers l'an 1739, une expédition contre les pays traversés par le Kouban, et ramena de là 8,000 familles de ces Nogaï, qu'il fit camper dans le step au nord du Kouban. Pendant les troubles qui survinrent après la mort de Dondouk-ombo, la plupart des Koundourau retournèrent dans le pays situé au-delà du Kouban; il n'en resta que 750 familles, que le khan *Dondouk-dachi* transplanta au nord du Volga, sur les bords de l'*Akhtouba*. A l'époque du voyage du comte Potocki, la horde des Koundourau se composait de 1630 hommes, et campait le long de l'Akhtouba, depuis Krasnoï-iarsk jusqu'au Sassikol. KL.

estimable et fort connu des Russes comme des nomades, et depuis le Iaïk jusques au Kouban.

Puis on servit le dîner, dans lequel je donnai galamment la préférence à la chair de cheval, que j'avais même demandée; pendant que nous mangions, un musicien s'accompagnait en jouant de *ialgha*, instrument à cordes qui m'a paru avoir un son agréable. D'ailleurs je ne puis en donner aucune idée, parce qu'il ne ressemble pas à nos instrumens d'Europe. Mais l'air favori du musicien ressemblait beaucoup à la chanson savoyarde *ramonez-ci, ramonez-là*, seulement il ne finissait pas de même.

Après dîner, arrivèrent deux princes de la ligne de *Dondouk-ombo* (1). L'un s'appelait *Moukouiken* et l'autre *Sandjoucha;* ils ne savaient point le russe, et n'avaient presque aucune idée étrangère à la vie nomade.

Puis il y eut une chasse très brillante, les princes galopaient le faucon sur le poing. Les Tatares Koundour étaient de la partie, enfin la plaine était couverte de cavaliers. On prit autant de hérons qu'on voulut, et chacun s'en retourna chez lui fort content de sa journée.

Le 15 août j'ai passé la matinée à dessiner les

(1) *Dondouk-ombo* était un petit-fils d'*Ayouka*, khan des Kalmuks-Torgaut, qui mourut en 1724. *Tcheren-dondouk*, fils d'Ayouka, succéda à son père en 1726, mais il fut finalement supplanté par Dondouk-ombo, qui s'était révolté contre lui. Ce dernier fut reconnu, en 1735, comme khan des Kalmuks par la cour de Pétersbourg, et régna jusqu'à sa mort arrivée en 1741. Kl.

bourkhan, ou *idoles des chapelles*, avec l'attirail du culte lamaïque, tout cela était fort riche : les idoles garnies en perles, les instrumens en argent et pierres fines. Le clergé est nombreux hors de proportion.

Le chef de la secte lamaïque de la religion de Bouddha est le *Dalaï lama*, qui réside à *H'lassa* dans le *Tibet*. Il passe pour une incarnation du bourkhan (dieu) *Aria balou*. *Lama* est tibétain et signifie *mère de l'esprit*, *ou de la divinité; dalaï* est le mot mongol pour *mer*, et désigne aussi tout ce qui est *grand* ou *sans bornes*. Le Dalaï lama s'appelle en tibétain *Lama rinbotchhé;* les Mongols et Kalmuks lui donnent aussi le titre honorifique de *Khamouk gheghi aïladouktchi Dalaï lama*, c'est-à-dire « mère « de la divinité, qui est le plus instruit parmi toutes « les créatures. »

L'autorité du Dalaï lama est si grande parmi les Mongols et les Kalmuks, que tous leurs princes ou khans, à leur avénement au trône, lui envoient des ambassades et de riches présens. Souvent ils lui expédient aussi les cendres de leurs prédécesseurs, pour recevoir sa confirmation et sa bénédiction. Les khans kalmuks qui se trouvaient sous la protection de la Russie, faisaient partir ces ambassades en secret. Quelquefois cependant on leur permit de les envoyer par la Sibérie, par Kiakhta et par la Mongolie. On croit que ces ambassades ont influé sur la résolution prise par les Kalmuks Torgaut de quitter la Russie et de se réfugier sur le territoire chinois. Les Mongols de Selenghinsk en Sibérie font également de riches

collectes pour le Dalaï lama, et, nonobstant les défenses sévères, lui envoient des prêtres avec des chameaux chargés d'argent et de choses précieuses.

Un autre grand patriarche du Tibet, appelé *Bogdo lama*, ou le lama auguste, réside dans le couvent de *Djhachi ĺoumbo*, près de *Jigâtsé*. Les Tibétains l'appellent *Baïntchin rimbotchhé*, l'envoyé vénérable, et les Mongols lui donnent encore les noms de *Bogdo baïntchang* et *Bogdo gheghen*. Cette incarnation divine est plus ancienne que le Dalaï lama, mais les Kalmuks estiment le dernier beaucoup plus. Les sectateurs du Dalaï lama portent le nom d'*oulan sallatu*, ou bouffettes rouges. Toutes les tribus mongoles appartiennent à cette secte. Ceux du Bogdo lama sont appelés *chara malakhai* ou bonnets jaunes. Autrefois la croyance de ceux-ci était la dominante au Tibet; mais quand le Bogdo lama et son clergé commencèrent à conférer des dignités ecclésiastiques à des femmes, il s'y forma un schisme violent qui occasionna des guerres sanglantes, et finit par la nomination du Dalaï lama à H'lassa. Actuellement la discorde entre ces deux incarnations divines est tout-à-fait terminée, de sorte qu'ils se visitent mutuellement, pour se donner l'un à l'autre la bénédiction. Quoique le clergé mongol et kalmuk révère plus le Dalaï lama que le Bogdo lama, ses membres les plus éclairés ne nient pas que le dernier soit plus ancien et plus vénérable.

Après le Dalaï lama, sept *goussé*, en mongol *koutouktou*, tiennent le premier rang dans la hiérarchie lamaïque. Six d'eux résident dans le Tibet, et le

septième, nommé en mongol *Gheghen-koutoukhtou*, et en tibétain *Djebdjin tomba goussé*, a son siége dans l'Ourga situé sur la rivière *Tola*, et au pied de la montagne *Khan-oola*.

Après le koutoukhtou viennent les *Tsordji-lama*, en tibétain *Tchoïdjèh-lama*, puis les *Rabdjamba*, ou qui savent tout, et enfin les *Gabdjou-lama*. Les prêtres de ces trois classes sont les seuls qui portent chez les Kalmuks le titre de *lama*, tandis que les Mongols le donnent aussi à des ecclésiastiques d'un rang inférieur. *Ghelong* est le nom de tous les prêtres ordonnés.

Dans cette horde-ci, qui n'est que d'environ mille *ghirs*, c'est-à-dire trois mille ames mâles, il y a deux cent vingt individus religieux, tant prêtres que diacres ou sous-diacres, mais ils ne sont point inutiles. Outre les devoirs de leur état ils s'occupent encore de l'éducation de la jeunesse, et s'en acquittent si bien que presque tous les Kalmuks, même les plus pauvres, savent lire et écrire, ce qu'on ne voit pas chez des nations plus policées. De plus les ghelong copient les livres et perpétuent ainsi les bibliothèques. Enfin l'on trouve parmi eux des médecins habiles, particulièrement dans la connaissance des simples. Plusieurs Russes ont eu recours à eux et s'en sont bien trouvés; aussi le peuple n'attend-il pas que les ghelong aillent mendier, il va volontiers au devant de leurs besoins.

Après dîner j'ai vu une autre cérémonie religieuse, bien autrement compliquée que la veille.

D'abord les ghelong ont mis par dessus leurs habits des camisoles très riches et des espèces de tabliers de damas de la Chine. Sur la tête ils avaient des mitres chargées d'images et de bandelettes. Tout ce costume ressemblait beaucoup à celui des bonzes de la Chine. Aujourd'hui il n'y a point eu d'instrumens, seulement chaque moine avait une sonnette de cuivre dans la main gauche, dans la droite un outil sacré dont je n'ai pu savoir ni le nom ni l'usage. De plus chacun avait devant lui des graines dans un morceau de drap et une tasse de cuivre. Avant de commencer les prières, ils ont mis un bandeau de taffetas sur leurs yeux, puis ils ont psalmodié à voix basse d'une manière assez ressemblante à celle de nos moines, mais toujours avec le mouvement de la gorge. De temps en temps ils joignaient leurs mains absolument comme nous faisons pour prier; puis ils ont jeté en l'air une poignée de graines. Puis un d'eux s'est levé, a fait brûler de l'encens sur l'autel. Puis il a pris un vase sur lequel il y avait des plumes de paon. Il en a tiré une eau jaune qu'il a versée dans une coquille du genre des conques, et de là dans les tasses des moines. Ceux-ci en ont bu, en ont mis sur leurs fronts, en ont offert aux dieux. Enfin ils ont suivi dans tout cela un rituel qui semble fixé avec beaucoup d'exactitude et soumis à de véritables canons.

Comme cette cérémonie a duré quelque temps, j'ai eu celui de crayonner le portrait de chaque prêtre en particulier. Demain je tâcherai de les

mettre ensemble et en perspective ; ce qui ne sera pas facile, vu qu'ils remplissaient exactement tout l'intérieur du *ghir*, et qu'il est rigoureusement impossible de représenter tout l'intérieur d'un cylindre surmonté d'un cône, ce qui est la véritable forme d'une tente kalmuke. Dans ces cas-là les peintres prennent *un parti*, et c'est aussi ce que je ferai. Et si jamais mon dessin devient une planche, je l'accompagnerai d'explications, et d'excuses de n'avoir pu mieux faire.

Le matin nous avons été à la métairie, où j'ai vu des bergères assez jolies, occupées à traire des juments. En revenant l'on a encore pris quelques hérons, car les Kalmuks ne font pas un pas sans leurs oiseaux de proie. Chacun a le sien qu'il nourrit lui-même, et dont il s'occupe toute la journée.

Après le dîner on a jugé une affaire galante; les coupables étaient un Tatare Koundour déjà d'un certain âge et une Kalmuke très jeune mais singulièrement laide. Cette cour d'amour a fini par quelques coups de *kantchouk* donnés et reçus de la meilleure grace, avec gaîté et véritablement à la satisfaction de tout le monde. Je dois remarquer qu'à la métairie, le Lovelace tatare avait eu la complaisance de monter un cheval sauvage, et cette petite farce avait attendri les Kalmuks, sans quoi la bastonnade aurait été rude. Enfin tout s'est bien passé, et demain nous dînons dans la horde de l'amant battu et content.

CHAPITRE V.

Suite du séjour chez les Nomades.

Repas de noces dans la horde de Koundour.—Danse de jeunes filles. — Mollah Begh-Ali. — Ghilderga ou chariot à tente. — Dîner. — Akhtouba. — Djid-hadji, ou Seliternoï goro-dok, ruines d'une ancienne ville. — Tombeaux. — Bogdo oula, montagne sacrée.—Visite chez le Lama.—Mont Bogdo oola dans la Petite-Boukharie.

Le 19 août.

Pendant les premiers jours que j'avais passés dans la horde de Tumen, il avait soufflé des vents très froids, puis un vent de mer assez chaud mais fort pénétrant. Cette intempérie eut des effets remarquables. Plusieurs Kalmuks furent enrhumés; ce qui leur arrive rarement. D'autres eurent la fièvre. Tumen lui-même fut incommodé, et comme de raison je m'en ressentis plus que les autres. C'est pourquoi j'ai quitté le camp, et me suis retiré dans une maison très agréable, que Tumen a fait bâtir pour y passer les hivers. Ce bon logement et les soins que l'on y a pris de moi, n'ont pas tardé à me rétablir, si bien que je me trouve déjà en état de suivre la horde qui doit décamper demain; de plus nous sommes d'un repas de noces; *Din-Islam*,

le plus riche des Tatares Koundour, marie sa fille, et l'on m'assure que les fêtes qu'il doit donner à cette occasion surpasseront toute idée de magnificence.

Le 20 août.

Je me suis rendu de bonne heure à la horde, que j'ai trouvée en marche. Un nombre infini de chameaux portaient les tentes et le bagage. Ils étaient conduits par des femmes à cheval, dont plusieurs avaient encore un enfant sur le devant de leur selle. Les hardes des plus pauvres étaient chargées sur des vaches. Personne n'était à pied ni en chariot, et le vieux Lama lui-même était à cheval à la tête de son clergé octogénaire.

Nous suivîmes quelque temps la colonne, puis nous prîmes à droite, et nous nous enfonçâmes dans le territoire des Tatares Koundour, où nous avancions avec quelque peine, à cause d'une centaine de petites eaux qui entrent dans le Volga, ou qui en sortent, et qu'il fallait passer sur des gués prétendus, où l'on nage presque toujours. Cependant nous traversâmes plusieurs *aouls* des *Koundour*, et nous arrivâmes enfin à celui de *Din-Islam*, que nous reconnûmes de loin à la foule qui s'y rendait de toutes parts.

Notre premier hommage fut pour la troupe des jeunes filles qui s'étaient rassemblées sur une colline autour d'une escarpolette; mais à notre approche ces farouches personnes quittèrent leurs jeux, et en avançant nous ne vîmes plus rien qu'un tas de mouchoirs de soie.

Alors, Tumen s'adressant à elles en langue nogaïe, leur fit un compliment dont le sens était : qu'elles ne devaient point avoir peur de nous, vu que nous n'étions pas venus pour leur faire de la peine, mais seulement pour les prier de danser. Les douces paroles, accompagnées de la musique du *kabour*, apprivoisèrent les jeunes beautés, qui daignèrent soulever leurs voiles, et nous montrer les bouts de leur nez camus; puis, deux se levèrent et s'avancèrent vers nous. Un musicien ôta leurs voiles, et à ce signal elles commencèrent à danser; mais les yeux si fort baissés, que je crois même qu'ils étaient fermés tout-à-fait. D'ailleurs elles ne manquaient ni d'oreille pour la mesure, ni de grace dans les bras. Lorsqu'elles eurent fini, elles mirent les deux mains sur leur visage avec l'air du plus modeste embarras; le musicien les couvrit de leurs voiles et elles se retirèrent. Quant au costume de ces jeunes filles, il était surtout remarquable par la quantité d'argent massif dont elles étaient couvertes, travaillé en chaînes, plaques, agrafes, boutons, amulettes, et autres objets semblables; les anneaux qu'elles avaient au nez étaient aussi très riches et garnis de pierres fines.

Ensuite nous allâmes voir les matrones, que nous trouvâmes occupées à commenter sur le trousseau de la mariée. Le costume des femmes ne diffère de celui des filles que par le voile qu'elles mettent sous leur bonnet, et il en est de même à Astrakhan.

Puis nous allâmes voir les apprêts du festin; l'abondance y présidait. On avait tué quatre chevaux, quatre bœufs et quarante moutons; de plus les parens avaient apporté des queues de mouton, des têtes, des tripes, et d'autres morceaux fins et délicats. Ainsi l'on peut voir que rien ne manquait à la somptuosité de cette fête nuptiale, et que Din-Islam était un véritable Gamache de Tatarie.

Ensuite nous nous retirâmes dans une tente que l'on avait préparée pour nous, et je m'y entretins avec un Mollah Koundour appelé *Begh-Ali*. Cet homme est assez instruit pour un Nogaï, et, ce qui est encore plus rare chez eux, il paraît curieux de s'instruire davantage. On lui avait dit que je possédais une grammaire turque, et il désirait infiniment l'avoir. Nous traitâmes plusieurs points de l'histoire des Koundour, qui sont de véritables Nogaï. Mais aujourd'hui ils ont adopté l'usage des *ghirs* à la kalmuke, ce qui donne à leurs *aouls* un aspect tout différent, et l'hiver ils vivent dans des maisons aux environs de Krasnoï-iar. Ils ont cependant conservé l'usage des *ghilderga*, qui sont des espèces de fourgons qu'ils placent autour de leurs tentes pour s'en servir en guise d'armoires. Cette coutume est très ancienne, puisque les *Ambassades* de Ménandre en font mention. Chez quelques Nogaï, qui ont conservé les anciennes mœurs, l'on y met aussi la fille aînée de la maison, ou la plus belle des filles, ou celle qu'on veut marier la première. Les campemens des Koundour diffèrent

aussi de ceux d'Astrakhan, en ce que les habitans y sont fort séparés les uns des autres.

Enfin l'on apporta le dîner, qui fut servi dans des auges grandes et petites; la plus grande contenait un quartier de jument, dans les autres il y avait du mouton, du riz et du millet. J'avoue qu'il m'était impossible de jeter les yeux sur la pièce du milieu sans songer à toutes les charognes que j'avais jamais rencontrées sur les grands chemins; car c'est une ressemblance que la chair de cheval ne prend jamais, même lorsqu'elle est coupée en moindres morceaux, parce que la graisse est séparée d'une certaine manière qu'on ne voit pas dans les autres viandes. Le reste du repas était assez ragoûtant, mais ma santé n'était pas encore assez brillante pour pouvoir y faire honneur.

Après dîner tout le monde se mit à cheval, et fit un cercle équestre autour des jeunes filles qui se balançaient sur l'escarpolette; puis il y eut des courses assez brillantes; puis on devait lutter: mais, comme nous avions encore beaucoup de chemin à faire, nous prîmes congé de nos hôtes, et nous remontâmes sur nos coursiers. Le soleil n'était pas encore couché lorsque nous arrivâmes sur l'Akhtouba, où nous trouvâmes des chameaux pour passer les plus honorables de la compagnie; le reste passa à la nage. Enfin la nuit était avancée lorsque nous arrivâmes au nouveau campement de la horde. Nous avions fait, dans la journée, plus de dix lieues à cheval, ce qui est considérable pour la première sortie d'un convalescent.

Le 21 juin.

Je me suis tenu tranquille et j'ai décrit la journée d'hier. Tumen m'a montré ses cottes de mailles, qui ont chacune un nom, comme jadis l'épée de Roland, qui s'appelait *Durandad*, et le sabre de notre roi Boleslav, qui s'appelait *Szeczerbek*. La plus remarquable des armures de mon hôte s'appelle *Kistchim-kilintchik*, ou la chemise de *Kistchim-khan*. Elle est fort connue de tous les Tatares et même dans le Caucase.

Le 22 août, à *Djid-hadji*.

Djid-hadji est appelé par les Russes *Seliternoï-gorodok* (1); j'y suis venu pour voir des ruines d'édifices tatares; mais mon attente a été trompée. Il ne reste des anciennes constructions que d'immenses amas de briques, dont quelques-uns ont un côté émaillé en bleu, vert ou blanc; l'on y trouve même des traces de mosaïques. Quant aux quatre tours que l'on y voit encore, elles sont modernes, mais construites comme les murs d'Astrakhan, avec les briques anciennes. C'est un ouvrage d'un certain marchand appelé Kabeïkov. Ce qui prouve leur nouveauté, c'est d'abord le mortier, qui ne consiste qu'en une mauvaise argile et ne peut se comparer à celui que les Tatares employaient autrefois; ensuite le bois des fenêtres, qui est dans le goût moderne; enfin les tuiles vernissées, qui sont mêlées avec les autres, tandis que les Tatares ne les emploient qu'aux portes et aux

(1) Voyez plus haut, à la page 38.

cymaises. Il paraît que les Russes ont voulu autrefois faire de ce lieu un point de défense pour leur navigation sur l'Akhtouba ; ils avaient même élevé sur une de ces tours une échauguette. en bois qui subsiste encore Les voyageurs qui ont parlé de tombeaux voûtés en briques, se sont trompés. Par les mots de *moghila*, *kourgan* ou *bougor iz' kirpitch*, les Russes n'entendent que des ruines ou des tas de décombres. A Astrakhan l'on confond *Djïd-hadji* avec *Devlet-khan* et *Zelenoe Metched*; mais *Devlet-khan* est un autre tas de ruines à trente verst d'ici, et je pense que *Zelenoe Metched* est aussi autre chose. Entre les quatre tours dont j'ai parlé plus haut, sont encore d'autres débris de quelques maisons bâties en bois, et formant une apparence de places et de rues; mais aujourd'hui ces maisons n'ont plus ni portes, ni fenêtres, ni toit, ni habitans, si ce n'est des couleuvres et des tarentules, et une famille russe, très pauvre, qui fait un petit commerce avec les nomades des environs. Quant aux couleuvres, je ne sais pas ce qu'elles font dans un lieu si sec et élevé; mais il est sûr qu'on ne peut pas faire un pas sans en rencontrer. Pendant la journée sont venus plusieurs Tatares et Kalmuks, qui ont paru fort surpris de trouver ici des étrangers. Le soir il est venu des hôtes d'une autre espèce; c'étaient des loups dont les hurlemens mirent l'épouvante parmi quelques mâtins qui composent aujourd'hui toute la garnison de cette ancienne forteresse. La vue de ces ruines successives et de la misère actuelle, celle du vaste

et uniforme désert, l'horreur qu'inspirent les animaux venimeux et malfaisans, font certainement du *Djid-hadjī* l'un des séjours les plus mélancoliques qu'il y ait au monde.

A trois journées au nord-ouest de la route de Djid-hadji, une montagne isolée s'élève au milieu du step; les Russes la nomment *Bogdo-gora;* les Kalmuks, *Bogdo-oula.* Le mot *bogdo* est mongol, et signifie *saint*, *grand*, *auguste.* Ainsi, quand le cabinet de Saint-Pétersbourg donne à l'empereur de la Chine le titre de *Sa Majesté Bogdo-khanienne*, cela ne veut pas dire *Khan donné par le ciel;* on se sert d'un vieux mot qui fut probablement adopté en Russie à l'époque où les Mongols dominaient sur la Chine. Ici on raconte beaucoup de choses de ce mont Bogdo; on dit, entre autres, que sa cime est habitée par un génie kalmuk, qui n'y laisse grimper personne au delà d'une certaine hauteur, et qui précipite dans l'abîme quiconque a la témérité de le défier. Une aventure si extraordinaire aurait eu assez d'attrait pour moi; mais les nuits commençaient à être froides, les jours même ne sont plus assez chauds pour qu'après une forte pluie, ou après s'être mouillé en passant une rivière à la nage, on puisse se sécher. La fièvre que j'ai à peine vaincue, me fait plus de peur que le génie; je renonce donc à la gloire de monter au séjour éthéré qu'il habite.

Le 23 août.

Je suis arrivé assez tard à la horde. J'y ai trouvé les ghelong annonçant au peuple le jeûne appelé

Matseg. Ils ont fait à ce sujet des cérémonies qui ont duré fort long-temps, et que je n'avais pas vues auparavant.

Le soir, il arriva des Tcherkesses, que l'on fit danser. Il n'est pas surprenant que ce peuple étant si voisin des Cosaques, leurs danses se ressemblent. Mais comment se fait-il que la danse des Norvégiens ait également de l'analogie avec celle des Cosaques ? C'est ce que je ne suis pas en état d'éclaircir, quoique j'en aie été témoin à Copenhague.

Le 24 août.

Aujourd'hui, il y a eu de grandes dévotions dans toute la horde; entre autres, chez la princesse *Nourdjana* : elle tenait sur ses genoux un livre dont les feuillets étaient séparés, et elle les donnait successivement à quatre hommes laïcs, qui se tenaient à genoux près d'elle; ceux-ci les passaient les uns aux autres, et les chantaient comme un canon; dans les autres *ghirs* l'on chantait aussi, ou bien on faisait tourner les *kurdé*, sortes de toupies qui sont censées prier lorsqu'elles tournent.

Puis j'ai été prendre congé du Lama, que j'ai remis sur le chapitre de la cour de *Galdan - tséreng*. Il m'a dit que de son temps on faisait monter le nombre des quatre races à trois cent mille *ghirs*, ce qui fait, d'après le calcul ordinaire des Russes, un million et huit cent mille ames des deux sexes. Que de plus, les Turcs de la *Petite Boukharie*, soumise aux *Khoung-taïchi*, pouvaient

former une population de quatre cent mille ames mâles. Que ces Turs ressemblaient en tout à ceux d'Astrakhan, qu'ils habitaient dans des villes et cultivaient des jardins. Il dit que de son temps *Galdan-tséreng* en avait fait venir un certain nombre pour établir des jardins sur les bords de l'*Ili*. Le Lama m'a encore dit qu'il y avait dans ce pays-là un mont *Bogdo-oola* sur lequel les ghelong allaient faire leurs dévotions; et que dans les environs de cette montagne il avait vu des chameaux sauvages qui ne différaient en rien des autres, si ce n'est que leurs deux bosses étaient à peine sensibles. Ceux que l'on prend jeunes sont faciles à dompter, mais on ne fait aucun cas des vieux, et l'on ne cherche pas à les prendre, à ce que m'a dit le Lama.

J'ai été rendre une dernière visite à la princesse, et je pris le thé avec elle; puis j'ai pris congé du brave Tumen et de son aimable famille, et je me suis mis en chemin pour Astrakhan, où je suis arrivé de bonne heure.

Je terminerai la relation de cette excursion chez les Kalmuks par une petite exhortation. Je pense qu'il serait temps de mettre à profit les livres mongols et tibétains, tant ceux que l'on trouve chez les hordes de ces cantons et en Sibérie, que la collection précieuse de l'académie de Saint-Pétersbourg. Pallas avait confié ce travail à un certain *Jæhrig*, frère morave de Sarepta, qui, dans le commencement, étudia chez le vieux Lama de cette province, ensuite alla chez les Bouriètes de Sibé-

rie, et y demeura assez long-temps dans un couvent de ghelong; on dit qu'il est mort. Si, en effet, il ne vit plus, il faudrait le remplacer, ce qui ne serait pas impossible, car il y a, tant à Sarepta qu'à Astrakhan, des hommes qui sont en état de bien traduire les livres mongols; le tangutain ou tibétain est plus difficile; les ghelong sont les seuls qui le comprennent, mais ils ne savent pas le russe. Il en est de même du gallik, alphabet qui tient le milieu entre le mongol et le tangutain. Un mot de la cour ferait merveille (1).

Ce travail vaut la peine qu'on s'en occupe, puisqu'on trouve dans ces différentes langues des livres de philosophie, d'astronomie, et de médecine, des tables généalogiques, des histoires et des contes. J'ai acquis un fragment de ces derniers qui sont entièrement dans le goût des *Mille et une Nuits*; on m'a parlé d'une histoire *d'Ouchounderi-khan*, que l'on ne peut entendre sans verser des larmes. Que ne naît-il pour les langues mongole et tibétaine un nouveau Herbelot, qui soit pour ces idiomes ce que le premier a été pour le persan et pour l'arabe.

---

(1) Depuis quelque temps l'étude du kalmuk et du mongol se répand en Russie. Kl.

CHAPITRE VI.

Séjour à Kalmuk-bazar.

Kalmuk-bazar. Famille des Voronin. — Campement de Tatars d'Astrakhan. — Mosquées portatives. — Solianka, bourg. — Troubadours tatares. — Récolte des melons d'eau. — Caravanes qui arrivent à Astrakhan. — Ambassade des Kirghiz. — Manière singulière de faire le commerce avec les Kirghiz. — Princesse tchetchentse. — Office d'un archevêque arménien. — Excursion aux bords de la mer Caspienne. — Vatagh ou pêcheries sur le Volga.

Kalmuk-bazar (1), ou le marché des Kalmuks, est sur la rive droite du Volga, à sept verst au dessus d'Astrakhan. C'est là le point de contact entre le peuple citadin et le nomade. Les Russes y portent de l'eau-de-vie, du pain et quelques mauvaises merceries ; les Arméniens, du vin et des étoffes communes. Les Tatares y vont chercher des moutons pour leur marché d'Astrakhan; les Circassiens y travaillent en fer et en cuir. Enfin, les Kalmuks eux-mêmes y viennent vendre leurs bras, leur bétail et leurs feutres blancs. Mais leur extrême simplicité est cause que rarement il font des affaires bonnes pour eux-mêmes, et de là

(1) Ou plutôt *Kalmutskoi bazar*, ou *mèna*, c'est-à-dire, place d'échange. KL.

vient la presse des marchands qui fait de Kalmuk-bazar un lieu très fréquenté.

Au midi de Kalmuk-bazar, est une plaine inondée; au-delà une colline agréable, sur laquelle est une belle maison appartenant aux *Voronin*, famille actuellement composée de plusieurs membres, respectables par leur caractère moral, ainsi que par la connaissance qu'ils ont de la langue kalmuke, et leurs liaisons avec les *noyon* ou princes kalmuks. Ils sont surtout les intimes amis de Tumen, ce qui forme à mon gré un préjugé en leur faveur.

Puis vient une autre plaine et d'autres alluvions, enfin un bourg tatare compris encore sous la dénomination de *Kalmuk-bazar*. C'est là que j'ai demeuré habituellement depuis le quinze de juillet. Alors les Tatares avaient déjà quitté leurs maisons, et campaient sous des hangars, tout-à-fait attenans à la bourgade, puis ils en descendaient s'établissant dans la plaine toujours plus avant, à mesure qu'elle était abandonnée par les eaux du Volga. Mais jamais ils ne se sont éloignés du bourg de plus de deux cents pas. Ainsi, leurs campemens ne sont plus qu'un souvenir de la vie nomade et une manière de prendre l'air. Quelque peu considérable que soit cette distance, les Tatares s'y font suivre par leurs Mollah, qui ont, à cet effet, des mosquées portatives fort ressemblantes à des cages à poulets, dans lesquelles ils ont un air très comique. Le bourg de *Solianka* a sept mosquées et autant de Mollah; de plus, les dévots

ont encore des chapelles d'osier qu'ils traînent avec eux; elles sont assez grandes pour qu'un homme puisse s'y prosterner à son aise.

Les hommes graves passent une grande partie de leur journée accroupis autour de la cage du Mollah, à observer tout ce qui se passe dans la bourgade; on les accuse de trop mêler le prochain dans leurs pieuses conversations.

Les hommes de mœurs plus faciles tuent le temps dans un petit camp séparé, où les femmes kalmukes vendent du lait de jument et de la viande de cheval. La poésie fait pour l'ordinaire le charme de ces petits comités. Le troubadour tatare s'accompagne d'une guitare à deux cordes. Le chevalet de son instrument touche à son oreille gauche, sa tête est penchée sur son épaule droite, et ses yeux fixés sur la terre, où il semble chercher des pensées ou des réminiscences. La plupart des poésies sont une suite d'allégories exprimées en deux vers, et qui n'ont pas de liaisons entre elles; par exemple :

« J'ai laissé dans mon jardin une fleur que per-
« sonne n'avait aperçue, je voyage et je rencontre
« sous mes pas un ravin escarpé. — Mon épervier
« et mon cheval ne connaissent plus ma voix. — Je
« voulais attraper un phénix (*oumâ-kouch*), et je n'ai
« trouvé que des corneilles dans mon filet. » —
Nous ne pouvons pas bien sentir le sens profond de ces aphorismes allégoriques; mais il n'en est pas de même d'un auditeur tatare. Lorsque la pensée du poète est allée à son cœur, et qu'elle y a tou-

ché une corde sensible, il le fait connaître en levant la tête et en poussant un cri affreux, puis il remet son menton sur ses genoux, et rentre dans le silence; parce que les autres auditeurs n'étant pas émus au même distique, n'avaient pas bougé. Souvent le poète chante de véritables romances de chevalerie.

Mais la guitare a bien d'autres usages dans les mains des jeunes gens, et l'on juge aisément que le dieu qui se plaît aux désordres, doit faire de furieux ravages dans les familles oisives, dont les demeures ne sont entourées que par de faibles enceintes d'osiers ou de roseaux. Comme les habitans du même *aoul* sont tous parens, on se marie d'ordinaire dans des *aouls* éloignés; mais il se passe souvent des années entre les fiançailles et les noces, et l'on dit qu'en attendant, les cousins ont leur jeu, et se font quelquefois écouter de leurs cousines. Ce que pourtant je ne voudrais pas assurer, car ce n'est point dans des contes galans qu'il faut chercher la peinture fidèle des mœurs d'une nation; mais ce que je puis certifier, c'est qu'à Madrid et à Cadix, je n'ai pas autant entendu racler de chansons amoureuses, et cela pendant des nuits entières.

Le mois d'août a été ici un temps d'allégresse et de joie; la récolte des *melons d'eau* (1) inspirait

(1) *Cucumis citrullus*, en russe *arbouz*, en arménien *tsmeroug*, en turc-tatare *karbouz*, en kalmuk et en mongol *abous*, en mandchou *doungga*, en chinois *si koua*. KL.

partout l'activité et le goût des plaisirs. Partout on en mangeait, on en offrait ou bien l'on en vendait; une foule d'*arabas* (chariots), à voix criarde, les apportaient de la campagne, une foule de barques venaient d'Astrakhan pour les enlever. Des montagnes de ces melons garnissaient le rivage; la plaine et le fleuve offraient des tableaux également animés.

Puis le mouvement a diminué peu à peu, et dès les premiers jours de septembre chacun a songé à rentrer en ville et à y rapporter sa maison de campagne. On les faisait entrer dans la cour par dessus la muraille, et on les mettait dans quelque coin où elles servaient encore de magasins. Cependant, notre bourg a toujours conservé un air de population, qu'il doit à ce que l'on y prend des barques pour passer à Astrakhan soit les voyageurs, soit les marchandises.

Il n'y a point de jour qu'il n'y vienne des caravanes de Tatares du Kouma, du Kouban et des Cinq Montagnes, et j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec des individus de toutes les races des Troukhmènes, Nogaï, Kiptchak, etc.

Nous y avions aussi des Cosaques du Iaïk, mandés pour rétablir la sûreté sur les grandes routes, et des Cosaques Zaporoghes, qui revenaient de la guerre de Perse. Enfin, nous y avons eu une ambassade de Kirghiz, qui véritablement n'avait point l'air diplomatique.

Cette ambassade avait eu lieu pour l'échange de quelques prisonniers, car d'ailleurs les Kirghiz

n'ont aucune relation avec Astrakhan. Leur principal commerce se fait à Orenbourg, et voici ce qu'on m'en a conté : Lorsqu'un Kirghiz arrive à la foire avec son bétail, une foule de marchands et d'interprètes russes se jettent sur lui, ils l'arrachent de dessus son cheval, le tirent par les bras et les jambes pour l'entraîner chacun à sa boutique. Cet empressement flatte le Kirghiz, mais il n'en fait point le semblant, et se détermine machinalement pour la boutique de celui qui le tire le plus fort. Le marchand étale tout ce qu'il a pour amener quelque échange, mais le Kirghiz ne dit mot et regarde tout avec indifférence. Alors le marchand fait apporter de l'eau-de-vie, de la tisane de salsepareille, on boit, on s'embrasse, le tout en vain. Enfin, lorsque le marchand juge que le moment est arrivé, il saisit le *kantchouk* du Kirghiz, et lui en sangle une douzaine de coups de toute sa force, alors on voit le Kirghiz sourire agréablement et l'affaire se conclut bientôt après. Comme les Kirghiz n'ont absolument aucune idée du prix des marchandises qu'ils acquièrent, on juge bien que ces échanges doivent être fort avantageux au détaillant moscovite. Voilà ce qu'on m'a conté, et ce que je distingue soigneusement de ce que j'ai vu par moi-même, ainsi que faisait Hérodote.

Les navires destinés aux voyages de *Manghichlag* viennent de ramener beaucoup de marchands de Khiva et des Troukhmènes, je les ai vus à la douane, où ils se conduisaient avec tant d'emportement

qu'on avait beaucoup de peine à les ramener à l'ordre.

J'ai aussi vu ces jours-ci une princesse tchetchentse que les hasards de la guerre ont amenée jusqu'à Astrakhan. Elle est assez belle et bien élevée à sa manière, c'est-à-dire qu'elle sait le turc tel qu'on le parle dans le Chirvân, mais elle ne saurait se défaire des préjugés de sa nation. Elle trouve qu'un pays où on ne vole pas sur les grands chemins, a toujours quelque chose de monotone et d'ennuyeux, et que pour elle un mouchoir volé lui fait plus de plaisir qu'un collier de perles qu'on lui acheterait. Elle dit que depuis le commencement du monde, les princes de sa maison ont toujours volé sur le chemin de Tiflis, ou sur celui de Tarkou, et que pour tout au monde elle ne voudrait pas que ses parens et ses amis sussent qu'elle a épousé un homme qui ne vit pas de rapine. Telles sont les mœurs du Caucase, à quoi il faut ajouter un grand mépris pour la vie, un grand respect pour l'hospitalité et l'amitié, avec un extrême penchant pour le mensonge et la perfidie, excepté à l'égard de son ami, qu'il n'est pas permis de tromper. En voilà assez sur ce sujet; j'en dirai davantage lorsque j'aurai vu de mes yeux.

Tandis que je m'occupais à Kalmuk-bazar de toutes ces races sauvages, Astrakhan m'a offert un spectacle nouveau pour moi. L'archevêque arménien officia pontificalement, couvert de la tiare patriarcale qu'il avait obtenue ou achetée des Persans, après le pillage d'Etchmiadzin au pied de l'A-

rarat. La cérémonie était imposante et rappelait l'église primitive d'orient plus que tout ce que j'ai jamais vu dans le même genre. Peu de jours après arriva *Melik Djoumchioud*, prince Arménien très distingué par son mérite et son habileté dans les affaires. Il s'était trouvé à *Chouchi*, lorsque *Agha-Mohamed-khan* y fut assassiné, et m'en a dit des choses très intéressantes. Aujourd'hui les nouvelles de la Perse sont que *Baba-khan-serdar* (1) est maître de l'armée et des trésors, et que, pour faire preuve d'autorité, il vient de déposer le khan de *Talichah*. Ce Baba-khan est le neveu d'Agha-Mohamed-khan, et celui-ci disait ne travailler que pour lui transmettre l'autorité souveraine.

Enfin je n'ai pas voulu quitter Astrakhan sans avoir vu les bords de la mer Caspienne : la navigation sur le fleuve a été des plus agréables. J'y fis donc un petit voyage en compagnie de l'amiral *Akhmatov* et sa femme. Mais arrivé au but, je n'ai trouvé que des rives noyées et couvertes de roseaux, et je doute que le pinceau même de Vernet pût réussir à en faire des tableaux. Cependant j'ai été un peu dédommagé de ce manque de pittoresque par les pêcheries qui sont sur les îles du Volga. Celles que l'on appelle *Vatagha* sont des demeures bâties sur l'eau même, garnies de filets relevés en draperie ; mais les *Stany* méritent encore mieux l'attention d'un dessinateur. Ce sont des établissemens

(1) C'est le même prince qui règne aujourd'hui sous le nom de *Feth-ali-chah ;* il est de la tribu des *Kadjar*. KL.

passagers que les pêcheurs font dans quelques calangues, elles semblent de véritables décorations. C'est une rangée de huttes en nattes ou roseaux, des hameçons et des bouées enfilés en chapelets et relevés en festons, et puis des câbles, des nasses, des corbeilles, des lignes, des feux, des pavillons, des lits, des images, des barques. — Cette grande variété de détails pourrait même difficilement être représentée dans un petit espace.

A présent je ne songe plus qu'à partir pour *Kizliar*, mais je croirais me rendre coupable d'ingratitude, si je terminais ce chapitre sans parler de ce que je dois à M. *Arsénevski*, gouverneur d'Astrakhan, ainsi qu'à tous les autres gens en place et habitans de cette ville. Leur empressement à favoriser toutes mes recherches ne m'a rien laissé à désirer, et prévenait mon zèle dans toutes les occasions d'instruction qui pouvaient s'offrir.

CHAPITRE VII.

Voyage d'Astrakhan à Kizliâr.

Kochkotchou.—Djourouk ou Ouzourouk.—Bassis, ou Bassy.—Ziuzili, petit village de Tatares de Kazan.—Lacs couverts d'oies sauvages.—Chourali.—Batkaly.—Talagaï-terny.—Cygnes sauvages.—Alabouga.—Ak-koul ou Bèloï-ozero.—Khoudoutskaï—Saraïtchik, palais d'un Arménien.—Kouma, le fleuve l'Udon de Ptolémée.—Koumskaï.—Tarakaneï bougor.—Kolpitchïia. Tchebaklou, ou Gorkaïa rèka.—Adjikhanskaïa.—Borozdinskaïa.—Phénomène optique dans le step.—Vents pénétrans.—Zergak, manteaux de peau de cheval.—Passage du Terek.—Kizliar.

Le 26 septembre à *Kochkotchou.*

A peine sortis de Kalmuk-bazar nous avons perdu de vue la terre habitée, pour ne plus voir que le ciel et le step avec nombre de lacs encroûtés de sel. Un vol de cygnes a passé sur nos têtes.

Comme le vent de sud-est avait fait refluer les eaux dans diverses alluvions de la mer, nous avons été obligés de prendre une autre route, et nous avons trouvé la poste, en bivouac, près d'un petit lac d'eau douce. Nous avons rencontré des Kalmuks qui voyageaient sur des chameaux.

Nous arrivâmes le même jour à *Djourouk*, ou *Ouzourouk*. Il y a ici quatre maisons habitées par

des Cosaques; la poste est servie, comme les précédentes, par des Tatares d'Astrakhan qui y restent une année de suite. Ils vont vite, mais leurs chevaux sont si mal dressés qu'il arriverait sûrement beaucoup d'accidens, si le chemin n'était aussi large que le pays lui-même.

Le 27 septembre, à *Bassis*, en russe *Bassy*.

Près de la poste nous rencontrâmes un loup qui s'arrêta en nous regardant avec beaucoup de fierté. Un Tatare qui passait en ce moment, à cheval, courut sur lui avec trois chiens; mais le loup ne s'en déconcerta nullement. Il fit si bonne contenance que les chiens et le Tatare jugèrent à propos de continuer leur route, et le loup s'en alla aussi de son côté. Comme ce caractère héroïque n'est point naturel aux loups, je suppose que celui-ci était enragé, ou quelque chose de pareil.

Le même jour à *Chedeli*, nommé par les Russes *Zinzili*.

Peu après être partis de Bassy nous avons trouvé près d'un lac les troupeaux du prince *Sandjoucha*, le même avec qui nous avions passé tant de temps chez Tumen. Ils étaient accompagnés de deux chameaux chargés de barriques pour faire de l'eau. Ici est un petit village de Tatares de Kazan; ils paraissent aisés, et sont curieux de belles sépultures. J'en ai vu trois dans leur cimetière qui étaient bien sculptées dans le genre arabe.

Le même jour à *Chourali*.

Nous avons passé près d'un lac tellement couvert d'oies sauvages, que je ne trouve pas de termes

pour exprimer cette quantité; la campagne même en était couverte aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Nous avons aussi vu des troupeaux de grues et d'outardes, qui ne s'éloignaient point lorsque nous en approchions. Ici il n'y a pas de maison de poste; elle a été brûlée. Les Tatares sont au bivouac, et l'écrivain de la poste a construit une alcôve de roseaux dans laquelle il a placé son lit.

Le même jour à *Batkaly*.

Assez près du chemin, un aigle était assis sur sa proie, et une douzaine de corneilles noires avaient l'impudence non seulement de voltiger sous son nez, mais même de béqueter ce qu'il mangeait. Notre approche troubla ce grand couvert, et le roi des oiseaux prit son vol, enlevant dans ses serres son repas, qui consistait en une oie sauvage, ainsi que nous l'avons jugé par une patte qui était restée à terre. Plus loin nous avons rencontré les haras et les chameaux du prince Sandjoucha; les chameaux étaient couchés précisément sur le grand chemin, et ils ont montré beaucoup d'humeur d'être obligés de se lever pour nous.

Le 28 septembre, à *T'alagaï-terny* (1).

Ce fut avec une surprise extrême que nous aperçumes un gros navire tout au milieu du step. J'appris, à cette occasion, que l'année passée le vent de sud-est ayant soufflé avec beaucoup de violence,

(1) Appelé aussi *Oulagan-ternik* et *Alagan-ternik*. Kl.

pendant quelques semaines, avait inondé toute cette contrée, et porté plusieurs vaisseaux jusqu'à soixante et dix verst de la mer. On avait dépecé les autres, et il ne restait plus que celui-là. Nous passâmes près d'une flaque d'eau sur laquelle je comptai vingt-deux cygnes; c'est, autant que je me le rappelle, la première fois que j'en voyais dans l'état sauvage. La maison de poste est vaste et ornée d'un enclos qui lui donne une superbe apparence; mais l'intérieur ne répond point à ses dehors, car elle n'a ni toit, ni fenêtres, ni même de plancher, si ce n'est quelques planches qui se soulèvent comme un clavier, véritable orgue d'Éole, sur laquelle ce dieu, tyran des steps, vient improviser des airs très fâcheux pour le voyageur transi de froid. Ici commencent les eaux saumâtres; j'en ai voulu faire du thé, mais il n'était pas potable. Dans ces environs campent des Kalmuks, sujets de la couronne, et, à en juger par le nombre de leurs chameaux, ils doivent être très riches.

Le même jour, à *Alabouga*.

Ici on touche aux alluvions de la mer, dont la vue est cachée par de certaines collines où l'on ne peut aller que l'hiver. Le vent semble avoir redoublé de furie, mais la maison vaut mieux que la précédente, quoiqu'elle ait moins d'apparence.

Le 29 septembre, à *Ak-koul*, en kalmuk *Tsagan-noor*, et en russe *Bèloï-ozero* (le lac blanc).

Il est assez singulier que des gens qui voyagent par terre soient arrêtés par des vents contraires; voilà pourtant ce qui nous arrive, car l'inondation

va toujours plus avant et nous force à faire de grands détours. Si ce vent continuait, Astrakhan pourrait être en danger.

Le même jour à *Khoudoutskaia* (1).

Ceci est un endroit peuplé, il y demeure un sergent et trois soldats préposés à la garde des marais salans. De plus, un Arménien, qui fait un petit commerce de feutres, a construit dans les environs une humble cabane que les Tatares des environs appellent *Saraïtchuk* ou le *petit palais*; apparemment par contre-vérité, comme les railleurs de Chamouny appellent *château de Montenvert* une hutte de chevrier près de la vallée de glace.

Le même jour à *Koumskaia*, sur la droite du *Kouma*.

Comme j'avais la grande route à poursuivre le long de l'ancien lit du Kouma, je fis la découverte d'un peuple nomade dont je ne me doutais nullement. Ce sont des Arméniens dont les pères avaient déjà embrassé ce genre de vie, beaucoup plus approprié au climat que la culture des terres. Leur *aoul* est peu nombreux, et ils se sont joints à un petit *oulus* kalmuk.

Il m'importait, pour l'explication d'un certain passage de Ptolémée, de savoir si le Kouma se jetait dans la mer, ou ne s'y jetait pas; et non seulement je n'en avais eu à Astrakhan que des notions incertaines, mais à deux postes d'ici l'on m'en avait donné de tout-à-fait fausses. La vérité est que le Kouma se

(1) Ce nom vient du kalmuk *khoudouk*, puits. Kl.

jetait autrefois dans la mer par trois embouchures, et qu'aujourd'hui il se répand dans le step où ses eaux se perdent par l'évaporation, qui est une suite de la grande surface qu'elles présentent. Voilà du moins comme j'explique ce phénomène, qu'au reste j'abandonne à la sagacité des physiciens, et je me contenterai de faire observer que le Kuma est le fleuve *Udon* de Ptolémée. Ici la poste est tenue par des Nogaï; il en est de même jusqu'à Kizliar. Je demandai si les Troukhmènes ne tenaient pas aussi quelque poste, mais on me répondit que c'étaient des gens trop riches pour faire ce métier-là.

Il y a ici une maison appartenant à un particulier d'Astrakhan; on m'en avait parlé sur toute la route comme d'un lieu de délices; et effectivement l'on y trouve les ruines d'un canapé et quelques autres meubles, mais la maison ne répond que trop à ces tristes débris: elle est fort délabrée et le vent la traverse dans tous les sens, comme celle dont j'ai parlé ci-dessus.

Le même jour à *Tatrakaneï bougor.*

Entre la dernière poste et celle-ci, est une *moghila* ou colline sépulcrale; c'est la première que j'aie vue sur cette route; ce que je fais observer et ce que je ferai toujours observer par la suite, parce que l'histoire de ces monumens peut jeter le plus grand jour sur celle des peuples qui ont erré dans ces déserts.

Le même jour à *Kolpitchiïa.*

Je croyais ne plus trouver que des postes troglodytes, c'est-à-dire des *zemlianki*, ou huttes sou-

terraines; au lieu de cela je trouve une bonne maison, une cheminée et du feu. Personne ne m'en avait parlé sur la route, et voilà comme le vrai mérite est souvent ignoré.

Le 30 à *Tchebaklou* ou *Gorkaïa rèka.*

Près de Kolpitchiïa est une belle *moghila*, et j'en ai remarqué quelques autres répandues dans la campagne, mais en petit nombre. Nous avons vu un aigle entouré de corneilles et prenant son repas comme celui dont j'ai parlé plus haut; les corneilles étaient de l'espèce qu'on appelle mantelée.

A cette poste les chevaux sont très sauvages; au lieu de se laisser atteler, ils sont allés se jeter dans la rivière et l'ont passée à la nage. Les Nogaï se sont mis à nu, ont aussi passé, et les ont ramenés; mais ils ont eu beaucoup de peine à les atteler. L'un de ces chevaux vient de passer sur le toit de la zemlianka où j'écris ceci, et il y a causé beaucoup de désordre.

Le même jour à *Adji-khanskaïa.*

Nous sommes heureusement arrivés, nonobstant la pétulance de nos coursiers, qui n'ont fait, toute la route, que ruer et mordre.

Le même jour à *Borozdinskaïa.*

Ici je ne suis plus qu'à une poste de Kizliar. Depuis le Kouma, le terrain a toujours moins de mouvement, et ici ce n'est qu'une plaine aussi nivelée que la mer elle-même. J'y ai observé en plein ce phénomène optique particulier au step, duquel parlent Pallas et Gmelin. C'est un élargis-

sement de l'angle visuel, qui fait paraître tous les objets plus grands qu'ils ne sont. A une certaine distance, je prenais les hommes pour des obélisques et les touffes de bruyères pour des *karatchou* qui ont dix pieds de haut; les chameaux chargés me semblaient des montagnes. Les professeurs que je viens de nommer attribuent ce phénomène à des vapeurs tremblantes, mais il faut que ces vapeurs n'aient pas autant d'effet lorsque le terrain est inégal, du moins je ne l'ai jamais observé que dans des lieux où le step a le plus de niveau. J'ai encore observé sur mer, au lever du soleil, quelque chose de semblable; alors les vaisseaux et les rivages paraissent être comme en l'air.

Ici le vent déracine souvent des touffes de bruyère qu'il promène dans toute la plaine, et, comme leur apparence est grossie par une suite de cette illusion optique, on est surpris de voir marcher de si grosses masses, et l'on ne sait ce qu'on voit. Les chevaux en sont toujours fort effrayés, ce qui prouve que leur rétine éprouve la même illusion, et même elle doit être plus forte, parce que chez eux le raisonnement peut difficilement rectifier le faux témoignage du sens de la vue. Le vent a une force prodigieuse dans ces campagnes si rases et nivelées, mais je commence à m'y faire; de plus je me suis revêtu de deux *zergak*, qui sont des robes de peau de cheval; rien n'est meilleur dans ces climats. Les Kirghiz, qui sont encore plus à l'air que les Kalmuks et les Nogaï, mettent

tant de ces zergak les uns par dessus les autres, qu'ils ont l'air de masses mouvantes plutôt que de créatures humaines. Les Nogaï portent aussi de longues et larges culottes de peau de cheval, mode excellente et que je compte adopter. Depuis Tchebaklou l'on ne trouve plus de *moghila*.

Le même jour à *Kizliar*.

Au sortir de Borozdinskaïa on voit un arbre qui est le premier depuis Astrakhan. Bientôt après l'on découvre les peupliers qui couronnent Kizliar, puis l'on passe sur un bac le bras septentrional du *Terek*. Enfin l'on entre dans Kizliar et l'on est dans une ville tout autre que les villes européennes. Les maisons et les enceintes y sont revêtues en terre glaise. Les toits de même sont si aplatis qu'on pourrait les appeler des terrasses.

On n'a pas pu me recevoir à la maison de poste, parce que personne n'y était assez bien portant pour venir m'ouvrir la porte. Je me suis logé chez un arménien, chez qui il y a douze malades; la plupart sont actuellement en pleine convalescence. Il faut savoir que cette année les fièvres ont été affreuses. Quelques uns attribuent ce redoublement de malignité aux grandes chaleurs, d'autres à une contagion apportée de Perse. Tous se réunissent à dire que le danger est maintenant passé.

CHAPITRE VIII.

Séjour à Kizliar.

Maladie à Kizliar. — Poste Lachourin. — Cheikh Manzour excite les Tchetchentses à la révolte. — Fruits du pays du Chamkhal qu'on envoie à Saint-Pétersbourg. — Khan des Avar. — Otages de différentes nations du Caucase. — Langue Tat dans le Daghestan. — Turcs Koumuk. — Alains existant encore dans le Caucase. — Iméréthi et Mingrélie. — Koubitchi, bourg dans le Caucase oriental, dont les habitans passent pour être d'origine européenne. — Leur langue est un dialecte leighi. — Voyage à Koubitchi, entrepris par deux frères moraves. — Khans des Kirghiz. — Politique caucasienne. — Chaire de hibou prise comme remède contre l'hypocondrie. — Habitans de Koubitchi et de Koubdan.

Le 1er octobre.

La population de cette ville offre un spectacle assez triste. Ceux qui ont eu la force et le bonheur de surmonter la maladie, et de résister à la convalescence, commencent à revenir chez eux blêmes et défigurés; les autres en sortent aussi, mais c'est pour se faire enterrer, et les convois que l'on rencontre à tout instant ont quelque chose de très attristant. C'est actuellement l'époque où se fait cette séparation terrible, parce que ceux qui avaient échappé à la maladie succombent encore à ses suites

et particulièrement à la dyssenterie et à l'hydropisie. Ce séjour est donc pour le moment fort triste, mais je le trouve si fécond en notions nouvelles, que je veux m'y arrêter quelque temps.

Le 2 octobre. Il y a un bois très agréable attenant à la ville; j'y ai trouvé des oiseleurs occupés à attraper de jeunes faucons. Leur costume est grotesque et faunesque. Ils sont tapis dans un cône tronqué formé de branches entrelacées, et leur tête, qui est coiffée d'herbes et de branchages, forme le sommet du cône. C'est dans cet équipage qu'ils se tiennent près de leur filet.

Le 3 octobre. J'ai suivi le général *Kisselev* au poste de *Lachtchourin* où est la frontière des Koumuk; il est gardé par trente hommes et garni de quelques canons en fer. Un Cosaque y est en vedette au haut d'un arbre, d'où il domine toute la plaine. C'est ce même poste qui fut enlevé par le *Cheikh Manzour*. Ce fanatique dut à ce succès une sorte de réputation qui ne lui avait pas coûté beaucoup, car le fort n'était alors gardé que par des invalides; et les canons, qui avaient des affûts pourris, se démontèrent d'eux-mêmes. Ensuite le cheik attaqua la ville, mais il fut repoussé; puis il eut encore quelque succès; enfin il fut fait prisonnier à Anapa, en 1791, et a fini ses jours dans la forteresse de Schlusselbourg.

Nous avons rencontré d'immenses caravanes de sujets du Chamkhal. Ils portaient à Astrakhan, des fruits qui y seront embarqués pour être mangés à Pétersbourg. Autrefois les montagnards ne sa-

vaient aller que jusqu'à Kizliar, et les habitans de cette ville en avaient l'étape, mais aujourd'hui ils l'ont perdue. Tout en se promenant on a lâché des éperviers sur des faisans et des lièvres. *Inal*, prince tcherkess, a tiré quelques flèches contre des corneilles; ce prince est de la même famille que ce *Bekevitch* qui a péri dans l'expédition de Khiva, sous le règne de Pierre-le-Grand. C'était la première fois que je voyais un Tcherkess tirant de l'arc à cheval, et certes cela est beau à voir.

Le 4 octobre. Je ne pouvais être mieux pour prendre des informations sur la nation des *Avar*, mon hôte y envoie souvent des marchandises. Dernièrement *Ouma-khan*, souverain de cette nation, lui a fait demander une pendule qu'il avait et qui sonne les heures; pareille chose n'avait encore jamais été vue à *Khoundzag*, qui est la capitale des Avar; on y compte jusqu'à mille maisons. La lettre du khan était en géorgien, écrite par une princesse géorgienne qu'il a enlevée. Mon hôte a été à Khoundzag, et m'a dit toutes ces choses en présence d'autres Arméniens qui y ont aussi été.

Le 5 octobre. J'ai vu dans la forteresse les otages des nations des *Osses* ou *Ossètes*, des *Ingouch* et des *Tchetchentses*; les uns étaient mourans, et d'autres dans un état de convalescence, qui ne donnait pas beaucoup d'espoir. Deux Russes et un Tatare sont arrivés échappés de chez les Kirghiz, où ils avaient passé dans l'esclavage des douze et quinze ans. Ils avaient pendant ce temps fait plusieurs tentatives pour s'enfuir, mais on les avait

toujours rattrapés, battus et brûlés avec des fers chauds.

J'ai fait aujourd'hui la découverte d'une langue qu'on parle dans le *Mouchkour*, pays où l'on dit que les Afghan ont habité autrefois (1). J'en ferai demain le vocabulaire. J'étudie aussi le turc ou koumuk, que l'on parle depuis le Terek jusqu'à Derbend. Ce dialecte se distingue tellement du nogaï, et des autres dialectes turcs, qu'on ne saurait reconnaître dans le peuple qui le parle le reste d'une grande nation, à savoir des Coumaniens qui sont les Polovtses de Nestor. La plus grande partie de cette nation a fui en Hongrie, dans les provinces que l'on appelle encore aujourd'hui *Grande* et *Petite Coumanie*.

Le 6 octobre. La langue dont je parlais hier est en usage entre *Kouba* et *Chabran* au delà du *Samour*. Ce n'est qu'un dialecte persan. On appelle ce dialecte *Tât*. En général on divise la Perse en *Turc* et *Tât*. Les Turcs (descendans des Seldjoukes) habitent les Adzarbaïdjân et les Tât l'Iran. De ce mot Tât vient le nom de *Tâdjik* (2), que les

---

(1) C'est une fable inventée par les Arméniens, qui prononcent le mot *Alban* comme *Aghban*, ou *Aghvan*, parce qu'ils ont de la difficulté à proférer le son de la lettre *l*. Kl.

(2) *Tât*, ou plutôt *Thât*, est le nom général par lequel les tribus turques qui habitent la Perse septentrionale désignent les Persans. Cette dénomination est même en usage dans les pays situés au delà du Djihoun. Dans son voyage à Khiva, M. *Mouravièv* dit : « Les *Sarty* ou Tât sont les habitans primi-« tifs de ces pays, et leur nombre y est très considérable. Ils

Ouzbek de la Boukharie donnent aux naturels du pays. — Les Arméniens de Mouchkour pour dire: « Dieu me soit en aide » disent : « *Khoda toukmek bochi.* » Dans cette phrase le mot *Khoda*, Dieu, est persan et le reste turc. Les juifs agricoles du Chirvân parlent aussi le Tât, mais ils ont encore un autre langage, qu'ils parlent entre eux, à ce que m'a dit l'Arménien sous la dictée duquel j'ai fait mon vocabulaire Tât.

Le 7 octobre. Il est arrivé des grands de la cour du Chamkal. Ce prince est, comme l'on sait, le chef de tous les princes Koumuk; il réside à Tarkou, son nom est *Makhti*, et il vient de succéder à son père, qui s'appelait *Bahmots*. Les autres princes koumuk sont ceux de *Kostiak*, *d'Endéri*, *d'Aksaï Bragoun*, etc., etc. Les *Koumuk* ou *Coumaniens* (1) ont conservé les coutumes pratiquées par les anciens

---

« habitent les villes, et le commerce et la fourberie sont leurs « occupations ordinaires. » Les *Sarty* sont, comme je l'ai déjà dit (page 47, note 1), les Boukhars; mais je ne pense pas que le mot *Tadjik* dérive de *Tât*. Ce dernier sert à désigner le *peuple conquis*, c'est pourquoi on trouve aussi en Crimée des *Tat* qui parlent le dialecte turc de ce pays, tandis que les *Tât* du Daghestân et du Chirvân parlent persan. Dans le Chirvân les *Tât* habitent les districts de *Mouchkour*, de *Barmak* et de *Saadan*. Ils sont *Alites* comme les Persans, tandis que toutes les peuplades qui les entourent sont de la secte des *Sounni*. Pallas s'est trompé en dérivant le mot *Tât* de l'arabe *mourtedd*, renégat. KL.

(1) Il n'est pas bien sûr que les *Koumuk* soient le même peuple que les *Coumaniens* ou *Comans*, du moyen âge; ce

Scythes dans leurs enterrements; j'en parlerai ailleurs.

Le 8 octobre. Il est arrivé de chez les Tchetchentses un Cosaque qui avait été pris cet hiver, et qui est racheté. Les Tchetchentses avaient alors chez eux un Tatare d'Astrakhan, qui sait le russe et leur servait à toutes sortes de ruses de guerre qui réussissaient presque toujours. Mais aujourd'hui l'on a mis des postes de Cosaques de l'autre coté du Terek; et moyennant cette sage opération il n'arrive plus de désordres.

On a promis de me faire parler à un citoyen de la république de *Koubitchi*, ou *Koubetcha*, mais je n'ose pas me livrer à cette espérance, car ils sortent peu de chez eux. Cette république est comme la Genève du Caucase, un foyer de lumières et d'industrie.

Le 9 octobre. Ce jour doit être marqué dans mes tablettes avec le plus beau carmin, car j'y ai acquis la presque certitude que la nation des *Alains* existe encore, avec sa langue, son nom, et peut-être ses mœurs. Je dois cette agréable nouvelle à *David*, Eristhavi, ou prince de Radja dans l'Iméréthi. Comme son roi l'envoyait en ambassade à celui de Géorgie, il a été fait prisonnier par les Ossètes, qui l'ont gardé trois ans, après quoi il est venu en Russie. Le roi régnant en Iméréthi s'appelle *Salo-*

---

sont plutôt quelques tribus appartenant à la nation nogaïe, qui descendent de ces derniers. Le dialecte turc qu'elles parlent diffère de celui des Koumuk. Kl.

mon; L'ancien Salomon dont il a souvent été question en Europe, est mort il y a quatorze ans. Il a eu pour successeur son neveu *Mephé David*, dont le successeur s'appelle aussi *Salomon*. La capitale est toujours Cotatis, mais la couronne des *Mephé*, ou Rois, est conservée dans le couvent de Gelathi.

La *Mingrélie* est gouvernée comme autrefois par un Eristhavi. On me dit que le mingrélien n'est pas la même langue que le géorgien (1). Le père Lamberti écrit le contraire. Eristhavi est un titre et non pas un nom de famille.

Le 10 octobre. *Paul Kaloustov*, frère de mon hôte, a été à Koubitchi; il me dit que les habitans se disent *Frenki* d'origine, mais que du reste ils sont mystérieux, et ne parlent pas volontiers de ce qui se passe chez eux. Cependant on peut y aller; les marchands y sont bien reçus, et les princes infortunés y trouvent un asile sûr pour eux et leurs richesses; aussi les Koubitchi ne sont jamais retenus ni faits esclaves par les autres habitans du Caucase. Leur principal commerce se fait à *Gandja* et *Chouchi* capitale du *Karâbâgh*, où ils portent des armes à feu qui sont très recherchées dans toute la Perse. Paul Kaloustov a vu des maisons de pierre sur lesquelles sont des figures

(1) Le mingrélien est un dialecte grossier du géorgien, comme on peut s'en convaincre par le vocabulaire que j'ai donné dans le second volume de mon *Voyage au Mont Caucase* (pag. 519 à 538), et par une collection de phrases en mingrélien et en géorgien vulgaire, insérées dans le *Nouveau Journal asiatique* de 1819, vol. III, pag 156 et suiv. KL.

d'animaux et d'anciennes inscriptions. On lui a dit qu'un homme de l'ancienne religion avait longtemps vécu dans ces montagnes, sans vouloir embrasser le mahométisme, et que sa femme était morte depuis peu. Il est certain pourtant que le petit vocabulaire inséré dans le *Dictionnaire comparatif de Pallas* (1) ne présente qu'un dialecte

(1) Les mots indiqués dans ce *Vocabulaire comparatif* comme étant de la langue de Koubitchi, n'y appartiennent pas; ils sont du dialecte de *Kaboutch*, district des Lesghi-Avar. Le comte J. Potocki a parfaitement raison de dire que l'idiome des Koubitchi est un dialecte lesghi; il se rapproche le plus de celui d'Akoucha, comme on le verra par les mots suivans :

	Koubitchi.	*Akoucha.*
Barbe	Moutsour.	Moutsoul.
Bas	Karti.	
Bonnet	Kapa.	Kapa.
Botte	Tchekma (*turc*).	
Bouche	Moli, mougli.	Myiouli.
Ceinture	Iri.	
Chaud	Boutsi.	Botsarle.
Chemise	Kheva.	Hoou'a.
Cheval	Artch.	Ourtchi.
Chien	Koï.	Khva.
Ciel	Zoub.	Zob.
Cou	Kaf, kaou, kou.	Kav.
Cunnus	Koutma.	Kouta.
Dent	Souda.	Tsoulvé.
Droite	Kahib, lahib.	Leel.
Eau	Chin, tsun.	Chin.
Épouse, femme	Konoud.	Khounoul.
Estomac	Boulda.	
Feu	Tsâ.	Tsâ.

. Ainsi il est bien certain que les Koubitchi

	Osso.	Outsou, Outsi.
	Diblai.	Dâle.
	Darga, gahé.	Dourha.
	Kissil, lisil.	Koutsal.
	Soktan.	Paltar.
	Bigoula.	Beri.
	Nik.	Nak.
	Kall.	
	Talgan.	Talkan.
	Nem.	Nech.
t	Massa.	Matsa.
	Kanki, mirr.	Kank.
il	Zougoulda.	
	Ghirik.	
	Goutsilli.	Doukki.
	Olva, khouli.	Ouli.
	Leghé.	Laï.
	Mouké.	Mouké.
	Kats	Tsoulha.
	Tintanna.	
	Douna.	Touna.
	Doudech.	Touttech.
	Tag, taï.	Kach.
e	Moukoï.	
	Tsé.	Dzé.
	Dossi.	Doutsi.
	Barghé, zouzi.	Beri.
	Tchekma.	
l	Net, koutva.	
	Moussa, ounchi.	Moussa.
	Bek.	Bek.
	Al.	Al.
:	Woutsi; roursi.	Doursi.

ne sont point un peuple étranger au Caucase; mais il est possible que des Génois fugitifs ont porté dans la ville leur industrie et leur religion (1). Il y a une vingtaine d'années que les frères moraves de Sarepta ont envoyé deux frères à Koubitchi, mais comme je ne l'ai su que depuis mon départ de cette colonie, je n'ai pu avoir sur leur expédition que des notions incertaines. Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'a rapporté aucun fruit, et que le sénat de Koubitchi s'est débarrassé des deux voyageurs le plus vite qu'il a pu; on leur a dit que les citoyens de cette ville ne s'adonnant qu'aux manufactures, et non point à l'agriculture,

Vierge	Woutsi, roursi.	Doursi.
1	Sah.	Tsa.
2	Kou, giva.	Kou.
3	Keïerbek.	Abal.
4	Auff.	Ohval.
5	Ykou.	Kouial.
6	Akeleika.	Oukeek'al.
7	Wereleika.	Weral.
8	Werneika.	Ghehal.
9	Orsoumdeika.	Ourtchemal.
10	Wazdika.	Wetsal. Kl.

(1) Les Koubitchi sont connus dans tout le Caucase et en Perse sous le nom de *Dzereb-kerân*, *Zereh-kerân* ou *Zered-kerân*, qui en persan signifie *faiseurs de cuirasses*. Actuellement on les appelle aussi *Zer-kerân* ou *orfèvres*; la première mention de cette tribu se trouve chez *Massoudi*, auteur arabe de la première moitié du Xe siècle; il les appelle *Dzereb-kerân*. Cette mention rend très douteuse l'origine européenne des Koubitchi.—Voyez mon *Magasin asiatique*, vol. Ier, pag. 284. Kl.

n'avaient pas assez de pain pour en donner à des étrangers curieux.

On m'a communiqué, après mon retour de ce voyage, une lettre écrite par M. Wigand, et datée de Sarepta le 5 mai 1805; elle contenait le récit du voyage de ces deux frères à Koubitchi. L'un d'eux, nommé *Grabsch*, qui parlait très bien le turc-tatare, est déjà mort, mais son compagnon M. *Gruhl* vit encore. Ils quittèrent Sarepta au mois le novembre 1781, et arrivèrent le 7 mars de 'année suivante à *Bérégœ*, village situé sur la droite lu *Grand Bouam*, où ils trouvèrent l'Ouzmeï-khan les Kaïtak, auquel ils étaient particulièrement ecommandés. Ce prince leur montra d'abord eaucoup de méfiance; mais s'étant convaincu u'ils étaient venus sans aucune mauvaise intenion, il les prit avec lui à sa résidence ordinaire ommée *Bachli*, les traita bien, et leur donna des uides pour les conduire à *Koubitchi*, chez son ounak *Mahhmoud*. Celui-ci les reçut selon toutes es règles de l'hospitalité caucasienne. Les frères, ui étaient venus dans l'idée d'y trouver des anciens ompatriotes chrétiens, se convainquirent bientôt que les habitans de ce bourg étaient mahométans; ils firent cependant toutes les investigations naginables pour recueillir des renseignemens sur origine des Koubitchi, ainsi que sur leurs lois, eur langue et leurs livres. Ils visitèrent toutes les naisons, et trouvèrent effectivement les ruines de rois églises. On voit sur la porte de l'une de ces lernières une inscription que ni les frères ni les

habitans du bourg ne pouvaient lire; on n'y reconnaît que le nombre 1215, en chiffres arabes. Dans le voisinage de celle-ci est une autre église très haute, bâtie de belles pierres de taille, et ornée de beaucoup de ciselures. Elle est à présent divisée en cinq étages qui servent d'habitations. Il y a des pierres avec des inscriptions que personne ne pouvait déchiffrer. Les habitans de Koubitchi n'ont pas de vieux livres ni d'autres documens écrits. Ils se servent à présent des caractères arabes pour écrire le turc-tatare et leur propre langue. Ils ne pouvaient donner aucun renseignement satisfaisant sur leur propre origine; mais ils savaient encore qu'ils ont été chrétiens, il y a plus de trois cents ans. Ils ont alors adopté la loi de Mahomet, et ils remercient Dieu de les avoir conduits sur le véritable chemin du salut.

Le bourg de Koubitchi est situé dans une vallée étroite, entourée de hautes montagnes, sur le versant méridional desquelles il est bâti. Il se compose d'environ 500 maisons qui se succèdent en terrasses, de sorte qu'il n'y a pas de rues. A quelque distance de la ville sont des métairies dans lesquelles il y a un grand nombre de moutons, dont la laine est employée aux tissus fabriqués par les femmes. Les hommes sont pour la plupart armuriers.

Le bourg de Koubitchi dépend, sous un certain rapport, de l'Ouzmei-khan; mais ses habitans sont gouvernés par un conseil présidé par quatre chefs ou doyens, qu'on élit tous les ans. Les élections se font de manière que chaque père de famille a son tour dans le conseil.

Les frères quittèrent Koubitchi le 17 mars, après un séjour de six jours, et retournèrent par Derbend, Chamakhi et Tiflis à Sarepta, où ils arrivèrent dans l'été de 1782.

Il y a encore chez les Lesghi d'autres républiques industrieuses dont la principale est *Tchar*, qui fait beaucoup de soie et de vin. Les Lesghi s'appellent eux-mêmes *Legghi*, et l'on ne saurait douter qu'ils ne soient les *Sarmates Leghiens*, que Strabon place entre l'Albanie et l'Ibérie, c'est-à-dire précisément dans le pays qu'ils occupent encore aujourd'hui.

Le 11 octobre. J'ai eu la visite du fils du général *Goritch* (1), dont la femme était une princesse tcherkesse : le général n'étant pas prince, a été obligé de l'enlever. Le fils, enfant de cinq ans, montait déjà à cheval avec beaucoup de hardiesse. Le mentor de l'enfant est un jeune prince tcherkesse d'un air très prévenant; il vient d'Orenbourg, et il m'a appris que les Kirghiz avaient tué leur khan appelé Outchym khan, et qu'ils étaient très partagés sur l'élection de son successeur, qu'il y avait même un parti qui ne voulait pas de khan. Tous ces désordres pourraient être suivis d'incursions fâcheuses sur les frontières de la Russie.

Autrefois les khans kirghiz avaient une garde composée de Troukhmènes, que les Kalmuks-Torgaut avaient amenés avec eux, lorsqu'ils ont quitté la Russie pour aller s'établir en Chine. Ensuite la

(1) Le général *Goritch* était Tcherkesse de naissance. Kl.

Russie a repris ses Troukhmènes, et les khans privés de leurs prétoriens n'ont plus été aussi maîtres chez eux. Ce prince tcherkesse et d'autres témoins dignes de foi m'ont confirmé ce que l'on a vu plus haut, sur la manière dont on fait le commerce avec les Kirghiz.

Je profitai de la visite du prince tcherkesse pour lui faire prononcer les mots de sa langue qui se trouvent dans le *Vocabulaire comparatif de Pallas*. J'ai remarqué qu'ils y sont écrits incorrectement. Mais il paraît qu'il est très difficile d'exprimer avec notre alphabet les sons de cet idiome, qui ressemble au gazouillement des oiseaux (1).

Le 12 octobre. J'ai passé la soirée avec mes hôtes arméniens, qui m'ont donné un splendide goûter, et une conversation qui valait encore mieux. J'ai commencé à m'y initier dans la balance politique du Caucase, qui m'a paru embarrassée d'autant d'intérêts divers, qu'il y en a eu en Europe au traité de Westphalie. Cette politique caucasienne est encore plus versatile que la nôtre. On ne s'y reconnaît plus d'une année à l'autre. Des républiques qui étaient sous la protection d'un prince font de nouvelles alliances; d'autres se rendent tout-à-fait indépendantes; des ligues se forment et se dissipent. Mais il n'en est pas moins vrai que tout cela est soumis à un véritable droit public, et qu'il n'y manque que des

---

(1) J'ai donné un *Vocabulaire tcherkesse* dans le second volume de mon *Voyage au Mont Caucase*. Kl.

Grotius et des Puffendorf pour mettre en œuvre d'aussi beaux matériaux.

Il est arrivé des ambassadeurs de *Chikh-Ali-khan* fils de *Fath-Ali-khan*, et souverain de Kouba, Derbend, et Chabran. Ce sera une occasion d'avoir des nouvelles de Perse.

J'ai commencé à mettre sur le papier ma grande carte de la Scythie, pour l'intelligence du quatrième livre d'Hérodote.

Le 13 octobre. J'ai eu la visite d'un prêtre Georgien qui quêtait pour la réédification de son église que les Persans avaient brulée. Après que je lui eus donné ma rétribution, il a levé les mains au ciel et prié pour moi, ma famille et ma postérité. En priant il fondait en larmes, exhalait ses vœux en soupirs qui semblaient s'élancer du fond de son ame; enfin, toute cette action était si bien d'accord avec son air vénérable et patriarcal, que je puis dire n'avoir jamais rien vu de plus propre à inspirer une dévote confiance dans l'efficacité des prières. Ce vieux prêtre a été déjà en Russie sous l'impératrice Élisabeth à la suite du roi Héraclius.

Le frère de mon hôte qui me fait l'honneur de me consulter sur sa santé, est venu d'un air très satisfait m'apporter un hibou de l'espèce que nous appelons duc. Il m'a dit que plusieurs Tatares avaient été guéris de maux pareils aux siens, en mangeant la chair de cet oiseau, qui avait la propriété d'exciter abondamment la sueur. J'ai beaucoup encouragé mon patient à faire l'es-

sai de ce spécifique, et comme il joint un peu d'hypocondrie à beaucoup d'obstructions, je ne serais pas surpris que l'imagination mise en jeu lui procurât un soulagement momentané; d'autant qu'il me parle depuis long-temps de son hibou, et avec confiance.

Le 14 octobre. Voici les nouvelles du Caucase que l'on a eues par les ambassadeurs du *Chikh-Ali-khan*. Le frère de ce prince est toujours retiré dans le *Thabasserân*. Mais la république d'*Akoucha* veut être médiatrice entre ces deux frères ennemis, aux conditions que Chikh-Ali-khan restera khan de Derbend, et que son frère Hassan-khan aura la souveraineté de Kouba.

Il y a environ un mois que le *khan des Awar*, s'étant allié avec la république de *Tchar*, a voulu faire une incursion dans la province de Kakhéthi; mais les Géorgiens l'ont repoussé avec perte, et ont enlevé mille buffles aux républicains de Tchar. En Perse *Baba-khan Serdar* (1) affecte la souveraine puissance, mais il a trouvé un rival redoutable dans la personne de *Szadik-khan*.

Le 15 octobre. Enfin, j'ai vu un Koubitchi, non pas à la vérité un habitant de la ville, mais de l'un des huit villages qui sont autour, et dans lesquels on parle la même langue. J'ai donc un vocabulaire de cette langue, fait avec toute l'attention possible, et avec une peine infinie, mais

(1) Le roi actuellement régnant sous le titre de *Fath-Ali châh*. KL.

pourtant essentiellement défectueux, parce que la plupart des mots Koubitchi ne peuvent être exprimés par nos caractères; les uns ressemblent au claquement des canards, d'autres au gazouillement des autres oiseaux. Il était impossible de les entendre sans rire, et le Koubitchi lui-même riait avec nous. Cet homme était aussi une curiosité digne d'examen. Son air est franc, gai et assuré, enfin, très différent de l'air que j'ai vu à d'autres Caucasiens. Surtout il répondait avec une précision remarquable. Son nom est *Mussa ben Ahmed*, celui de son village *Souterkalla*. Les autres villages sont *Houmoukalla*, *Isztoulla*, *Khodetsalla*, *Koumoukalla*, *Ourvalla*, *Seralla*, *Nakhkalla*, tous ces villages n'ont aucun maître, ne paient rien à personne, ne dépendent point les uns des autres, ne font jamais la guerre, et n'ont aucune sorte de gouvernement. Seulement, leur mollah juge les procès qu'ils ont entre eux. J'ajouterai encore au portrait de mon Koubitchi, qu'il était d'une belle figure, et qu'il avait un extrême plaisir à se regarder au miroir.

Ce soir, mon patient s'est déterminé à faire usage de sa panacée universelle, c'est-à-dire à mettre son hibou en daube. J'ai eu la curiosité d'en manger une cuisse. La chair de cet oiseau est plutôt blanche que noire, fort grasse et m'a paru d'un bon goût.

Le 16 octobre. Mon hôte m'a amené un homme de *Koubdan* (1). Ce peuple est soumis au Chamkhal,

(1) *Koubdan* ou *Goubden* est un petit district situé sur un

habite dans quatre villages, et parle un dialecte de l'Akoucha. Le pauvre hibou n'a été qu'une inutile victime des préjugés populaires. La chair n'est point sudorifique et n'a sans doute aucune propriété médicinale.

---

bras supérieur du *Torkali-ozen*. Au sud, il est limitrophe avec Akoucha. Sa population se compose d'environ 3000 familles de Koumuk qui ont souvent eu des guerres sanglantes avec cette république lesghienne. KL.

CHAPITRE IX.

Suite du séjour a Kizliar.

Carte de la Scythie, suivant Hérodote. — Excursion à Artchouk. — Prince Kaïtoukto.—Le fils de Mourtas-Ali et son mentor. — Balkar, Obykhy et autres peuples du Caucase. — Sasses ou cérémonies funèbres des Koumuk. — Tchetchentses et Ingouches. — Leurs mœurs et religion. — Touchi. — Pastoukag, gentilhomme d'Endery. — Nouvelles politiques du Caucase et de la Géorgie. — Tribus turcomanes qui habitent la partie méridionale de ce dernier pays.

Le 23 octobre.

Depuis le 16 octobre j'ai été entièrement absorbé dans ma carte d'Hérodote. Un an et demi je l'ai portée dans mon cerveau, comme Jupiter portait Minerve, et enfin elle est sortie plus *évidente* que je n'avais osé espérer. Toutes les distances et les limites répondent non seulement les unes aux autres, mais encore à la marche de Darius et à la route des caravanes du Borysthène. Enfin, tout le quatrième livre d'Hérodote se trouve sur ma carte en grec et en français, et chaque contrée y est chargée du passage qui explique sa véritable position. Comme je suis fort las de me faire imprimer et graver, je me contenterai de

multiplier les copies de mon travail, seulement pour qu'il ne soit pas entièrement perdu.

Le 24 octobre. J'ai suivi le général *Kisselev* à *Artchouk*, qui est un poste de Cosaques de ce côté-ci du Terek. Puis nous passâmes le Terek pour voir des haras que l'on avait amenés de l'autre côté. Là, j'ai eu le plaisir de faire connaissance avec le prince *Kaïtoukho*, qui s'y est rendu avec une suite nombreuse, que l'on ne pouvait cependant pas appeler une troupe dorée. Kaïtoukho est le plus ancien prince de la branche qui règne à *Aksaï*, et doit succéder à ce titre, parce que les souverainetés koumukes sont des *seinorats*, tout comme la place de grand sultan des Turcs.

Kaïtoukho est un homme qui sous un air sombre et sévère cache, dit-on, une ame sensible, et une singulière aversion pour le brigandage. Je dis singulière, parce que tous les autres princes du Caucase, de quelque race qu'ils soient, y mettent toute leur gloire. Mais Kaïtoukho est une espèce de philosophe, qui se fait gloire de ne rien posséder que le cœur de ses sujets. On m'a assuré que son Louvre, aussi nu que le tonneau de Diogène, ne renfermait aucune espèce de meubles. Une autre singularité, vu le pays, c'est que ce prince n'est pas marié.

Peu après nous vîmes arriver un autre prince, fils de *Mourtas-Ali*. Celui-ci n'avait que cinq ans, et montait pourtant un assez grand cheval. Ses petits pieds n'atteignaient pas le bout de la selle, mais cette selle avait par devant et par derrière des

en bois, jointes l'une à l'autre par des baguettes ttachées à leurs extrémités supérieures par des ourroics. Ces espèces de garde-fous passaient sous es aisselles de l'enfant, qui ainsi emboîté ne risquait as de tomber. De plus, il avait à côté de lui un eune Nogaï aussi à cheval, et qui ne le quittait as d'un pas. Ce Nogaï était son gouverneur et l'é- evait chez lui, car les jeunes princes de Caucase ie sont jamais élevés chez leurs parens; en revanche ien de plus sacré que les obligations réciproques ntre les parens et le mentor, le mentor et l'élève. Elles constituent ici la plus saine partie de la mo- ale, gâtée cependant par le goût pour le brigan- lage. On m'a assuré que le premier usage que le eune Télémaque fasse des leçons de son Mentor, st de s'enfuir de chez lui après l'avoir volé, ce qui omble de joie toute la famille. Si le mentor sur- it à son élève, il hérite du mobilier et des chevaux, nais il est assujetti à se couper la moitié de chaque reille; on coupe aussi les oreilles au cheval favori lu défunt et personne ne l'achète, sur quoi je crois levoir citer un passage de Plutarque dans sa con- olation à Apollonius: « Il y a d'autres barbares, « (dit cet auteur), qui se coupent quelque partie « de leur corps, comme le nez ou les oreilles, et « se déchirent le reste de leur corps, pensant faire « par là grand plaisir au défunt. »

Le 25 octobre. J'ai eu la visite du prince *Mohamed Gherai Bekevitch*, qui m'a donné sur le Cau- ase des détails que je n'ai pas trouvés ailleurs, t que je veux mettre par écrit dans la crainte le les perdre.

Les *Balkar* habitans de hautes montagnes, au-delà de la Kabarda, parlent turc et sont païens.

Les *Obykhy* (1) à l'est des Balkar sont un peuple différent des Tcherkesses et des Abazes; ils sont aussi païens.

Les *Tchetchentses*, les *Ingouch* et les *Karaboulak*, sont les branches d'un seul et même peuple, qui se donne à lui-même le nom de *Misdjeghi;* les premiers sont mahométans, les deux autres sont païens. Ce que je savais déjà.

Les *princes Koumuk* sont tous de la même famille que le Chamkhal, excepté ceux de *Bragoun*, qui se prétendent issus de Tchinghiz-khan: ce que je savais aussi.

Puis le prince *Mohamed Gheraï* m'a donné quelques détails sur les *Sasses* ou cérémonies funèbres en usage chez les Koumuk. Non seulement le mentor est obligé de se couper la moitié des oreilles, mais les courtisans les plus affidés y sont aussi astreints. Autrefois les nourrices étaient obligées de s'arracher

---

(1) Je crois qu'il s'agit ici des *Ouboukh* qui habitent avec les *Toubi* ensemble les cantons les plus élevés et les positions les plus fortes des montagnes, près des sources du *Chag'wacha* et du *Pchakh*, jusqu'aux montagnes de neige et vers la mer Noire. Suivant les notions que j'ai recueillies pendant mon voyage au Caucase, ces deux peuplades parlent un dialecte de la langue abaze; ils sont adonnés au brigandage, font du vin de bonne qualité et l'appellent *sana*. Le sol de leur pays est fertile et n'a pas besoin d'être labouré; ils n'ont pas de princes, et obéissent à des ouzden ou nobles; ils vivent dans des maisons réunies dans le bois par groupe de trois ou quatre. KL.

les cheveux, les sourcils et les cils, puis de s'enterrer toutes vives. Pour cela on les mettait dans une fosse perpendiculaire, la tête couverte d'un pot troué. Dans cet état on leur donnait à manger; mais comme elles étaient obligées d'y rester plusieurs semaines, la plupart en mouraient. Aujourd'hui encore toutes les femmes de la famille s'assemblent tous les jours pendant dix semaines, se mettent nues jusqu'à la ceinture, et se déchirent le corps avec leurs ongles. Cette cérémonie a eu lieu à Kizliar depuis que j'y suis, à la mort d'une jeune princesse, fille du prince *Inal*, dont il a été question ci-dessus.

Le 26 octobre. Il est arrivé des Tchetchentses pour échanger un otage; ils m'ont dit qu'ils entendaient les dialectes des Ingouch et des Karaboulak, mais que ces peuples avaient une religion différente et qu'ils adoraient des rochers.

Paul Kaloustov m'a conté que pendant qu'il était aux eaux *d'Endery*, un Ingouch y avait amené une jeune fille de son pays dans le dessein de la vendre. Un juif, qui se trouvait aux eaux, s'en accommoda pour la valeur de deux cent quarante roubles en étoffes de Perse. Comme le vendeur et l'acheteur étaient allés voir les étoffes, la jeune fille dit à quelques Tchetchentses qui se trouvaient là : « Sachez que je suis une malheureuse orpheline « que chacun peut offenser impunément; l'homme « qui m'a conduite ici avait promis de m'épouser; « au lieu de tenir sa parole, il me vend pour avoir « des habits qu'il ne portera jamais. » Ensuite elle

alla au jardin et se pendit à un arbre. Depuis long-temps je sais que l'on n'a que difficilement des esclaves Ingouches, parce que beaucoup se tuent plutôt que de se rendre.

Les nouvelles du Caucase sont que le khan des Avar se trouve à Tchar, à la tête d'un corps de quatre mille hommes, et qu'il veut pénétrer en Géorgie; mais les Géorgiens sont sur leurs gardes, et s'apprêtent à repousser les attaques de ce fâcheux potentat.

Il a neigé tout le jour, bien que les arbres soient encore verts, à l'exception des peupliers. Ce temps nous vient des montagnes.

Le 27. *Ourous*, député tchetchentse, m'a fait l'honneur de siéger longuement chez moi, à boire mon eau-de-vie, et me raconter ce qui se passe chez ses voisins, les Ingouch et les Karaboulak. Ils appellent *Ierda* leurs rochers sacrés, et ils leur font des sacrifices somptueux, particulièrement aux funérailles. Dans ces occasions-là, les parens du mort vont demander des moutons à ceux qui en ont, et personne ne refuse. On va les offrir au défunt, qui est dans sa maison, bien assis, bien habillé, et tenant une pipe à la main. Le défunt accepte toujours; alors on lui demande ce qu'on doit faire de tant de moutons, et comme il ne répond rien, on les égorge et on les mange en commun. Mais il n'y a ni prêtre ni sacrificateur. Les Ingouch ont aussi des petits fétiches d'argent, qui n'ont aucune forme déterminée. On les appelle *Tsououm*, et l'on s'adresse à eux pour avoir

de la pluie, des enfans et autres faveurs du ciel.

Pour nom propre les Ingouch prennent ceux des animaux, en sorte que l'un s'appelle bœuf, un autre cochon, chien, etc., Les noms des femmes sont bien plus extraordinaires, et Ourous ne les expliquait qu'avec une sorte de pudeur. Les noms sont par exemple: *Asie-wakhara*, (celle qui monte un veau), *Djali-wakhara* (celle dont la monture est un chien). Cependant les gens qui affectent de la supériorité sur leurs concitoyens prennent les noms de *Zaour*, *Iotach*, et autres semblables, qui sont généralement en usage dans les montagnes.

Voilà à peu près tout ce que m'a dit Ourous. Il y a dans ce moment à Kizliar plusieurs Ingouch auxquels j'aurais pu faire les mêmes questions. Mais ces peuples répondent rarement juste aux questions qu'on leur fait sur leur propre nation, et j'ai mieux aimé consulter un étranger. D'ailleurs, je m'en informerai plus amplement à Mozdok, où il y a un archevêque qui envoie des missions dans tout le Caucase.

Le 28 octobre. Le Tchetchentse *Ourous* prend toujours plus de plaisir à mon eau-de-vie, et moi à sa conversation, nous avons passé la matinée ensemble, et voici une partie des choses qu'il m'a dites en présence de Paul Kaloustov qui parle le tchetchentse et connaît parfaitement les Ingouch. La religion des Ingouch a été autrefois celle de tous les Misdjeghi, et il y a encore chez les Tchetchentses des *Ierda*, ou rochers, qu'ils ont autrefois adorés, et dont ils n'ont abandonné le culte que

pour embrasser le mahométisme. Cependant les Tchetchentses n'appellent pas Dieu *Allah*, mais *Daa*, ou *Daal*, et ce nom, qui ne leur est pas venu du mahométisme, ne semble pas non plus venir de l'ancienne religion, car les Ingouch qui l'ont conservée, bien loin de reconnaître *Daal*, le maudissent et ne croient qu'en leurs rochers et leurs fétiches.

Aujourd'hui lorsqu'un Ingouch doit à un Tchetchentse, et qu'il ne peut pas ou ne veut pas payer, le Tchetchentse va trouver le *kounak* (hôte ou ami) qu'il a chez les Ingouch et lui dit: « Un « tel de ta nation me doit tant, fais-moi payer, « car j'ai amené un chien et je le tuerai sur les « morts de ta famille. » — Cette menace fait trembler l'Ingouch qui s'emploie aussitôt pour le créancier.

Si le débiteur nie la dette, on l'oblige au serment dont voici la forme. On mêle ensemble des os et de la fiente de chiens, et l'on porte ce mélange devant le *Ierda* ou rocher divin. Puis les deux parties s'y rendent et le débiteur dit à haute voix: « Si je ne dis pas la vérité, je consens à ce que les « morts de ma famille portent sur leurs épaules les morts de la famille d'un tel, et cela dans ce « chemin-ci, après que la pluie aura tombé et lors- « que le soleil luira par-là-dessus. » — Cette cérémonie a lieu pour les voleurs et les receleurs plus souvent que pour les débiteurs, vu que les Ingouch volent leurs voisins plus souvent qu'ils ne leur empruntent. Mais le commerce occasionne pourtant des crédits.

INGOUCHE. OSSÈTE.

Cependant voici quelque chose de plus extraordinaire. Si un Ingouch perd son fils, un autre qui aura perdu sa fille, vient chez lui et lui dit : « Ton « fils peut avoir besoin d'une femme dans l'autre « monde; je lui accorde ma fille, donne-moi tant « de vaches pour le *kalym* » et l'on ne refuse jamais. Le *kalym* est, comme on sait, chez les musulmans la dot que l'époux doit donner à son beau-père. Les Tchetchentses ne donnent guère plus de dix vaches, mais les Ingouch en donnent jusqu'à trente. Ils ont jusqu'à cinq femmes; après la mort du père, ses fils les épousent toutes, à l'exception de leur mère, qu'un autre frère peut épouser. Les Tchetchentses leur reprochent souvent cette coutume infame. Mais les Ingouch répondent : « Mon père « a couché avec ma mère, je puis bien coucher avec sa femme. » Je rapporte les propres paroles d'Ourous, sans prétendre soutenir la force de ce syllogisme.

Les Ingouch ne peuvent se lasser d'admirer l'usage de l'écriture, et la regardent comme un miracle perpétuel que le christianisme et le mahométisme opèrent en faveur de leurs sectateurs. Kaloustov me l'avait déjà dit avant Ourous, mais voici un fait que m'a conté ce dernier, et qui prouve que les Ingouch sont encore attachés à leur religion, bien que quelques uns soient musulmans en secret.

Deux frères de cette nation ayant été vendus en Turquie, avaient embrassé la religion musulmane, avaient été à la Mecque, et enfin, devenus libres, par je ne sais quelles circonstances, ils étaient

revenus dans leur pays. Leur mère était encore vivante, ils n'eurent pas de peine à la convertir à la foi de Mahomet. Puis, poussés d'un saint zèle, ils prêchèrent publiquement contre le culte des rochers. Mais les Ingouch s'assemblèrent et leur dirent : « Vous nous enseignez une loi que « vous avez apprise pendant que vous étiez esclaves. « Nous n'en voulons point. Sortez de notre pays, « et n'y revenez jamais ». — Les deux frères allèrent s'établir chez les Tchetchentses, où ils sont encore.

Voilà, autant que je me le rappelle, tout ce que j'ai pu recueillir dans la conversation d'Ourous. A quoi il faut ajouter plus de cent mots du dialecte tchetchentse que j'ai écrits du mieux que j'ai pu. Il s'y trouve un grand nombre de monosyllabes, qui ont à peu près les mêmes sons, et sont d'autant plus difficiles à différencier, qu'on les prononce avec une certaine secousse dans la voix et l'haleine, qui semble rendre les monosyllabes encore plus brefs, (1)

Ourous connaît les Touchi, qui habitent le revers des mêmes montagnes du côté de la Géorgie, mais il les appelle *Batsikh*. Il dit qu'ils parlent géorgien, ce que je savais déjà.

Le 29 octobre. Enfin j'ai pu former un jugement définitif sur les *Khaïtak* sur lesquels règne l'*Ouzmeï*.

---

(1) On trouve dans mon *Voyage au Mont Caucase* (vol. II, pag. 356, 376) un *vocabulaire tchetchentse, ingouche et touchi*. Kr.

Les *Khaïtak blancs*, habitans des bords de la mer, parlent un certain dialecte turc, que l'on appelle communément *Turki;* ce qui prouve leur descendance des Turcs Seldjoukides. Les *Khaïtak noirs*, (*Kara Khaïtak*), ou montagnards, sont apparemment des Lesghi ou apparentés aux Lesghi, comme les Akoucha; car *Gœrber*, qui les a vus, dit qu'on trouve assez de mots lesghi dans leur langue, d'où je conclus qu'il n'y a plus dans le Daghestân aucun peuple venu des Albaniens. Ce qu'il était important de savoir, pour ne pas se donner de peines inutiles. Aujourd'hui les *Khaïtak noirs* sont devenus plus sauvages que jamais, et ne font avec leur souverain l'Ouzmeï que des trèves, à l'expiration desquelles ils le pillent de préférence à tout autre.

De son côté l'Ouzmeï est bien digne d'avoir de pareils sujets. Il n'y a pas quatre ans qu'il a fait assassiner un riche marchand d'Astrakhan appelé *Tchimée*, qui, venant de Sallian, traversait ses états revenant par terre. Le père de l'Ouzmeï régnant est celui qui a retenu dans les fers le pauvre professeur *Gmelin*, qui y est mort. Enfin ces Ouzmeï sont de père en fils les plus insignes brigands du Caucase, et l'on ne parle qu'en tremblant de voyager chez eux. L'Ouzmeï avait aussi retenu les deux frères moraves envoyés à Koubitchi, mais on a réussi à les ravoir.

Le 30 octobre. J'ai eu la visite d'un nommé *Pastoukaï*, gentilhomme d'*Endéry*, de la famille de *Koukaï* qui fraie avec les princes; c'est un

homme fort considéré dans son pays. Il m'a offert ses services d'un air qui voulait dire que ce n'était pas peu de chose, et effectivement l'on m'assure qu'avec lui je puis aller partout. Mais mon intention pour le moment n'est pas de pénétrer dans l'intérieur des montagnes.

Le 1er novembre. J'ai vu un Arménien qui arrive de *Tchar*, où il a vu l'armée des Avar; il dit qu'ils tiennent bonne discipline. Mais les nouvelles qu'il apporte d'Arménie sont des plus tristes. *Djavat-khan* de Gandja, étant rentré dans cette ville, a fait crever les yeux et couper les mains à beaucoup d'habitans, qu'il accusait d'avoir favorisé les Russes. Ce Djavat-khan doit avoir engagé Aga Mohamed-khan à faire l'incursion en Géorgie.

Le même homme dit que le *Khamoutaï*, c'est-à dire *Sourkhaï-khan* des *Kazi-Koumuk* est allé à Derbend pour voir *Chikh-Ali-khan* son ancien ami. Ce Sourkhaï-khan est le même qui, à l'instigation de Chikh-Ali-khan, a fait la guerre aux Russes; il a entièrement massacré un bataillon de chasseurs. Son pays est inabordable ainsi que celui du khan des Avar. Ces deux souverains sont les seuls qu'il y ait chez les Lesghi. Les autres peuplades sont libres ou dépendantes des princes du Daghestân.

Le 5 novembre. Un voyageur qui arrive de Tiflis m'a dit que les Avar enlèvent du monde et du bétail à trois verst de cette ville; la cause de cette guerre est que le roi avait suspendu depuis quelques années le paiement d'un subside qu'il donnait auparavant au khan des Avar. Les politiques du

Caucase prétendent que le royaume de Géorgie ne peut exister longtemps, à moins qu'il n'ait recours à la protection des Turcs, remède qui est peut-être pire que le mal. On prétend que quelques princes de la maison régnante penchent fort à embrasser le musulmanisme. L'un d'eux vient de s'emparer de la ville d'Érivan, où il peut fonder une dynastie nouvelle. Il a été aidé dans cette conquête par les Tatares *Bortchalo* qui habitent la province de Somkhéthi (1) dans la Géorgie méridionale. Ces Tatares parlent un dialecte turc parti-

(1) La partie méridionale de la Géorgie comprise entre la droite du Kour et les rivières *Ktsia* et *Akhistafa*, porte le nom géorgien de *Somkhéthi*, l'arménienne, parce qu'elle était originairement habitée par des *Somakhi* ou Arméniens. Actuellement cette province est principalement occupée par des *Turcomans*, ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, *Terekameh*; ils y furent établis par *Yakoub-begh*, de la dynastie des *Turcomans du Mouton-Blanc*, lequel régna en Perse de 1479 jusqu'en 1490. Le *Ktsia* prend son origine dans la montagne de Kitchik-kara qui sépare le district de Thrialéthi du Djavakéthi; il est nommé en arménien *Nakhatir*, c'est-à-dire la *première sortie*, parce qu'il faisait autrefois la frontière de la Géorgie. Son principal affluent de droite est le Tebète ou Bortchalo, qui anciennement fut appelé *Berdoudji* ou *Bedroudji* par les Géorgiens. Après sa réunion avec le Tebète, le Ktsia reçoit le nom turc de *H'assan-sou*. Les habitans turcomans du Somkhéthi sont nomades; ils vivent de leurs troupeaux et de l'agriculture; en été ils séjournent dans des villages stables, mais en hiver ils vivent sous des tentes ou dans des cabanes souterraines dont ils peuvent changer l'emplacement à leur gré. Ils ont de beaux jardins fruitiers et des petits champs ensemencés de froment, mais principalement de riz; leur religion est la mahométane d'après la secte des Sounni.

culier, et se donnent à eux-mêmes ou on leur donne le nom de *Kazakh*. Une partie d'entre eux a un

---

Les Turcomans de la Géorgie n'ont, comme on voit, quitté qu'en partie la vie nomade de leurs ancêtres; ils en ont encore conservé quelques unes de ses habitudes. Dès le mois de mai ils se mettent en route avec leurs femmes, leurs enfants et leurs nombreux troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons, quittent leur *kichlag*, ou habitation d'hiver, et se rendent dans le *yaïalag*, ou celle d'été, dans les hautes montagnes du Somkhéthi. Ils y restent campés jusqu'à la fin de septembre. Pendant l'hiver ces Turcomans s'occupent de la fabrication des tapis, dont ils ont porté l'art à un grand degré de perfection, et qui forment un article de commerce considérable. Cette industrie est pour eux d'autant plus avantageuse qu'ils n'ont pas besoin de recourir à l'étranger pour la créer, leurs troupeaux fournissent la laine et les plantes du pays leur suffisent pour obtenir les couleurs les plus solides et les plus brillantes.

La plus grande partie de la province Somkhéthi appartenait, avant l'occupation russe de la Géorgie, à la famille des princes *Kaplan chwili* ou *Orbélianov*; La population turcomane y est trois fois plus grande que l'arménienne; cette province se compose des districts suivans :

1° *Tachiri*, habité par des Arméniens, et par un nombre moins considérable de Turcomans; dans les hautes montagnes de Pambaki, sur le *Poladouri*, affluent de la droite du Machaveri; ce canton contient les villages *Akh-tach*, *Ourout*, *Aïdarbeg*, *Doulbandelou*, *Baloukaïa*, où il y a des mines de cuivre, *Telou* et *Miskhana*, également avec des mines de cuivre. Ces villages appartenaient autrefois au domaine du roi de la Géorgie; à l'ouest de ce district, et dans le territoire turc, est le grand lac *Palkatsio*.

2° *Kaïkouli*, habité par des Arméniens, district situé sur la partie supérieure du *Machaveri*, affluent de la droite du Ktsia; l'*Arpa-tchaï*, ou la rivière d'orge, le sépare d'*Aïroumlo* ou du pachalik de Kars.

prince qui s'appelle *Ali Sulthan*. J'ai cimenté mon amitié avec Pastoukaï en lui offrant un présent

---

3° *Bortchalo*, sur le *Tebète inférieur*, jusqu'à la droite du *Ktsia* et jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans le Kour. La plupart de ses habitans sont Turcomans; le nombre des Arméniens y est peu considérable; les premiers occupent, à l'est du Tebète, les villages *Bos-aoul*, *Akhchasle*, *Karahassan*, *Tèkele*, *Akhmemmeté*, *Katchagan*, *Oulachté*, *Lalalou* et la forteresse *Akhtcha-kalah*, bâtie par le roi de Perse Yakoub-begh. A l'est du Tebète sont les villages turcomans *Arablé*, *Saraly* et *Mamaï-Kirikhly*. Les Arméniens occupent *Chnoghi*, *Tsyèghi*, *Sadakhle* ou *Sangana*, le village le plus occidental du district, établi en 1771 par des habitans d'*Akhtchakalah*; deux tiers des habitans sont Turcomans, les autres Arméniens; *Terkouen* sur le Tebète, *Cham-aly*, *Kaïagodj-aly* et *Sakal*.

4° *Pambakhi*, ou *Bampek*, occupe le pays sur le Tebète supérieur et les hautes montagnes appelées *montagnes de Pambakhi*, et nommées par les Arméniens *Abaran* ou plutôt *Amaran*, c'est-à-dire *séjour d'été*, nom qui correspond au turc *yaïlak*; les habitans sont Turcomans, mêlés de quelques Arméniens; le Tebète y porte le nom de Pambakhi; la capitale est *Lori*, sur la rivière du même nom; celle-ci est aussi appelée *Djalarogli*. D'autres villages au nord de la rivière Pambakhi sont: *Ghegherani*, *Akh-boulak* et *Ardjout*.

5° *Kazakhi*, district sur la droit du *Kour* et sur l'*Indja*, au sud de Bortchalo; on y compte environ 6,000 familles, dont deux tiers sont Turcomans et le troisième Arméniens; le chef-lieu et la résidence ordinaire du prince de Kazakhi, qui porte le titre de *Vekil Amadage*, est le village de *Chikhalo*; il est situé sur la droite de l'Indja, au dessus de son embouchure dans le Kour; c'est le premier village kazakhi sur ce fleuve, il y a une mosquée. *Karakh-kazaman* est le dernier village kazakhi sur le Kour. Sur l'Indja se trouvent encore *Sahalalo*, *Kazakheli*,

qu'il n'a pourtant accepté qu'avec peine, contre l'ordinaire des Caucasiens.

Pekalo, Piroulou, Karalar et *Poïlo*; *Khalpalo* ainsi que les suivans sont sur l'Akhistafa, *Khilkhina*, *Kara-hassanlo*, *Takhkazaman, Dikebosto* ou *Khanlouklour, Kara-koïnly, Djapharlou, Ousoum-tala*, habité par des Arméniens; sur la même rivière mais plus haut: *Saldakh*, *Djalabaghi*, *Atchatchous*, *Karagaïa* en arménien *Sefkara*, près d'une source dans les montagnes; le village arménien *Kilkakhi* sur la rivière *Djogassi*, puis *Kounéna*, près de Koulpi, sur le *Akhi*, qui coule vers l'Akhistafa; sur le Djogassi sont encore les villages turcomans *Gavasano, Ourkmaslo, Demourtchoular, Tach-salahlou* et *Dalaklou*.

6° *Temirché-hassanle* ou *Demourtchassali*, nommé aussi *Temirché-yessaoulé*, est un petit district sur la droite du Kour et près de l'embouchure de l'Alghéte ou Khrami; ses habitans sont Turcomans; ils vivaient autrefois dans la plaine de *Karaïa* comprise entre le Kour et le Yori, où ils s'occupaient de la culture du riz. Ils en furent chassés par Nadir-chah; leurs villages sont: *Kosalo*, *Kapanaktchi*, *Kech-aly*, *Ilimaslou*, *Naszarlou* et *Sarvani*, vis-à-vis de Kosalo.

7° *Baidari*, district turcoman sur les bords du Ktsia et de l'Alghéte, au dessus du précédent. KL.

CHAPITRE X.

Voyage de Kizliar à Mozdok.

Chaîne du Caucase. — Chedrinsk. — Visite chez le prince Koutchiuk à Bragoun. — Mollah à barbe pointue. — Communication que les familles des princes caucasiens entretiennent avec les beys d'Égypte. — Le général de Medem. — Manière de laquelle les Tchetchentses font des prisonniers sur le territoire russe. — Kalinova. — Cosaques grébenskie. — Naour. — Le général Saveliev. — Visite chez le prince Ali-begh, dans la petite Kabardah.—Panthères tuées au nord du Caucase. — Feu de Saint-Elme. — Bourgoussan, ruines d'une ville dans le step. — Galougaï. — Arrivée à Mozdok.

Aujourd'hui le 8 novembre, j'ai aperçu pour la première fois les sommets du Caucase inhospitalier, et les vers d'Horace m'ont rappelé avec amour-propre que j'avais autrefois parcouru les steps brûlans de l'Afrique. Dix-neuf ans se sont écoulés depuis ce premier voyage. Ce temps est loin de moi. Mais les mêmes motifs me guident et me soutiennent. Les gens passionnés pour l'étude sont tous un peu comme le géomètre de Syracuse, qu'un soldat de Metellus a pu tuer et non distraire. Je bénis même l'heureuse abstraction qui me donne des plaisirs isolés et paisibles, au milieu de l'affreux

chaos où notre siècle est plongé. Que de choses depuis dix-neuf ans! — des empires renversés! — des royaumes séparés! — d'autres rejoints, d'autres qui chancellent encore! On croit voir les *Rochers des Symplégades*, (1) qui, s'entre-heurtant avec un bruit épouvantable, écrasaient les oiseaux attirés dans leurs tourbillons. Heureux de n'être pas un des écrasés, je vais passer mon hiver bien tranquillement au pied de ce mont fameux, antique berceau des origines que je recherche; — plus heureux si j'y pouvais ignorer les choses du monde actuel, mais aujourd'hui l'antre le plus sauvage n'est point à l'abri des nouvelles du temps, et les bruits des gazettes font une fois la semaine retentir les échos du Caucase, aussi bien que ceux des Alpes et des Pyrénées.

Le 9 novembre à *Chedrinsk*.

---

(1) Les *Symplégades* ou *Cyanées* étaient deux petites îles ou deux groupes de rochers, à l'entrée du Pont-Euxin, où les eaux étaient resserrées dans un espace étroit de vingt stades. Comme les vaisseaux étaient entraînés avec une vitesse extraordinaire dans ce canal, les anciens crurent d'abord que ces rochers s'écartaient et se rapprochaient, ce qui leur valut le nom de *Symplégades* ou *Syndromades*. Par la suite on reconnut la vérité; alors s'établit la tradition fabuleuse suivant laquelle ces rochers avaient la complaisance de rester immobiles pour toujours depuis qu'un vaisseau les avait traversés; ce qui était arrivé au vaisseau Argo.

Apollonius, *Argonautique*, liv. II, 318, 551, 608, — Pomponius Méla, *Géographie*, liv. II, chap. 7, — Strabon. *Géographie*, liv. III, pag. 149; VII, p. 319, — Homère, *Odyssée*, liv. II, 73. KL.

J'ai contemplé les sommets sourcilleux du *rempart de Gog*. Puis j'ai évoqué les ombres de Bochart et de Huet, et j'ai fait mon entrée dans l'érudition hébraïque par un commentaire sur le chapitre trente-huitième d'Ezéchiel, très important pour l'histoire des Scythes. Demain je nagerai sur le Terek pour aller voir le prince *Koutchiuk* souverain de *Bragoun*.

Le 10 novembre. Je partis à cheval accompagné de trente Cosaques et me rendis sur les bords du Terek dont le passage me prit un temps assez considérable. Arrivés sur l'autre rive, nous y trouvâmes le prince *Solam*, fils du prince *Koutchiuk*. Au bout d'une demi-heure de galop, nous arrivâmes à sa résidence de Bragoun, qui est un grand et beau village situé sur la Soundja. Koutchiuk m'attendait à la porte d'un pavillon, bâti en dehors de la porte de sa cour. Il m'embrassa avec beaucoup d'affabilité, et me fit entrer dans l'intérieur du pavillon, où je trouvai un petit feu de cheminée des plus *confortables*. On me fit asseoir sur des carreaux auprès du feu, et Koutchiuk lui-même se plaça dans un vaste fauteuil, qui avait assez la forme et l'apparence d'un trône, au travail près qui n'était qu'une charpente des plus grossières. Un canapé de même façon était couvert d'un tapis qui lui donnait un peu l'air d'un meuble.

Après les complimens d'usage on couvrit la table, c'est-à-dire qu'on apporta un plateau circulaire de laiton, dont on garnit le bord d'une corniche de petits pains carrés, surmontés chacun d'une côte-

lette de mouton; dans l'intérieur étaient divers rôtis, et au centre un grand plat de pilau. Nous fîmes honneur à la superbe ordonnance de ce repas, mais Koutchiuk ne se mit point à table et s'assit sur le canapé.

Sur ces entrefaites arrivèrent le kadi et le mollah, on se rangea pour eux, et ils prirent place auprès du prince. Le mollah se distinguait par une bande de toile qui entourait son bonnet, et par une barbe pointue qui lui descendait jusques à la ceinture. La pointe de cette barbe se relevait d'une façon singulière, et le mollah avait les yeux toujours fixés sur cette pointe, sans daigner regarder personne, ni répondre autrement que par des monosyllabes. Je devinai aisément que tant d'orgueil et d'hypocrisie ne pouvait avoir sa source que dans un pélerinage de la Mecque, voyage qui est ici assez rare. Effectivement le mollah y avait été par l'Égypte. Ce sujet de conversation prit un peu, mais il ne dura point, et le maussade personnage se remit à contempler le bout de sa barbe.

Cependant Koutchiuk reprit ce discours, et montra qu'il connaissait très bien *Mourad*, *Ibrahim*, et tous les autres beys de l'Égypte; ce qui prouve que les Mamelucks conservent toujours quelques relations avec leur mère-patrie. Ensuite on parla des familles du Caucase. Koutchiuk me dit sur la sienne ce que l'on a déjà vu ci-dessus; savoir, qu'elle venait des khans de Crimée. Il ajouta avec une sorte de suffisance qu'il n'avait point de parens dans le Caucase, à l'exception du khan des Avar

qui était son allié et son ami. Il me montra même, de la fenêtre, les montagnes des Avar, qui semblent si près, que l'eau en vient à la bouche pour y aller, et il n'y a véritablement de difficulté que pour le retour. La conversation se faisait en turc, que mes interprètes ne comprenaient pas. Mais la connaissance de cette langue entre ici dans l'éducation des princes. La visite fut prolongée assez avant dans la soirée, et nous nous sommes quittés fort contens les uns des autres.

Le 11 novembre. La maison où je suis depuis trois jours fut jadis le quartier-général du fameux général *de Médem* (1), qui a établi la ligne et se faisait si bien craindre dans tout le Caucase, qu'encore aujourd'hui, lorsqu'on veut faire taire les enfans, on leur dit : *Le général sourd va venir*; parce qu'effectivement il avait l'oreille un peu dure. — La maison conserve des restes de fortifications qui ne lui sont point inutiles ; car elle est environnée d'un bois des plus malencontreux qu'il y ait dans l'univers, ainsi que l'attestent assez les croix et les tombes dont il est semé. Depuis le mois de juillet il y a des postes de Cosaques de l'autre côté de la rivière, et les vols sont devenus plus rares. Mais auparavant la forêt de *Chedrinsk* n'était jamais sans quelque embuscade de Tchetchentses, qui enlevaient le voyageur et son bagage, et voici comment se pratique cette déportation.

(1) Le général de *Médem* fut, de 1769 jusqu'en 1776, commandant de la frontière russe vers le Caucase. Kl.

Les Tchetchentses, embusqués, commencent par tirer sur les chevaux et leurs conducteurs, après quoi ils tombent sur le voyageur et lui mettent dans la bouche un bâillon, qui n'est qu'un bout de bâton arrêté par une courroie faisant le tour de la nuque. Si le voyageur ne marche pas de bonne grace, on l'attache par les bras et les jambes, et on le porte jusqu'au bord du Terek. Là on lui attache des outres sous les bras, et au cou une corde dont le nœud est coulant. Alors tout le monde se jette à l'eau. Le voyageur est obligé de tenir la corde de toutes ses forces, sous peine de s'étrangler lui-même. Deux nageurs le tirent par cette corde, et l'on arrive bientôt à l'autre bord; alors on se remet à cheval et l'on s'enfonce dans les montagnes. C'est ainsi que les Tchetchentses ont poussé la tactique des enlèvemens à la plus grande perfection dont elle paraît susceptible. Il est rare qu'ils tuent un voyageur dont ils espèrent une bonne rançon; mais pour les domestiques et les postillons, ils ne les épargnent pas.

Le 12 novembre à *Kalinova*.

J'ai pris congé de M. le général *Kisselev*, en le remerciant des honnêtetés dont il m'avait comblé; il reprit le chemin de Kizliar, et moi je suis parti pour *Naour*. — Un rideau de nuages me dérobait la vue des monts, et ne me laissait apercevoir qu'un dos de hautes collines qui règnent jusqu'à la porte de *Novogladkaïa*, où j'avais quitté le pays des *Cosaques grebenskie* pour entrer dans celui des *semenskie*. Depuis là le bord opposé du

Terek est une plaine élevée et coupée à pic du côté du fleuve. Cette plaine est déserte, et les caravanes qui vont à Anapa y sont souvent attaquées. Comme la nuit approchait, je n'ai pas voulu pousser plus loin que *Kalinova*, gros bourg un peu fortifié, et qui a besoin de l'être, car les Tchetchentses s'y montrent souvent en force.

Le 13 novembre. Honneur aux brigands du Caucase, leurs cœurs valent mieux que ceux des philanthropes européens. Voici ce que j'ai lu dans la gazette de Hambourg : « *Constance, le 2 octobre.* « On a trouvé un émigré mort sur le grand che- « min; on l'a ouvert, et l'on a trouvé dans son es- « tomac du cuir et du drap. » Que d'horreurs dans ces deux lignes! — Certainement cela n'arriverait point ici, et cependant le Tchetchense n'a souvent qu'une poignée de millet pour toute nourriture.

Le 14 novembre. J'ai trouvé à *Naour* le général *Saveliev*, l'homme de Russie qui connaît le mieux son Caucase. Sa conversation m'a assuré que j'avais bien vu jusqu'à présent, et qu'il n'y a effectivement que trois peuples de Derbend à Mozdok, savoir, les Lesghi, les Misdjeghi et les Turcs Koumuk. Tout comme il n'y en a que trois de Mozdok à Anapa, savoir, les Turcs Basians, les Ossètes et les Tcherkesses.—Mais ni le général, ni personne en Europe ne connaît les peuples qui habitent sur le revers des monts, et ce sont précisément les peuples historiques. J'espère pourtant que leur connaissance ne m'échappera pas, mais je ne sais pas encore par où je l'entamerai. — En attendant

j'irai demain voir un prince tchetchentse, qui demeure vis-à-vis de Naour, de l'autre côté de Terek.

Le 15 novembre. Je passai le Terek avec une escorte de douze chasseurs et de six Cosaques. Bientôt après je découvris un coteau couronné d'un beau village, et le prince lui-même qui descendait de son coteau pour venir à ma rencontre; nous nous trouvâmes dans la plaine, et après les complimens d'usage, je continuai ma route avec lui; nous montâmes dans le village où tout ce peuple nous attendait avec beaucoup de curiosité. Ce village ressemble à Bragoun, et la maison du prince à celle de Koutchiuk, si ce n'est qu'au milieu de la cour il y a une espèce de donjon, duquel on découvre une partie de la plaine. J'entrai chez le prince, et nous nous assîmes auprès du feu sur des carreaux, car il n'y avait point d'autres meubles. Alors je mis la conversation sur la religion des Ingouch, dont je voulais encore savoir quelques particularités. — Toute la cour se mêla de la conversation, chacun disant ce qu'il en savait; je vis par là qu'Ourous m'avait dit la vérité en tout point, et j'appris aussi qu'ils adoraient des bois de cerf, mais Paul Kaloustov me l'avait déjà dit. Nous parlions moitié russe et moitié tatare. Cependant l'audience languissait d'ailleurs; on n'apporta ni à boire ni à manger, ce qui tiédit toujours une entrevue. C'est pourquoi je pris congé; mais le prince m'accompagna jusques au Terek. Ce prince s'appelle *Aly-begh;* c'est un bel homme, qui se met proprement et ne fait de mal à personne; aussi ses

sujets imitent sa bénignité; ils vont vendre leurs œufs et leur lait à Naour, mangent du pain et portent des chemises. — On dit qu'ils ont presque entièrement renoncé au brigandage, mais je pense qu'ils le font encore sous des noms supposés.

Le 16 novembre. A présent un mot d'histoire naturelle. D'abord, j'ai vu chez le général Saveliev les peaux de deux panthères, ou peut-être de deux onces tuées près de Naour, de l'autre côté de la rivière; la plus grande avait sept empans, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. — Plus, un animal peu ou point connu des naturalistes. Il tient le milieu entre la gazelle et le chamois; ses formes sont élégantes, son poil lustré, d'un fauve doré, tirant sur l'orange, sans mélange d'aucune autre couleur. Sous le menton il a une petite barbe orange qui lui sied à merveille. Il est beaucoup plus grand qu'aucun autre animal du même genre, ayant six pieds anglais de longueur depuis le bout du museau, et trois de hauteur jusqu'au garrot. Je ne l'ai vu qu'en paille.

Comme nous avions sous la main un voyageur qui parla de feux Saint-Elme, le général a dit qu'on les voyait souvent sur les pointes des lances, lorsque les Cosaques couraient la nuit dans le step, par un temps orageux, et que plusieurs voyageurs en avaient été effrayés. — A propos de lances, je dirai que j'en ai vu une chez le général, que l'on a apportée des provinces du midi de la Perse; le fer est un damas noir incrusté d'or, le bambou de dix pieds de long aussi léger qu'une plume.

Le 16 novembre. J'ai appris qu'il y avait encore une ville ruinée dans le step, autre que Madjar, on appelle ce lieu *Bourgoussan*; on me dit aussi que l'on avait ouvert quelque *moghila* dans les environs de Naour, mais que l'on n'y avait trouvé que des mors et des étriers de fer.

Le 17 novembre. C'est avec un véritable regret que j'ai pris congé de M. le général Saveliev, qui était pour moi une source inépuisable d'anecdotes caucasiennes. Lorsque je croyais qu'il m'avait tout dit sur un sujet, il rappelait encore quelque chose qui était toujours quelque notion historique des plus intéressantes. Je me suis promis de le revoir; et cependant je me suis mis en route sous d'heureux auspices, c'est-à-dire que le temps était aussi doux que dans un beau jour de printemps, le ciel pur, mon escorte alerte, et mes chevaux fringans; si bien que je suis arrivé à *Kalougaï* avant le coucher du soleil; et tout de suite je me suis mis à dessiner une haute chaîne de glaciers qui est derrière une autre chaîne secondaire, où demeurent les Karaboulak, peuple misdjeghi et païen, de la même religion que les Ingouch.

Tandis que je dessinais, le soleil s'était caché derrière les monts; d'autres feux éclairaient le ciel, et les eaux du Terek répétaient leur éclat rougeâtre. D'abord ce n'était qu'une longue ligne enflammée qui coupait la plaine et la séparait des montagnes, mais à mesure que la nuit devenait plus obscure, de nouvelles clartés se faisaient voir, grossissaient en torrens, remontaient les collines,

descendaient dans le creux des vallons et serpentaient dans la campagne; enfin toute la *Petite-Kabardah* était illuminée. Cependant cet immense feu d'artifice ne coûtait rien à personne; les Tcherkesses avaient mis le feu aux herbes et voilà tout; mais le spectacle en était fort beau.

Le 18 novembre à *Mozdok*.

Je suis entré par un quartier très étendu, où les maisons n'ont que six pieds de haut, quoique elles soient d'ailleurs bien bâties; il y avait dans la rue des chameaux qui semblaient vouloir les enjamber. On m'a dit que telle est l'architecture tcherkesse.

Le major de place à Mozdok est un comte *de Belfort;* il parle *cinq* langues, a été étudier dans *cinq* académies, mais son éducation a été gâtée, à ce qu'il dit, par *cinq* impératrices, dont deux russes et trois allemandes. Il a pour femme une Italienne, autrefois danseuse de corde, qu'il n'appelle jamais autrement que *la comtesse*, malgré sa mise dégoûtante. La connaissance de cet aventurier mérite seule un voyage au Caucase.

CHAPITRE XI.

Séjour à Mozdok.

Cajus, évêque de Mozdok.— Alains dans le Caucase, près des Souanes.—Souanes.—Anciennes églises chrétiennes dans les monts.—Princes et constitutions des Tcherkesses.— Histoire et généalogie des princes kabardiens. — Ancien manuscrit géorgien.—Aventures du jeune Taganov.—Sa captivité chez les Tchetchentses. — Veillées des jeunes filles de cette nation. — Caractère des Tchetchentses. — Lesghi d'Andi. — Anciennes habitations des Ossètes, qui sont les Osiliens de Ptolémée.— Catéchisme ossète imprimé à Moscou.— Choupchouoa, mascarades des brigands tcherkesses. — Langue particulière dont ils se servent à cette occasion. — Lucien fait déjà mention d'un usage pareil. — Aspect des montagnes neigeuses du Caucase. — Sur le nom de cette montagne.

Le 19 novembre. J'ai fait une visite à l'évêque du diocèse de Mozdok et de Madjar, qui est Géorgien de naissance (1). Il m'a assuré que les *Alains* existaient

(1) Le nom de cet évêque est *Cajus*, en géorgien, *Gaï;* il était de la famille des *Vakhokha chvili*, à laquelle appartient une partie de la ville de *Thelavi* en Kakhéthi. Après avoir étudié pendant douze ans en Russie, ce moine savant revint en 1780 dans sa patrie, et établit à Thelavi une école qui eut beaucoup de succès et de laquelle on attendait une influence favorable sur l'état de la civilisation en Géorgie. Malheureu-

re dans une vallée du Caucase, proche des ınes (1), mais qu'il n'en avait jamais vu, et

---

t le fondateur fut rappelé en 1783 par le gouvernement qui lui fit des offres brillantes, et son établissement essa. Il resta deux ans à Saint-Pétersbourg sans savoir uoi on l'avait appelé. En 1786 le prince Potemkin le prit ıi à Krementchoug; il n'y apprit également rien sur sa ıtion, et y resta, jusqu'en 1788, réduit presque à la men- Il accompagna, l'année suivante, l'archevêque de Ieka- ılav à Yassy, sans but, et seulement pour augmenter la le ce prélat. En 1792 on le fit venir de rchef à Saint- bourg ; il y reçut des appointemens sans être em- Enfin, il fut envoyé comme évêque à Mozdok où le Potocki l'à trouvé. KL.

Le pays de ces *Alains* est marqué sous le nom d'*Alania* ı *Carte générale de la Géorgie et de l'Arménie* dressée N. De l'Isle, d'après des originaux géorgiens. Il y est ıur un affluent de la gauche du Kouban, au nord-ouest *ıanéthi*, et au nord de Bédias et des sources de l'Egrissi 'Odichi. Le P. Archange Lamberti les indique à peu ı même endroit dans sa carte de la Mingrélie. Les Géor- placent dans le pays des Abazes ou Apkhaz deux es, qu'ils nomment *Alaléthi* et *Papaghéthi*, qui pour- bien être le *Papaghia* et *l'Alania* de l'empereur Con- Porphyrogénète. Suivant les chroniques géorgiennes, le ıkhtang *Gourgaslan*, qui régna vers l'an 455 de J.-C., : la Mingrélie et l'Apkhazie, et conquit la province *tchanghi*. Davith, le fils de Giorgi, dernier roi de la e, qui a publié un Abrégé de l'histoire de sa patrie, y : *Patchanghi* était situé dans le pays des Abazes. Selon es notions que j'ai recueillies pendant mon séjour au e, les *Azghé* qui habitent aux sources de l'*Ouboukh*, t du *Chag'wacha* supérieur, sont aussi appelés *Alan.* ribu a sa langue particulière et porte des chapeaux. ınviendrait parfaitement avec ce que disent les voyageurs

qu'il ne croyait pas qu'il fût possible de parvenir jusqu'à eux, et qu'il en était de même des *Zikhes*. Ensuite nous avons parlé histoire ecclésiastique,

---

du moyen âge, savoir que les *Alains* portèrent aussi le nom d'*Ass*. Il se pourrait donc que les Alains, qui se trouvent encore au nord-est de la Mingrélie, aient été séparés des autres Ossètes à l'époque où les tribus tcherkesses et autres vinrent se retirer au delà du Kouban; ce qui eut vraisemblablement lieu du temps de l'expédition de Batou-khan.

Reineggs, ce voyageur si peu exact, donne aussi quelques notions sur les *Alains*, qu'il place à côté des *Souanes*. Il prétend qu'il y a au nord de la ville d'Anaklea une petite tribu appelée *Lazi* ou *Lassi*, sur les petites rivières *Alatis* et *Tsoupi* (Voyez ces deux noms dans l'Apkhazéthi de la carte de De l'Isle). « Au nord-est de ces Lazi, dit-il, et à l'endroit où les « monts Cerauniens (?) se séparent des Gordyennes (?), ha- « bite, dans les vallées de la chaîne principale, un pauvre peu- « ple peu nombreux, qui porte le nom d'*Alan*, et que les Tatars « appellent *Oetey* ou *Edeki Alan* (*vraisemblablement parce « qu'il dépendait des princes Aïtek, des Tcherkesses Temirgoï*). « Cette peuplade parle un dialecte particulier de *l'ancienne « langue caucaso-tartare* (?), et se distingue par là d'une au- « tre nation peu nombreuse qui occupe les hautes vallées de « sud-sud-est de la chaîne principale. Celle-ci s'appelle *Tson*; « ses voisins lui donnent le nom de *Soan*, *Sonti* et *Tsinti*, et « celui de *Tsouanéti* aux vallées qu'elle habite. Ces deux peu- « ples ne vivent que de leurs bestiaux, et d'une chétive « agriculture, qui leur donne à peine assez d'orge pour se « nourrir. Malgré leur pauvreté on n'a jamais pu les persuader « de quitter leur pays rocailleux qui les empêche même d'exer- « cer des brigandages, parce que les Tartares au nord, et les « Ibériens au sud, ont un droit plus ancien et plus commode « pour vaquer à cette occupation (?).

« Je ne doute pas que ces *Alains* ne soient les restes de l'an-

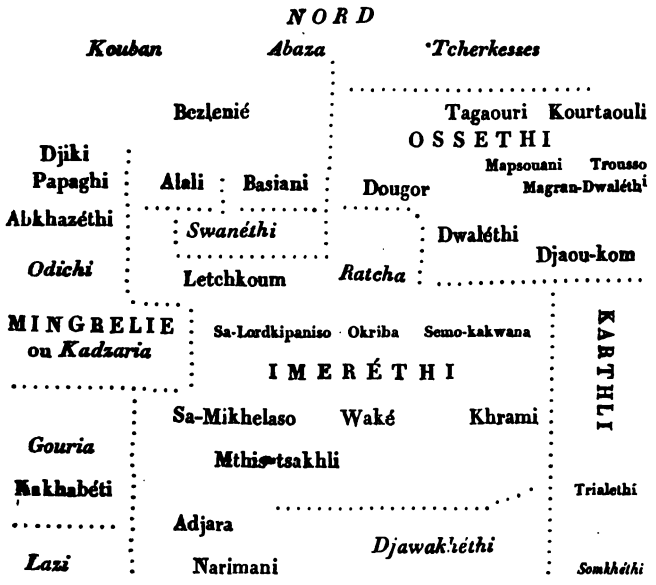
et il s'y est montré fort versé. Quant à l'état actuel de la religion chez les *Abazes* et les *Souanes* (1) voici en quoi il consiste; ils ont un respect si

---

« cien peuple de ce nom. » *Reineggs Beschreibung des Kaukasus*, II, page 15 et 16.

Voyez ce que le comte Potocki dit encore sur l'existence actuelle des Alains dans le Caucase, dans le XIIe chapitre de ce voyage, sous la date du 15 décembre.

Un Géorgien, qui connaissait bien la partie occidentale de l'isthme cancasien, m'a fait le *Tableau* suivant de ses subdivisions; ce *Tableau* explique la situation des *Papaghi* et *Alali* ou *Alains*. KL.



(1) Les Souanes s'appellent eux-mêmes *Chnaou*, les Géorgiens les nomment *Swani* ou *Soni*, et leur pays *Swanéthi* ou

grand pour leurs églises que depuis plusieurs siècles personne n'a osé en approcher de plus de trente pas. Ils ont aussi quelques missels grecs

---

Sonéthi. Ils occupent principalement les Alpes caucasiennes méridionales sur le *Tskhenis-tsqali* supérieur, nommé dans leur pays *Lachkhouri*, sur l'*Engouri*, et, à l'ouest, ils s'étendent jusqu'aux sources du *Kapoëthi.* Ils habitent donc à l'orient de la Mingrélie. Leurs villages situés sur le Lachkouri sont : *Lachethi*, éloigné à une petite journée de *Sardmeli*, village du Ratcha placé sur la petite rivière *Ritseaouli*, près de son embouchure dans la droite du Rioni; *Tcholouri*, *Ralachi* et *Ientha*, en géorgien *Ientekhi.* Sur l'Engouri ils ont les villages d'*Ouchkour*, *Kaïa*, *Adich*, *Migat*, *Ipar*, *Bogrech*, *Tsirmi*, *Ieli*, *Milokh*, *Lengar*, *Lateli*, *Betchi*, *Dol*, *Iebout*, *Tskhoumar*, *Ietser* et *Lakhmoura.* L'Elborouz, qu'ils nomment *Paza*, les sépare des Turcs Basians. On compte que toute la nation des Souanes se compose d'environ 5000 familles. Leur langue appartient à la même famille que celle des Mingréliens et des Géorgiens, cependant elle diffère considérablement de celles-ci.

Les Souanes qui vivent dans le voisinage de la province mingrélienne d'Odichi, étaient autrefois soumis au Dadian, et ceux qui habitaient vers l'Imeréthie dépendaient des rois de ce pays. Avant le partage des pays géorgiens fait en 1424 par le roi Alexandre Ier, tous les Souanes étaient soumis à la Géorgie. Ceux qui habitent sur le Tskhenis-tsqali ont encore plusieurs belles églises bâties en pierre, et reçoivent leurs prêtres de l'évêque de Letchkoum. Ceux qui se trouvent sur l'Engouri sont libres; ils ont oublié la religion chrétienne et n'en ont pas adopté une autre. Les Souanes sont actuellement gouvernés par des petits princes et par des anciens des tribus. Leur habillement est le même que celui des Imeréthiens; ils portent de petits bonnets plats, laissent croître leurs cheveux, se rasent la barbe et n'en laissent pousser que les moustaches;

que personne n'ose ouvrir, mais ils prêtent serment dessus. La même chose a lieu chez les *Balkar*, qui sont de race turque et habitent à l'ouest

---

leurs habits, fort courts, ne vont que jusqu'au genou et ont des plis des deux côtés. Ils ont de larges ceintures et entourent les mollets de rubans. Ils vivent dans des maisons formées de quatre murailles de terre battue, ou de pierres, ou même de broussailles couvertes de terre. Il n'y a pas de fenêtres, et la maison est couverte d'un toit plat de poutres sur lequel on jette également de la terre; au milieu du toit est un trou par lequel la lumière du jour entre, et qui donne une sortie à la fumée du foyer. Toute la famille couche pêle-mêle avec les bestiaux sur la paille. Il y a dans leur pays quelques mines de plomb et de cuivre; ils les exploitent, mais ils ne savent pas extraire le fer du minerai. Ils reçoivent en partie leur sel par les Basians, et c'est du sel russe.

Les Souanes sont d'une taille extraordinaire, bien proportionnés, mais affreux de visage, braves guerriers et bons arquebusiers, et savent faire leurs fusils et de la poudre. Les femmes Souanes sont très belles et peu sévères, de sorte qu'elles regardent comme honteux de n'avoir qu'un seul amant. Les Souanes sont plus civilisés que les autres montagnards leurs voisins, et aiment à se faire instruire; au reste, ils sont si sales qu'ils font peine à voir. Ils ne manquent pas de choses nécessaires à la vie, mais, ayant besoin d'habillement et de toutes sortes de merceries, ils sont obligés de venir par troupes en Mingrélie et en Imeréthie, au commencement de l'été, pour louer leurs bras et travailler à la campagne. Ils s'en retournent après la récolte remportant pour leur salaire, non pas de l'argent qui leur serait inutile, mais des plaques de cuivre, des chaudrons, du fer, des toiles, des draps, des tapis et du sel. Ils font cependant chez eux un drap grossier, et apportent en Imeréthi des habits de ce drap, pour les vendre. Ils reviennent en hiver à Odichi, où ils fournissent aux habitans du bois,

des Ossètes et au nord de l'Imeréthi. Une de leurs peuplades, qui vit sur la rivière *Tcheghem*, en a pris le nom de *Tcheghy* (1), et ce sont là les pré-

---

dont ils ont très besoin, à cause du grand froid et de la qualité des maisons, mal fermées.

(1) L'église chez les *Tcheghem*, ou *Tcheghy*, est dans les hautes montagnes près du village d'*Oulou Ält.* Elle a trois trois toises de longueur, et est bâtie sur un rocher dans lequel on a percé un passage tortueux qui était autrefois muni d'une rampe de chaque côté; on y conserve encore les restes de quelques volumes grecs. Pendant mon séjour au Caucase j'ai eu occasion d'en avoir plusieurs fragmens; quelques uns appartenaient à un évangile grec, et les autres à un rituel de l'église grecque-orientale; celles-ci faisaient partie des offices du mois de novembre: je possède encore sept feuilles de ce dernier. La première présente le texte de la passion des deux martyrs *Galaktion* et *Épistème*, dont la mémoire est honorée le 5 novembre; le texte de l'office de *S. Domninus*, avec les *hirmes* et *tropares*, et celui de l'office de *S. Paul le confesseur*, dont la fête est célébrée le 6 novembre. La seconde et la troisième feuille contiennent le *demissorium* de la même fête, et un nouvel *odarium* composé en honneur des *trente martyrs de Mélitène*, pour le 7 novembre. Les quatre autres feuilles sont relatives aux offices du même jour et des deux suivans. Le 8 novembre on fait la fête de *S. Michel*, et le 9 celle de la *sainte matrone de Thessalonique*. Tous ces morceaux se trouvent déjà imprimés, mais dans un ordre différent, dans *l'Akolouthion* (Venise, 1639, 12 vol. in-folio). L'écriture de ces sept feuilles, qui est de la seconde moitié du quinzième siècle, fourmille de fautes; ainsi, par exemple, le copiste écrit χαιρὼν pour χερσὶν, πολλεὶς pour πολὺς, etc.; très souvent il omet des phrases entières, ou bien il abrége considérablement celles qu'il conserve. Kl.

ndus *Tchekhes*, ou *Bohèmes*, que l'on a mis dans Caucase tout-à-fait gratuitement (1).

Le 20 novembre. Ici l'on n'entend plus parler ni du urhhaï, ni du Chamkhal, ni du Khan des Avar, ni Tchar, ni d'Akoucha; on ne parle que de la Circas-, qui est le pays de Tcherkesses; et tout ce que n m'a dit est si extraordinaire, que j'ai peine à oire qu'il y ait un pays ainsi gouverné. Mais ce ys existe, il est devant mes yeux de l'autre côté Terek. L'on a des nouvelles tous les jours et je is y aller quand je veux; ainsi le doute ne sauit y avoir lieu. J'ai dit plus haut que dans tout Caucase le brigandage était en honneur; ais ici un prince ne peut pas rester tranquilment chez lui plus de huit jours sans se déshorer.

Un *pcheh*, ou prince de la Kabardah, doit donc ler ou chez les Ossètes et les Tchetchentses ù cependant il n'y a rien à prendre), ou de utre côté du Kouban, chez les Tcherkesses, suts de la Porte, ou sur la frontière russe, ou ême chez les princes de sa famille. Lorsqu'il est venu chez lui avec son butin, les *ouork*, ou genshommes, viennent le voir, lui demandant ce i leur convient, et il le leur donne; puis il va ez eux et prend tout ce dont il a besoin pour ntretien de sa maison. Lorsqu'un prince va voler est censé incognito, et ses gentilshommes ne

(1) Parce que les habitans de la *Bohème*, d'origine slave, ppellent *Tchekhes*. KL.

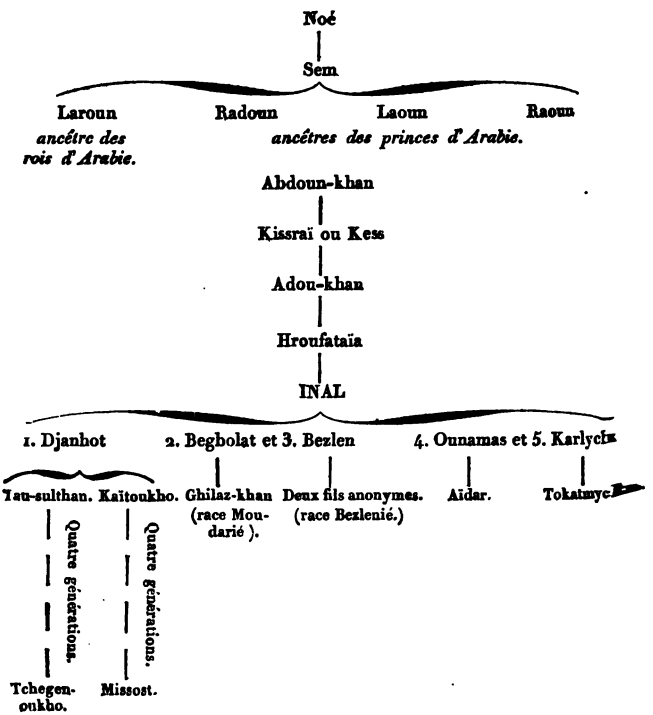
sont pas obligés de le suivre; mais s'il va à la guerre, ses gentilshommes le suivent, et sont obligés de se faire tuer pour lui si l'occasion s'en présente; s'ils ne le faisaient pas, ils seraient déshonorés. Un prince n'a point de paysans, ce sont les gentilshommes qui en ont. Les paysans qui ne sont pas contents de leur maître peuvent le quitter et aller chez un autre gentilhomme. Les gentilshommes qui ne sont point contens de leur prince peuvent aussi aller chez un autre. Les trois états ne se mêlent jamais par des mariages. Les paysans ne peuvent point revêtir la cotte de mailles ni ceindre l'arc et le carquois; ils vont à la guerre dans des chariots, et combattent à pied; manière de faire la guerre de laquelle parle aussi Tacite.

Chaque prince est tellement indépendant, qu'il n'est même point d'usage que les fils obéissent à leurs parens. Cependant les affaires qui intéressent tout le pays sont débattues dans les *Pok*, qui sont des espèces de diètes. Elles sont présidées par le prince ancien ou *Pcheh-Thommadé;* il y a deux chambres, celle des princes et celle des gentilshommes; chacune a ses orateurs; elles s'envoient fréquemment des députations, et tout s'y passe, dit-on, avec beaucoup de dignité. Voilà ce que j'ai pu apprendre sur la constitution des Tcherkesses. Mais ces assemblées n'ont lieu que lorsque la Russie a quelques propositions à faire; car, pour l'intérieur, la véritable constitution est positivement ce que l'on a appelé en Allemagne le *Faust-recht* (le droit du poing).

Quant aux cottes de mailles dont j'ai parlé plus
ut, il faut observer que celles que l'on fait à
sent ne sont pas fort estimées; mais il y en a
nciennes qui sont sans prix; on croit qu'elles
t été fabriquées par de certaines pucelles dont
race s'est perdue, et que l'on appelle *Tahhouts*.
Le 21 novembre. Ce soir j'ai eu la communica-
n d'un document précieux et difficile à avoir;
st la généalogie des princes de la Kabardah.
i consacré trois ou quatre heures à la réduire
arbre généalogique, et j'y ai trouvé beaucoup
justesse et de probabilité.
Le 22 novembre. Aujourd'hui j'ai redessiné et
luminé mon arbre généalogique, et je puis dire
e j'en ai fait une très noble végétation, digne de fi-
rer dans les forêts généalogiques de l'Allemagne.
pendant il faut l'arracher, quelques obscurités
us cachent le pied de cette souche respectable;
is il en est de même dans toutes les familles de
urope. Or donc, la famille des princes de la
bardah commence à *Sem*, fils de Noé, ce qui
: reculé, mais conséquent avec la prétention de
nir d'Arabie, et cette prétention n'a en elle-
me rien d'absurde, car l'on sait positivement
e depuis l'année 800, jusqu'à l'année 1200,
aucoup d'Arabes sont venus à *Bolgar*, à *Madjar*,
Bessarabie et même en *Hongrie*, où ils ont bâti
ville de Pesth; alors on les appelait *Ismaëlites*.
urs descendans existent encore dans la partie
éridionale du Caucase, ou du moins ils y exi-
ient au commencement du siècle, à ce que dit

Cærber. La famille régnante en Kabardah peut donc être venue d'Arabie; mais il n'en est pas moins vrai que le commencement de cette généalogie est douteux, et d'ailleurs déparé par des anachronismes évidens. Cependant nous le donnerons sans y rien changer.

Histoire généalogique des princes de la Kabardah.



Texte. Le prophète *Noé* a eu trois fils; l'aîné de ces fils s'appelait *Sem*; Sem a eu quatre fils : *Laroun*, *Radoun*, *Laoun* et *Raoun*; de Laroun sont venus les khans d'Arabie, et des trois autres sont venus les princes. Ces princes ayant eu beaucoup à souffrir en Arabie, en sont sortis et se sont dispersés en différens pays.

Commentaire. Si nous mettons trois généalogies par siècle, la généalogie nous conduit à l'année 1300, où les princes arabes de Syrie et de Palestine ont eu beaucoup à souffrir de la part des Mongols. Mais ce qui suit n'a point de sens chronologique, ou plutôt c'est une espèce de tic de l'ignorance asiatique, de ne jamais voir Constantinople que gouvernée par *Constantin* comme s'il eût régné pendant dix siècles. De même ils ne voient en Perse que *Nouchirvân*, et en Judée que *Salomon*. La véritable généalogie ne commence qu'à douze générations avant les princes *Dokchoukha* et *Spchimaha*, qui vivent encore et font les délices de la Circassie.

Suite du texte : *Abdoun-khan*, avec un petit nombre de sujets, est venu chez l'empereur Constantin; il y est resté quelque temps; puis il a pris congé, est allé chez le *Kissar* des Romains. Abdoun-khan s'est beaucoup plu chez le Kissar; cependant il a aussi pris congé de lui, et il est venu en Crimée, où il s'est établi sur une

rivière appelée *Kabardah* (1). Là, Abdoun-khan eut un fils qu'il appela *Kissraï* par amitié pour le Kissar des Romains; mais les Tcherkesses l'appelaient *Kess*, ce qui veut dire *sabrez*, en russe, *rubl* (coup). De là ils sont venus sur des bateaux à *Soudjouk-kalah*, et de là, par terre, à l'embouchure du Kouban, qui en est à six heures de marches, au lieu appelé *Kizyl-tach*, ou la pierre rouge; là ils se sont multipliés, et Abdoun-khan y est mort. Après sa mort, son fils *Kess* est devenu calife.

Kess étant mort, son fils *Adou-khan* lui a succédé. Adou-khan étant mort a eu pour successeur son fils *Hroufataïa*, dont le nom veut dire *jambes velues*.

Hroufataia étant mort, son fils *Inal* lui a succédé. Inal fut vaillant, prudent et généreux; sous son règne, beaucoup de peuples sont venus se soumettre et vivre sous ses lois. Il a long-temps régné, et a été fameux dans tout le Caucase et plus loin, et toujours heureux à la guerre. Les habitans de la Kabardah parlent encore tous les jours de lui, et l'on conserve sa croix d'or. Inal a eu trois femmes : de la première il a eu *Djanhot;* de la seconde, *Begbolat* et *Bezlen;* de la troisième, *Ounamas* et *Karlych*, qui lui ont succédé dans la Kabardah.

---

(1) On trouve encore en Crimée les ruines d'un château appelé *Tcherkes-kerman*, et le territoire entre le Katcha et le Belbik, dont la moitié supérieure porte encore le nom de *Kabardah*, a celui de *Tcherkes-tuz*, ou plaine des Tcherkesses. KL.

COMMENTAIRE. Ici j'abandonne mon auteur, pour suivre l'arbre généalogique que j'ai dressé d'après lui, et qui me montre les mêmes choses avec plus de clarté.

Karlych a eu un fils appelé *Toktamych*, qui, ne s'étant pas montré assez courageux, a été dégradé de sa qualité de prince et fait simple gentilhomme. La race d'Ounamas ne va aussi pas plus loin que son fils *Aïdar*. Bezlen a eu deux fils, dont les noms manquent, et qui ont été les auteurs de la race illustre des Bezlenié, qui fleurit sur la rive gauche du Kouban.

Bekbolat ou *Begbolat* a eu un fils appelé *Ghilaz-khan*, auteur de la race *Moudarié*, qui habite dans la petite Kabardah, fort près des frontières russes. Ma généalogie ne traite point de cette famille, mais seulement des descendans de *Djanhot*, fils aîné d'Inal. Djanhot a eu deux fils : *Tau-sulthan*, auteur de la race *Tau-sulthanie*, et *Kaïtoukho*, dont la tige, féconde en héros, fait la gloire de la Petite Kabardah.

Vers la quatrième génération, après Djanhot, on voit un certain *Tcheghenoukho*, ou *Cheghenouko*, qui devait être de la famille ; mais comme sa race est devenue ensuite un objet de haine, la généalogie ne dit point de qui il était fils (1).

---

(1) *Tcheghenoukho* était un prince de la famille des *Bezlenié*. Ceux de ses descendans qui eurent le bonheur de se sauver du massacre général se réfugièrent en Géorgie, se firent chrétiens et reçurent du roi *Vakhtang* des terres en *Kakhéthi*. La famille

Dans la même génération on voit un prince ajouter à son nom celui de *Gheraï*, ce qui montre déjà des rapports avec la Crimée. Ce surnom devient plus fréquent dans la génération suivante. Encore dans la même génération paraît un certain *Missost*, descendu de Kaïtoukho, dont la branche, singulièrement féconde, ombrage glorieusement la Grande Kabardah. Les Russes, qui donnent des surnoms à toutes ces familles, appellent celle-ci les *Sidakou*.

Deux générations après est arrivé le massacre des *Tcheghenoukho*, et ce temps répond au commencement de notre siècle. La généalogie dit simplement que cette famille a été détruite à cause de son orgueil : mais voici ce que la tradition en a conservé. Les chefs de cette famille ne faisaient point asseoir les autres princes devant eux. Ils ne permettaient pas que les chevaux des autres princes fussent abreuvés dans les mêmes rivières, ou du moins au dessus des leurs. Quand ils voulaient se laver les mains, ils ordonnaient à un jeune prince de tenir le bassin. Ils dédaignaient de se rendre aux *Pok*, ou diètes des princes. Or, voici ce qui en arriva. Dans une de ces diètes générales ils furent proscrits. Les juges furent en même temps exécuteurs de l'arrêt qu'ils avaient prononcé. Rien ne transpira jusqu'au moment de l'exécution. Le jour fatal étant arrivé, tous les

---

de ces princes s'appelle en géorgien *Tcherkessi-chwili* ; elle a résidence ordinaire à *Vedjini*. Kl.

princes de la race de Tcheghenouhko furent poignardés avec leurs enfans mâles et les femmes grosses. Cet événement, comme je l'ai observé plus haut, doit être arrivé dans les premières années du XVIII siècle, et l'on en parle encore souvent dans toute la Circassie. C'est une espèce d'époque d'après laquelle les gens de ce temps-là fixaient et comptaient l'année de leur naissance; mais il n'y a plus aujourd'hui personne qui fût (1797) alors au monde.

Voilà ce que j'avais à dire sur l'histoire de la maison régnante en Kabardah (1), à quoi j'ajou-

(1) Voici les renseignemens que j'ai pu recueillir, pendant mon voyage au Caucase, de la bouche des anciens des Tcherkesses, sur l'origine de leur nation, ou, pour mieux dire, sur la généalogie de leurs princes. Leur premier fondateur s'appelait *Arab-khan*; c'est l'*Adou-khan* dans la relation du comte Potocki. C'était un prince de l'Arabie; il quitta ce pays avec un petit nombre de ses adhérens, et vint à *Chantchir*, ville maintenant détruite, et située près d'Anapa, dans le pays des Netchkouadji, et d'où les princes de Temargoï et tous les autres des Tcherkesses prétendent être issus. En effet, on y voit encore des murs et des fossés qui ont environ un demi-mille d'Allemagne de diamètre; ils s'étendent à l'est jusqu'au Psif, et, à l'ouest, jusqu'au Nefil. Cet emplacement a quatre issues, comme un camp romain. Au nord, du côté des marais du Kouban, on voit plusieurs tertres qu'on pourrait prendre pour des fortifications.

Arab-khan eut pour successeur son fils *Khourpataïa*; c'est le *Hroufataïa* du comte Potocki. Celui-ci eut un fils nommé *Inal*, appelé *Nef*, ou le louche. Les princes des deux Kabardes le regardent comme la souche de leur race. Il laissa cinq fils *Tau-sulthan*, *Akhlau*, *Moudar*, *Bezlen* et *Komoukwa*. Chez le

terai encore que le nom de cette province a été singulièrement estropié en France. Louis XIV, dans une lettre de recommandation accordée au père Avril, de la compagnie de Jésus, met entre les autres titres des tsars de Russie : « Seigneurs « de tous les quartiers du Nord, seigneurs d'Ibé- « rie, czar de Cartalinie, Grusinie, ducs de *Caba-* « *din* et ducs des ducs de Circassie et Géorgie. »

Le 23 novembre. L'on m'a montré dans la bibliothèque épiscopale un manuscrit géorgien, qui doit avoir sept cents ans d'antiquité; ce sont les homélies de saint Jean écrites sur vélin. Le caractère ressemble beaucoup à l'arménien; la langue n'a pas changé du tout, à ce que m'a dit l'évêque. Il m'a aussi appris que les Kurdes s'appelaient eux-mêmes *Mar*. Ainsi voilà les *Mares* d'Hérodote

---

comte Potocki ce sont *Djanhot*, *Begbolat*, *Bezlen*, *Ounamas* et *Karlych*. Ils se séparèrent après sa mort, et partagèrent le peuple entre eux.

Tau-sulthan, l'aîné, eut la plus forte partie; c'est de lui que descend la maison des princes du même nom; elle possède encore la partie occidentale de la Petite Kabardah, qui porte, en conséquence, le nom de *Tau-sulthanié* ou *Taltostanié*. Akhlau et Moudar vécurent toujours en bonne intelligence; ils furent les fondateurs des deux familles de princes qui possèdent la partie orientale nommée *Ghilakhsanié*. Bezlen et Komoukwa se séparèrent de leurs frères, mais ils restèrent unis entre eux; c'est d'eux que descendent les princes de la Kabardah proprement dite, ou de la Grande Kabardah, qui, pour ce motif, est aussi appelée *Bezlankéh*.

Telle est la seule généalogie de ces princes; elle ne remonte pas, avec certitude, au delà du seizième siècle. KL.

et de Moïse de Khoréne, qui faisaient partie des Mèdes.

Le 24 novembre. J'ai eu la visite du jeune *Taganov*, fils du commandant de Mozdok. Il y a trois ans qu'il a été enlevé par les Tchetchentses, d'où il n'a pu être racheté qu'au bout de six mois, et voici ce qu'il m'a conté de son aventure. Le régiment où il sert campait à quatre lieues de Mozdok; il eut la permission d'aller voir ses parents, et partit accompagné d'un seul Cosaque. Comme il descendait une certaine colline, à deux lieues d'ici, il entendit partir plusieurs coups de fusil; son Cosaque fut tué, ses chevaux s'effrayèrent et versèrent sa chaise. Au même instant il fut lui-même attaqué, et reçut un coup de sabre sur la tête et un autre sur le bras. Puis on le mit à cheval, puis on traversa la rivière de la manière que je l'ai expliqué ci-dessus. Mais alors, ayant perdu beaucoup de sang, il était à moitié évanoui, et des nageurs furent obligés de le soutenir.

Arrivé au lieu de sa destination, on pansa ses blessures, on lui mit des fers aux pieds et une chaîne au cou. D'ailleurs il était bien traité et bien nourri. Ceux qui le gardaient ne s'asseyaient point devant lui, à moins qu'il ne le leur permît : ces égards provenaient de ce que le jeune homme est de la famille des princes des Nogaï *Kassaï*, très illustre dans le Kouban. On le promenait dans tous les villages tchetchentses, qui étaient chargés tour-à-tour de le garder et de l'entretenir; et cependant le beau sexe, toujours prêt à compatir aux maux

des jeunes gens, adoucissait l'ennui de sa captivité en l'admettant aux coteries les plus intimes, qui sont des espèces de veillées où les jeunes filles travaillent en commun, et filent des laines grossières en même temps que leurs innocentes et autres amours.

Lorsqu'une de ces veillées devait avoir lieu, les jeunes filles députaient d'*autorité* les jeunes gens qui répondaient du prisonnier; alors on lui ôtait ses fers, et on le remettait à ses nouveaux répondans; ceux-ci le conduisaient dans le salon. Là on le plaçait sur des carreaux, puis la maîtresse de la maison venait lui présenter un verre d'eau fraîche. Pendant qu'il buvait, tout le monde restait debout; après qu'il avait bu, il était censé de la société, et la liberté y était d'autant plus grande que le jeune Taganov sait la langue tchetchentse et pouvait prendre part à tous les jeux. Les jeunes gens jouaient de leur guitare à deux cordes, les jeunes filles chantaient, dansaient, et la veillée se prolongeait fort avant dans la nuit.

Le prisonnier s'est aussi trouvé souvent avec des jeunes femmes qui ne se cachaient ni se voilaient devant lui; car là, les femmes vivent dans la maison du mari, mais non pas chez les Tcherkesses: ceux-ci tiendraient à grande honte d'être jamais vus avec leurs femmes; elles ont une maison à part, où le mari ne va que la nuit et à la dérobée. Quant aux hommes tchetchentses (m'a dit Taganov), toujours gais, même lorsqu'ils manquent de tout, mais sujets à se livrer à d'extrêmes

emportemens à la moindre occasion, surtout lorsque l'un d'eux veut affecter quelque supériorité sur les autres, ce qui n'empêche point qu'ils ne se conforment volontiers aux distinctions établies chez les autres peuples, ainsi que je l'ai vu à Kizliar. Il y a même des villages tchetchentses soumis aux princes koumuk, et d'autres qui ont des princes. Il n'est question ici que des Tchetchentses indépendans, qu'il est impossible de soumettre, parce qu'ils abandonnent leurs villages dès qu'il y a invasion, et vont vivre dans les bois et les rochers.

Notre prisonnier avait ainsi passé cinq mois dans une assez douce captivité, lorsque tout-à-coup les Tchetchentses le mirent à cheval, le firent passer de hautes montagnes, et le conduisirent dans le pays de *Lesghi-Andi* (1). Là il trouva

(1) Les *Andi*, ou *Andalal*, sont une peuplade lesghi d'environ 800 familles; elle parle un dialecte particulier de la langue lesghi, lequel diffère considérablement de celui des Avar, mais qui est aussi celui des *Bogos* et des *Tindi*. Le district qu'occupent les Andi est situé sur une forte rivière qui vient du sud-ouest et se jette, au-dessous de K'houndzakh, dans la gauche de l'Atala du Koï-sou. Ses frontières sont à l'est Avar et Tsoudakhara; c'est le Koï-sou qui le sépare du dernier; au sud Avar et Bogos; à l'ouest la rivière Ak-tach ou Kazba fait la frontière avec Tindi, et au nord est la tribu de Bourtounèh qu'on range aussi avec les Andi. Ceux-ci dépendent en quelque sorte des princes koumuk de Iakhsaï, et leur paient un tribut. Ils donnent également au khan des Avar un mouton de chaque famille. Le village principal est *Andi* ou *Kouanal*, près duquel sont des sources salines, ainsi que dans le voisinage de

à peu près les mêmes mœurs que chez les Tchetchentses. Pour les femmes un costume différent, encore moins de réserve, enfin des maisons mieux bâties et garnies, mais une extraordinaire pénurie de tout ce qui s'appelle nourriture.

Ensuite on a conduit le prisonnier dans les contrées encore plus méridionales; mais n'ayant pu bien éclaircir cette partie de son itinéraire, j'aime mieux la supprimer tout-à-fait. Quoi qu'il en soit, des menaces de représailles obligèrent les Tchetchentses à le rendre.

Le jeune Taganov fut rendu à sa famille, et telle est son histoire assez romantique. J'en entendais parler depuis long-temps, mais diversement, et voilà pourquoi j'ai été charmé de la lui entendre conter lui-même; ainsi, dans tout mon récit, ce sont ses propres paroles que l'on a entendues.

Le 25 novembre. Je disais ce soir à l'évêque Cajus qu'il me semblait bien probable que les Ossètes, proprement appelés *Osses*, étaient les *Ossi-*

Kamkhida, de *Bounoub* et de *Bot'liki*. Les autres villages s'appellent *Agatlé*, *Rikouna*, *Gonkha*, *Achele*, *Siloda*, *Obok*, *Bourtouna*, *Teletla*, *Gogol* et *Toumouda*. Les Andi vendent leur sel aux peuplades voisines, et les Dido le cherchent chez eux, en donnant une mesure de froment pour une pareille de sel. Les Andi sont mahométans de la secte des Sounni. Leur pays est assez fertile et produit du blé et du vin. Ils ont aussi des bestiaux, et fabriquent, de la laine des brebis, du drap et des manteaux de feutre; qui, étant imperméables, sont très recherchés. KL.

liens de Ptolémée, placés sur le Don; d'autant plus que dans la langue des Osses *don* voulait dire eau, rivière. L'évêque me répondit que je ne lui apprenais rien de nouveau, et que c'était une chose reconnue chez les Géorgiens, que les Osses avaient autrefois habité au nord des montagnes où ils sont aujourd'hui, et qu'ils étaient venus du Don chassés par les Khazar (1). Ensuite l'évêque Cajus me dit beaucoup de choses intéressantes sur les *Albaniens* et les *Outiens;* en général chaque mot qu'il me dit me semble éclaircir l'horizon de mes recherches; aussi, je ne manque point de passer toutes les soirées avec lui. J'y ai aussi commencé un vocabulaire ossète avec un individu de cette nation qui parle russe et géorgien, et sous la présidence de l'évêque, qui parle cette langue, dans laquelle il a fait faire un catéchisme qui va être imprimé à Moscou (2). La langue ossète ne présente point les mêmes difficultés que le tcherkesse; au contraire, tous les sons y sont distincts et faciles à rendre avec notre alphabet.

Quant au vocabulaire tcherkesse, je l'écris sous la dictée du capitaine Vilkovski, Polonais d'ori-

---

(1) Un ouvrage géographique géorgien, dont j'ai fait des extraits durant mon séjour à Tiflis, dit que ce fut l'invasion de *Batou-khan* qui força les Ossètes de se retirer dans les montagnes du Caucase. Kl.

(2) Il y a paru en 1798. C'est un petit volume in-8; j'en ai donné des extraits dans le second tome de mon *Voyage au mont Caucase*, page 461, 468. Kl.

gine, mais né sur la ligne d'une mère tcherkesse, et qui a passé quinze ans en Circassie en qualité d'interprète. J'aurais pu l'écrire sous la dictée d'un Tcherkesse; mais ils sont tout-à-fait inintelligibles. Les Lesghi le sont aussi, mais c'est dans un autre genre; ils caquètent comme des canards, et les Tcherkesses gazouillent et mouillent toutes les lettres.

Le 26 novembre. Aujourd'hui je dirai quelque chose du *Choupchouoa*, dont j'entendis parler depuis long-temps, sans pouvoir bien comprendre ce que cela pouvait être; or donc comprenne qui pourra.

Vers les premiers jours de septembre, chaque prince tcherkesse quitte sa maison, se retire sur quelque montagne ou dans le fond d'une forêt, et il y bâtit une hutte de branchages. Ses gentilshommes affidés le suivent; mais personne de la famille n'ose en approcher, pas même un frère. Là tout le monde est masqué; c'est-à-dire qu'on a le visage voilé et qu'on ne parle point tcherkesse, mais un certain jargon qui s'appelle *chakobza* (1). Là se rendent les amis secrets du prince qui ont volé et rapiné avec lui, de quelque nation qu'ils soient, Misdjéghi, Ossète etc.; ils viennent aussi masqués, par la raison qu'ils pourraient rencontrer des gens avec lesquels ils seraient en rapport de vengeance et qui les assassineraient. Le prince

(1) Voyez ce que j'en ai dit dans mon *Voyage au Mont Caucase*, vol. 1, pag. 381. Kl.

seul les connaît tous, et il est le centre de tous les mystères. Cette mascarade dure six semaines, pendant lesquelles des petites bandes de masques se détachent pour aller voler dans les environs, et comme tout le monde est sur ses gardes, il y a nombre de tués et blessés, et même des princes, parce qu'ils ne se nomment point, sans quoi on les épargnerait. Je sais déjà plusieurs mots du jargon *chakobza*, et je compte compléter mon dictionnaire à Géorgievsk, où l'on m'a indiqué quelqu'un qui en a la clef.

Dans le dialogue de *Lucien*, intitulé *les Scythes, ou de l'Amitié*, il y a des choses qui ont un rapport évident avec cet usage tcherkese, et je suis bien fâché de n'avoir point mon Lucien avec moi.

Le 27 novembre. Depuis que je suis ici le temps a été toujours fort doux, mais lourd et brumeux. Ce matin, pour la première fois, une petite gelée d'automne a éclairci l'atmosphère, et lorsque l'on a ouvert les volets, le Causase, que je n'avais pas même aperçu, m'a paru, comme on dit, tout-à-fait sur mon nez. Alors je suis allé sur le rempart, et j'ai vu toute la chaîne, depuis le mont *Mqinwâre*, appelé par les Russes *Kazibeg*, jusqu'à l'*Elbrouz*. J'ai été prendre mes crayons, et j'ai achevé, en deux heures de temps, un dessin d'une ressemblance frappante, et sur une échelle considérable, car j'ai employé neuf grandes feuilles de papier de Hollande. Le soleil se levait au-dessus du Mqinware, qu'il laissait dans l'ombre ; mais l'autre moitié de la chaîne brillante de glace,

et hachée et facettée, réfléchissait la lumière avec un éclat que l'œil avait peine à soutenir.

Les Grecs n'allaient point faire le tour des glaciers de *Grindelwald* et de *Chamouni*. Ils n'avaient vu que leurs taupinières de *Parnasse* et d'*Olympe*. Ceux d'entre eux qui venaient au Phase et à Dioscourias, devaient sans doute être frappés d'un si grand spectacle, et facilement adopter les opinions des Orientaux, qui y plaçaient la scène de leurs récits mythologiques.

Zoroastre parlant du mauvais génie *Ahriman* dit: « Il s'élance de dessus le sommet du *Boruz* et son « corps étendu sur l'abîme semble un pont jeté « entre les mondes. » Je ne connais rien dans Milton de plus beau que cette image; mais dans le Zend-Avesta elle se trouve mêlée de tant d'inepties, qu'il me semble évident que cet ouvrage a, pour ainsi dire, été édifié par les détours sur les débris de celui de Zoroastre.

Un certain Cléanthe, qui a écrit une Théomachie que nous n'avons plus, dit que le nom de Caucase était celui d'un berger tué par Saturne déguisé en crocodile; mais, ne lui en déplaise, ce nom doit être prononcé *Koh-Kâf*, et les Persans le prononcent ainsi. Dans leur langue il veut dire *Montagne de Kâf*. Or la montagne de Kâf qui entoure la terre, et qui est habitée par l'oiseau Anka, est connue chez eux de toute antiquité. Je reprendrai ailleurs l'histoire de l'Elbrouz.

Le soleil se couchant derrière la chaîne me l'a fait voir tout entière, et pour ainsi dire en sil-

houette; alors elle m'a paru comme une crête prodigieuse, hérissée d'une infinité de dents que l'on n'apercevait point lorsque le soleil donnait dessus. Les Alpes ne sont point ainsi découpées, et ne se présentent point de cette manière de quelque côté qu'on les regarde.

CHAPITRE XII.

Voyage de Mozdok à Ghéorgievsk.

Iekaterinograd. — Ancien tombeau ou tumulus. — Mirian, fils du roi Irakli de la Géorgie. — Représailles contre les brigands tcherkesses. — Vengeance d'un Ingouch. — Visite chez le prince Chabas-Gheraï Koudenat. — Habitations et villages des Tcherkesses. — Aissoury, peuple qui rend un culte à Satan. — Albaniens. — Fausse alarme. — Soldatskaïa stanitsa. — Brouillards épais. — Existence des Alains dans le Caucase. — Statue curieuse sur le bord de la rivière Ietoka.

Le premier décembre à *Iekaterinograd* (1).

C'est ici l'ancien quartier-général et la ci-devant capitale de ce qu'on appelait alors le gouvernement du Caucase, l'on y voit déjà des ruines prématurées, ainsi qu'il arrive souvent à ces nouveaux établissemens, que l'on est forcé d'abandonner, faute d'avoir tout bien examiné d'avance. De Moz-

(1) *Iekaterinograd*, ainsi nommée en honneur de l'impératrice *Catherine II* (en russe *Iekaterina*), est la première forteresse de la *Ligne du Terek*, à l'ouest. Elle fut établie, en 1777, sur la gauche du Malka, douze verst au-dessus de son embouchure dans le Terek. Quelques werstes au-dessus de cette ville se jette le *Kara-Terek* (Terek noir), dans la droite du Malka. Kl.

dok ici, j'ai vu des *moghila* en petit nombre, mais grandes et remarquables dans leurs genre. J'en ai observé une que l'on avait défaite ; elle n'était point construite avec la terre environnante, mais avec du galet ou cailloutage de la rivière. Les débris couvraient une place circulaire de deux cent quarante pas de circonférence ; je n'ai pu savoir si l'on y avait trouvé quelque chose. Je suis ici reçu et hébergé par le tsarevitch *Mirian*, fils du roi de Géorgie (1), et major-général au service de Russie. Le jeune prince connaît très bien les langues et l'histoire de l'Asie.

Le 7 décembre. Cette nuit il y a eu une alarme, parce que des voleurs tcherkesses sont venus tout près de la ville et ont enlevé deux chevaux. Ensuite nous nous sommes mis en gala pour la Saint-Nicolas. Pendant le dîner on a dit que des Ossètes voulaient passer, quoiqu'ils n'eussent pas de passeports. Comme cela paraissait suspect, un prince tcherkesse, qui était du nombre des convives, nous dit avec beaucoup de naïveté, qu'il connaissait parfaitement tous les voleurs de sa patrie et leurs chevaux, et qu'il n'y avait qu'à les lui montrer pour qu'il dît ce qui en était. L'on croit généralement ici qu'il est impossible de corriger les Tcherkesses de leur goût pour le brigandage.

---

(2) C'est le quatrième fils du roi *Irakli*, plus connu en Europe sous le nom du *tsar Heraclius*. Son épouse, et la mère de Mirian, était la reine *Daria*, fille du Dadian de la Mingrélie. Kl.

Cependant j'ai appris hier que les Cosaques *Zaporoviens* avaient tenté à cet égard une expérience qui avait assez bien réussi. Ayant attrapé un prince qui volait des chevaux chez eux, ils lui ont donné deux cents coups de bâton sur la plante des pieds, après quoi ils l'ont remis à cheval, et l'ont renvoyé chez lui avec une exhortation assez respectueuse, de ne plus voler leurs chevaux et d'en détourner les princes de sa famille. Tout le pays des Tcherkesses fut révolté de cette violence faite à la personne d'un prince, et voulut y intéresser les puissances; mais les Zaporoviens se tirèrent d'affaire par une distinction assez subtile. Ils dirent qu'ils avaient rossé le voleur et non pas le prince, et que, pour le prince, ils l'avaient renvoyé chez lui très honorablement. Il y a peut-être trop de scotisme dans ce *distinguo* zaporovien; mais on assure que depuis lors les terres du bas Kouban ont joui d'une parfaite tranquillité. Il paraît donc que ce moyen a réussi aux Zaporoviens, mais il faut observer qu'on les considère dans le Caucase comme d'aimables roués à qui tout passe, et le moyen qu'ils ont employé pourrait aussi réussir fort mal. J'ai appris une anecdote qui le prouve avec assez d'évidence. Comme le régiment d'infanterie de Moscou avait établi une arrière-garde à cette entrée de la Géorgie où était autrefois la forteresse de *Wlady-Kavkas* (1), un grenadier s'avança, je ne sais pour

(1) Cette forteresse, dont le nom signifie *gouverne le Caucase*, fut établie, en 1785, à quelque distance de la droite

quelle raison, à quelque cent pas du camp. Un coup de fusil partit de derrière les rochers, le grenadier fut tué sur la place, au même instant on vit paraître un Ingouch qui lui coupa les deux oreilles et se perdit dans les rochers avant qu'on pût l'atteindre. Or, voici l'histoire de ce féroce assassin. Lorsque les Russes occupaient la forteresse de *Wlady-Kavkas*, son frère avait l'habitude de voler dans les environs. Il fut pris, on le fit passer par les verges, après quoi il fut lâché, se traîna comme il put dans ses montagnes et mourut des suites de son supplice. Alors le frère qui restait se mit en campagne tout seul armé de son fusil, inspiré par la vengeance.

Il passait les jours et les nuits à ramper de rocher en rocher, attendant et choisissant sa victime. Enfin un jeune officier sortit inconsidérément de la place, l'Ingouch tira son coup de fusil, le tua, lui coupa les oreilles et alla les porter sur le tombeau de son frère, avec les cérémonies païennes d'usage en pareille occasion; après quoi il se remit en campagne, et le grenadier en question a fait sa dix-huitième victime, dont trois officiers. Sur quoi j'observai que les peuples du Caucase ont sur les *mânes* précisément les mêmes idées

---

du Terek, et à l'endroit où ce fleuve quitte les montagnes et entre dans la plaine de la Petite Kabardah. Elle fut abandonnée plus tard, mais rétablie en 1801, elle existe encore. Les montagnards l'appellent *Terek-kalla*, ou forteresse du Terek. KL.

obscures et vagues qu'avaient les anciens. C'est aux mânes qu'ils sacrifient ; de plus la vengeance y est mise à la tête de toutes les vertus cardinales, et l'on ne peut nier que la vengeance pour un autre, ne soit le sentiment le plus directement opposé à l'égoïsme.

Demain je ferai une excursion en Kabardah, à savoir une visite à *Chabas-Gheraï* de l'illustre famille des *Koudenat*, lesquels ne sont pas princes proscrits ; car trois familles réunies peuvent proscrire un prince : et il ne peut point trouver d'asile chez un autre prince : il faut qu'il aille chez le chef de la famille de *Koudenat*, ou de celle d'*Ansorle*. Il y est en sûreté, et pendant ce temps-là on tâche d'arranger l'affaire. Telles sont les lois de la Kabardah.

Le 8 décembre. Je suis parti de Iekaterinograd vers les onze heures du matin, et suis venu à *Prokhladnoi*, où m'attendait une brillante escorte de Cosaques de l'Oural avec *Ismaïl*, fils de ***, qui était venu à ma rencontre ; nous passâmes le *Malk*, et entrâmes dans un step qui nous semblait à perte de vue, parce que les montagnes étaient couvertes par des amas de nuages ; bientôt après nous arrivâmes à un village tcherkesse, qui ne ressemble point à ceux des Tchetchentses, ou des Koumuk.

Les habitations des Tcherkesses ne sont pas proprement des maisons ; ce sont plutôt de grandes corbeilles faites de branches soigneusement entrelacées, toutes bien crépies en terre glaise, et couvertes d'un toit de roseaux. Le coup d'œil géné-

ral en est agréable; il y a des alignemens, des enclos, des recherches de propreté, et des pavillons séparés consacrés à l'hospitalité, c'est-à-dire à loger des voyageurs. Un tel village ne reste pas dans le même endroit plus de quatre ou cinq ans. Alors les princes se sont brouillés avec leurs voisins, ou bien ils ont formé de nouvelles liaisons, et ils vont planter le piquet ailleurs, car la terre appartient à la nation en général. Cette manière d'être nomade était autrefois commune à presque tous les peuples barbares, et les historiens n'ont pu s'en former de justes idées, faute d'en avoir eu des exemples sous les yeux; mais les véritables Nomades étaient les *Hamaxobiens* ou *Oikophorountes*; c'est-à-dire qui portaient leurs maisons avec eux sur des chariots, et les anciens les ont toujours soigneusement distingués d'avec les *Skenites*, qui vivaient sous des tentes.

Nous traversâmes tout le village et nous arrivâmes chez le maître, qui me reçut à la porte de sa maison, c'était un vieillard à barbe blanche de la figure la plus pittoresquement vénérable qu'il soit possible d'imaginer. Son habit était très magnifique. Un large et riche cimeterre était attaché sur le devant de sa ceinture, absolument comme dans l'ancien costume de nos rois de tragédies; enfin il tenait un véritable sceptre dans sa main droite; ce qui me fit un extrême plaisir, parce que je crus être et j'étais effectivement chez un descendant et successeur des anciens *Skeptouches* ou porte-sceptres, qui gouvernaient les Sarmates du Da-

nube, aussi bien que ceux du Caucase, ainsi que nous le voyons dans Strabon et Tacite.

Le vieux *Chabas* nous fit entrer dans sa petite maison, qui était tapissée en nattes et d'une propreté singulière. Il me parla des professeurs *Lowitz* et *Guldenstædt*, et de plusieurs autres voyageurs qu'il avait accompagnés dans leurs courses, et il m'indiqua une statue couverte d'inscriptions sur la rivière *Ietoka*. Tout ce qu'il m'en a dit a singulièrement piqué ma curiosité, et lorsque je serai à Ghéorghievsk, je ne manquerai pas d'en faire le but de ma première excursion. Je ne voulus pas abuser des poumons du bon vieillard, et je demandai à voir la princesse (c'est le titre qu'on donne à son épouse), nous passâmes dans son pavillon, et nous la trouvâmes tenant cercle; il y avait auprès d'elle un personnage à turban rouge que je jugeai devoir être le mollah, et quelques demoiselles suivantes, fort jeunes. La princesse elle-même pouvait avoir soixante ans, mais sa taille était encore d'une finesse remarquable, c'est-à-dire qu'on la remarquerait ailleurs, mais chez les Tcherkesses cet avantage est général, et il n'y a presque point d'exception. Ma visite ne fut pas longue, en sortant j'entrevis dans un pavillon prochain de jeunes personnes très belles et très bien mises. On me dit que l'une d'elles était la femme d'Ismaïl. Nous remontâmes à cheval; le vieillard et son fils nous accompagnèrent jusques à leurs frontières et nous fûmes de retour à Iekaterinograd avant la fin du jour.

Le 9 décembre. Aujourd'hui le tsarevitch eut la complaisance de m'expliquer quelques passages du *K'harthlis tsovreba*, c'est-à-dire *la Vie de la Géorgie*, ou de l'histoire de Géorgie écrite vers le milieu du siècle par le tsarevitch *Vakhouchta*. J'appris à cette occasion l'existence d'un peuple appelé *Aissory* (1) qui habite au sud de l'Arménie, et, d'après ce que l'on m'a dit de leur religion, je suppose que ce doit être un reste de manichéïsme. Ils rendent une sorte de culte à Satan, sous prétexte que Dieu n'est que brouillé avec lui et qu'il peut rentrer en grace d'un moment à l'autre. Cette petite découverte m'a fait un véritable plaisir. Cependant la joie que j'en ai eue n'approche point de celle que j'ai éprouvée, il y a quelque jours, en retrouvant l'histoire positive et l'existence des *Albaniens* sur la mer Caspienne, dont la trace se perdait au cinquième siècle de notre ère, sans que personne en ait oncques reparlé depuis; mais je les tiens et ils existent.

Des voyageurs ont été attaqués près d'ici par les Tchetchentses; l'un d'eux a été enlevé, et l'on croit qu'il y a eu un tchetchentse de tué. Tout le monde est en l'air pour courir après les brigands et leur couper la retraite, mais je doute que l'on réussisse.

Le 10. Le voyageur perdu s'est retrouvé. C'est un osséte baptisé qui ne parle que sa langue et un

(1) Vraisemblablement des *Assyriens*. KL.

peu de géorgien. Il dit qu'après avoir tiré son coup de fusil, et tué ou fort blessé son homme, il s'est jeté dans un ravin, que les voleurs l'ont cherché, mais que, ne l'ayant pas trouvé, ils ne se sont plus occupés qu'à emporter leur camarade maltraité. L'on a suivi les traces des chevaux jusques à un terrain marécageux, où on les a perdues. Les connaisseurs prétendent qu'il y a du louche dans toute cette affaire.

Le 11 décembre. De Iekaterinograd le chemin passe sur des hauteurs, desquelles on découvre toute la plaine de la Kabardah avec plusieurs villages tcherkesses. Et c'est ainsi qu'on arrive à la stanitsa *Soldatskaïa*, que l'on m'avait beaucoup recommandée, parce que le mont Elbrouz s'y présente à merveille; mais je n'ai aperçu ni lui ni aucune partie de la chaîne depuis mon départ de Mozdok; car il a fait un temps particulier à ce pays-ci, et que je n'ai point vu ailleurs. Ce ne sont pas des brouillards, mais des nuages suspendus à une très petite distance de la terre. Les anciens en avaient déjà fait l'observation.

A cette stanitsa j'ai quitté l'extrême frontière pour rentrer dans le step, où j'ai voyagé jusque fort avant dans la nuit, qui était très noire. Les lumières de la maison du commandant-général nous ont servi de fanal et nous nous sommes dirigés dessus; sans cela nous n'aurions pas trouvé le chemin.

Le 15 décembre. J'ai trouvé à la chancellerie

tcherkesse des preuves de l'existence des *Alains*(1), qui sont aujourd'hui réduits à un millier d'ames. Si l'on pouvait communiquer avec ce reste de peuple et savoir la langue qu'il parle, l'on aurait sans doute la solution d'un grand problème historique; j'y ferai ce que je pourrai. C'est ici qu'un mot de la cour me fût venu bien à point. Mais ce mot je ne l'ai pas, quelques peines que je me sois données à Moscou pour l'obtenir. Il faudra donc s'en passer.

Cependant voici bien huit mois que je parcours ces déserts sans qu'il y ait eu un seul jour dont je n'aie employé la plus grande partie à dessiner, écrire, faire des cartes pour la géographie ancienne, ou comparer entre eux des dialectes barbares, et tout cela en dépit des saisons et des nuées d'insectes de tout genre qui infestaient mon papier et ma personne. Je sens que mon esprit et mon corps ont besoin de repos, et je me propose de le goûter pendant un couple de mois dans la société du comte *Goudowitch*, qui m'accueille avec toute la grace possible. Je ne veux pourtant pas que mon hiver soit entièrement perdu pour l'accroissement des matériaux historiques, et je vais dépouiller mes auteurs de tout ce qui a rapport aux Scythes Skolotes, et aux Cimériens. Cette occupation pourra bien se prolonger jusques au printemps, qui est hâtif dans ces contrées; après quoi je reprendrai mes travaux.

---

(1) Voyez ce qui a été dit sur ce point aux pages 106 et 146.

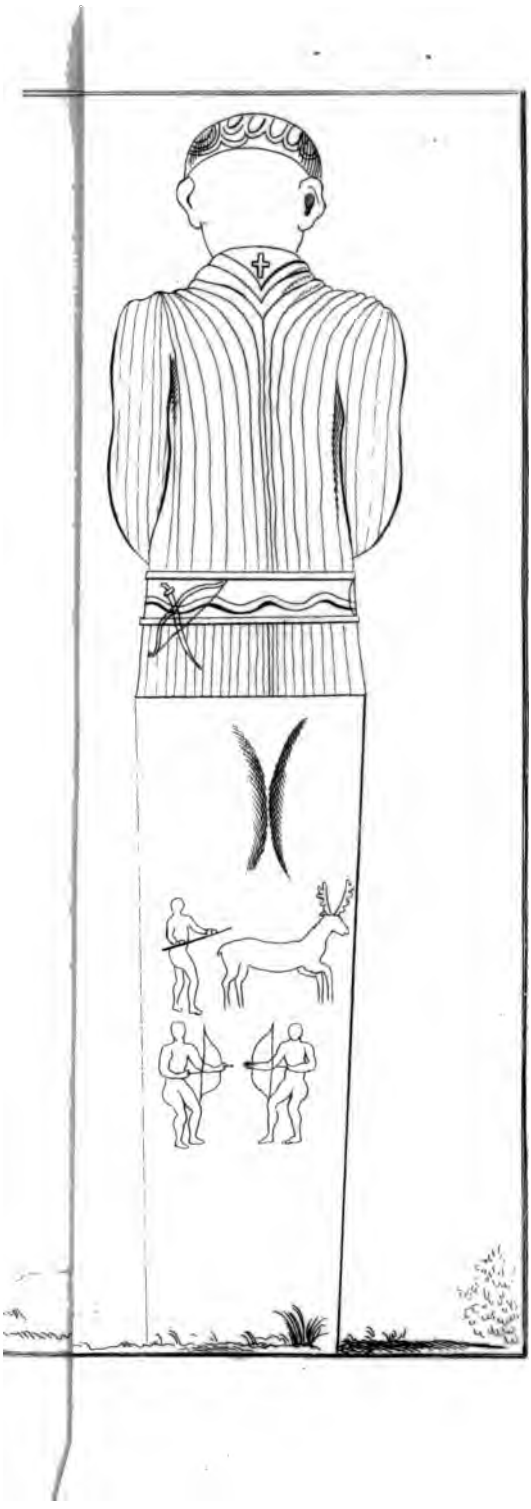
Le 1 janvier 1798. La Gazette des Deux-Ponts m'a donné des nouvelles du ci-devant abbé *de Beauchamp*, que j'ai connu autrefois à Malte, lorsqu'il allait s'établir à Bagdad, et que je partais pour faire mon premier voyage d'Afrique. Il vient de rectifier la géographie de l'Asie mineure; sans doute il a un *firman*, et je n'ai pu avoir un *oukaze* (1).

Dans le dernier jour de février le temps devint très beau; j'en profitai pour faire quelques excursions dans le voisinage de Ghéorghievsk. J'ai été deux fois sur les bords du *Ietoka* pour dessiner (2) la statue dont le vieux Chabas m'avait indiqué l'existence. Les Tcherkesses lui donnent le nom de *Douka-beg*; elle est placée sur une hauteur de la droite de la rivière, près d'une source limpide, et dans un site agréable. Elle représente un homme armé à la tcherkesse, et peut avoir quatorze à quinze pieds de hauteur; l'inscription est en caractères grecs mêlés de lettres esclavones. La pierre est schisteuse et de couleur grise foncée. Les Abazes et les Tcherkesses n'ont aucune tradition de son origine. Le nom de *Douka-beg* pourrait faire penser aux Génois établis en Crimée, cependant la langue de l'inscription n'est pas italienne.

---

(1) Il faut se rappeler que le comte Potocki écrivit sous le règne de *Paul* 1er de glorieuse mémoire. KL.

(2) Le dessin du comte Potocki ne se trouve pas avec le manuscrit de son ouvrage; je donne donc la figure de la statue d'après celui fait par Guldenstædt en 1773. KL.



CHAPITRE XIII.

Voyage à Madjari.

Description du Caucase par Reineggs. — Kalmuks Kiret. — Colonistes arméniens et géorgiens sur les bords du Kouma. — Ruines de Madjari. — Vladimirovka. — Petit Madjari. — Burgund-Madjar. — Vignobles. — Haras du général Saveliev. — Djan ali, ak-sakal des Nogaï. — Notions sur les Turcomans. — Kara-kalpak. — Voyage d'Ahmed chez les Iemoud. — Autres tribus turcomanes. — Chanteur. — Ermite dans le désert. — Labyrinthe d'eau dans les steps. — Description du saïgak. — Kolos de Strabon. — Jugement sur le voyage de Reineggs. — Voyage du major Blankennagel à Khiva.

Kassaï (1), le 7 mars 1798.

Après un hiver assez constant, le printemps paraît s'être décidé, et, comme disaient les Grecs, le souffle du dieu Pan a réchauffé la nature. Impatient de respirer son haleine bienfaisante, j'ai quitté les recherches, les compilations, les commentaires, les scolies, les traductions, et je me

(1) Le nom de cet endroit ne se trouve indiqué sur aucune carte. Je suppose que c'était un aoul ou campement des *Nogaï-Kassaï* (Voyez page 228, note 3), dont une partie fut transplantée avec les *Naurouz* près du Kouma supérieur, entre les ruisseaux *Tanlyk* et *Psémouka*. Kl.

suis mis en route. Je fais ce voyage avec le général Saveliev. Nous lirons ensemble la relation de *Reineggs*. (1) — Le général *Verovkin*, qui est aussi avec nous, possède une traduction russe du même ouvrage, faite sous les yeux de l'auteur. Elle est manuscrite et diffère, à quelques égards, de l'im-

---

(1) *Jacques Reineggs* était le fils d'un barbier d'Eisleben en Saxe, nommé *Ehlich*. Ce ne fut qu'après être sorti de l'Allemagne qu'il prit le nom de *Reineggs*. Né en 1744, il partit à l'âge de dix-huit ans pour Leipzig, en qualité de garçon barbier, étudia la médecine et la chimie; puis, ayant fait des dettes, disparut dans un état assez pauvre. Au bout de quelque temps on le vit revenir ayant tout en abondance; après un court séjour il repartit et joua la comédie à Vienne. Après plusieurs aventures peu honorables, il lia connaissance avec un comte hongrois nommé *Kohary*, qui le prit avec lui dans le Levant. Il visita, avec son protecteur, Smyrne et Constantinople, traversa l'Asie mineure, et vint par l'Arménie à Tiflis. Dans cette ville mourut le comte Kohary, et Reineggs s'appropria tous les effets qu'il laissa. Cet aventurier a composé une espèce d'autobiographie dans laquelle il se vante d'une foule de choses qui ne sont pas vraies; p. e. d'avoir perfectionné en Géorgie la fabrication de la poudre et la fonte de canons, d'avoir établi une imprimerie à Tiflis, etc.; le fait est qu'il fut chargé par le roi Héraclius de faire des essais de la fonte des minerais de Somkhéthi et d'autres provinces, et de l'établissement d'une verrerie. Il fit, à Tiflis, le médecin, mais n'ayant pas pu sauver la vie d'un aventurier persan, qui s'était empoisonné avec de l'opium, il fut maltraité par le roi, quitta Tiflis et se rendit en Russie. Il sut bientôt gagner la confiance du prince Potemkin, auquel il fit accroire que la Géorgie et tout le Caucase méridional étaient extrêmement riches en mines d'or et d'argent. Potemkin goûta ses proposi-

primé allemand. Ce dernier, il faut le dire, aura grand besoin d'amendemens, et la carte que l'on y a jointe n'a qu'une légère ressemblance avec les pays qu'elle devrait représenter.

Le 8 mars à *Pokoïnoe.*

Nous sommes arrivés sur les quatre heures à la horde des *Kiret;* ce sont des Kalmuks qui, mécontens du prince qu'ils avaient alors, ont passé le Kouban, il y a plus de soixante ans, pour embrasser la religion mahométane. Ils ont ensuite suivi les Nogaï jusque sur les bords du Dniéstr et du Danube. Mais après les grandes pertes que cette nation a faites, et les cessions de territoire auxquelles on a forcé l'empire ottoman, les *Kiret* sont revenus dans leur ancien step, où ils gardent une sorte d'incognito, évitant également le voisinage des Nogaï et des Kalmuks et celui des villages Russes. Ils viennent de planter le piquet auprès des colons de Madjari, dont le vin les attire avec un charme irrésistible. — Comme nous sommes précisément du jour du Baïram, il était fête chez ce peuple renégat, et nous avons vu des groupes de femmes

---

tions, qui avaient pour but de soumettre la Géorgie au sceptre russe. Reineggs traversa cinq fois le Caucase avec des missions russes, et hâta, en 1783, la soumission d'Héraclius au sceptre de Catherine. Il fut nommé directeur de l'institution des élèves en chirurgie, et secrétaire perpétuel du collége impérial de médecine. Il mourut en 1793. Sa *Description du Caucase* fut publiée par un éditeur ignorant, d'après un brouillon qu'on avait trouvé après sa mort. C'est un ouvrage rempli de fautes grossières. KL.

habillées de couleurs fort vives, mais comme nous en étions séparés par des marais, nous avons continué notre route, et sommes arrivés en une demi-heure à la nouvelle colonie. L'emplacement qu'elle occupe était destiné aux Arméniens nouvellement venus de Chirvân. Ceux-ci n'en ont point voulu. Alors des Arméniens et Géorgiens de Kizliar, mécontens de leur municipalité, se sont déterminés à profiter des offres du gouvernement. Le nombre des familles est de trente qui habitent sous terre, en attendant des maisons; mais on bâtit à force. Les habitans n'ont pas tardé à nous entourer, et comme je témoignai avoir grand'faim, on nous conduisit dans une hutte souterraine, spacieuse et très propre, où l'on nous présenta un goûter assez splendide, composé d'olives, de fruits secs, et d'une certaine espèce de pain qu'ils appellent *lavach*. Il est aussi plat qu'une grosse serviette et peut se plier de même; le goût en est excellent. Le vin qu'on nous servit était aussi très bon; et si c'est celui qu'ils vendent aux Kiret, je ne suis pas surpris qu'il les apprivoise. Ainsi, dans l'enfance des nations, les familles errantes se rassemblaient autour de celui qui pressait les grappes, qui soufflait en mesure dans les roseaux, enfin autour de tel autre inventeur qui leur procurait une jouissance nouvelle. Je ferai observer à ce sujet que la vigne sauvage croît en abondance sur les bords du Terek et du Kouban, et que l'on en a tiré un très bon vin. Je crois même que celui des Arméniens était de cette espèce.

Je ne puis exprimer à quel point j'ai été frappé de l'air d'activité et d'hilarité qui animait les physionomies, le langage et l'action de ces cultivateurs, lorsque je songeais aux mines hâves, soucieuses et mystérieuses de leurs compatriotes de Kizliar. Mais c'est que les autres possèdent, et que ceux-ci espèrent, ce qui est bien une autre jouissance que de jouir réellement. Ils m'ont raconté que les riches de Kizliar avaient accaparé toutes les terres des environs de la ville, et que les pauvres n'y pouvaient parvenir à aucune possession, mais qu'enfin ils allaient travailler pour eux-mêmes, et ils voyaient déjà en imagination leurs vignes futures et leurs jardins à venir. Ces bonnes gens étaient fort contens de leurs voisins nomades, mais ils se plaignaient des paysans russes d'un village qui est de l'autre côté de la Kouma. Comme ils se sont engagés à ne point toucher aux *ruines de Madjari* (1), ils veillent à leur conservation ; et derniè-

(1) Le premier auteur qui a parlé des ruines de *Madjari* a été le colonel *Gœrber*, qui avait fait la guerre en Perse sous Pierre-le-Grand ; c'est aussi lui qui a débité le premier l'opinion que les Hongrois étaient venus de Madjar ; cette assertion a été répétée par plusieurs auteurs qui ont eu occasion de parler de ces ruines : Tantôt c'était « la ville détruite des Ma-« gyiars, d'où les Hongrois sont sortis ; » tantôt *Madjari* était bâti par les Hongrois dans le temps que ce peuple occupait les steps situées entre le Palus-Méotis et la mer Caspienne, où les véritables Magyiars n'ont vraisemblablement jamais habité, puisqu'ils vinrent des pays ouraliens et se dirigeaient par Kiev pour entrer en Hongrie. Le nom de *Madjar* ou *Madjari* que l'on donne à ces ruines, est un ancien mot turc qui signifie *édifice*

rement ils ont attrapé un voleur de ruines qui était de ce village.

Les ruines sont à une couple de verst de la

---

en briques. Les Nogaï et les Turcomans, qui demeurent dans le voisinage, les appellent *Kirk Madjar*, ou les quarante bâtimens en briques. *Kirk* signifie ici, comme en turc, non seulement quarante, mais aussi un nombre indéterminé dont on se sert pour exprimer une grande quantité. Les Turcs Basians, qui habitent dans les hautes montagnes du Caucase, aux sources du Tcheghem et du Tcherek, prétendent être originaires de Kirk Madjar.

Le *Grand* et le *Petit Madjar* étaient sans doute des villes fondées par des tribus turques qui habitaient sur les bords du Kouma avant l'établissement de l'empire des Tchinghiz-khanidès du Kiptchak; le Derbend-nameh mentionne déjà ces villes comme existant du temps de la domination khazare. Cependant les monumens sépulcraux que j'ai trouvés à Madjari ne sont pas plus anciens que le XIVe siècle, l'un étant de 747 (1345, 1346) de l'hégire et l'autre de 777 (1373, 1376). Il existe aussi des médailles d'*Ouzbek-khan*, frappées à Madjari en 710 et 715 de l'hégire (1310 et 1315) et d'autres de *Mohamed-khan* de 774 (1372) sur lesquelles on lit « *frappée dans le nouveau Madjar.* »

Les chroniques russes parlent également de Madjari comme d'une ville, et je trouve dans l'Histoire de M. Karamzin (vol. IV, pag. 176) le passage suivant qui ne laisse pas le moindre doute sur son existence en 1318 de notre ère. Après l'assassinat du grand-duc Michel « Georges envoya le corps du « grand-duc à *Madjary*, ville marchande (sur la rivière « Kouma, dans le gouvernement du Caucase), où, *à ce qu'il « paraît*, habitaient autrefois les Hongrois, chassés par les « Petcheneghes de Lebédias. » — Dans la note 238, M. Karamzin donne les paroles de l'historien même, qui ne dit rien des Hongrois. A cette occasion, M. Karamzin prétend que, dans

colonie; il aurait été à souhaiter que l'on eût plus tôt les mêmes soins pour leur conservation, car il ne reste plus que quatre chapelles des cinquante que Guldenstædt y a vues. Je remets à demain à en parler plus au long, parce que mon intention est d'y revenir et de les dessiner.

Depuis les ruines j'ai encore fait sept verst, et suis venu au village de *Pokoïnoe*, où je me suis séparé de mes compagnons de voyage que je retrouverai à *Vladimirovka* (1), colonie appartenant au général Saveliev.

Le 9 mars. Les ruines de *Madjari* couvrent un terrain qui peut avoir au moins deux mille pas de

---

le XIIIe siècle, Ruisbroek avait encore trouvé des Hongrois à Madjari. Si l'historiographe russe avait connu mon Voyage, publié déjà en 1812, il n'aurait sûrement pas répété en 1817 l'étrange assertion que les *Hongrois avaient habité la ville de Madjari;* mais il est inconcevable qu'il ait si mal compris Ruisbroek. Ce voyageur ne mentionne en aucune manière cette ville, et il dit simplement, en parlant des *Alains* ou *Acars:* « Ils s'enquirent aussi de nous, comme aussi firent plusieurs autres « chrétiens *russiens* et *hongrois*, comment ils se pourraient sauver en buvant du *cosmos* et mangeant de la chair des bêtes « mortes et tuées par les Sarrasins et autres infidèles. »

Il est probable que Madjari fut détruit pendant les troubles qui suivirent le règne de *Toktamych*, vers la fin du XIVe siècle, époque à laquelle l'empire du Kiptchak fut ébranlé par des guerres intestines. Peut-être aussi que ce fut Timour qui ruina les deux villes de Madjari pendant l'expédition qu'il fit contre *Azak* ou *Azov*, que les historiens musulmans placent dans l'année 1395 de J. C. KL.

(1) Ce village, situé sur la droite de la Kouma, y fut établi en 1786. KL.

diamètre; il n'en reste plus sur pied que les quatre chapelles dont je parlais hier. Ce sont des carrés de seize à vingt pieds dans œuvre, surmontés de coupoles et ornés d'un fronton dont le cintre est brisé et forme une pointe. Les proportions sont du meilleur style arabe. Les briques sont des carrés de neuf pouces anglais de côté sur deux d'épaisseur. Les briques de la bâtisse sont d'une mauvaise qualité, et liées avec de l'argile mêlée de paille. Mais le revêtement et l'architecture sont en briques bien cuites, et liées avec un ciment. Dans un des frontons, une partie du cintre porte sur des planches qui n'ont pas l'air fort anciennes, et j'ai trouvé chez mon hôte un fragment de corniche où il y a une inscription arabe dont le caractère n'est point kufique, mais semblable à celui dont on se sert à présent. Enfin, l'on trouve dans les ruines des briques couvertes d'émail, comme celles des ruines de Saraï et de Dijd-hadji. Tout cela n'annonce pas une grande antiquité.

J'ai trouvé l'intérieur des chapelles occupé par des essaims de mouches déjà très actives et remuantes; aussi le temps est-il déjà très chaud, et la chaleur du jour est fort augmentée par les grands incendies que l'on fait dans la campagne. — On venait de mettre le feu aux roseaux dans une étendue de plus d'une lieue. Le fond du paysage que je dessinais était un vaste rideau de fumée très noire, entremêlée de flamme d'un rouge foncé. Les ruines s'y détachaient admirablement, et j'aurais bien voulu placer le tout ensemble dans mon des-

sin, mais je n'ai pas espéré pouvoir le rendre avec des moyens qui ne sont que du crayon et du bistre. J'ai fait deux dessins, dont l'un ne représente qu'une seule chapelle, et l'autre les embrasse toutes les quatre. Ensuite j'ai été chez les Kiret, mais cette visite n'a été qu'en blanc, car ils avaient décampé dans la matinée. Je n'ai plus trouvé que des enceintes circulaires en roseaux, des feux encore allumés, quelques manteaux de feutre, des pelisses et deux chiens. L'un paraissait malade et l'autre semblait être resté pour le soigner, ce que je ne voudrais pourtant pas assurer; car il ne s'agissait peut-être entre ces deux amis que d'achever quelque bête morte dans les environs.

Autant que j'en ai pu juger hier, les Kiret ont gardé l'usage des *ghirs*, mais ils les surmontent d'un auvent à la manière des Nogaï. J'ai cependant aussi distingué quelques *karatchou*; enfin ils ont aussi adopté l'usage des *arba*, tandis que les autres Kalmuks ont une véritable aversion pour tout ce qui s'appelle roues et voitures. On m'a dit que le nombre des Kiret va à cent cinquante familles, qui parlaient nogaï aux étrangers, et kalmuk entre eux; mais que ni les Nogaï ni les Kalmuks ne contractaient point de mariages avec eux. Mes dessins et mes visites m'ont pris presque toute la journée, et je n'ai pu être rendu au gîte qu'au soleil couchant. Encore une observation qui tient à l'histoire naturelle, et que je ne fais qu'à mon grand regret, c'est que ma chambre est pleine de cousins, déjà très actifs et mordans; de plus, il s'y

trouve des blattes asiatiques, plusieurs espèces de tarakanes, des fourmis, enfin des sauterelles, dont le derrière est armé d'un aiguillon semblable à celui des mouches ichneumons. J'en avais déjà hébergé tout l'hiver à Ghégorievsk, mais elles étaient petites, et ne s'écartaient point du fourneau. Celles-ci sont au contraire très grosses, et viennent infester mon lit où elles m'incommodent beaucoup.

Le 10 mars, à Vladimirovka. Le *Petit Madjari* est à douze verst du grand. On appelle ainsi un groupe de tertres sépulcres, au milieu duquel étaient six chapelles dont il ne reste que les fondemens. Autant que j'en ai pu juger, elles n'avaient point de fronton ou vestibule, et elles étaient plus petites que celles du Grand Madjari, à l'exception d'une seule, qui doit avoir été plus grande.

Les ruines sont à deux verst de *Burgund-Madjar* (1), belle colonie fondée par le général *Skarjynski*, ci-devant gouverneur d'Astrakhan. Il a donné ce nom comme un heureux augure pour les vignes qu'il y voulait planter, et elles répondent déjà à ses espérances. Son vin, sans valoir encore ceux de l'autre Bourgogne, est déjà évidemment supérieur aux vins d'Astrakhan et de Kizliar. Celui de l'année dernière a été presque entièrement consommé par les *Kalmuks-Derbèt*, qui ont hiverné dans les environs; ils y ont pris tant de goût,

(1) Sur les cartes russes *Borgon Madjar*, ou *Kavkaskoï Ousviat*, au dessous de l'embouchure de la *Soukhaia Buivola*, dans la gauche du Kouma. Kr.

qu'il sera difficile que l'on en réserve d'une année à l'autre (1). J'avais conçu l'espoir que je trouverais des inscriptions à Burgund-Madjar, mais je n'y ai trouvé que des pierres sépulcrales, chargées d'ornemens arabesques. Depuis Burgund-Madjar j'ai toujours cotoyé les incendies. Leurs divers plans, qui avançaient les uns sur les autres, formaient comme des coulisses et une décoration enflammée. Le vent venait de notre côté; sans quoi nous n'aurions pas osé nous approcher de ces vastes embrasemens, qui ne sont pas sans danger pour les voyageurs. On m'a parlé d'un régiment qui avait ainsi perdu ses bagages.

Vladimirovka, colonie appartenant au général Saveliev, est dans un état florissant. Le vin que l'on y fait a du corps et promet beaucoup. J'ai retrouvé ici mes compagnons de voyage; et nous avons commencé notre lecture méthodique des relations de Reineggs.

Le 11 mars. Comme je désirais beaucoup avoir un *saïgak* mort ou vif, on a mis des chasseurs en campagne; ils en ont vu beaucoup, mais n'ont rien tué. Nous avons eu la visite de quelques

(1) On s'est borné, en établissant ici les vignobles, à la seule qualité des plants des raisins noirs du Don, qui mûrissent de bonne heure, ainsi que le blanc *kychmych* sans pepins; ce sont ceux dont la contrée peut retirer les plus grands avantages. La vigne croît à merveille sur le sol argileux, élevé seulement d'une jusqu'à deux toises au dessus du niveau de la Kouma, sans le secours des irrigations, et on la taille un peu longuement quand on veut lui donner la forme de treille. Kl.

nomades Kalmuks et Nogaï. Ils ont dit que les Turcomans tiennent cour plénière à vingt verst d'ici. Nous irons demain la voir.

Le 12 mars. Nous avons suivi la rive gauche du Kouma, et sommes arrivés au bout d'une heure au haras du général Saveliev. Il consiste en huit cents jumens tcherkesses, bien choisies, avec des étalons arabes, iemouds et persans; c'est sûrement une des plus belles propriétés de ce genre que j'aie jamais vues; là, nous avons eu la visite de *Djan-Ali*, aks-akal des Nogaï. *Aksahal* veut dire *barbe blanche*. C'est le titre qu'on donne aux sénateurs nogaï et turcomans, parce que chez eux tout homme qui a la barbe blanche entre de droit au sénat. Mais comme l'abus ne manque jamais de se glisser dans les plus sages institutions, il arrive aussi que les hommes riches et puissans prennent le titre d'aksakal lorsqu'à peine leur barbe commence à grisonner.

Puis nous nous sommes mis en route, et nous sommes arrivés à une horde de cent cinquante familles de Kalmuks baptisés, qui appartiennent au général. C'est un don que lui a fait la couronne. Il n'exige d'eux aucun cens, et ne les emploie qu'aux soins de son haras.

Là, nous avons quitté les bords du Kouma, et nous avons coupé à travers le step, guidés par un Kalmuk. On ne peut pas dire que cet homme nous montra le chemin, car il n'y avait rien qui ressemblât à une route, et je ne sais, en vérité, sur quoi il se dirigeait. Toujours est-il certain qu'il

nous a fait arriver tout droit au campement des Turcomans, où nous avons trouvé leur assemblée nationale. Elle était composée de soixante membres qui siégeaient en rase campagne; ils se sont levés à notre arrivée, et ont voulu nous faire les honneurs du pays. Mais je les ai priés de ne point interrompre leurs délibérations, et je me suis retiré dans une tente avec quelques lettrés auxquels je voulais faire des questions relatives à l'histoire turcomane.

D'abord j'ai appris qu'ils se donnaient à eux-mêmes le nom de *Turkmen* et de *Turk-Turkmen*. Le nom d'*Ouzi* ne leur est point étranger; mais ils ne le donnent qu'aux Turkmen qui demeurent sur le *Amou-Daria* que nous appelons *Ouzbek*. Ils composent la race dominante dans la Boukharie; car les *Sartes* (1) sont la race sujette. Ils descendent des Sogdiens; mais les Turkmens sont les *Torki* de Nestor ou de ses continuateurs, les *Ouzi* de la Byzantine, les *Ghoz* des Arabes et les *Cumani Nigri* des historiens Hongrois.

Les Turkmen donnent aux Kirghiz les noms de *Kara-kalpaki*, ou *Kazak-kara-kalpaki*, et depuis long-temps je conjecturais que les chroniques entendaient les trois hordes des Kirghiz, lorsqu'elles disent : *Vsié tchernoï-kobloukie*, c'est-à-dire, *tous les bonnets noirs*; car *kara-kalpak* a la même signification en turc. Mais aujourd'hui on ne donne

(1) Voyez plus haut, page 47, et ma *Note sur les Boukhars*, qu'on trouvera à la fin de ce volume. Kl.

plus ce nom qu'à une seule race peu nombreuse.

Il se trouvait dans notre petit cercle littéraire un homme dont la conversation m'intéressa particulièrement. C'était un Turkmen appelé *Ahmed*, qui a fait, il y a deux ans, un voyage chez les *Iemoud*, chargé d'une commission particulière par le comte Valerien Zoubov qui commandait alors l'armée en Perse.

Ahmed s'est embarqué sur un navire russe, et il a abordé à la rade de *Tcherekin*, au pied du mont Balkan, à sept journées au nord d'Astrabâd. Là il a trouvé une petite horde de Iemoud, qui vivaient principalement de la pêche de phoques.

Puis il a passé le mont *Balkan* et la rivière *Gurghen*, et il est arrivé à la horde principale, le cinquième jour après son départ de Tcherekin.

La race des *Iemoud* ou *Iomoud* est composée de 30,000 familles. Les deux autres races des Turkmens sont *Teke* et *Kerklen* (1); elles ont chacune 50,000 familles. Chacune de ces races se subdivise en plusieurs autres qui sont gouvernées par des khans égaux en pouvoir, et dont aucun n'a de supériorité sur les autres. Ahmed m'a montré les signatures ou cachets de cinq de ces khans, dont les noms étaient : *Choukour-virdi-khan*, *Khan-gildi*, *Khan-Mohammed*, *Ourous-Mohammed khan*, *Karban-kilydj-khan*.

Quelques hordes de ces trois races qui vivent sur les terres de Khiva et Boukhara, sont soumises aux khans de ces contrées. Les Turkmens d'ici ont

(1) M. de Mouraviev les appelle *Keklen*. KL.

été, comme l'on sait, amenés par les khans des Kalmuks-Torgaut, et y sont restés après leur désertion. Mais toutes ces races se ressemblent entre elles, et ont la même manière de vivre, et le même dialecte, qui tient plus du turc osmaly que du turc oriental. Ahmed avait aussi écrit les noms des races particulières dont se composent les trois grandes races Iemoud, Teke et Kèrklen (Kèklen); voici cette liste telle qu'il me l'a donnée (1).

---

(1) Cette liste manque dans le manuscrit; je la remplace par une autre qui se trouve dans l'original russe du voyage de M. de *Mouraviev* à *Khiva;* je joins ici quelques observations sur ce peuple.

L'origine des *Turcomans* est difficile à déterminer: ce sont des tribus turques, qui, dans les XIe et XIIe siècles ont passé le Djihoun, et se sont établies dans le Khorassân; de là ce peuple s'est répandu sur toute la Perse septentrionale et plus à l'ouest, jusqu'en Syrie et en Asie mineure. Pour expliquer le nom de *Turkmân*, les Persans prétendent que cette nation descendait des Turcs, qui dans le Khorassân avaient pris des femmes persanes; mais comme elle avait gardé l'idiome et la grossièreté de leurs ancêtres, on lui avait donné le nom de *Turkmân*, qui signifie *semblable aux Turcs.* Cependant comme la partie de la nation qui est restée au delà du Djihoun, porte le même nom, il paraît hasardé de vouloir le dériver du persan.

Les *Ouz-bek* sont un autre peuple, d'origine turque, qui passa le Djihoun dans le XVIe siècle; c'est la nation dominante dans le pays de Balkh, dans le Kharizm, dans la Boukharie et dans le Ferghana; leurs principales tribus sont quatre:

I. Ouigour Naïman.

II. Kangli-Kiptchak.

III. Kiat-Konkrat, composée des familles *Imbeï*, *Atchataïli*, *Kandjirgali*, *Kochtamgali*, *Kœgœsegli* et *Bœgœdjeli*.

IV. Noxius-Mangoud.

Les *Turcomans* ou *Troukhmènes* qui se trouvent dans le step entre Astrakhan et Kizliar, furent soumis par les Kalmuks, avant que ceux-ci vinssent s'établir dans le step du Volga; ils les y amenèrent avec eux, à l'époque où ils passèrent le Iaïk. Quand les Kalmuks-Torgaut voulurent quitter le territoire russe pour se réfugier en Chine, les Turcomans refusèrent de les accompagner, et soutinrent ce refus à main armée. Ils restèrent sujets russes et furent envoyés habiter dans le step de Kizliar.

Le gros de la nation des Turcomans mène une vie nomade dans les pays situés à l'est de la mer Caspienne. Elle se divise dans les tribus suivantes:

I. THOVDOUR ESSEN ILI, peuplade forte de 8000 *kibitkes* ou tentes, occupe le voisinage de *Mangichlak* et de *Khiva*. Elle se divise en:

1. *Tchovdour*, campant à *Bordjaklou*, à l'orient dans le step.

2. *Igdyr*, habitant à *Ekdyr* et *Otaï* et *Chanbaba* sur le golfe de Kara-bogaz.

3. *Abdal*, dans le pays de Karagan. Ils se subdivisent en *Mengli-koudja*, *Ogri*, *Kourbun* (composés des familles *Tchekar-baï*, *Oganchy* et *Kylœrgœnek*) et *Deli*.

4. *Bouroudjouk*, dans la contrée d'*Apraklou*, au nord-est des Abdal.

5. *Boussadji*, dans la contrée de *Duben*, au nord des Abdal.

II. ATA, 1000 kibitkes, sur le chemin du Bal-

TURKMENS.

kan à Khiva. Ils se divisent en quatre tribus : *Nour-Ata*, *Gœl-Ata*, *Oumar-Ata* et *Ybag-Ata*.

III. Teke, 30,000 kibitkes, à *Arkach*, et dans le voisinage.

IV. Salyr, 4000 kibitkes, à l'est des Teke. Leur pays est nommé *Saras*.

V. Er-sarœ, 100,000 kibitkes, dans le voisinage de *Boukhara*.

VI. Iomoud, 40,000 kibitkes sur les bords des rivières *Atrek* et *Gurghen*. Les autres trois branches suivantes y appartiennent aussi.

1. *Chereb*, composée de six tribus nommées : *Bellike*, 600 kibitkes ; *Dugdi*, 2200 kibitkes (dont les familles sont les *Karadagli*, *Evdek*, *Miud*, *Khivali*, *Ghereï*, *Outchmek et Tchouk-bach*), *Kara-oui*, 800 kibitkes ; *Baga*, 400 kibitkes ; *Ilgali*, 700 kibitkes, et *Djafar-ali*, 2000 kibitkes (dont les familles sont : *Terekli*, *Semidin*, *Nedim*, *Gherei*, *Tchoukan*, *Sakhkali*, *Ark*, *Toumatch-djan-ali*, *Toumatch-yar-ali*, *Pang*, *Kelté*, *Karinjik*, *Kœr-tœkel et Kœr-essen*).

2. *Baïram-cha*, sur le *Gurghen*, mais principalement à *Khiva* même ; leurs tribus sont : *Salak*, 2000 kibitkes ; *Orkochi*, 2000 kibitkes ; *Okus*, 1000 kibitkes, *Ouchak*, 1000 kibitkes ; *Kara-kodja*, 600 kibitkes ; *Djuneït*, 550 kibitkes.

3. *Koudjouk Tatar ;* leurs tribus sont : *Tatar* à Khiva et sur le Gurghen, ensemble 400 kibitkes, *Ak-karyn*, 200 kibitkes, *Kourama*, 200 kibitkes ;

Maruma, 200 kibitkes, *Kyryk*, 400 kibitkes, près de Khiva; *Keké*, 400 kibitkes, *Khivatchi*, 400 kibitkes.

4. *Tchouni*, sur le *Gurghen* et l'*Atrek*. Leurs tribus sont : *Ata-baï*, 1000 kibitkes; *Ak*, 900 kibitkes; *Das*, 700 kibitkes; *Badrak*, 600 kibitkes; *Kètchek*, 600 kibitkes, *Igdyr*, 550 kibitkes, *Iolma*, 200 kibitkes, *Eïmyr*, 700 kibitkes; *Mechrik*, 900 kibitkes.

VII. Sakhkar, 20,000 kibitkes, dans le voisinage de Boukhara.

VIII. Iemrelou, 300 kibitkes, à l'est des Salyr.

IX. Saryk, 20,000 kibitkes.

X. Kèklen, 40,000 kibitkes, sur les rivières *Gurghen*, *Atrek* et *Abi-Atrek* et près de la forteresse de *Kari-kalah-Suid*. Leurs tribus sont: *Ianyak*, *Sengryk*, *Khar*, *Chor*, *Kyryk*, *Baïndyr*, *Kara-Balkan*, *Herkes*, *Kaï*, *Kyzyl*, *Keïk*, *Sovranli*, *Ierkekli*, *Pytyr*, *Kychik*.

XI. Oua-aimak, 80,000 kibitkes, dans la province persane de *Khorassân*, dans le voisinage de *Meched*.

Lorsque j'eus achevé mes recherches géographiques, je passai dans une autre tente, où j'entendis un troubadour turkmen, dont les chants m'ont paru plus agréables que ceux des troubadours d'Astrakhan. Cet enfant d'Apollon paraissait véritablement être sur le trépied, et l'inspiration le mettait

out hors de lui. Un jeune homme était assis à son côté, et n'avait d'autre emploi que de crier à la fin de chaque strophe *iakhchi*, qui est l'équivalent de *bravo*. Ceci me paraît encore très bien imaginé; car sûrement rien n'encourage un poète autant que les applaudissemens. Ils en vivent, pour ainsi dire, et ils meurent douloureusement sous les morsures de la critique.

Pendant ce temps-là, les membres de la diète turkmène avaient toujours siégé, mais presque tous s'étaient endormis, à l'exception de quelques vieillards qui griffonnaient je ne sais quelles écritures. Nous prîmes congé de cette honorable assemblée, et retournâmes au haras, où nous trouvâmes un bon dîner et la *Gazette de Hambourg* (1), qu'un Kalmuk avait apportée de Naour (2); anecdote qui prouve combien les papiers publics sont aujourd'hui universellement répandus. Nous avions aussi la *Gazette de Pétersbourg*, dans laquelle j'ai trouvé qu'un Anglais nommé Mungo Park avait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, et trouvé une ville aussi grande que Londres. Voilà des nouvelles qui m'intéressent.

Mais puisque j'écris ceci dans un haras, je dirai un mot sur les mœurs des chevaux dans l'état à demi sauvage. La polygamie y est introduite, mais non pas la communauté de jumens. Lors-

(1) On la lit même en Sibérie, à la frontière chinoise. Kl.

(2) Un chemin conduit de Naour, par le step, au Kouma; il y aboutit à Vladimirovka. Kl.

qu'on juge qu'un jeune étalon a déjà acquis un degré de force convenable, on l'enferme dans un enclos, avec une douzaine de femelles de son âge. Il y reste cinq ou six jours, et ce temps lui suffit pour en prendre possession. Ensuite il mêle son sérail à tout le reste du haras, mais il ne le perd jamais de vue, le rassemble de temps en temps, et ne permet point aux autres étalons d'en approcher. Cependant les infidélités n'y sont point rares; et même, l'on m'a assuré que les étalons qui ont peu de force ferment les yeux sur la conduite de leurs épouses. Telles sont les mœurs des véritables hippopomes, qui ne sont point ceux du docteur Swift.

Le 13 mars. Nous avons passé la journée dans un ermitage à une lieue d'ici. Le solitaire qui l'habite est un très vieux paysan, qui, las du monde et du bruit de son village, n'a plus voulu entendre que le murmure des eaux, et s'est établi entre deux ruisseaux qui tombent en cascades dans le Kouma. Il demeure en hiver dans une hutte souterraine fort chaude, et l'été, dans une hute de roseaux ombragée par deux beaux arbres, dont je ne connais pas l'espèce. Il prépare sa nourriture à l'avance pour quelques jours, crainte d'être pris au dépourvu par quelque défaillance; ce qui lui reste de forces, il l'emploie à prendre des faisans au filet, mais surtout à cultiver une trentaine de pêchers et d'abricotiers qui sont l'objet de ses plus tendres soins. Il a mille choses à dire sur chaque bourgeon, et c'est un sujet sur lequel il ne tarit point.

Les cerfs, dont le pays abonde, se sont accoutumés à sa vieille figure, et viennent souvent porter le désordre dans ses plantations, sans s'embarrasser des cris qu'il fait pour les épouvanter. Lui-même a fini par s'attacher à eux, et il ne veut pas qu'on les tue.

Ce vieux bonhomme, bien que tout courbé, a encore une activité surprenante qu'il n'aurait peut-être pas conservée dans le tumulte des vivans. Ici rien ne le contrarie, son chien et son chat lui obéissent, et il fait à lui seul plus de bruit que tout le reste de la nature ensemble, à l'exception des grues qui crient encore plus fort que lui.

Comme il n'y a point de montagnes entre le Kouma et le Koura, le général Saveliev a été curieux de savoir d'où venaient toutes les eaux qui arrosent son territoire, et il a envoyé deux hommes à la découverte; mais ils se sont égarés dans un labyrinthe d'eaux stagnantes, courantes, de ruisseaux, de lacs et de terres tremblantes; si bien qu'ils ne sont revenus qu'au bout de huit jours après avoir été réduits à manger un chien qu'ils avaient avec eux.

C'est un problème très curieux de savoir les moyens dont la nature se sert pour rassembler ces eaux; mais je ne veux pas m'occuper de cette question de physique, crainte de m'égarer comme les deux hommes du général.

Le 14 mars. Les chasseurs ont tué un *saïgak* (1).

(1). *Antilope scythica*, appelée *saïgak* par les Tatares, *gakaï gureusen* par les Kalmuks et *akkuk* par les Kirghiz. Kl.

de nom, et je la baptise conditionnellement *faisan de Madjar* (1); la femelle n'a point cette riche parure, et ressemble aux autres faisans. Je n'ai dessiné que le mâle.

Le 16 mars. Nous avons mangé le saïgak. La chair est fort noire, mais d'un bon goût. Sa trompe a à peu près la consistance des oreilles du veau. Elle serait meilleure si elle n'était garnie en dedans d'un poil follet qui la rend moins appétissante.

Le 17 mars. Nous avons achevé la lecture de *Reineggs*, et voici le jugement de notre comité critique. Reineggs a passablement bien décrit les pays qu'il a vus lui-même, à savoir : la *Géorgie*, l'*Arménie*, le *Daghestân* et le *Chirvân* (2); mais pour tout ce qui est du nord des montagnes, depuis leur sommet jusques aux fleuves *Terek* et *Koubân*, il y a presque autant de fautes que de mots. Ces fautes doivent être presque toutes attribuées à un certain quartier-maître *Stador* ou *Stæder*, dont le journal a été fondu dans l'ouvrage de Reineggs; de mauvaises cartes, qu'on avait alors, ont aussi été l'occasion de quelques erreurs. Par exemple : Reineggs

---

(1) *Phasianus colchicut.* En turc *suklun*, en persan *tedzrev* ou *tedrev*, en arabe *tedredj* ou *tedzredj*, en boukhare *mourg-aïtan* ou *margaïtan*, en kirghiz *kargant*, en arménien *phassian* et *karhant*, en géorgien *khokhobi*, en kalmuk *garhout*, en mongol *korkoal*, en mandchou *oulkhoûma*, en chinois *tchhi* et *yè ki*.

K L.

(2) Il faut pourtant observer que presque tous les noms propres sont défigurés d'une manière horrible dans son ouvrage.

KL.

suppose qu'autrefois tous les fleuves du Caucase tombaient dans la mer Noire, et il en apporte en preuve un ancien lit du Malk, qui, dit-il, recevait le *Kalaous* et le *Barsouklou*, et tombait avec eux dans le *Manytch*. Cette proposition, ainsi énoncée, ne présente aucun sens géographiquement, puisqu'il faudrait que le *Malk* enjambât la Kouma, gravît des montagnes, etc., etc. Il y a véritablement un ancien lit du *Malk* qui peut avoir porté une partie de la totalité de ses eaux dans la *Zalouka* et de là dans la *Kouma;* mais aujourd'hui l'on sait qu'un dos montueux décrit un grand *S*, et joint les mont *Ergene* avec le *Bech-tav*. Nombre de petites rivières ont leurs sources dans ce dos, et vont, les unes dans la mer Caspienne, et les autres dans celle d'Azov. Toutes les autres preuves sont de la même force; je me hâte d'en avertir, parce que la république des sciences est pleine de gens qui ont assisté à la création du monde, et ne cherchent dans les voyageurs que des observations qui puissent appuyer les nouvelles qu'ils en donnent.

Le 18 mars. Nous avons eu la visite de *Djan-Ali*, qui est assez homme de lettres à sa manière. Je lui ai demandé si *ghioun* ou *hioun* voulait dire *peuple*, comme le prétend Reineggs (1). Il m'a

(1) Ceci se rapporte au passage suivant de Reineggs (I. pag. 67). « *Hun*, dit-il, n'était vraissemblablement que la dé« nomination générale de toutes les différentes tribus mongo« les, qui dominaient à cette époque. Encore aujourd'hui le mot

répondu que cette expression lui était parfaitement inconnue; que l'on disait en tatare *Malk* ou *Memlekiat*; cependant je m'en informerai encore chez d'autres peuplades.

Le 19 mars. Les chasseurs ont annoncé qu'on avait vu des gerboises; une petite pluie a avancé la végétation et quelques arbres ont manifesté des feuilles.

Le 20 mars. On m'a envoyé de Ghéorghievsk la relation du major *Blankenagel*, qui a été à *Khiva* en l'année 1793. Tout ce qu'il en dit est parfaitement d'accord avec les informations que j'avais prises à Astrakhan. Il assure que le fleuve *Amou-Daria* tombait autrefois dans le *Kara-boghaz*, et que les Ouz-bek l'ont détourné par des ouvrages en palissades et fascines.

« *gi'oún* est en usage dans la langue kalmuke pure et dans celle « des Tartares-Nogaï il signifie *peuple* ou *homme*, sans égard « pour l'origine. » Le mot pour *homme* est en effet *koung* ou *koumoun* en mongol-khalkha, *koung* en mongol-bouriate, et *kun* ou *kumun* en kalmuk. KL.

NOGAIS.

CHAPITRE XIV.

Retour à Ghéorigheivsk.

ppement des Nogaï. — Prince Arslan-bek Mansour. — Puits rouges. — Vue sur la chaîne du Caucase. — Pristav les Nogaï. — Kos ou efféminés. — Sables d'Anketeri. — onheur de la vie nomade. — Os d'éléphant trouvé dans e Terek. — Ambassadeur persan. — Portes Sarmatiques, Caucasiennes et Albaniennes. — Ambassade de Zemarkh ers le khan des Turcs de l'Altai. — Gerboise. — Jouravlev, cosaque échappé de la captivité de Khiva. — Autre cosaque, retenu prisonnier chez les Lesghi. — Effets de la aim. — Départ de Naour. — Soldatskaïa sloboda.

Le 21 mars en route.

Je date comme les navigateurs *un tel jour en mer.* Ainsi le step ressemble à la mer; on n'y voit que ciel et la plaine. Nous ne devons nous retrouver sous un toît qu'à Naour.

A deux heures après midi nous avons vu l'horizon terminé par une longue file de huttes nogaï. C'était l'aoul du vieux *Djan-Ali*. Il était absent; nous n'avons trouvé dans sa tente que sa vieille épouse avec une créature charmante que je pris d'abord pour une femme; mais c'était un jeune prince, fils d'*Arslan-bek Mansour*, que j'avais vu souvent cet hiver. Son éducation était confiée au vieux Djan-Ali, qu'on tient dans toute la contrée

pour une véritable Minerve sous la figure de Mentor, mais le petit Télémaque nogaï a de la peine à supporter la vie nomade, et son tempérament paraît faible et délicat.

Comme il s'agissait de nous amuser, on fit venir un virtuose que je connaissais déjà de réputation, mais il ne me parut pas qu'il pût la soutenir. Des Tatares exécutèrent une danse dont les mouvemens imitent ceux d'un homme qui tire de l'arc. Ensuite nous nous sommes remis en chemin, et sur le soir nous sommes arrivés à un cimetière nogaï. Ils ne mettent point leurs morts dans des fosses. Ils les couchent sur la terre et les couvrent avec celle d'un petit fossé qu'ils pratiquent tout autour. Il est bon de remarquer ces différences dans les ouvrages en terre qui sont des monumens susceptibles d'une très longue durée, et les seuls qui soient d'usage pour l'histoire du step. Puis nous avons encore cheminé très avant dans la nuit, ce que l'on peut faire ici sans inconvénient, car tous les points du step sont propres à s'arrêter. Les pays sont recherchés le jour, mais non pas la nuit.

Le 22 mars, aux *Puits rouges*.

Au soleil levant, j'ai vu distinctement toute la chaîne du Caucase depuis le *Kazi-beg* jusques à *l'Elbrouz* (1), ce qui m'a prouvé que nous avions réellement beaucoup cheminé pendant la nuit.

---

(1) Le *Kazi-beg* ou *Mqinwaré* a 14,400 pieds de hauteur absolue, et l'*Elbrouz* en a 16,700.

Lorsque le soleil s'est élevé sur l'horizon, nous avons perdu de vue la chaîne et nous ne l'avons plus revue depuis.

Sur les huit heures nous sommes arrivés à un *aoul* nombreux, mais dont les familles vivaient très éparses; quelques unes de leurs huttes étaient encore sur des roues et ne faisaient que d'arriver. Puis nous avons rencontré le pristav des Nogaï qui allait à cheval accompagné des principaux de la nation. On appelle en Russie pristav des hommes que le gouvernement place auprès des nations pour leur expliquer ses intentions. Plusieurs de ces pristavs ont exercé leur emploi avec beaucoup de probité; d'autres ont su rendre leurs places lucratives, et le profit y est toujours en raison inverse des lumières de la nation. Les puits rouges *Krasnïe kolodtsy* (1) sont creusés dans un terrain bas, qui paraît avoir été le fond d'un petit lac; l'eau y est assez bonne. Les nomades la tirent avec des petits sacs de cuir attachés au bout de leurs lances.

A midi de nombreux troupeaux ont paru sur tous les points de l'horizon, et sont venus se réunir aux puits. Le coup d'œil était beau et rare. Un des troupeaux était conduit par un vieux Nogaï imberbe que j'ai réellement pris pour une vieille femme. Ces hommes chauves par la barbe, sont appelés par les Tartares, *Kos*. Hérodote et Hip-

(1) En Nogaï et en Turcoman *Kizyl-kouï*, en Kalmuk *Oulan koudouk*. Kl.

pocrate en font déjà mention sous le nom d'Enarrées (ou efféminées). Les *Scythes Skolotes* pensaient que cette maladie leur avait été envoyée par Vénus irritée contre eux parce qu'ils avaient pillé son temple en Syrie. Lorsque les Schytes en étaient attaqués, ils s'habillaient en femmes et se renfermaient dans des chariots avec les femmes. Reineggs dit que les *Mongouts* font encore la même chose; je m'en suis soigneusement informé, et je n'ai point appris qu'ils en fissent plus à cet égard que tous les autres Nogaï.

Or donc, chez ceux-ci, les *Kos* ne s'habillent point en femmes, car il faudrait pour cela qu'ils missent la tunique rouge et le voile, mais il est vraique les vieilles femmes négligeant leur toilette, se contentent souvent de mettre une pelisse de mouton à cru sur leur peau ridée et un bonnet de mouton sur leur tête. Alors on ne peut pas les distinguer d'avec les *Kos*; et comme ceux-ci sont toujours assez vieux et plus faibles que les autres vieillards, ils restent volontiers dans les huttes avec les vieilles. Voilà la simple vérité, mais il n'en est pas moins évident que les *Kos* sont les *Enarrées* d'Hérodote et d'Hippocrate (1).

Le même jour, au *sable d'Anketeri.*

---

(1) La maladie en question est vraisemblablement produite par la vie nomade dans les steps ; mais on ne doit pas conclure, puisqu'il y avait des *Enarrées* chez les Scythes, et qu'on trouve à présent des *Kos* chez les Nogaï, que ces derniers soient les descendans des Scythes. KL.

Ayant quitté les Puits rouges, nous sommes entrés dans une contrée où le step était couvert d'une herbe touffue, fine, et rare comme les gazons anglais. Cette vaste pelouse était remplie d'un nombre immense de troupeaux et d'aoul nogaïs ,qui s'y étaient rassemblés pour profiter de la beauté du pâturage, ainsi que pour discuter quelques intérêts de la nation. Nous avons toujours voyagé au milieu de leurs établissemens jusques à l'entrée des sables d'*Anketeri* (1), où nous passerons la nuit.

Le 23 mars, à *Naour*.

Les Tatares appellent *koum* (ou sables) des contrées légèrement sablonneuses, qui se couvrent au printemps de fleurs jaunes et d'une herbe très salutaire pour les troupeaux. Ils s'y tiennent aussi très volontiers au gros de l'été, parce que les moucherons y sont moins incommodes et les eaux plus pures; et en hiver, parce que la neige y est moins tenace. En un mot, les nomades convoitent beaucoup la possession des sables, et voilà pourquoi *Almus*, premier chef des Hongrois, venant sur la Theiss, fait demander à *Salanus* un échantillon des herbes qui croissent dans les sables d'*Olpar*, aujourd'hui step de *Kecskemet*. (2) Les sables

(1) Les Tatares appellent ces sables *Koum-An-katar*, c'est-à-dire *Parc des sables;* les Russes en ont fait le mot *Anketeri*. KL.

(2) Ce step fait partie du district de Kecskemet (*Kecskemeti taras*) en Hongrie, dans le département de Pesth. KL.

les plus célèbres dans l'histoire tatare sont le *Sara koum* et le *Kara koum* qu'il ne faut pas confondre avec *Kara-koroum*, résidence de Tchinghiz-khan. La Russie a dans son empire deux sables qui ont aussi beaucoup de réputation : ceux-ci et les *Ryn peski* (1) au delà du Volga. Les *sables* d'*Anketeri* sont traversés, en différens sens, par plusieurs bandes de dunes dont il serait curieux d'avoir la véritable direction, mais il faudrait y envoyer des ingénieurs naturalistes qui prissent intérêt à la chose. La petite rivière appelée Koura se perd dans les sables d'Anketeri et y filtre de bonnes eaux.

Au sortir des sables nous avons trouvé un hameau composé de quelques khoutor ou petites fermes appartenant aux cosaques de Naour, et nous sommes arrivés dans cette ville au soleil couchant.

Je redoutais un peu l'ennui d'un voyage à travers le step; mais j'ai au contraire trouvé dans celui-ci des tableaux très variés et très agréables de la vie nomade, et je m'y suis convaincu qu'elle a dans sa simplicité beaucoup de ce charme qu'on

---

(1) Les sables appelés par les Russes *Ryn peski* sont situés dans le gouvernement d'Astrakhan, à l'est des monts *Bogdoola* et *Moo Bogdo*, et entre le Volga et le Petit Ouzen. Leur véritable nom en Kalmuk est *Naryn;* les Russes en ont fait *Ryn*. Ce dos sablonneux est très étendu, et se compose d'innombrables petites collines de sables mouvans de la hauteur de deux à cinq toises; les Kalmuks disent que ces collines forment quatre chaînes parallèles, qu'ils appellent *Gourban oulastou*, *Taragtou*, *Arech* et *Gourban kouch*. KL.

peut mieux sentir qu'exprimer. Le nomade, couché sur son feutre, est si près de l'herbe fraîche; il n'en est point séparé par des planches, il la touche, il respire ses parfums. Lorsque le gazon commence à se flétrir sous lui, il porte sa hutte à quelques pas de là. Les fleurs naissent réellement sous ses pas. Son paysage est uniforme, ce n'est qu'un fond vert et toujours le même, mais chaque pièce de son troupeau s'y distingue parfaitement, et d'un coup d'œil il suit toutes ses possessions. Ce n'est point pour faire une phrase pastorale que j'ai dit qu'il changeait de place lorsque le gazon est foulé sous lui; les Nogaï le font réellement, et la preuve que cette vie est douce, c'est qu'ils y sont attachés avec passion; au reste tout cela n'est possible que dans des plaines élevées où il ne pleut que rarement, même presque jamais.

Le 24 mars. On m'a apporté un os d'éléphant trouvé dans le Terek; il me paraît que c'est un fragment du tibia. Une partie commençait à se pétrifier.

Le 25 mars. Nous avons eu la visite d'un envoyé du roi de Perse, qui va se rendre à Pétersbourg. Il nous a dit que le roi son maître *Châh Baba* (1) avait été reconnu par tous les khans, et même par la Porte ottomane, qui avait ordonné au pacha de Bagdad de le complimenter officiellement. Cepen-

(1) C'est le roi actuellement régnant sous le nom de *Feth'aly chah*; avant son avénement au trône, il s'appelait *Baba khan*.

KL.

dant il n'arbora l'aigrette royale qu'à Ardabil. Châh Baba n'a que vingt-cinq ans; il a quarante femmes et vingt-deux fils. L'envoyé lui-même est un *mirza* ou lettré; on l'appelle *Mirza Séid Hassan*. Son maintien est composé, son caractère paraît être de la plus grande douceur diplomatique, et le sourire de la conciliation ne quitte point ses lèvres. Une partie de sa commission m'est très agréable, car il est chargé de demander la liberté de mon ami *Abas khan*, dont il a été question dans le premier livre.

Le 26 mars. Me trouvant ici de loisir, je dirai quelque chose des *portes sarmatiques* sur lesquelles Reineggs a un peu divagué.

Strabon dit qu'il y a quatre chemins pour entrer en Ibérie. 1° par la Colchide. 2° par l'Arménie. 3° par l'Albanie. 4° par le pays des nomades, au nord du Caucase.

Texte de Strabon. Il y a aussi un chemin pour entrer en Sibérie par le pays des nomades qui sont au nord. On a d'abord une route très difficile de trois journées, puis l'on arrive à des passages étroits où coule le fleuve *Aragus*, et l'on fait encore quatre journées; la fin de ce chemin est protégée par une muraille qui semble imprenable.

Commentaire. Tout cela désigne parfaitement le chemin que l'on fait encore pour entrer en Géorgie. On suit encore le *Terek*, puis l'*Aragvi*.

Texte de Pline. Près de ces peuples sont les

portes Caucasiennes, que l'on a improprement appelées *Caspiennes*, ouvrage étonnant de la nature, qui a brisé en cet endroit d'immenses rochers. L'on y a placé des portes en poutres garnies de fer. Sous ces portes coule le fleuve *Dyriodoris*.

COMMENTAIRE. Le seul endroit de ce passage où l'on ait pu placer des portes, est *Dariel;* ainsi le fleuve Dyriodoris est le Terek, mais c'est toujours le même passage dont parle Strabon.

SUITE DU TEXTE. Sur un rocher de ce côté-ci est un château appelé *Cumania*, que l'on a beaucoup fortifié pour défendre ce passage contre cette foule de peuples divers.

COMMENTAIRE. Ce château existe encore et s'appelle *Dariel.*

SUITE DU TEXTE. Il est bon de relever ici une faute, qui a été souvent faite même par ceux qui ont accompagné *Corbulon* dans sa guerre d'Arménie. Ils appellent *porte Caspienne* ce passsage d'Ibérie, que l'on doit appeler *portes Caucasiennes*, et même ce nom est écrit dans les situations peintes que l'on nous a envoyées de ce pays-là. Néron l'a aussi employé dans ses menaces. Il disait vouloir aller aux *portes Caspiennes*, et cependant il voulait passer d'Ibérie chez les Sarmates, et trouver ce passage, unique de ce côté-là. Il y a sur la mer Caspienne d'autres portes qui appartiennent aux Caspiens, et pour s'en instruire il faut lire les auteurs qui ont traité des affaires d'Alexandre-le-Grand.

COMMENTAIRE. Ces portes Caspiennes sont celles de *Derbend.*

TEXTE DE PTOLÉMÉE. Les *portes Sarmatiques* sont à 81° (*long.*), 48° 30′ (*latit.*) (1).

Les *portes Albaniennes* à 80° (*long.*) 47° (*latit.*).

COMMENTAIRE. Les *portes Sarmatiques* sont encore le même passage que l'on traverse pour aller de Mozdok à Tiflis. Mais il ne faut point le confondre avec la porte de *Tsour*, dont parlent Procope et Moïse de Khorène. Celle-ci était près de Derbend dans la grande muraille. Elles conduisaient les barbares droit en Arménie, sans passer par l'Ibérie. Pour ce qui est de *Dariel* ou *Darine*, la plus ancienne mention s'en trouve dans *Zemarkh* (chez Menandre), mais je crois que le texte y est vicié (1). Voilà ce que j'avais à dire sur les *portes*

---

(1) Ptolémée connaît deux *portes Sarmatiques.* Il place la première par 77° *long.* et 47° *latit.*; ce sont celles de la vallée du Terek ou de Dariel. Les autres, qu'il met par 81° *long.* et 48° 30′ *latit.*, paraissent être un des défilés qui conduisent de la Kakhéthi par le pays des *Touchi* (chez Ptolémée *Tousci*) et à travers le Caucase chez les Tchetchentses. KL.

(2) Autrefois j'étais aussi de l'opinion que Zemarkh avait passé par la porte de *Dariel*; un examen plus attentif du texte m'a démontré le contraire. Quand cet ambassadeur revint de la cour de *Dizaboul*, khan des Turcs, qui campait au mont *Ektel* ou Altaï, il arriva au pays marécageux à l'embouchure de l'*Attilia* ou *Volga*, et traversa le pays des *Hougores.* Ceux-ci le prévinrent que les Persans s'étaient mis en embuscade dans les forêts qui avoisinent le *Kophen* (Kouban)

Caucasiennes ou *Sarmatiques*, aujourd'hui *Dariel.*

Le 2 avril. C'est enfin aujourd'hui qu'on m'a

---

pour le faire prisonnier. Le prince des *Hougores*, qui gouvernait ce pays au nom du kakhan des Turcs, donna à Zemarkh des outres remplies d'eau, pour qu'il pût passer la plaine aride qui s'étend au nord du Caucase. Après avoir franchi un grand lac ou marais (vraisemblablement le *Manytch* supérieur), ils parvinrent à celui qui reçoit les eaux du *Kophen.* Ce sont sans doute les marais formés par le *Kouban*, qui autrefois étaient beaucoup plus considérables que de nos jours, et dont les traces marquent encore l'ancienne extension. Quoique les éclaireurs envoyés en avant n'eussent rien trouvé qui pût indiquer une embuscade persane, Zemarkh jugea pourtant à propos de gagner promptement le pays des *Alains* (Ossètes); car il craignit d'être attaqué par les *Horomoches.* Il voulut se présenter avec les ambassadeurs turcs chez *Sarodius*, roi des *Alains;* celui-ci refusa de recevoir ces derniers avant qu'ils eussent déposé leurs armes. Il dissuada Zemarkh de traverser le pays des *Mindimianes*, ou plutôt *Missimianes*, parce que les Persans s'y étaient postés près de la *Souanie;* il lui conseilla au contraire de prendre le chemin de *Darina.*

La *Souanie* est la partie des hautes montagnes du Caucase qui s'étend à l'ouest du *Rioni* supérieur vers la Mer-Noire. Les *Missimianes* habitaient entre le pays des Abkhazes, situé sur les bords de cette mer et la *Souanie;* c'est-à-dire au nord-est de la province mingrélienne d'*Odichi.* Le *chemin de Darina* était donc vraisemblablement celui qui remonte le *grand Indjik* jusqu'à sa source, passe la crête du Caucase par le défilé au pied du mont Maroukh, et descend aux sources du Kodoris, dans l'Abkhazie, d'où il conduit dans l'Odichi. Zemarkh suivit le conseil de Sarodius, passa par *Darina* et arriva heureusement en *Apsilie*, située au sud-ouest des Missimianes; ayant laissé ceux-ci sur sa gauche, de là il se rendit à *Rogatorium*, fort si-

apporté une gerboise (1); il ne me paraît pas que ce soit entièrement celle d'Égypte. Je n'ai pas, à la vérité, la figure de celle-ci bien présente à la mémoire; mais il me semble qu'elle n'a pas le grouin aussi marqué ni la croupe du derrière aussi fournie et dessinée en forme de plume. La pauvre gerboise que l'on m'a apportée était malade, et elle est morte quelques heures après. En mourant elle ne s'est pas mise sur le côté, comme font tous les quadrupèdes, elle est tombée sur le ventre, les pieds de derrière étendus en droite ligne. Je l'ai dessinée dans cet état, et je l'ai aussi dessinée étant malade. Je crois que ces esquisses, où la vérité est saisie, seront un présent agréable à faire aux amateurs de l'histoire naturelle.

Le 3 avril. Je me suis entretenu avec le cosaque *Jouravliev*, qui a été encore à Khiva pendant quinze ans. La plus curieuse partie de ses récits est une navigation sur le lac Aral. Il s'est échappé avec plusieurs autres prisonniers de sa nation, et a passé trois mois sur le lac. Il voulait trouver la rivière

---

tué sur le Phasis, et s'embarqua sur ce fleuve pour Trébizonde, d'où il partit en poste pour Byzance. *Apsili* est encore aujourd'hui le nom d'un village en Mingrélie. KL.

(1) La gerboise de l'Asie moyenne est le *dipus jaculus* ou *jaculus orientalis*; en russe *zemlianoï zaèts*, lièvre de terre, et dans l'Oural *touchkantchik*, petit lièvre; en kirghiz *tach-araptchikan*; en kalmuk *ialman* ou *ialoman mouroun*; en bachkire *ialman* et *ielman*; en turc de la Sibérie *akkik*, *malin* et *tya ielman*, lièvre-chameau; en mongol et mandchou *alakdakha*; en chinois *thiao thou*, lièvre sauteur. KL.

Ogdournak, dont la source se rapproche de celle du *Iemba*, et il l'avait trouvée lorsque les Tatares l'ont repris. Jusqu'alors il leur avait échappé, parce qu'il avait des voiles dont les naturels du pays ne connaissent point l'usage. Souvent les gens de Khiva lui ont dit : « Si l'ancien canal du fleuve Amou « existait encore nous ne garderions pas un seul « Russe; tous échapperaient par la mer Caspienne. » Ceci semble ne devoir laisser aucun doute sur l'existence de cet ancien canal.

Le 4 avril. J'ai parlé à un Cosaque qui vient de s'échapper du Caucase. Il m'a dit, et tout le monde sait ici, que lorsque les Lesghi rattrapent un esclave fugitif, ils le battent, lui coupent les oreilles ou le nez, où le brûlent avec des fers chauds; je ne sais donc pas où Reineggs a pris ce qu'il dit de leur douceur dans ces occasions-là. L'homme dont j'ai parlé a marché dix nuits de suite, se cachant pendant le jour, et sans autre nourriture qu'un peu de neige qu'il mettait dans sa bouche. D'abord je n'ai pas voulu croire que cela fût possible, mais on m'a dit que ces cas-là n'étaient point rares; seulement qu'à l'arrivée de ces affamés on ne leur donnait de nourriture qu'avec beaucoup de précaution. En général il est sûr que les Russes supportent plus que les autres hommes. D'habiles chirurgiens m'ont dit s'en être aperçus dans le succès des opérations. Le Cosaque m'a dit qu'il lui semblait avoir soif et pas faim.

Le 4. Avant de quitter Naour je dirai qu'il n'eût tenu qu'à moi de faire avec beaucoup de sûreté le

voyage de Tchechen et du pays des Avar, et si je ne l'ai point fait, c'est qu'à présent je suis occupé à me résumer, et que cette opération difficile ne permet pas de me livrer à de si longues distractions.

Le 5 avril. A *Mozdok*.

Je reviens à Ghéorghievsk par le même chemin que j'avais fait au mois de décembre, mais je n'y vois pas les mêmes choses; ou plutôt, je les vois à présent, au lieu qu'alors tout était dans le brouillard. Sur ma droite, j'ai la plaine sans borne, sur ma gauche le cours du Terek, les coteaux de la Circassie, et les neiges éternelles du Caucase; devant moi, la chaîne bleuâtre se perd au loin et se confond avec un ciel de la même couleur. Mais le superbe Elbrouz ne se confond point; il s'élève au dessus de la région des vapeurs, et paraît comme une immense pyramide suspendue dans les airs. Ce sont là de ces effets qu'on ne peut rendre d'après nature; mais l'artiste peut en charger sa mémoire, et il les retrouve lorsqu'il est à son chevalet.

Le 6 avril. A *Soldatskaïa sloboda*.

J'apprends ici que le *comte Markov*, commandant de la ligne, va faire le tour des postes du Kouban. C'est un voyage rare et que je n'aurais pas pu faire dans une autre occasion, c'est pourquoi je cours l'atteindre et lui demander la permission de l'accompagner.

CHAPITRE XV.

Voyage de Ghéorghievsk à Iekaterinodar, chef-lieu des Cosaques de la mer-Noire, ci-devant Zaporoviens.

Le comte Markov.—Bech-tav ou les cinq montagnes.— M. Labat, pristav des Tcherkesses.—Tradition relative aux Amazones.— Tcherkesses. —Vorovskoï-lés. — Abazes. — Temnoï-lés.—Prince Kassaï.--Nevynomyskoï.—Mont Boudar.—Hussein, prince des Kiptchak. — Nèdremannoï. —Fort de Prochnoïokop. — Fin de la chaîne du Boudar. —Kavkazkaïa.— Oust-Labinsk. — Cosaques Nekrassovtsy. — Iekatrinodar.

Le 7 avril. A *Konstantinogorsk.*

N'ayant pu trouver le *comte Markov* à Ghéorghievsk, je ne m'y suis arrêté que le temps nécessaire pour trouver des chevaux, et j'ai pris la route du *Bech-tav*, où sont les *monts Cerauniens* des géographes Grecs, et les *Pety-ghory* de nos chroniques, la patrie de nos *Tatares de Lithuanie*. Ce pays est bizarement conformé, si j'ose me servir de cette expression, et presque monstrueux. C'est une plaine hérissée de rochers aigus, d'arêtes tranchantes, de monts coniques, qui ont d'autres cônes sur les flancs, et d'autres accidens singuliers de la nature. Le mont Bech-tav, qui donne son nom à toute la contrée, est une pyramide très régulière, et qui, vue d'un

certain côté, paraît accompagnée de quatre colonnes, comme la pyramide de Caïus Cestius; mais ces rocs menaçans reposent sur de belles prairies, où les Tatares ont construit de petits villages qui achèvent d'en faire des tableaux très agréables (1).

---

(1) Le *Bech-tav* est nommé par les Tcherkesses *Och'hi-tkh'ou*, ce qui signifie également les *cinq montagnes*. Ces montagnes forment la partie la plus septentrionale du Caucase, et se rattachent, par une chaîne calcaire qui se prolonge vers le sud, aux montagnes schisteuses, situées à la base de l'Elbrouz qui est à une distance de 25 lieues communes. Ptolémée paraît avoir assez bien connu ces montagnes, qu'il appelle τὰ ἱππικὰ ὄρη, *monts des chevaux*. En effet, la contrée du Bech-tav fournit encore aujourd'hui les meilleurs chevaux tcherkesses. Le Bech-tav, souvent enveloppé de nuages jusqu'à son pied, et dont on voit le sommet dépasser aussi souvent ces nuages, est situé, avec plusieurs montagnes adjacentes, au nombre desquelles est aussi celle de *Metchouka*, au-dessus du niveau déjà exhaussé des rivières Kouma et Podkouma. Ce sol n'offre pas d'autre texture que d'antiques roches calcaires presque sans pétrifications et sans arbres; sur ce sol élevé sont situées isolément quatre montagnes enchaînées l'une à l'autre et boisées en grande partie, aussi long-temps que leur sol est recouvert de terre; leurs noms sont *Bech-tav ichgwa*, ou le Grand Bech-tav, *Cheptsikaï*, *Ojhafa* et *Chakhoupsa*. La cinquième montagne est le *Bech-tav didako* à double cime et situé au nord-ouest. Toutes ces montagnes communiquent ensemble par des dos peu élevés, et forment entre elles un massif. Leur roche est de porphyre dont la masse parait être un feldspath compacte, mêlé de cristaux de feldspath vitreux, d'amphibole et de grains de quartz de couleur foncée. La masse du feldspath est grisâtre, dans d'autres endroits je l'ai trouvée de couleur de chair et jaune clair; quelques parties sont traversées par des dendrites fines, semblables à de la mousse. Le *Grand Bech-*

J'ai eu le plaisir de retrouver à Constantinogorsk M. *Labat* (1), pristav de la Kabardah, mais très supérieur à cet emploi, tant par son grade que par ses lumières, son esprit, son goût et ses connaissances. Ce que j'explique ici, parce que je crois qu'un voyageur ne saurait assez citer ses autorités.

Or donc j'avais prié M. *Labat* de prendre des informations sur la tradition au sujet du roi des Scythes *Toulme*, et des Amazones *Emetch*. Ses recherches furent long-temps aussi infructueuses que celles que j'avais faites de mon côté. Enfin il avait trouvé un vieillard qui racontait toute cette histoire telle que la rapporte Reineggs. Ce qui est très précieux; il disait que *Toulm* était un chef de

---

tav est presque de la forme d'un pain de sucre angulaire et se terminant en pointe, de sorte que dix hommes pourraient à peine se ranger à côté les uns des autres sur sa cime. Celle-ci est, selon les observations barométriques de MM. de Engelhardt et Parrot, à 4,062 pieds au dessus du niveau de la mer Noire.

. Le *Métchouka* est au sud-est du Grand Bech-tav, sur le bord du Podkouma. Le *Goutchibi*, ou mont de fer, est au nord-est, et son pied s'étend jusqu'à la Kouma. A l'est est le *Baralyk*, en russe *Lyssie gora*, ou la montagne du renard, situé sur la rive orientale du Podkouma. KL.

(1) M. *Labat*, à présent décédé, était le fils naturel du comte Ivan Vassilievitch Goudovitch et d'une dame française. Cet homme spirituel a exercé plusieurs emplois élevés; je l'ai connu vice-gouverneur en Sibérie. Il a eu plus tard le gouvernement de Pskov, et se trouvait, à la fin de ses jours, à Saint-Pétersbourg, directeur-général des approvisionnemens. KL

Nogaï; je dois faire observer à ce sujet, que ces traditions si anciennes se sont conservées chez les Tcherkesses dans les romances de leurs *Kikoakoa*, qui sont de véritables troubadours, et comme tels respectés de tous les partis et même des voleurs. Leur instrument est une guitare à deux cordes; ils n'ont qu'à le montrer pour passer librement partout.

Le 8 avril, la journée s'est passée en visites. Nous avons eu deux sulthans de la maison de *Gheraï*, plusieurs princes de la Kabardah, et beaucoup de Nogaï de tout rang. Le comte s'est occupé des affaires de toutes ces nations, qui ne sont point faciles à arranger, car tel particulier qui est le volé dans un procès, se trouve être le voleur dans un autre. Il y a autres décisions également épineuses, par exemple: un prince circassien avait coupé le bras d'un Nogaï; il convenait lui devoir des dédommagemens, mais depuis dix ans que durait cette affaire, on n'avait pas encore pu s'accorder sur le juste prix d'un bras. C'est dans les environs de Constantinogorsk que l'on peut le mieux observer le double sommet du mont Elbrouz. Les anciens croyaient que Prométhée avait été enchaîné au fond du vallon, en sorte que chaque bras était rivé à l'un des sommets.

Le 9 avril à *Vorovï-koslès* (1).

C'est avec une véritable satisfaction que j'ai trouvé sur le Kouma l'illustre race des *Kiptchak*, l'une

(1) Appelé par les Nogaï *Kara yaella*. Kl.

le celles qui composaient la nation des Coumaiens. Aujourd'hui ces peuples n'ont plus qu'une nuance de la vie nomade. Leurs maisons sont sur les roues, mais ils bâtissent tout autour des étables et d'autres édifices économiques, ce qui n'empêche pas que souvent leurs villages ne changent de place.

Puis nous avons remonté le Koumal pendant trois heures, et sommes arrivés à une belle vallée où habite la nation des *Abazes*. On nous a conduits dans la maison destinée aux hôtes, et nous y avons aussitôt été entourés par un millier de ces montagnards. Les nobles d'entre eux étaient revêtus de côtes de mailles et armés d'arcs et de flèches; les autres avaient des bâtons ferrés ou non ferrés, et s'appuyaient dessus d'un air menaçant; mais, malgré ce dehors guerrier, les Abazes ont une crainte extraordinaire des princes de la Kabardah, et demandaient à grands cris d'être transportés dans une contrée où ils fussent à l'abri de leurs visites. Cette crainte que l'on a de ces princes vient du soin qu'ils prennent de leur vengeance. Il y a trente ans que les Ossètes ont eu le malheur d'en tuer un, et depuis lors les princes ne manquent point, chaque année, de faire une incursion chez eux et d'y tuer autant de monde qu'ils peuvent. Les Abazes parlent une langue particulière qui a des mots communs avec la tcherkesse, mais qui n'est point monosyllabique comme celle-ci; on croit communément qu'ils sont de la même race que les *Abhasekh*, mais c'est un point sur lequel

je crois devoir encore suspendre mon jugement (1). On les appelle aussi *Alti-kessek* ou les *six familles*. Je ne sais où Reineggs a pris qu'ils étaient de race tatare. C'est peut-être ce nom qui l'a trompé. Les affaires des Abazes ont pris toute la journée et nous nous sommes remis en route après le coucher du soleil.

La nuit était déjà plus qu'avancée lorsque nous sommes arrivés à *Vorovskoï-lès*, ce qui veut dire le *bois des voleurs*, et ce nom conviendrait également à toutes les forêts du pays. Ce lieu passe pour être le plus sain de toute la ligne; les Russes y ont un fort, et les Cosaques une stanitsa.

Le 10 avril à *Temnoï-lès* (2).

Le matin, le comte Markov a reçu la visite de *Kassaï* (3), prince des *Mangout*, et d'*Arslanbeg*, père

---

(1) Ce sont des Tcherkesses. Voy. mon *Voyage* I. 224. Kl.

(2) *Forêt sombre;* chez les Nogaï *cheb-karagatch* ou *forêt de la nuit.* Kl.

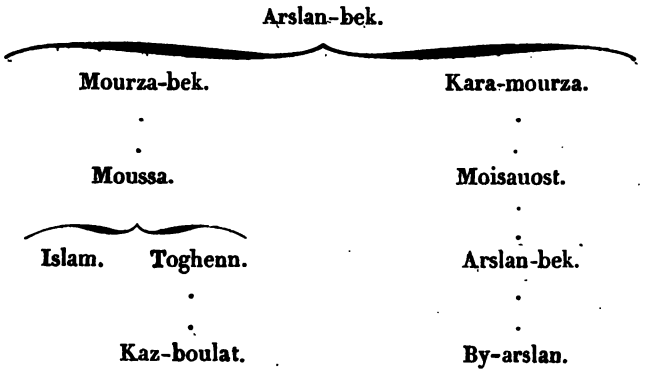
(3) Le prince *Taganov*, dont il a été question à la page 183, est d'origine nogaï et fils de *Dimitri Vassilievitch Taganov*, qui était commandant de Mozdok à l'époque du voyage du comte J. Potocki. C'est un descendant de la famille des princes de la tribu de *Kassaï*. A cette tribu appartiennent aussi les Nogaï, qui, d'après leurs princes, sont appelés Mansourth, et habitent près du Grand Zelentchuk et de l'Ouroup ou Ouarp entre des Abasses, là où ces deux rivières, après avoir traversé une petite plaine de quelques verst au dessous des montagnes noires, en coupent une élevée recélant des mines. Cette dernière s'étend dans une même direction de l'est à l'ouest, se termine à l'est, au delà du Malka, aux montagnes noires, et à l'ouest, au delà du Labàd, de rechef au pied de

de ce joli prince que j'avais vu chez Djân Ali. Kassai, bien loin d'avoir le visage aplati, a une physionomie presque italienne. J'ai demandé à leur

---

celles situées en avant. Une grande partie de ce Nogaï fut transférée, dans une expédition du général Tœkelli en 1787, près du Kouma, et habita sous les ordres de leur prince Arslan-bek Mansour, dans les montagnes en avant du Bech-tav, principalement au pied du *Iildn-tav* (mont des serpens). En 1793 ils ont transporté leur campement à la source *Kalaous*. Ils sont, comme tous les Nogaï, nomades et cultivent cependant quelque millet, quoique leurs troupeaux leur fournissent tout ce qu'il y a de plus avantageux pour leur entretien. Les trois frères de Mansour, restés au delà du Kouban, habitaient avec leurs hordes dans l'étroit défilé de la montagne minérale de l'Ouroup, dans lequel tombe le ruisseau d'Inal de la droite. Ils habitaient encore près des deux ruisseaux Teghen, qui se jettent dans la rive gauche de l'Ouroup.

La tribu de Kassaï avait parmi elle une famille née avec le titre de prince, qui avait une puissante influence parmi toutes les hordes. Kaz-boulat en était la souche originelle, et de son fils Arslan-bek sont provenues deux lignes :



Arslan-bek, père de By-arslan, était ce célèbre partisan

pristav s'il y avait chez eux plus d'*Enarrées* ou *Kos* que chez les autres Nogaï, et il m'a positivement répondu que non; ainsi Reineggs(1) a été mal informé, et Arslan-beg me l'avait déjà dit depuis long-temps.

Puis nous avons gravi de hauts sommets, au delà desquels toutes les eaux vont à l'ouest et entrent dans le Kouban, dans le Manytch, et se rendent directement dans la mer d'Azov. Bientôt après nous avons aperçu les côteaux de la Circassie turque, et nous sommes arrivés à la redoute *Nevynnomyskoï*, qui est sur les bords mêmes du Kouban. L'on ne permet point aux Nogaï de s'établir de ce côté-ci des montagnes, parce qu'alors il serait trop difficile d'empêcher leur connivence avec les voleurs transkoubaniens. Aussi ce pays est-il tout-à-fait désert et nous n'y avons vu qu'une troupe de daims.

Puis nous avons profité du clair de lune pour monter le mont *Boudar*, qui n'est guère moins haut que l'Apennin entre Florence et Bologne. Sur son sommet est le fort appelé *Tèmnoï-lès*, ou de la *sombre forêt;* il est effectivement bâti au milieu

---

qui, sous le nom de Sokour-h'adji, ou *pélerin aveugle*, fit tant de mal dans le step d'Astrakhan, jusqu'à ce que, battu en 1771, par le général de Medem, il rendit foi et hommage à la Russie. Sa ligne s'est éteinte avec son fils. Kaz-bulat de l'autre ligne fut baptisé étant en otage, et ce fut lui qui commandait à Mozdok sous le nom de Taganov, lors du voyage du comte Potocki. Kl.

(1) *Voyez* plus haut, page 212.

d'un bois très épais dans lequel on rencontre fréquemment des ours.

Le 11 avril. La descente du *Boudar* est difficile; il a fallu y desseller les chevaux et faire, pour ainsi dire, porter les porteurs. Nous y avons encore de la neige dans quelques ravins. Au bas sont les ruines d'un village où habitait *Hussein*, prince des Kiptchak. On l'a forcé à s'établir ailleurs, pour les raisons que l'on a vues ci-dessus, et maintenant il habite près du Kouma avec tout son peuple.

Puis nous avons encore voyagé sur des sommets très élevés, jusqu'au poste de *Nèdremannoï* qui est commandé par un colonel des Cosaques du Don. De là nous sommes tout-à-fait descendus dans la plaine, où nous avons trouvé la plus belle verdure, et des champs entiers couverts de tulipes. Ces fleurs ne sont point répandues dans la campagne, elles sont réunies dans de certains espaces, où elles forment des parterres lilas et cramoisi; mais quand on y regarde de près, on voit que beaucoup de ces tulipes sauvages ont des couleurs ondées et panachées comme celles des jardins.

Le fort de *Protchnoï-okop* (1) est sur les bords du Kouban, vis-à-vis du pays des *Moukhoch* qui sont un peuple de race tcherkesse (2).

Le 12 avril, à *Kavkazkaïa*.

---

(1) Ce fort est placé à l'endroit même où est le gué du Kouban appelé *Djangheldé*. KL.

(2) Ils occupent le pays arrosé par le *Laba* et ses affluents. KL.

La chaîne du mont *Boudar* s'abaisse ici tout-à-fait, et n'est plus qu'une haute plaine qui commande tout le désert des Tcherkesses et le cours du Kouban. Cette chaîne, qui n'est proprement qu'une continuation du *Bech-tav*, semblerait au premier coup d'œil, entre les acquisitions méridionales de la Russie, la plus importante pour l'établissement d'une colonie de vignerons ainsi que pour toutes les cultures qui demandent un pays chaud. Cette contrée est située à 45 degrés de latitude; de hautes montagnes la défendent des influences du nord; les Alpes du Caucase sont trop éloignées pour pouvoir la priver de celles du midi. Les rochers ne s'y montrent nulle part à nu, partout ils sont recouverts d'une excellente terre végétale; l'air, qui est très malsain sur les bords du Kouban, est excellent à mi-côte; les eaux y sont pures, le bois en abondance. Voilà, sans doute, de grands avantages; mais, il faut l'avouer, le climat n'y est pas beau. Pendant huit mois de l'année des nuages d'une singulière densité y semblent suspendus à une très petite distance de la terre et se résolvent en des brumes dont l'humidité pénètre tout. Cette humidité est sans doute cause de la belle verdure que l'on y voit, mais il y a apparence qu'elle serait funeste à plusieurs genres de culture; cependant, il me semble que c'est l'établissement qu'on devait proposer aux Arméniens du Chirvân.

Le 14 avril, à *Oust-Labinsk*.

Hier un parti de Tcherkesses a pénétré jusques

à six lieues dans le pays et enlevé bétail et bergers. Nous avons parlé à un homme qui avait échappé en plongeant dans le Kouban. La place d'*Oust-Labinsk* est vis-à-vis de l'embouchure du *Laba*. Les *Moukhoch* habitent sur cette rivière. Leur établissement le plus proche est à huit verst d'ici. Avant d'arriver nous avons vu de loin les restes de l'ancienne ville des cosaques *Nekrassovtsy*, qu'ils ont abandonnée lorsque les Russes ont pris possession du Kouban (1).

---

(1) Ceci n'est pas tout-à-fait exact. Voici quelques renseignemens sur l'origine des Cosaques Nekrassovtsy: Pierre-le-Grand envoya, en 1708, le prince Dolgorouki à Tcherkask, capitale des Cosaques du Don, pour réclamer ces déserteurs. L'ataman et ses principaux officiers dirent au prince qu'ils ne pouvaient répondre de l'exécution de cet ordre, mais que s'il voulait se charger lui-même du soin de ramener les paysans, on lui donnerait une escorte. Le prince y consentit, mais entraîné pendant la nuit dans une embuscade, il y fut massacré. Alors les Cosaques se mirent en révolte ouverte contre le tsar, et se donnèrent pour attaman un certain *Kondrateï Boulavin*, qui avait été à la tête des assassins. Celui-ci essaya de s'emparer de la ville d'Azov par un coup de main, mais il ne réussit pas. Pierre fit partir contre les révoltés un corps de troupes considérables, et le sang de vingt mille Cosaques, versé dans les combats ou sur l'échafaud, vengea celui du malheureux Dolgorouki. Les autres rebelles, épouvantés du sort qui les attendait, se retirèrent, sous la conduite d'un de leurs chefs nommé *Nekrassov*, sur les bords du Kouban, où leur nombre s'augmenta considérablement par la désertion des Cosaques du Terek, de sorte qu'ils comptaient environ mille familles. Ils s'étaient soumis aux Turcs et dépendaient du seraskier de Kopyl; ils habitaient alors sur les bords du Kouban au dessus de son

Le 16 avril, à *Iekaterinodar.*

A une lieue d'*Oust-Labinsk*, on trouve une quarantaine, où commence le pays des *cosaques de la Mer Noire*, et c'est là aussi que finissent les dangers des voyageurs ordinaires, ce qui vient de ce que les Zaporoviens gardent leur propre pays, et le gardent à merveille. *Iekaterinodar*, qui est leur capitale, n'est qu'un grand village, et la situation n'en a pas été bien choisie à cause d'un marais qui en rend le séjour très malsain.

---

embouchure dans son liman méridional ; leur principal établissement était cependant beaucoup plus haut, sur la droite de ce fleuve et au dessus de l'endroit où est à présent la forteresse d'Oust-Labinsk. Les Turcs leur donnent le nom d'*Ignat*, qui vient peut-être du mot russe *vygnaty*, les chassés. Pendant la guerre des Russes contre les Turcs, qui se termina par la paix de Kutchuk Kaïnardji (en 1774), les Cosaques Nekrassovtsy inquiétaient beaucoup les premiers et refusèrent de reconnaître la suprématie du khan de la Crimée auquel ils devaient fournir 500 cavaliers. Les Russes parvinrent à détruire leurs trois stanitses nommées *Sebeloï*, *Kagnat* et *Khantibé* et situées sur la droite du Kouban. Alors les Nekrassovtsy passèrent ce fleuve et se retirèrent dans le pays des Abkhaz. Ils y habitèrent dans le voisinage d'Anapa jusqu'à la prise de cette ville par les Russes, sous le général Goudovitch, en 1791. Après cet événement, les Turcs transportèrent les Nekrassovtsy en Europe, et les établirent en Bessarabie et en Bulgarie près de Varna. Ces cosaques ont toujours conservé leur langue, qui est le dialecte de la petite Russie, leurs mœurs et leurs institutions, ainsi que l'habillement porté par leurs frères sur la rive du Don. Quant à leur religion, ils professent la catholique-grecque, d'après l'ancienne croyance, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la secte que les Russes appellent Starovèrtsy. Kl.

Le 17 avril. Il vient de se passer ici un événement qui n'avait pas encore eu d'exemple. Un gentilhomme tcherkesse a passé le Kouban presque par force et s'est mis sous la protection de la Russie avec tout son petit peuple; l'extrême insouciance des Zaporoviens a fait que je n'ai pas pu avoir de justes renseignemens sur son sujet.

Le 18 avril. J'ai vu à la quarantaine un marchand arménien qui revenait de Circassie avec une vingtaine d'esclaves des deux sexes. La plupart étaient de *Basikh* ou *Chapsik*. J'ai examiné la langue qu'ils parlaient, et il m'a paru qu'elle tenait plus du tcherkesse que de l'abazien. Il se trouvait parmi ces esclaves un homme dont personne n'entendait la langue, ni ne connaissait la nation. J'ai compris qu'il demeurait sur le haut de la Laba, qu'il était sujet des *Bezlenié*, et que sa langue ressemblait à celle des *Alti-kessek* dont j'avais un vocabulaire.

CHAPITRE XVI.

Voyage de Ickaterinodar à Taman.

Esclaves abazes. — Kopyl. — Bifurcation du Kouban. — Kalaous. — Kourka. — Débris d'Aspourgium. — Liman de Temruk. — Taman. — Ancienne géographie de cette contrée. — Tmoutarakan. — Antiquités. — Passage du Bosphore et retour en Europe.

Le 19 avril, à *Kopyl.*

Kopyl est une ancienne forteresse turque placée à la bifurcation des deux bras du Kouban (1). Le

(1) Pour aller de *Kopyl* à *Tcherkask* sur le Don, les Nogaï comptent : 1re journée par la rivière *Kongour* au *Kertmenle*, 2e journée, on traverse l'*Oussoungoule* et arrive au *Bi-sou*, 3e journée au *Tchalbach*, 4e journée à l'*Ak-bach*, 5e journée à l'*Essin*, 6e journée aux vallées et canaux *Djalaïr yilga*, 7e journée à la rivière *Yé*, 8e journée au *Choubour*, 9e journée au *Gogo nlik*, en russe *Kagalknik ;* 10e journée au *Ten* ou *Don.* — A six heures au dessus du Kopyl est le lac *Tchoubar-gol*, ou le tacheté ; il sort de la gauche du Kouban et a deux écoulemens : l'un est nommé *Teren Aganlé* ou le torrent profond, et l'autre *Kourou Aganlé*, ou le torrent sec. Le *Kongour* est une rivière du step, il ne va pas au Kouban et forme des mares dans lesquelles il se perd finalement. Sur la rive septentrionale du Kongour est la grande colline *Oï-boulat.* A une journée au-

bras méridional est le seul qui conserve le nom de *Kouban*, et le septentrional est appelé par les Russes *Protok* (ou bras); d'après cela les géographes se sont imaginé que le méridional était beaucoup plus considérable que l'autre, et n'ont désigné celui-ci que par un simple trait de burin. Mais c'est une erreur; le *Protok* est beaucoup plus large et plus profond que le Kouban, aussi Strabon l'appelle-t-il le fleuve, et il n'appelle l'autre qu'un bras du fleuve. Ce géographe est le premier qui donne au Kouban le nom d'*Antikites*, ce qui vient d'*Antakaïoï*, nom que les Grecs donnaient à tous les poissons sans écailles. Strabon est l'auteur classique pour la géographie de l'île de *Taman*, c'est le seul qui en ait traité ex professo (1). Notez que tout ce que Reineggs dit de ce pays-ci ne mérite aucune attention.

Le 20 avril, à *Kalaous* (2).

Ici l'on suit encore la rive du Kouban, et le pays que l'on a sur sa droite jusques à la mer est celui qu'habitaient les *Méotes Dandariens*. Strabon dit que Pharnace, roi de Bosphore, inonda leurs

---

dessous de Kopyl, tombe dans la gauche du Kouban le *Otau zalgan* qui sort des montagnes; plus à l'est s'y jettent, en remontant et du même côté, les rivières *Bitlé*, *Apaï-sou*, sur lequel habitent des Hattoukhaï, *Kara-Kouban*, *Soup* ou *Kizlarketken* (les filles noyées), etc. KL.

(1) *Voyez* mon *Commentaire sur la Description des pays caucasiens par Strabon*, insérée dans le premier volume du *Nouveau Journal* asiatique. KL.

(2) Ou la redoute *Petrovskoï*. KL.

pays, en ouvrant un bras de l'*Antikites* anciennement bouché. Cela n'est possible que pour ce pays-ci, mais cela est très possible.

Le même jour, à *Kourka* (1).

Après être partis de Kalaous nous avons fait une pêche qui par sa singularité mérite d'être rapportée. Nous étions dans un pays très sec, seulement le chemin étant plus bas, il s'y trouvait assez d'eau pour que les chevaux en eussent par dessus la cheville. Nous avions fait à peine quatre pas dans cette mare, que le cheval d'un cosaque fit un écart et jeta bas son cavalier. Ceux de ma chaise en furent très effrayés; enfin il n'y manquait qu'une fin tragique pour en faire la parodie d'Hippolyte, car bientôt nous aperçumes un monstre aquatique foulé sous les pieds des chevaux et les roues de ma chaise sans trouver nulle part assez d'eau pour se cacher. Les cosaques le harponnèrent à coups de piques, et il se trouva que c'était une carpe réellement monstrueuse; sa largeur était de quatre empans, et sa grosseur hors de proportion. J'étais cependant à comprendre comment cette carpe était venue sur le grand chemin, mais lorsque nous eûmes fait quatre pas de plus, nous aperçumes entre les roseaux un bras du Kouban dont les eaux étaient fort hautes, et un filet d'eau ayant percé le rivage, inondait le grand chemin.

---

(1) Ou *Andrievskoï*, dans un marais, à quelques verst au sud-est de la pointe méridionale du golfe de la mer d'Azov, appelé *Bolchoï Kandàour*, ou le Grand Kandàour. KL.

Ce filet était assez abondant, et si l'on considère e peu d'eau qu'il y avait encore, récent, et que a carpe ne faisait que d'arriver lorsque nous sommes venus par terre là où elle était venue par eau, on aura le mot de l'énigme.

Plus loin nous avons trouvé d'autres filets qui se creusaient de nouveaux lits, car dans les grandes eaux le Kouban est plus haut que l'ancien pays des *Dandariens*, et l'exhaussement du rivage était un fruit de leur industrie.

Le même jour, dans une cabane de pêcheurs.

A la dernière poste (*Kourka*) commence un pays très remarquable et intéressant pour l'intelligence de l'ancienne géographie. Aussi j'y avance lentement et n'y fais pas un pas qui ne me donne matière à quelques observations.

Au milieu d'une vaste plaine dans laquelle les prairies, les roseaux et les eaux ne sont pas faciles à distinguer, s'élève un dos de montagne (1) qui

(1) Un tatare m'a donné l'indication suivante des lieux par lesquels passe la route de Kopyl à Temrouk, avec leurs noms turco-tatares : 1° De Kopyl à l'endroit vis-à-vis de la réunion du. *Kara- Kouban* avec le Kouban, 4 heures; on passe avant la rivière *Sazi ozek* ou le bras pourri, 2° au *Kousbak* qui est aussi un bras du Kouban; 3° au *Kandaour*, puis le dos *Kismit*, ensuite celui appelé *Djaprik*, et on arrive à *Temrouk*. Le Kouban se divise au dessous de Kopyl en trois bras : 1° *Teren ozen*, ou le profond; 2° *Koum ozek*, ou le sablonneux, c'est le *Tchernoï protok* des Russes; 3° *Mitcheghis*. — Deux heures au dessus de Kopyl est un autre bras du Kouban, appelé *Eirlé*.

KL.

sépare le golfe appelé le *Grand Kandàour* du *Liman de Temrouk* (1); il commence à Kourka et finit avant Temrouk.

Près de Kourka est une enceinte de terre que je pris d'abord pour un camp romain, à cause de sa forme parallélipipède, mais deux observations m'ont fait penser que c'était l'enceinte d'une ville.

1° A côté de l'enceinte principale il y a un vaste appendice qui paraît avoir été un faubourg fortifié.

2° L'on trouve dans l'intérieur des deux enceintes des débris de vases de terre, ce qui annonce toujours une population suivie et non pas un camp passager.

Enfin, c'est nécessairement ici que devait se trouver l'ancienne ville des *Aspourgiens* (2), car

---

(1) Appelé en Turc *Ak-tenghiz* ou la mer Blanche; son eau est salée. KL.

(2) Étienne de Byzance, dans son livre *des Villes et des peuples* dit: « Ἀσπουργιανοὶ ἔθνος τῶν περὶ τὸν Μαιῶτιν λίμνην. Στράβων ἐνδεκάτῃ. Τούτων δέ εἰσι καὶ Ἀσπουργιανοὶ μεταξὺ Φαναγορείας. » Les Aspourgiens, peuple sur le Méotis. Strabon, dans son XIe livre, dit: « De ceux-ci sont aussi les Aspourgiens entre Phanagoria.. » — Le passage entier de Strabon porte Τούτων δέ εἰσι καὶ οἱ Ἀσπουργιτανοὶ μεταξὺ Φαναγορείας οἰκοῦντες καὶ Γοργιππίας, ἐν πενταισχιλίοις σταδίοις. « De ceux-ci sont les Aspourgitains qui habitent entre Phanagoria et Gorgippa un pays de cinq cents stades. » — Dans les éditions de Strabon ou trouve Ἀσπυγιτανοὶ pour Ἀσπυργιτανοὶ; mais c'est incontestablement une faute, puisque ce géographe appelle ce même peuple *Aspourgiens* (Ἀσπυργιανοὶ) dans son XIIe livre; et, parce qu'Étienne, qui cite le XIe livre, a également lu Ἀσπουργιανοὶ. — La ville de ce

Strabon dit que leur pays s'étendait entre *Phanagoria* et la *Sindique* dans une longueur de cinq cents stades. Mais la Sindique de Strabon était sur

---

peuple ne pouvait donc être éloignée, au plus, que de 500 stades de Phanagoria. On est par conséquent étonné qu'un auteur russe, M. *Boutkov*, ait eu la fantasie de vouloir retrouver Aspourgium sur les bords du *Grand Zelendjuk*, affluent considérable de la gauche du Kouban, lequel est au moins à 2,500 stades à l'est de l'ancien emplacement de Phanagoria. Cette admirable découverte a été consignée dans un Journal russe intitulé *Bibliographitcheskie listi* de 1825, n° 30. Quand on connaît l'extrême ignorance qui préside à la rédaction du *Bulletin des sciences historiques de M. le baron de Férussac*, on n'est nullement surpris d'y voir répéter de pareilles absurdités. Voici le morceau en question, qui n'est pas sans intérêt pour la notice de l'ancienne église sur le *Grand Zelendjuk*, de laquelle j'ai déjà parlé dans mon *Voyage au Caucase* (Vol. I, page 196).

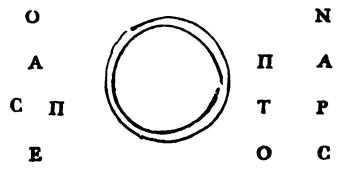
« En 1802, le major *Potemkin*, envoyé par le gouvernement « russe au pacha d'Anapa, pour lui demander raison des bri- « gandages exercés par les peuplades du Kouban sur le terri- « toire russe, eut occasion de visiter des lieux, qui dans les « temps modernes, sont presque demeurés impénétrables aux « Européens. Pendant ce voyage, il dressa une carte topogra- « phique de la contrée qu'il explora au-delà du Kouban et « dans le pays habité par les *Bechilbaï*, de la race des Abazes; « il découvrit trois anciennes églises en pierre, d'architecture « grecque, ainsi qu'une croix funéraire, à une verste et demie « l'une de l'autre. Ces églises sont situées sur la rive gauche du « Kouban, à quelque distance de l'endroit où ce fleuve reçoit « le *Petit Kardenek*, et sur la rivière *Iefir*, affluent de la gau- « che du *Grand Indjik*, appelé par les Nogaï *Oulou Zelendjuk*. »

(C'est ainsi que je rétablis les faits tronqués par le journaliste, qui prétend que le *Petit Kardenek* a son embouchure dans

la rive gauche du Kouban méridional; donc le pays des Aspourgiens s'étendait depuis le golfe de Phanagoria jusques ici, sur cette langue de terre

---

la gauche du *Grand Indjik*.) « Le major Potemkim entra dans « ces églises, et en retira des vues qui se trouvent entre les « mains de M. de Boutkov. Dans toutes les trois il vit, peintes à « fresque, des images de saints, absolument semblables à celles « des églises russes; même, dans le premier de ces monuments, « il vit, parfaitement conservée, la figure de Saint-Nicolas le « Thaumaturge, et aux côtés de la tête les lettres suivantes :



« Inscription que M. Boutkov interprète de la sorte, O, N, « c'est-à-dire ΟΣΙΟΣ pour ἅγιος, Saint-Nicolas; ΑCΠΕ, nom « du lieu où l'église fut construite; ΠΑΤΡΟC, protecteur, ce « qui signifie au total : *Saint-Nicolas, protecteur d'Aspé*. Non « loin de la première église, est enfoncée dans la terre une « croix de pierre brute, sur laquelle on lit une inscription « grecque qui semble indiquer qu'en cet endroit furent enterrés « deux sœurs ou deux frères, l'an du monde ΣΦΚΑ, 6621, « qui correspond à 1013 de notre ère. »

« D'après l'inscription ci-dessus mentionnée, et où il est « dit que Saint-Nicolas protégeait la ville d'Aspé, M. Boutkov « conclut que là se trouvait la ville d'*Aspé*, qui appartenait aux « *Asp-ourguis* ou *Ougres*, *kabitans d'Aspé*, peuple dont Stra- « bon parle dans son ouvrage. »

J'épargne au lecteur le reste du galimathias savant de M Boutkov, en faisant observer qu'il n'est nullement question d'une ville d'*Aspé* dans l'inscription, ni d'*Ougres* dans Strabon.

qui sépare le Kouban d'avec le Liman de Temrouk. Cette situation était très forte, et de là le rôle que les Aspourgiens ont joué dans l'histoire de ces contrées. La capitale s'appelait *Aspourgium*, mais le pays s'appelait *Asie*, et les Asiens étaient probablement les restes d'un grand peuple. Mais,

1° L'Aspourgium était-il l'*Asgard d'Odin?*

2° Quel rapport avait-il avec l'*Ascipourgium sur le Rhin?*

3° Les Cimeriens étaient-ils les *Cimbres?*

4° Étaient-ils les *Gomerites?*

Ce sont autant de questions auxquelles je n'ai pas encore osé toucher. Je ferai observer ici que c'est à Aspourgium qu'a régné *Pythodoris*, dame d'un si grand mérite à ce que dit Strabon. Et sur ce je quitte la plume et vais me préparer à entreprendre demain le passage de Temrouk, qui n'est pas chose facile, car il ne s'agit de rien moins que de passer la mer en voiture.

Encore un mot sur les ruines d'*Aspourgium*. L'officier cosaque qui m'y a conduit me disait : « J'ai « bien fait chercher ici des monnaies pour savoir « quelle nation y a habité. » J'avoue que je ne m'attendais pas à des recherches de la part d'un Zaporovien, et j'en ai conclu que la curiosité sur le passé devait être un sentiment assez général.

Le 21 avril, à *Taman*.

Les amateurs de pareilles rapsodies peuvent les chercher dans le *Bulletin du baron de Férussac*, où ils trouveront souvent des morceaux du même genre. KL.

L'isthme de Temrouk n'appartient proprement à aucun élément. Les pêcheurs qui l'habitent sont obligés de mettre tantôt leurs barques sur des chariots, et tantôt leurs chariots à côté de ma voiture qui était à peu près à la nage. Je cherchais, au milieu de toutes ces alluvions, quelle pouvait avoir été la place de l'ancien *Cimmericum* (1), et je pensais que le château pouvait avoir été bâti sur ces ruines; mais, lorsque j'eus passé l'isthme, je fus agréablement tiré de mes incertitudes par la vue d'une enceinte en terre, enfin de tout ce qui marque la position d'une ville ancienne. De là, nous allâmes à *Peresyn*, petit hameau de pêcheurs sur les bords de la mer d'Azov, où je pris une vue du volcan qui jette de la boue. Ensuite, comme notre chemin passait tout près du volcan, j'y montai jusques au cratère, dont je dessinai une autre vue. Puis nous arrivâmes à la poste *Sinaï*, qui est sur un golfe que le Bosphore y fait; cet endroit est tout rempli de monticules dont les uns sont l'ouvrage des hommes, et les autres celui de la nature, et dans d'autres les hommes ont creusé ce que la nature avait élevé (2).

---

(1) *Cimmericum* était certainement situé beaucoup plus à l'ouest. *Voy.* mon *Commentaire sur la description des pays caucasiens de Strabon*, dans le *Nouveau Journal asiatique*, vol. I, pag. 65. KL.

(2) Le célèbre voyageur anglais E. D. Clarke appelle cette poste *Sienna;* il pense que les ruines qu'on y découvre sont celles de l'ancienne ville de *Cepi*, mentionnée par Strabon. Je crois qu'il ne se trompe pas. KL.

Enfin nous sommes arrivés à *Taman*, qui est à peu près dans la position de l'ancienne *Patræus*, près du cap, sur lequel était le monument de *Satyrus* (1), prince contemporain d'Alexandre, et il me semble que j'y découvre quelque chose qui ressemble à un monument.

Il faut convenir que c'était une superbe idée des Grecs de surmonter leurs promontoires de quelque édifice fait pour une statue ou une colonne. Et leurs côtes ainsi décorées annonçaient de loin aux navigateurs qu'ils allaient aborder dans la patrie des arts.

Le 22 avril. J'ai vu nombre d'inscriptions de tombeaux et de fragmens ; j'ai voulu les dessiner, mais il faisait un vent du nord si froid et si pénétrant qu'il était impossible de se tenir à l'air et moins encore d'y tenir un crayon. La même raison m'a empêché d'aller au promontoire de Satyrus.

J'ai aussi vu la fameuse inscription slave, dans laquelle il est question de *Tmoutarakan*. Elle a fait le voyage de Pétersbourg et l'impératrice l'a renvoyée à Taman; en quoi cette immortelle souveraine a montré la sûreté de son jugement dans ce qui regarde les antiquités. En effet, une inscription perd de son prix dès qu'on la dépayse ; car alors il faut l'accompagner d'un procès-verbal qui en atteste l'authenticité.

---

(1) Je place *Patræus* et le *Monument de Satyrus* en Crimée. Voy. *Nouveau Journal Asiatique*, vol. I, pag. 67 et 290. Kl.

Le 23 avril. Le même mauvais temps a duré toute la journée; mais s'étant un peu radouci sur le soir, j'ai couru au promontoire de Satyrus. J'ai trouvé que ce que j'avais pris de loin pour un monument, n'était qu'un rocher d'une forme bizarre, et qui même n'appartenait point à la pointe la plus avancée, mais sur celle-ci j'ai trouvé un trou carré qui certainement doit avoir recélé une base. Mais où est cette base? Où est le monument de Satyrus? Demandez cela aux humains, race destructrice, véritables enfants, qui touchent, gâtent et brisent tout. Sortir une base de ce trou carré était un ouvrage difficile, mais rien ne leur coûte lorsqu'il s'agit d'anéantir.

Comme je rôdais encore dans les rochers, longtemps après le coucher du soleil, je m'aperçus qu'un si long séjour inquiétait les habitans de ce lieu sauvage. Un renard qui huchait à vingt pieds au-dessus de ma tête, me témoigna par des jappemens douloureux qu'il était surpris et fâché de me voir. En effet, je l'empêchais de rentrer dans son gîte, auprès duquel j'étais sans le savoir; mais il y rentra dès que je me fus éloigné.

En retournant à la ville, j'observai des fossés très anciens et parallèles; sans doûte ils servaient à séparer les anciennes habitations de *Petræus;* je remarquai aussi plusieurs cratères; et en tout, ce coin de terre a été singulièrement travaillé par les hommes et par la nature.

Le 24 avril. J'ai eu l'avantage de faire la connaissance de *M. Pfannenschmidt*, lieutenant-colonel de

génie. Les renseignemens qu'il m'a donnés m'ont épargné plusieurs courses. Il a été témoin de l'éruption de 1794, et s'est rendu sur la montagne aussitôt que le chemin a été praticable; depuis lors il y a conduit *M. Pallas*, et a fait avec lui le tour de l'île. Il m'a donné un dessin dans lequel est marqué le cours de la boue liquide qui est la lave du volcan de Taman.

Le 25 avril. J'ai passé ma journée devant un tas de marbres où tous les siècles semblaient s'être donné rendez-vous. Sur un autel de Vénus on voyait le sépulcre d'un moine de l'église esclavone, puis la tombe d'un Arménien, puis celle d'un pacha.

Parmi les monumens grecs, il y en avait un qui me parut intéressant par sa touchante simplicité. C'était une petite colonne avec l'inscription suivante : « *Ci-gît un jeune Ionien.* » Pendant du : « *Et moi je fus aussi en Arcadie :* Les Grecs étaient maîtres en toutes graces.

Le 26 avril. J'ai été sur les bords du Liman, où les Zaporoviens ont leur flotille; mon but était d'y chercher les lieux où furent *Phanagoria* et *Corocondamites ;* la seconde ville était probablement auprès de la redoute de *Souvorov;* mais la mer, qui enlève tous les jours quelque partie du rivage, n'a plus laissé de traces de cette ville. La première est sous un lac de nouvelle formation que l'on appelle *Choukourovskoï liman.* On y trouve encore des médailles et d'autres antiquités, et le cosaque *Polivoda*, seul habitant de cette contrée déserte, a

établi une ferme riante dans les lieux d'où Mithridate menaça jadis l'empire romain.

Le 27 avril. J'ai passé le Bosphore, et suis revenu en Europe, onze mois après en être sorti au passage de la *Tsarytsa*.

VOYAGE

DANS LE PAYS DES TCHERKESSES;

PAR

M. TAITBOUT DE MARIGNY.

COUP-D'OEIL GÉNÉRAL SUR CE PAYS.

Les peuples *Caucasiens* habitent tout le pays situé entre le 43e et le 45e degré de latitude septentrionale, le 55e et le 64e de longitude orientale. Il est borné au nord par le *Kouban* et le *Térek*, qui le séparent du pays des Kosaques *Tchernomortsy* et *Ghrébentsy*; à l'est par le *Daghistán*; au sud par l'*Imeréthi*, la *Mingrélie* et la *Géorgie*; à l'ouest enfin par la Mer-Noire. La haute chaîne du Caucase en traverse la partie occidentale du N.-O. au S.-E. dans toute sa longueur, et étend ses ramifications jusque sur les côtes. Elle se dirige ensuite vers l'E., en s'élevant jusqu'à pic comme une vaste muraille, que la nature, dans ses formes bizarres, semble lui avoir donnée pour limites, et elle va se terminer en pente douce à une petite distance de la Mer-Caspienne. Les Per-

sans lui ont donné le nom de *Seddi Iskender* (barrière d'Alexandre (1)). On y contemple avec admiration les sommets de l'*Elbrouz* et du *Mquinvari* ou *Kazbek*. Au pied de ce dernier est la fameuse *Porte caucasienne*, où passe la route que les Russes se sont pratiquée au milieu des peuplades *Ossètes*, *Kistes*, *Ingouches*, *Ghoudamakari* et *Touchi*, pour communiquer avec la *Géorgie*. Au nord du Caucase, la vue s'étend au loin sur de belles plaines arrosées par une infinité de rivières, qui, après un cours de peu d'étendue, vont grossir le *Koubàn* et le *Térek*, qui se jettent l'un dans la Mer-Noire et l'autre dans la Mer-Caspienne.

Le sol, généralement inculte, y est partout bon, fertile, et conviendrait à toutes sortes de cultures encore inconnues aux habitans. Une grande partie du pays est aujourd'hui couverte d'immenses forêts, où croissent les plus beaux arbres de haute futaie qu'il soit possible de voir.

Sur les côtes, qui offrent aux navigateurs de bons mouillages, le climat est chaud, ainsi que dans les profondes vallées qui séparent la chaîne continue des montagnes que l'on y voit, et où coulent quelques petites rivières. Mais dans les plaines situées au-delà des monts, l'air est plus

(1) C'est une erreur, le nom de *Sedd-i Iskender* appartient à la muraille de Derbend, qui, d'après les traditions des Orientaux, s'étendait depuis cette ville sur presque toute la crête du Caucase, et qui fut bâtie par Iskender Dzulkarnain, et renouvelée par les rois Kobâd et Nouchirvân. KL.

vif, et les hivers s'y font sentir avec plus de rigueur.

Il serait difficile de parvenir à faire connaître d'une manière précise l'origine de ces peuples ; elle se perd dans la nuit des temps et au milieu du grand nombre de fictions dont les poètes grecs voilèrent les pays qu'ils ont connus.

Plusieurs historiens de l'antiquité s'accordent cependant à placer dans le Caucase et vers la Mer-Caspienne les *Albaniens*, les *Ibères*, les *Khazar*, les *Massagètes*, les *Cadusiens*, les *Cissiantes*, les *Moskhes*, les *Phtéirophages*, les *Sauromates*, les *Hyrcaniens*, les *Amardes*, les *Pescies*, les *Derbiens*, etc., dont la plupart, retranchés derrière des rochers inaccessibles, opposèrent constamment la plus grande résistance aux efforts des conquérans qui essayèrent de les soumettre en franchissant la porte caucasienne. Ce merveilleux passage était défendu par un château appelé *Cumania*, qu'on suppose avoir existé à l'endroit où l'on voit aujourd'hui *Vladykavkaz*, vis-à-vis le bourg ibérien *d'Harmastie* (1), sur les ruines duquel est bâti le village ossète de *Lars*.

---

(1) C'est une erreur, il n'y a pas de bourg géorgien appelé *Harmastie;* l'auteur confond la *Porte-Caucasienne* avec le château d'*Harmastis* de Pline, *Harmotsikè* de Strabon et *Harmaktica* de Ptolémée; mais ce fort était situé au sud du Kour, dans une vallée qui aboutit à la droite de ce fleuve; c'est la même ville appelée *Armazis-tsikhé* dans l'histoire géorgienne et fondée par Parnabaz, premier roi de la Géorgie. — Le village ossète de *Lars* est au moins à 27 lieues au nord de cette place. KL.

Les *Colches*, les *Gelons*, les *Mélankhlènes*, les *Kolikes*, les *Coraxites*, les *Abasgi*, les *Hénioches*, les *Akhéens*, les *Cerkètes* et les *Sintiens*, habitaient les bords de la Mer-Noire. Séduits par le commerce, ils facilitèrent l'entrée de leur pays aux étrangers, et plusieurs d'entre eux courbèrent la tête sous le joug des Romains. Pompée en orna son triomphe, et l'empereur Adrien leur donna des rois. On voyait sur leurs côtes la ville de *Dioscurias* ou *Sebastopolis*, colonie de Milésiens, selon Arrien, que d'autres disent bâtie par *Amphitus* et *Telkhius*, cochers de *Castor* et *Pollux*, et dont il ne reste plus que le petit bourg appelé *Iscouria*; *Pythius*, surnommé le *Grand*, aujourd'hui vallon presque désert, appelé *Pitsounda*, à une petite distance au nord de *Sokhoum-kalah*; *Borgys*, *Mossaetika*, *Heracleum*, où commençait le pays des *Akhéens*; *Pagræ*, *Hiérone* et *Sindica*, bâtie par les naturels du pays, que l'on prétend retrouver dans *Soudjouk-kalah*.

Nous connaissons, en Europe, ces différentes peuplades sous le nom général de *Circassiennes*. Les Turcs et les Russes les appellent *Tcherkesses*, et ceux qui habitent la partie méridionale des côtes de la Mingrélie, *Abâzes*. Les Turcs se servent de ce nom indistinctement pour tous. Il est singulier que les Tcherkesses eux-mêmes ne connaissent que celui *d'Adighé* (1), dont on ne voit point de

(1) *Tcherkes* est la dénomination turque de ces peuples; elle signifie *coupeur du chemin* ou *brigand*. KL.

traces parmi ceux que les historiens de l'antiquité nous ont transmis. Le nom de la peuplade *Abazekh*, devenu par corruption *Abâze*, dérive sans doute de celui d'*Abassas*; celui des *Circassiens* ou *Tcherkesses* des *Cerkètes*, et peut-être que les *Noutakhaï* tirent leur origine des *Akhéens*. Appien d'Alexandrie prétend que ceux-ci étaient des Grecs qui, au retour de la ville de Troie, furent jetés par la tempête dans le Pont-Euxin, où ils eurent beaucoup à souffrir des Barbares; et qu'ayant envoyé quelques uns de leurs vaisseaux dans la mère-patrie, ils y furent mal reçus et repoussés, ce qui les mit dans une telle fureur, qu'ils adoptèrent la coutume des Scythes, d'immoler tous les étrangers qui venaient aborder chez eux. D'abord ils les sacrifièrent tous indistinctement; ensuite ils choisirent le plus beau, et enfin le sort désigna la victime.

Les Tcherkesses offrent aujourd'hui le spectacle étonnant d'une population libre qui s'est toujours conservée dans l'état primitif de toutes les sociétés, quoique entourée de nations plus civilisées. Ils sont disséminés jusque sur la cime des plus hautes montagnes, divisés par peuplades de dénominations particulières, et formant autant de petites républiques féodales, dont quelques princes sont les chefs. Les Turcs seuls, depuis la conquête du Bas-Empire, sont en relations commerciales avec eux; et sans chercher à les soumettre, ils se contentent de la possession d'*Anapa*, forteresse située sur l'extrémité septentrionale de la côte, presque

vis-à-vis les limites de la Russie, et à l'embouchure du *Kouban* ; ils y ont établi leur marché avec les Tcherkesses, dont ils reçoivent les filles et les garçons en échange de quelques marchandises apportées annuellement de Constantinople et d'Anatolie. Ce commerce, qui introduit chez eux la peste et enlève leurs enfans, cause nécessairement un décroissement notable dans la population. Un amour outré de l'indépendance, une valeur guerrière que rien ne peut dompter, les rendent redoutables à leurs voisins. Accoutumés, dès l'âge le plus tendre, aux exercices violens du corps et au maniement des armes et du cheval, ils ne connaissent de gloire que celle de vaincre l'ennemi, de honte que la fuite. Aussi les voit-on, s'élançant de leurs frontières, fondre sur leurs voisins, ravager leurs terres, enlever leurs troupeaux, et traîner dans l'esclavage tous ceux qu'épargne leur bras. La mer même ne met point d'obstacles à leurs brigandages ; montés sur de frêles barques, ils s'emparent souvent des navires qui approchent de leurs côtes. Cependant un usage généralement ignoré, mais qu'on retrouve aussi chez quelques autres nations barbares, vient dissiper les craintes du voyageur qui les veut visiter. Il consiste à choisir un hôte, appelé en Turc *konak*, dont il suffit de connaître le nom pour se mettre sous sa sauvegarde. Cet homme est désormais, envers ses compatriotes, le garant de toutes les actions de son protégé, auquel il donne les marques de la plus grande hospitalité, et qu'il met à l'abri de toute insulte.

Les incursions des Tcherkesses chez les Cosaques *Tchernomortsy*, et les représailles de ceux-ci, entretiennent une guerre continuelle sur les frontières que la Russie a données, depuis environ quarante ans, à son empire. Cette puissance y a envoyé de temps en temps des troupes qui, dans un pays peu connu et de difficile accès, n'obtinrent que rarement des avantages marquans; et ces moyens violens n'ont fait qu'effaroucher des hommes qui se croient invincibles dans leurs montagnes. Lors de la dernière guerre avec la Turquie, la prise d'*Anapa* en 1807, et en 1811 celle de *Soudjouk-kalah*, petit fort situé à 7 lieues plus au sud, et défendu par des Turcs, lui auraient été de quelque avantage, si, à la paix de 1812, la polique n'eût engagé la Russie à les rendre au Grand-Seigneur. Aujourd'hui, *Soudjouk-kalah* est désert, et *Anapa*, dont on a augmenté les fortifications, est commandé par un pacha.

Durant les cinq années que le pavillon russe flotta sur cette forteresse, quelques spéculateurs chrétiens essayèrent dans ses murs un petit commerce avec les Tcherkesses. Quoique trop peu important pour opérer un changement dans leur esprit, plusieurs parurent désirer de se mettre en liaison avec la Russie, et faisaient espérer qu'il serait possible de parvenir à établir des relations amicales entre les deux peuples. Madame *Catherine Boucholz*, épouse du général commandant à *Anapa*, et issue d'une famille tcherkesse, à laquelle elle avait été enlevée à l'âge de 14 ans, usa de tous ses moyens

pour inspirer de la confiance à ses compatriotes, tant elle était animée par le désir de les rendre au monde civilisé. Elle eût été d'une grande utilité à la Russie, si les militaires qui l'entouraient n'eussent traité de chimériques tous ses projets. Cette dame cependant accueillit avec bonté un Génois appelé M. *Scassi*, venu à *Anapa* au nombre des autres commerçans, et l'engagea à donner plus d'extension à son commerce, en faisant la connaissance de quelques chefs tcherkesses. Introduit dans l'intérieur du pays, sous l'égide de sa protectrice, il s'y adonna entièrement, et fut peut-être utile aux généraux russes. En 1814, après la reddition d'*Anapa*, M. Scassi demanda au gouvernement un bâtiment de transport pour porter du sel sur la rade de Pchiat, où il avait formé un établissement sous la gestion de deux commissionnaires, et en exploiter du bois de construction pour les arsenaux de la marine impériale. Il l'obtint, et sous la protection du prince *Méhmet Iéndâroghlou* (1), *konak* de M. Scassi, l'équipage du transport russe *le Danube* aborda en Circassie, où il fut bien reçu.

---

(1) Cela signifie *Méhmet*, fils de *Iéndâr*. *Oghlou* est le mot turc adopté par les Tcherkesses, dans cette seule circonstance, pour signifier fils. Dans la langue du pays on devrait dire *Iéndarkou;* la syllabe *kou* répond au *vitch* des Russes, comme dans *Alexandre Pavlovitch*, Alexandre fils de Paul. Dans le cours de mon ouvrage, je me servirai indifféremment du nom de *Méhmet* et de *Iéndar-oghlou*.

M. le duc de Richelieu, qui avait été l'ame de cette première expédition, conçut dès lors le projet de faire succéder à une guerre infructueuse des relations commerciales avec les Tcherkesses. Le gouvernement l'approuva, et M. Scassi, déjà membre du département des affaires étrangères et inspecteur des frontières de la Circassie, en fut nommé le chef. Il recut à cet effet de l'empereur Alexandre un don de cent mille poud de sel des salines de la Crimée.

Je construisais à cette époque (en 1817), dans le village d'*Alouctha*, sur la côte méridionale de cette presqu'île, une goëlette que M. Scassi crut propre aux relations projetées. Elle fut nommée la *Tcherkesse*, et reçut un pavillon militaire de paquebot. On me désigna pour la commander et pour être directeur de l'expédition. J'avais déjà fait en 1813 un voyage *à Anapa*, et des notions que j'avais prises alors sur l'intérieur du pays des Tcherkesses, excitaient en moi, depuis longtemps, le désir de connaître ce pays. Je fus charmé d'en trouver l'occasion en m'associant aux travaux de M. Scassi.

JOURNAL

DU VOYAGE.

Le 29 avril 1818 (v. s.), à 11 heures du matin, j'appareillai du port de *Kertch*, situé par 45° 22' de latitude septentrionale et 54° de longitude orientale, avec un chargement composé de sel et de fer; le port de *Ghélendjik* devait être mon premier mouillage, et ensuite celui de la rade de *Pchiat* (1). Il entrait dans mes instructions de visiter

(1) La vallée de *Pchiat* est située, d'après les observations du capitaine Gauttier, par 44° 23' 50' de latitude nord et 34° 59° de longitude est de Paris. La rade est fermée par le cap *Itokopaskhe*, qui en est éloigné d'environ cinq mille au N.-E, et par celui de *Tsuoughu*, qui la couvre des vents de S. S.-E. Elle est découverte à tous les autres, qui, dit-on, n'y soufflent jamais avec force. Ceux de terre au contraire, et j'en ai été témoin, y sont terribles. Le fond de vase et de coquilles est de quatre brasses près de terre : on devra mouiller à quelque distance de la montagne au nord de la vallée, ainsi qu'à celle du sud, parce que près d'elles le fond est pierreux. Au pied de la première se jette une petite rivière qui arrose la vallée dans

aussi, quand je le pourrais, la côte plus au sud, pour y chercher de nouveaux ports, meilleurs peut-être pour le commerce de l'ancrage. Outre l'équipage, j'avais à bord deux charpentiers de l'amirauté, destinés à la coupe du bois de construction, et un interprète.

Quoique le vent de S.-E. nous fût contraire, j'espérais en trouver de plus favorables hors du détroit, et nous passâmes en louvoyant le banc de *Pavlovsk*, ensuite celui de *Taman*. A trois heures après midi nous mouillâmes à la quarantaine de *Kertch*, appelé *Ambelakaï*, pour y faire visiter nos papiers par le *Brandwœchter* (1). Le vent étant trop faible pour refouler le courant qui portait au nord, nous passâmes la nuit à l'ancre, attendant que le calme cessât.

30 *Avril*. — A quatre heures du matin nous remîmes à la voile par un petit vent d'O. S.-O.; à neuf heures il se mit au S. avec une grosse mer, le courant étant dans la même direction que la veille; à huit heures du soir nous mouil-

---

toute sa longueur; son embouchure est barrée en été par la grosse mer du large, au point que notre chaloupe ne pouvait pas y entrer; mais en hiver le courant devenu plus fort par la pluie et la fonte des neiges, s'y fraie un passage beaucoup plus profond. A une centaine de pas du rivage, elle a douze pieds de fond, mais plus loin on la passe ordinairement à gué.

(1) Commandant du bâtiment de garde.

lâmes à l'abri du cap *Takly*, par 5 brasses d'eau, fond de vase. Dans la nuit le vent se calma.

1er *Mai.* — A quatre heures du matin, une brise de terre venant du S.-O. nous fit appareiller. Nous mîmes le cap à l'E. A midi il se porta au S., dans l'après-midi à l'O., et enfin très frais au N.-O. Nous naviguions avec toutes nos voiles au vent. A huit heures du soir *Anapa* fut relevé par N.-E. quart N., et le cap de *Soudjouk-kalah*, par E. quart S.-E. Le vent fraîchissant de plus en plus, je crus devoir diminuer notre voilure pour ne pas arriver de nuit à l'entrée du port de *Ghélendjik*. La contre-brigantine, le perroquet et le ghis furent fermés ; nous filions sept nœuds. A mesure que nous approchions de la côte de Circassie, le vent se portait à la terre ; il se mit bientôt au N.-E., fort et par raffales, ce qui me fit prendre à minuit un ris sur la brigantine. Les courans, qui, dans ces parages, vont toujours avec une rapidité étonnante vers le nord, nous empêchaient d'avancer malgré la force du vent, et furent cause que nous ne nous trouvâmes, le lendemain à 4 heures et demie du matin, que par le travers de la baie de *Soudjouk-kalah*.

2 *Mai.* — Après avoir refait toutes nos voiles, et naviguant avec un petit vent, nous passâmes à 9 heures le cap *Taouba*, qui forme l'entrée de *Soudjouk-kalah*. Il est fort éminent, taillé à pic, garni de falaises de couleur blanche, et de forme

triangulaire, suivi vers le S.-E. d'une longue pointe bordée dans toute son étendue par une ligne unie très blanche, qu'un espace d'environ un mille sépare d'une autre pointe plus haute, et dont les bords sont tous à pic, avec des falaises blanches et circulaires. A onze heures nous étions vis-à-vis cet intervalle, que je pensais devoir être l'entrée du port de *Ghélendjik*; une vue des côtes, qui m'avait été donnée par un capitaine ragusais de mes amis, venait à l'appui de cette idée. Cependant un officier, pilote de la marine impériale, embarqué avec moi, n'était pas de mon avis, se fondant sur la position de ce port dans la carte de la Mer-Noire du lieutenant russe *Boudichtchev*, qui la place à 25 milles de *Soudjouk-kalah*, dont nous n'étions éloignés que d'environ 12 milles; et il m'engagea à faire gouverner sur une anse située entre ce lieu et un cap qui nous cachait le reste de la côte au sud. Cette anse, selon moi, était *Ialandji Ghélendjik* (faux *Ghélendjik*) des Turcs. Enfin, de l'eau vue du haut des mâts par-dessus la pointe, m'affermit dans mon opinion; je crus ne plus devoir en douter; mais craignant encore de faire arriver vent arrière sur l'embouchure, parce que le vent n'était pas assez fort pour pouvoir, en cas de méprise, nous éloigner de terre où il aurait peut-être été dangereux de mouiller, je fis mettre en panne.

Ayant enfin aperçu une barque tcherkesse qui longeait la côte, j'envoyai notre canot à sa rencontre avec l'interprète et six matelots pour éclair-

cir nos doutes. Les Tcherkesses parurent d'abord vouloir les éviter; mais au bout d'une demi-heure ils s'abordèrent, et j'entendis chanter leur air favori d'*ariracha* (v. p. 267), qui me tranquillisa sur le sort de notre émissaire ; il revint nous annoncer, comme je l'avais présumé, que nous étions vis-à-vis *Ghélendjik*. Un petit vent d'O. nous fit faire notre entrée dans ce port, en passant assez près de la pointe, à tribord, où nous trouvâmes 9 brasses d'eau; et je mouillai, à trois heures, du côté droit de la baie, par 6 brasses fond de vase, à une portée et demie de fusil de trois magasins qui sont au bord de la mer.

Notre arrivée avait fait rassembler un grand nombre de Tcherkesses sur le rivage: je jugeai nécessaire de m'y rendre avec l'interprète, qui me conseilla de faire mettre des armes dans le canot; mais je crus plus convenable de gagner leur confiance en nous présentant à eux désarmés, et nous abandonnant à leur hospitalité. A mesure que nous approchions, leur nombre augmentait rapidement, et on voyait briller sur tous différentes armes.

Je ne pouvais cependant m'empêcher de réfléchir sur notre situation, et j'avoue que peut-être l'inquiétude y entrait pour quelque chose. J'avançais vers un peuple sauvage qui depuis tant de siècles est connu par sa barbarie, et n'ayant à opposer à son amour pour la rapine que le nom seul d'un homme que je ne connaissais point, dont j'ignorais les dispositions, qui habitait à environ dix lieues de là, et dont, jugeant en Euro-

péen, je n'osais me promettre la protection. Combien je me trompais, et qu'il est respectable et sacré le sentiment que les Tcherkesses attachent à l'hospitalité! On voit chez eux cette vertu mise en action, tandis que chez nous elle n'est que dans les écrits des philosophes.

A notre débarquement il nous entourèrent et parurent impatiens d'entendre le nom de notre *konak*; ce devait être là le signal de notre liberté ou de notre esclavage; mais aussitôt que je leur eus fait dire que nous étions des gens du prince *Méhmet Iéndâr-oglou*, ils nous tendirent les mains et nous félicitèrent sur notre heureuse arrivée. Comme il était tard, je me contentai de faire demander des nouvelles de notre *konak* et des commissionnaires de M. Scassi, auxquels j'envoyai un exprès, moyennant la promesse de deux petites mesures de sel pour paiement de sa course.

De retour à bord, l'ordre fut donné que chaque *quart* serait composé de la moitié de l'équipage, qui ferait bonne garde et m'éveillerait ainsi que l'interprète, à l'approche du premier bateau. Une brise de terre du S.-E., qui s'était levée au coucher du soleil, dura toute la nuit.

3 *Mai.* — Ce jour-là, comme la veille, notre pavillon fut hissé à la poupe, et un pavillon génois au mât de misaine. Ce dernier devait flotter tous les jours; M. Scassi me l'avait conseillé; il croyait que cette mesure pouvait nous être avantageuse, à cause, disait-il, du souvenir que ces peuples ont des Génois, qu'ils appellent *Dyènou-*

vès, et regardent comme leurs frères; qualité qu'ils donnent aussi aux Français. Mais il me fut facile d'apercevoir que cette précaution de mon chef ne pouvait tout au plus servir que de consolation à ses compatriotes, en faisant reparaître leur pavillon sur les côtes de Circassie au moment où il disparaissait de l'Europe. Ces peuples sauvages n'en ont aucune idée; et lorsque je voulus le leur faire remarquer, ils eurent toutes les peines du monde à concevoir ce que je leur voulais dire.

Je ne sais à quoi on pourrait attribuer l'attachement des Tcherkesses pour nous, qui ne les connûmes jamais. Quant à celui qu'ils ont pour les Génois, je pense qu'il tire son origine de l'empire qu'eut autrefois leur république dans la Mer-Noire, et des colonies qu'elle établit sans doute sur les côtes *Abâzes*. Quelques recherches, qu'il serait facile de faire, pourraient nous éclaircir sur ce point, et peut-être même serait-il possible de trouver des mots génois dans le langage des Tcherkesses *Natoukhaï*; leur usage d'ailleurs de saluer en ôtant leurs bonnets, unique parmi les Orientaux, semble prouver des liaisons avec les Européens.

Toute cette fraternité qui nous unit, ne change cependant rien à notre égard touchant la nécessité d'avoir un *konak*; car en 1813, quelques militaires polonais qui furent envoyés prisonniers en Géorgie, après avoir fait partie de la grande armée venue en Russie, brûlant du désir de recouvrer leur liberté, formèrent le projet de prendre la

fuite en traversant le Caucase, et l'exécutèrent au nombre de douze. Après une marche de quelques jours, ils rencontrèrent des Tcherkesses, auxquels ils firent entendre qu'ils étaient Français ; alors ceux-ci les engagèrent à venir dans leurs habitations où ils furent bien traités ; mais, fidèles à leur usage, lorsque les Polonais voulurent se remettre en route, chacun d'eux retint celui qui lui était échu en partage, cherchant à lui expliquer qu'il n'était plus libre, mais qu'en qualité de frères ils profiteraient de la première occasion pour les vendre aux marchands qui aborderaient sur leurs côtes. Effectivement, en mai 1813, me trouvant à *Anapa*, après la reddition de cette place aux Turcs, celui d'entre eux qui habitait le plus près me fut amené. Je n'avais que peu d'argent, et ne pouvant fournir la somme qu'on me demandait, j'allais être réduit à voir remmener ce malheureux dans les montagnes. Il était au désespoir ; je tâchai d'inspirer de la pitié à son maître ; mais l'intérêt est partout un si puissant mobile sur de certaines ames, qu'il me fut impossible de l'attendrir. Je me rappelai alors que je possédais un bijou en or, auquel j'étais très attaché. Il avait appartenu à la plus tendre mère, que j'avais perdue depuis un an ; mais le but du sacrifice étant digne de celle qui m'avait donné le jour, je n'hésitai point à le faire, et j'eus le plaisir de le rendre à la liberté. La guerre durant encore en Europe, je crus ne pas devoir l'emmener avec moi dans un port de Russie, et je l'envoyai sur un navire turc à Cons-

tantinople, où cet honnête Polonais s'empressa d'implorer la libéralité de quelques ambassadeurs, pour obtenir de quoi me rembourser, malgré que je fusse en Russie et que je ne l'eusse pas exigé de lui; mais cet homme qui, dans son esclavage chez des barbares, avait encore éprouvé un sentiment de fierté, inspiré par le bonheur d'appartenir à une grande nation, se vit repousser par ceux qui auraient dû le protéger; et il serait mort de faim à Constantinople, s'il n'eût trouvé dans son industrie des moyens de subsistance. Il est fâcheux que j'aie négligé de marquer son nom sur mes tablettes; il était sous-officier de lanciers, et natif de Cracovie. J'ai appris depuis que ses camarades avaient tous été rachetés par un Ragusais, nommé *Mirkovik*, qui commerçait à *Anapa*.

A 8 heures, une voile parut à l'entrée du port; c'était une barque qui se dirigeait vers nous. Les quatre hommes qu'elle portait nous abordèrent en chantant, et après nous avoir salués en soulevant leurs bonnets, ils nous dirent être envoyés de *Pchiat*, par l'épouse de notre *konak*, qui, ayant déjà appris notre arrivée, les avait chargés de nous en féliciter et de nous offrir ses services. Je leur fis donner de l'eau-de-vie, dont ils burent chacun trois verres, ne buvant jamais autrement de quelque boisson que ce pût être, et de quelque dimension que fût le vase. Ils ne parurent pas amateurs de poisson salé et mangèrent de préférence du fromage. Au bout d'une heure nous nous embarquâmes dans leur bateau pour aller à terre;

il était comme tous les autres que j'ai vus depuis, plat, sans quille, les bordages fixés avec des clous et quelques chevilles de bois contre des membrures très minces. Sur la proue s'élevait une figure représentant une tête d'animal qu'il serait assez difficile de nommer, mais que les Tcherkesses prétendent être celle d'une chèvre. Ne serait-ce pas un souvenir du bélier dont la représentation se trouvait à la proue du vaisseau grec qui portait *Phryxus*, et dont ces peuples conservèrent longtemps le souvenir? Leurs rames, très courtes, sont attachées à des étalets d'une longueur extraordinaire; et au bout se trouve une petite barre de bois pour placer les mains. Ils se servaient d'un gouvernail et d'une petite voile carrée.

Plusieurs de ces barques sont assez grandes pour pouvoir contenir environ 60 hommes, et c'est avec elles qu'ils enlèvent quelquefois des navires marchands non armés, surpris par des calmes à peu de distance de leurs côtes. Les anciens les appelaient *kamara*.

A peine fûmes-nous écartés du bâtiment, que nos rameurs circassiens entonnèrent *ariracha*, espèce de refrain qu'ils chantent en deux chœurs, et dont ils accompagnent le mouvement de leurs rames, qui est plus ou moins fort selon les différens tons de l'air; ils ajoutent à ce chant les contorsions les plus comiques, qui sont chez eux une des principales qualités d'un bon rameur.

Nous abordâmes au même endroit que la veille, à droite d'un petit ruisseau, près duquel sont

bâties trois cabanes en clayonage, qui servent de magasins. Quelques Tcherkesses vinrent à notre rencontre; parmi eux était un vieux Grec, établi depuis quarante ans dans le pays; il avait épousé une Tcherkesse dont il eut plusieurs enfans, et qui était morte de la peste depuis deux ans. Cet homme nous invita à entrer dans un des magasins où il avait encore environ 600 poud de sel. Enchanté d'avoir trouvé un habitant avec lequel je pouvais parler, j'acceptai son offre, et m'assis, quoique avec répugnance, sur de vieux haillons qui lui servaient de sofa. Tout en fumant quelques pipes de tabac, il m'apprit que le prince *Iéndâr-oglou* était invité dans les environs de *Soudjouk-kalah*, pour assister à l'anniversaire des funérailles d'un de ses amis, où nos commissionnaires l'avaient accompagné. L'un d'eux, appelé Moudrouv, venait d'enlever une jeune fille *Pchiat*, ce qui avait irrité une grande partie des habitans de cette vallée, au point de nous faire craindre les suites les plus désastreuses pour notre établissement; et *Iéndar-oghlou* qui, en sa qualité de *konak*, devait le défendre, ne se trouvait pas moins compromis que Moudrov.

Il était temps de respirer un air pur, et de sortir du magasin, depuis long-temps infecté par un nuage de fumée de mauvais tabac et d'exhalaisons non moins désagréables. Je demandai si, accompagnés par quelqu'un, nous pouvions nous promener dans la campagne, qui me paraissait magnifique. On nous le permit, et un homme nous

fit signe de le suivre. Nous entrâmes avec lui dans une plaine charmante, où serpentait un ruisseau à l'ombre de platanes, de frênes, de charmes, de poiriers et de pommiers sauvages, auxquels la vigne s'unissait en s'élevant jusqu'à leurs sommets. Après avoir marché quelque temps dans ce séjour enchanté, nous nous trouvâmes à l'entrée d'un bois épais où notre conducteur s'arrêta, et dit d'un air satisfait qu'il voulait nous faire boire du lait : il tenait son sabre à la main et portait un pistolet à sa ceinture. Une crainte soudaine s'empara de nous; le pilote et l'interprète avaient l'air embarrassé, et regrettaient déjà de s'être aventurés dans ces lieux inconnus. Cependant la douceur de sa physionomie m'engagea à le suivre, et mes camarades m'imitèrent. Arrivés par de petits sentiers qui coupaient le bois en différens sens, à une habitation composée de quatre cabanes entourées d'arbres, nous entrâmes dans la plus proche, qui était destinée aux étrangers; elle consistait en une chambre recrépie d'argile en dedans et en dehors; une grande cheminée à la tartare était dans le fond, et à ses côtés deux espèces de sofas couverts de quelques nattes. Des selles, des brides et des armes ornaient la muraille. On nous dit que nous étions chez un prince parent de notre *konak*, nommé *Chaghan-Gherïe-oghlou-Kochmit*, absent pour la même cérémonie qui avait appelé *Iéndâr-oghlou*. Un de ses vassaux, espèce d'intendant, nous reçut très poliment, et voulut nous retenir à dî-

ner; mais voyant que nous étions pressés de sortir, il nous invita pour le lendemain.

Nous nous rendîmes au bord de la mer, où je renouai l'entretien avec le Greco-Tcherkesse, pour m'informer de la vente des marchandises; il se plaignit du grand changement qui s'était opéré dans le pays, depuis que la peste y avait fait des ravages effrayans; elle n'avait cessé que depuis peu, après avoir enlevé les deux tiers des habitans de la côte. Ce fléau paraissait avoir frappé de terreur les Tcherkesses, et leur avoir fait sentir à quels désastres pouvaient les entraîner des liaisons avec les Turcs. Aucun bâtiment de cette nation n'avait encore paru depuis le commencement de la belle saison, et selon toutes les apparences il n'en devait plus venir, parce que le pacha d'*Anapa*, intéressé à ce que tout le commerce d'échange avec les *Abâzes* eût lieu dans sa forteresse, était parvenu à faire défendre, par la Porte, aux sujets ottomans de trafiquer ailleurs sur la côte. Cette mesure, qui forçait les habitans des cantons les plus éloignés à s'y rendre, pour acheter ce qui leur était nécessaire, les avait fortement indisposés contre lui.

Un petit vent du sud, venant du large, avait tempéré la chaleur de la journée, à laquelle venait de succéder la plus belle des nuits; une brise de terre embaumait l'air de l'odeur de mille plantes aromatiques, et le chant des rossignols interrompait seul le silence qui régnait dans ces

lieux. Tout-à-coup des cris perçans vinrent frapper nos oreilles : ils ressemblaient assez à l'alarme des Tcherkesses dont on nous avait déjà parlé. Ces cris attirèrent sur le pont tout l'équipage, qui se crut sur le point d'être assailli. Mais nous fûmes bientôt tranquillisés par notre interprète, qui nous dit que c'étaient des *chakal.* Ces animaux, qu'on ne voit point en Europe, ont du rapport avec le loup et le renard; ils sont très voleurs et enlèvent souvent les souliers et les bonnets de ceux qu'ils trouvent endormis dans les bois. Leur peau convient assez pour être employée en fourrure. Ils se rassemblent quelquefois la nuit en assez grand nombre, dans les bois, et poussent des cris semblables à ceux que nous venions d'entendre. Les Tcherkesses prétendent que cela annonce la pluie; je ne sais si cette observation est juste, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il nous aurait long-temps inquiétés, si nous n'avions pas eu un homme en état de discerner la différence du cri de ces animaux à celui des habitans, auquel il ressemblait beaucoup, surtout pour des oreilles aussi peu exercées qu'étaient les nôtres.

4 *Mai.* — A 8 heures du matin, nous allâmes à terre où l'on nous avait appelés; nous y trouvâmes le troisième fils d'*Iéndâr-oghlou*, que le bruit de notre arrivée avait engagé à passer par *Ghélendjik*. Ce jeune prince, nommé *Kaspolét* (Kaz-boulat), se faisait remarquer par un extérieur agréable : sa physionomie douce prévenait en sa faveur. Il était

grand, bien fait, et très mince comme tous les Tcherkesses. Son habillement, semblable à ceux que j'avais vus jusqu'alors, n'avait rien de remarquable. Il avait un large pantalon de toile; une veste ou tunique, qui servait aussi de chemise, lui descendait jusqu'au dessous du genou, et était recouverte par un habit de la même forme en drap gris, ayant de chaque côté, sur la poitrine, une douzaine de tuyaux faits en maroquin, qui servaient à mettre des cartouches; il portait de longs bas de laine gris, sans pieds, et attachés sous le genou par de larges jarretières de feutre; des souliers en maroquin, très couverts, sans semelles et un bonnet en peau de mouton; il avait pour armes un fusil à crosse albanaise porté en bandoulière dans un fourreau de laine, un poignard très large, un pistolet garni en argent, et un sabre à manche de même métal, sans garde, monté comme un couteau, et dont le fourreau galonné était composé de plusieurs pièces de maroquin de différentes couleurs.

Tout le luxe des Tcherkesses consiste en de belles armes, qu'ils entretiennent avec le plus grand soin. Ils se rasent la tête, comme les Turcs, ne laissant qu'une petite touffe au sommet. Les vieillards se rasent la barbe; mais les jeunes gens ne la coupent ordinairement qu'avec des ciseaux, de manière qu'il en reste une bonne partie, ce qui est la marque de l'âge viril. Ils portent tous de longues moustaches.

A 9 heures, le vassal qui nous avait invités la

veille, vint nous engager à nous rendre chez lui. Quoique trouvant assez extraordinaire d'aller dîner de si bonne heure, je me décidai à le suivre. Chemin faisant, mon interprète m'apprit que les Tcherkesses n'ont point d'heures fixes pour leur repas, et qu'ils ne mangent, quand ils ont faim, qu'un morceau de pain ou de pâte de millet. Dans leurs voyages ou dans leurs incursions contre leurs voisins, une petite quantité de farine de millet fermenté suffit pour les soutenir toute une journée. Ils portent cette nourriture dans une petite bourse de peau suspendue à leur selle : ce n'est que pour des étrangers ou des fêtes que cette sobriété cesse; l'on mange alors à toute heure et splendidement.

Nous fûmes reçus dans la même chambre que la veille, et obligés de nous asseoir dès notre arrivée, pour ne plus changer de place jusqu'à notre départ. Cet usage incommode qui tient au cérémonial avec des étrangers, me contrariait infiniment, et, pour le supporter, je profitai de la liberté qu'on a de prendre toute sorte de positions; il n'en est qu'une qui soit inconvenante, et il est singulier qu'elle soit précisément la seule habituelle chez tous les Orientaux : c'est de s'asseoir les jambes croisées et sur les talons.

Les Tcherkesses remirent en entrant aux gens de la maison toutes leurs armes, qui furent aussitôt suspendues à la muraille, et ne gardèrent que le poignard, qu'ils ne quittent jamais. Ils restèrent toujours debout par respect pour nous. Si nous

n'avions pas été là, ils se seraient tous assis, excepté le maître de la maison. On nous présenta à laver les mains, et aussitôt après on servit le dîner sur huit petites tables rondes, d'environ trois pieds de diamètre, qui se succédaient avec la plus grande vitesse : la première portait différens plats de douceur et de laitage; une espèce de tourte occupait la seconde : elle était composée d'une pâte de millet bouilli; au milieu se trouvait un vide en forme de tasse, contenant un excellent ragoût de poulets, rougi par une grande quantité de pimens; j'en mangeai peu parce qu'il était fort chaud et que nous manquions de fourchettes; la pâte de millet nous servait de pain. Le reste du repas fut composé de viande salée, qu'on mange avec du miel, du pilav (1), des œufs, etc.; et, le repas fini, on nous donna encore de l'eau pour nous laver les mains.

Il serait honteux à un Tcherkesse de manger devant des étrangers, et à plus forte raison à la même table; aussi notre hôte, le jeune prince et ses autres amis ne participèrent au dîner qu'en mangeant notre dessert à mesure qu'on l'emportait dans la cour.

Nous avions apporté des mouchoirs et des aiguilles pour en faire cadeau à la maîtresse de la maison; mais comme elle ne parut point devant nous, je les lui fis remettre par mon interprète,

(1) Riz cuit à l'eau et arrosé de beurre, en usage chez les Orientaux.

qui la remercia ainsi que son mari de l'accueil qu'ils nous avaient fait.

Le fils de *Iendâr-oghlou* accepta avec plaisir la proposition de venir voir le bâtiment : il s'y rendit suivi de quelques autres Tcherkesses qui nous avaient accompagnés jusqu'au bord de la mer. Quoique sortant de table, je leur fis servir notre dîner que nous avions trouvé en arrivant, et il parut leur être agréable, ainsi que quelques verres d'eau-de-vie dont ils burent à plusieurs reprises, et, d'après leur coutume, chacun trois coups de suite.

Je leur parlai des Turcs, dont ils étaient très mécontens depuis les ravages de la peste, et la défense faite aux marchands de commercer sur leurs côtes. Il y en eut même un qui alla jusqu'à dire que sans doute des liaisons avec la Russie leur conviendraient davantage, si on voulait respecter leur liberté : je leur assurai qu'il n'entrait point dans les vues de cette puissance de les en priver, et que son seul désir était d'établir un commerce qui fournît à leurs besoins et leur garantît la paix.

Nous saluâmes le prince, à son départ de trois coups de canon. Il se rendait, ainsi que tous les autres jeunes Tcherkesses, aux environs de *Soudjouk-kalah* où était son père, pour montrer son habileté aux courses à pied et à cheval qui sont en usage à l'anniversaire des funérailles.

Ces fêtes consistent ordinairement en prières faites sur la tombe du défunt ; et en un grand re-

pas donné aux assistans. Plusieurs étoffes, emportées par un rapide cavalier, deviennent la récompense des plus habiles coureurs, qui, aussi à cheval, font leurs efforts pour l'atteindre et lui enlever le prix de leur célérité. Différens autres exercices de ce genre terminent la fête.

Vers le soir nous rapprochâmes de terre, à une encâblure de distance des magasins, où nous mouillâmes pas cinq brasses, fond de vase.

5 *Mai.* — Ce jour-là, dimanche, le grec *Dhimé* me demanda la permission de venir faire sa prière à bord, devant une croix qui était dans la chambre; je la lui accordai avec plaisir. Il apporta quelques bougies de cire jaune, dont les Tcherkesses, ainsi que nous, se servent dans leurs cérémonies religieuses, et les alluma devant le signe de notre rédemption. Un habitant venu avec lui garda, durant cette prière, un respectueux silence.

Après un examen de la baie où nous étions, le plan dessiné par les officiers d'un vaisseau de ligne russe, qui y avait mouillé en 1811, me parut peu exact. Je me décidai à le lever de nouveau, en usant de toutes les précautions nécessaires pour ne pas exciter la méfiance des Tcherkesses. Ce fut aussi par cette raison que nous ne choisîmes qu'une base de 166 toises, depuis les magasins jusqu'à une petite pointe assez remarquable où la côte prend une forme circulaire. Après avoir relevé des

deux extrémités tout ce que l'on pouvait y voir, notre troisième station fut à bord.

Par le retour de l'exprès que j'avais envoyé à nos commissionnaires, nous apprîmes que l'un d'eux, nommé M. *Tausch*, devait arriver le lendemain.

J'eus ce jour-là un exemple remarquable de la modicité des prix du bétail. Ayant été obligé d'acheter de la viande fraîche, je payai un gros veau la valeur, en sel, de huit piastres turques; deux chèvres et quelques œufs nous coutèrent deux pouds de sel et une ocque de fer.

6 mai. Un coup de pistolet tiré à terre nous annonça l'arrivée de M. Tausch; elle avait été retardée à cause de l'affaire de Moudrov, dont les détails me furent d'autant plus désagréables que la méfiance des habitans et leur éloignement pour des étrangers qui, chez eux, se comportaient déjà au mépris de leurs lois, me parurent devoir nécessairement augmenter, et engendrer de nouvelles haines; je ne pouvais cependant pas encore me former une juste idée du crime de notre commissionnaire, ayant entendu dire quelques années auparavant, à *Anapa*, qu'un amant, chez les Tcherkesses, devait enlever celle qu'il destinait à être son épouse. M. Tausch me l'expliqua de la manière suivante.

Le beau sexe, quoique destiné à mener une vie des plus laborieuses, est loin d'être condamné ici, comme chez les Turcs, à un isolement éternel.

Les filles surtout sont admises dans toutes les fêtes, qu'elles embellissent par leur enjouement, et leur société est un des plus doux délassemens des hommes, avec lesquels elles vivent dans la plus grande familiarité.

Aussitôt qu'un jeune homme a fait son choix, il doit convenir avec le père du prix de sa fille; il consiste, la plupart du temps, en une cotte de maille, des sabres, des fusils, des chevaux et quelques bœufs. Le marché fait, le jeune homme vient enlever son amante, accompagné d'un ami qui la place sur son cheval, et monte en croupe derrière elle. Ils partent ainsi tous trois au grand galop vers l'habitation d'un de leurs alliés. Le compère y présente la jeune fille, que l'on installe bientôt dans une chambre destinée aux époux. Seule, elle y attend patiemment son futur, en entretenant le feu de la cheminée, qui leur tient lieu de lumière. Ce n'est que lorsque tous les gens de l'habitation sont censés endormis que l'ami va chercher l'époux dans le bois, pour l'introduire auprès d'elle. Celui-ci, avant de s'abandonner aux plaisirs du dieu qui les unit, défait avec son poignard le corset que sa femme porte depuis l'âge de cinq ou six ans; il est fait en maroquin, et garni de deux palettes de bois placées sur la poitrine, qui, par leur forte pression, empêchent le développement du sein; cette partie du corps étant regardée comme un attribut de la maternité, qu'il serait honteux à une jeune fille de laisser paraître. Le corset serre aussi très étroitement le buste, depuis la clavicule

jusqu'à la ceinture, par une corde qui passe dans de petits anneaux de peau; quelquefois des crochets en argent servent au même usage; elles le portent même la nuit, et ne le quittent que lorsqu'il est usé, pour en remettre un autre tout aussi étroit. Cela pourrait engager à dire qu'une fille tcherkesse a la taille, le jour de son mariage, de la même grosseur qu'elle l'avait à six ans.

Il faut que M. de Lacroix, qui, dans son ouvrage sur les pays situés entre la mer Caspienne et la mer Noire, a publié quelques détails assez exacts concernant les Tcherkesses, ait été induit en erreur par ceux qui lui ont fourni les matériaux dont il a formé sa relation, lorsqu'il prétend que « *les épaules des jeunes filles prennent par leurs corsets beaucoup de largeur, défaut auquel on fait peu d'attention en considération de la beauté de leur gorge.* » Un étranger est au contraire choqué à la vue des poitrines plates des jeunes Tcherkesses, et il n'y a que les femmes mariées qui, débarrassées de leur corset virginal, laissent reprendre à la nature tous ses droits.

Nulle autre cérémonie, excepté quelques réjouissances, ne sert à légitimer le mariage. Le lendemain, à la pointe du jour, le mari quitte sa jeune épouse qui va occuper une maison à part, qu'il a eu soin de bâtir pour elle dans son habitation, et où il ne la revoit plus que la nuit ou avec le plus grand mystère; car on attache une espèce de déshonneur à paraître en public avec sa femme.

Si le mari est riche, il paie de suite à son beau-père le prix dont ils sont convenus; dans le cas contraire, il le fait peu à peu, et emploie souvent plusieurs années à remplir cette obligation.

L'usage de ne point voir sa femme ne tire pas sa source du mépris des Tcherkesses pour le beau sexe; je crois qu'au contraire, il a été originairement établi dans la vue de prolonger l'empire de l'amour entre les époux, par les mêmes difficultés qu'éprouvent des amans à se posséder, et auxquelles on doit souvent la durée de son illusion. Une semblable loi avait été donnée par Lycurgue aux Lacédémoniens : ce qui pourrait servir à prouver l'origine des *Abâzes*, ou plutôt l'établissement de quelques colonies du Péloponèse sur leurs côtes, s'il n'était constant que bien des peuples, à leur berceau, paraissent avoir eu des mœurs semblables; et les Spartiates eux-mêmes n'ont différé autant des autres Grecs, que parce qu'ils se conservèrent par des institutions dans l'état de barbarie dont les autres s'éloignaient en se civilisant.

Moudrov connaissait depuis quelque temps une jeune fille, dont il était éperdument amoureux, et qui l'aimait aussi, mais que les parens lui refusaient, ayant en vue un puissant parti chez les *Chapsoukh* (1); tant il est vrai que même chez les Tcherkesses l'amour n'est pas exempt des entraves et des peines que lui causent ailleurs l'am-

(1) Peuplade montagnarde, limitrophe des *Natoukhaï*.

bition et l'intérêt; mais aussi partout fertile en ressources, il inspira notre Tcherkesse qui, malgré la contrainte où la tenait sa famille, trouva le moyen de faire adroitement avertir son amant du jour où on devait l'emmener loin de lui, et, pleine de confiance en son courage, lui fit proposer de l'enlever. Moudrov est grec: sensible à l'injure et brûlant de la venger, il rassembla les fils d'*Iéndár-oghlou*, leur exposa l'affront qu'on lui faisait en lui ravissant celle que son cœur avait choisie pour femme, et les invita à le secourir. Leur titre de *konak* les y obligeait : à l'instant même, ils furent se poster en embuscade sur la route où devait passer le cortége, qui fut mis en fuite dès qu'il parut, et la jeune *Djantin*, prix de la victoire, fut portée en triomphe chez le vieux prince, où on l'unit le soir même à son amant.

Tausch me confirma la nouvelle de la défense faite aux Turcs, par la Porte-Ottomane, de trafiquer sur cette côte ailleurs qu'à *Anapa;* elle me parut très favorable à l'établissement de nos relations commerciales. Pour en assurer la réussite, il fallait s'empresser de procurer aux Tcherkesses tout ce que le commerce des Turcs leur avait fourni jusque là, et la Russie pouvait le faire avec d'autant plus d'avantage, qu'elle possède une grande partie des objets de première nécessité que cette nation est obligée de venir chercher en Crimée.

Je formai le projet d'envoyer un homme à la quarantaine du *Boughaz*, chargé d'une lettre pour

M. Scassi, qu'il était important d'informer de cette circonstance.

Les connaissances de M. Tausch me charmaient: ce commissionnaire était un jeune allemand, que les circonstances avaient engagé à aller vivre parmi les Tcherkesses, après avoir été employé dans le commerce à *Anapa*, lorsque cette forteresse appartenait aux Russes; il apprit parfaitement leur langue, et M. Scassi, dans ses premiers essais, se l'attacha et le nomma par la suite chef de l'établissement de *Pchiat*. Un séjour de sept années dans ce pays lui avait fait adopter les mœurs et les usages des habitans, chez lesquels il paraissait très aimé. Il pouvait par-là nous être d'une grande utilité dans nos opérations, d'autant plus que je ne voyais personne qui pût le remplacer.

7 Mai. Je profitai de sa présence pour visiter plus particulièrement le mouillage de *Ghélendjik* et achever mon plan.

L'entrée de ce port, que les habitans appellent aussi *Koutlouzi*, est large d'environ un mille; la pointe du nord est basse, dépouillée d'arbres et entourée d'un banc de pierres calcaires, qui s'avance au large vers le sud-sud-ouest, à la distance d'environ une encâblure et demie. Celle du sud est escarpée, formée de schiste disposé par couches obliques; les habitans l'appellent *Tliouvïeus;* à son extrémité elle est haute d'environ vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer, et va toujours en s'élevant au sud-est vers la vallée de *Mé-*

zip (1). On y voit croître quelques arbustes. Un banc situé à l'extrémité, s'étend à environ une encâblure au sud, et fait partie d'un bas-fond de schiste qui entoure le cap et va jusque dans l'intérieur du port, vers les magasins, où il devient beaucoup plus large. Des deux côtés la mer s'avance à peu près également dans les terres, à l'est sud-est et à l'ouest nord-ouest, et forme un ovale fixe, ou, pour mieux dire, la figure d'une écaille d'huître, d'environ deux milles et demi de long, sur un mille et demi de large. Dans toute cette étendue on trouve un bon fond de vase mêlée de coquilles; à l'entrée du port il est de dix brasses, et va en diminuant jusque très près de terre, où il n'a plus que quatre brasses vers le côté droit, vis-à-vis du ruisseau. Aucun vent de mer ne peut causer de dommage dans ce port; on doit se précautionner seulement contre celui de nord-est qui se précipite avec impétuosité du haut des montagnes. Ce mouillage a cela de commun avec tous les autres qui sont sur cette côte. La vallée où serpente le ruisseau qui vient se jeter dans la mer, près des magasins, peut avoir environ une lieue d'étendue; elle est bornée au sud-est vers *Mézip*, par de hautes montagnes; au sud, par la colline que forme l'exhaussement de la pointe *Tliouvïeus;* et enfin au nord, par la chaîne de hautes montagnes qui commence à *Soudjouk-kalah*, et traverse une

(1) La vallée de *Mézip* est ce que les Turcs appellent *Ialandjt Ghélendjik* ou *faux Ghélendjik*.

grande partie de ce pays dans la direction du sud-est. Dans cette vallée on trouve la majeure partie des habitations de *Ghélendjik* éparses dans les bois, et distantes d'environ une demi-lieue les unes des autres; quelques champs sont cultivés aux alentours. Toute la partie septentrionale de la baie est occupée par le pied des montagnes, dont la pente est extrêmement rapide et entrecoupée de ravins; les arbres y sont petits et disséminés, sans doute à cause de la chute des eaux qui, dans la saison des pluies, doivent y couler en torrens. Le bord de la mer est escarpé, formé de schiste gris, à travers lequel suinte une eau pure, et où la terre végétale, bonne, noire, n'a pas plus d'une demi-toise de haut. Le chemin n'est ici praticable que le long de la mer, à cheval ou à pied seulement. A la gauche du port, vis-à-vis des magasins, se voit encore une belle plaine, boisée comme l'autre, et d'environ une lieue et demie d'étendue vers *Soudjouk-kal*

Tout ce pays m'a paru très fertile : il est couvert d'une grande quantité de plantes qui m'ont fait regretter bien souvent de n'être pas botaniste; j'en ai vu beaucoup d'aromatiques. Malgré la répugnance que les Tcherkesses ont pour les tortues, ils les laissent néanmoins multiplier tranquillement dans leurs terres, où on les rencontre en nombre prodigieux; les aquatiques, quoique très communes, n'y sont pas en aussi grande quantité. Ce que j'ai ouï dire de quelques parties de l'intérieur, et beaucoup de pierres ponces que

j'ai trouvées au bord de la mer, sembleraient annoncer qu'il y a eu autrefois des volcans dans ce pays. En général, toute la côte des *Abâzes* est très mal figurée sur la carte russe du lieutenant Boudichtchev, quoiqu'elle soit la meilleure que l'on connaisse de la Mer-Noire (1) ; mais une erreur étonnante est celle de la latitude de ce mouillage, situé sur cette carte par 44° 24', et qui, d'après mes observations durant le séjour que j'y fis, est de 44° 33'. Cette différence de 9' en latitude, en cause une d'environ 15 milles sur la position.

8 Mai. — D'après les nouvelles que nous reçûmes, les habitans de *Pchiat* semblaient éloignés de tous moyens de conciliation; l'arrivée seule du prince *Méhmet*, qui était fixée au samedi prochain, devait me décider sur le lieu de notre déchargement. Ce prince avait envoyé un homme de sa maison pour nous servir pendant notre séjour.

Depuis notre arrivée, je m'étais aperçu que l'apparition d'un équipage composé en grande partie de Russes, inspirait de la méfiance aux Tcherkesses; j'avais fait mon possible pour la dissiper; mais des propos de la plus grande inconséquence, que j'avais ignorés, et qui furent tenus par le pilote et quelques matelots à des esclaves de leur nation, enlevés sur le *Kouban* et demeurant à *Ghélendjik*, chez différens maîtres, accrurent leurs soupçons. L'interprète même ne fit que les fortifier, en

(1) L'auteur ne connaissait pas encore celle qui est le résultat des travaux de M. Gauttier et qui est excellente. Kl.

montrant les charpentiers envoyés pour la coupe des bois de construction, comme des gens employés par le gouvernement; au lieu de faire sentir aux Tcherkesses à quel point des liaisons avec nous leur pouvaient être avantageuses. L'imprudence de cette conduite fit faire à ce peuple des réflexions bien désespérantes pour la prospérité de nos entreprises. « Nous n'avons jamais connu « les Russes, disaient-ils, que les armes à la main, « et cette nation a toujours manifesté la plus « grande envie de s'emparer de notre territoire. « Notre bravoure, jointe à la puissance du sultan, « s'y est heureusement opposée, et l'a forcée de « rendre, en 1812, ce qu'elle nous avait pris (1). « Mais, malgré les risques auxquels nous exposait « l'introduction d'aussi dangereux ennemis, nous « consentîmes cependant à ce qu'ils se servissent « du droit sacré de l'hospitalité pour qu'un de « leurs navires (1) abordât à *Pchiat*, sous la direc- « tion de Scassi, marchand que nous connaissions « depuis quelques années, et qui le chargea de « bois de construction en échange d'un charge- « ment de sel. Cet homme nous promit de fournir « à tous nos besoins par un commerce avantageux; « mais loin de songer à notre bonheur, lui qui « reçut sous nos toits le pain et le sel, il a promis « la perte de notre indépendance à la Russie; et « pour y parvenir, il augmente journellement le

(1) *Anapa* et le fortin de *Soujouk-kaluh*.
(2) Le transport le *Danube*.

« nombre de ses agens sur nos côtes qu'il fait visi-
« ter par des militaires, et nous ne doutons nulle-
« ment que le commerce ne soit un moyen dont
« vous vous servez pour semer la discorde parmi
« nos princes, et former des établissemens qu'au
« besoin vous changerez en forteresses. » Tous ces raisonnemens pouvaient très bien avoir été soufflés par le pacha d'*Anapa*, à ce peuple qui, lui-même, ne manque pas d'esprit et de pénétration.

9 Mai.—En conséquence de ce que j'avais appris la veille, je défendis que le canot s'éloignât trop de la goëlette, comme il arrivait quelquefois dans nos promenades, à moins qu'il ne fût accompagné par un Tcherkesse.

Mon titre de Français dissipait néanmoins les soupçons des plus farouches; il en venait tous les jours à bord, et souvent même à dîner. Un d'eux, que je n'avais pas encore vu, et qui, ce jour-là, fit sa première apparition, se réjouit de l'avoir faite, sans me connaître, et me croyant un *brave*, il m'invita à aller le voir dans l'après-midi. Son air franc me plut; j'acceptai l'invitation, et je me rendis chez lui à l'heure indiquée. C'était un noble de la suite d'un prince absent, frère de *Kochmit* et appelé *Atiokhaï*.

La position de son habitation est magnifique, à deux portées de fusil de la mer, et entourée du plus joli jardin anglais qu'il soit possible de voir. Il était tard, on nous servit à manger avec les cérémonies accoutumées. Déjà au fait des usages

circassiens, nous fûmes plus à notre aise, et la gaîté du caractère de notre hôte nous amusa infiniment. Je trouvai les mets fort à mon goût, quoique nageant, comme au dîner précédent, dans le beurre et le miel. A 8 heures du soir nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, en nous promettant bien de nous revoir souvent.

Les Tcherkesses sont divisés en trois classes: la première est celle des princes, qu'on regarde comme les magistrats du pays, et dont la puissance dépend du nombre de vassaux, de parens et d'alliés qu'ils peuvent mettre sous les armes dans leurs incursions, ou en se défendant contre celles de leurs voisins. Leurs filles transmettent souvent la principauté à ceux qu'elles épousent; mais elle est inférieure à celle acquise par des exploits militaires.

La seconde est composée des nobles, dont quelques-uns deviennent très puissans en s'alliant à des familles nombreuses. Ils sont les écuyers des princes.

Les vassaux, tels à peu près que ceux qui existaient en Europe lors de la féodalité, vivent, de père en fils, sous la dépendance d'un prince dont ils labourent le champ en temps de paix, et qu'ils défendent en temps de guerre. Chacun d'eux possède un terrain et des bestiaux sur lesquels le prince n'a aucun droit; il n'en a point non plus sur le vassal lui-même ni sur sa famille qui, sur des motifs de mécontentement, est libre d'aller s'établir ailleurs. Ce n'est qu'à titre de punition

qu'un prince peut les vendre, et dans ce cas l'affaire doit être jugée par une assemblée.

Ces trois classes diffèrent peu entre elles pour l'habillement et la vie domestique; la plus parfaite égalité même règne parmi eux.

On peut encore y en ajouter une quatrième, qui est celle des esclaves faits dans leurs courses, et qu'ils vendent aux Turcs ou gardent auprès d'eux; leurs enfans deviennent en général tous vassaux. Je crois qu'on peut évaluer le nombre des Russes compris dans cette dernière classe à environ 3,000.

Je n'ai jamais pu concevoir comment ces peuples, pour qui la liberté est le premier des biens, peuvent se résoudre à vendre leurs enfans. Un père a ce droit sur les siens; un frère sur sa sœur, lorsqu'ils n'ont plus de parens, et un mari vend aussi sa femme devenue coupable d'adultère. C'est souvent l'unique vœu d'une fille qui est jolie, étant sûre alors d'aller occuper une place dans un *harem* de Turquie, ce qu'elles préfèrent à leur existence en Circassie. Il y en a qui, au bout de quelques années, reçoivent leur liberté et retournent dans leur pays avec une petite fortune. Il est rare cependant de voir des princes vendre leurs enfans.

10 mai. — Un Tcherkesse que j'avais engagé à venir avec moi, faillit tomber dans la mer en posant le pied sur l'échelle; mais je le retins heureusement à temps. M. Tausch m'en félicita et m'ap-

prit que s'il s'était noyé j'aurais dû payer sa valeur à ses parens, qui m'y auraient sans doute forcé. Mon étonnement sur cette étrange manière de juger l'engagea à me raconter quelques anecdotes sur lesquelles ce peuple fonde sa procédure, et qui sont citées comme des exemples de la plus grande justice.

Deux Tcherkesses possédaient en commun un terrain sur lequel était un arbre qui fut dépouillé de son écorce par un des deux propriétaires. Celui-ci, quelque temps après, céda sa portion à son camarade pour aller habiter un autre canton; l'arbre vint à sécher, et, pour l'abattre, le maître y mit le feu. Tandis qu'il brûlait, un homme, ayant voulu s'en approcher pour allumer sa pipe, fut écrasé par sa chute. La famille du défunt attaqua le propriétaire, et lui demanda le prix de celui dont il avait causé la mort. L'usage était constant; il semblait ne rien avoir à lui opposer, lorsque, convoquant une assemblée, il exposa que n'ayant mis le feu à l'arbre que parce qu'il s'était séché, l'ancien propriétaire devait être condamné au paiement, puisque cela ne serait pas arrivé s'il avait conservé son écorce. Toute l'assemblée l'applaudit et décréta en sa faveur.

Un Tcherkesse voyant une chèvre dans son champ, donna ordre à son vassal de la chasser. Celui-ci, lui ayant cassé la jambe d'un coup de pierre, l'enveloppa avec un morceau de toile. L'animal, de retour chez son maître et s'approchant un peu trop du foyer, mit le feu au bandage. La

douleur qu'il en ressentit le fit échapper à travers un champ de blé, attenant à la maison, où il porta la flamme qui bientôt réduisit tout en cendres. L'affaire fut jugée, et celui qui avait donné l'ordre fut obligé de rembourser tout le dommage.

Presque toutes les affaires sont jugées dans le même genre, par des assemblées nationales, tenues dans un bois, présidées par des princes, et d'après un code d'anciens usages qui sont devenus pour ce peuple des lois sacrées.

Elles condamnent à l'ignominie le parricide et le péché contre nature; le meurtre oblige au paiement d'une somme considérable, fixée par l'assemblée. Cette peine est infligée à tous les perturbateurs du repos public, qui usent de voies de fait. Le vol, lorsqu'il est découvert, est puni par le paiement de plusieurs fois la valeur de l'objet volé; mais fait avec adresse il n'a rien de déshonorant, parce qu'on y attache le même mérite que chez nous à une expédition militaire bien dirigée. C'est une des premières qualités de ce peuple, sa principale étude et le but de toutes ses entreprises. Le plus grand reproche qu'une jeune fille puisse faire à un garçon, c'est de lui dire qu'il n'a pas encore pu dérober une vache. Mais les propriétés sont respectées parmi les personnes que la parenté, l'amitié, l'hospitalité, ou d'autres liens unissent ensemble.

Ce jour-là, nous allâmes encore dîner chez un noble, où nous vîmes un ancien dragon russe fait prisonnier en 1783, sur les bords du *Kouban*. Il

s'était marié à une Tcherkesse, dont il avait eu plusieurs enfans. Sa langue natale lui était devenue tellement étrangère, que je le comprenais à peine.

« Je vois bien à présent que tu es Français, « me dit notre hôte à l'issue du dîner; j'en avais « douté en te voyant à la tête de ces Russes; mais « la facilité avec laquelle tu t'accoutumes à nos « usages, le goût que tu trouves aux mets que nous « apprêtons, ta franchise, tout enfin me prouve « combien je m'étais trompé. J'ai vu les Russes à « *Anapa*, au *Boughaz*, à *Iékaterinodar;* mais, dé- « daigneux avec nous, parce qu'ils sont plus ri- « ches, méprisant nos coutumes autant que nous « méprisons les leurs (1); fiers, nous insultant « dans leurs murailles presque comme des Tatars; « il m'a été impossible de les aimer. Mais si tu savais « le plaisir que j'ai à voir un Français! amènes-en « d'autres, nous en serons tous contens, vous « nous donnerez de l'esprit et vous nous appren- « drez à faire bien des choses que nous ignorons. « Nous savons combien vous êtes courageux; la « gloire de vos armes est venue jusqu'à nous; vous « êtes une nation de *djighid* (de braves). Je pro- « mets à chacun de ceux qui viendront un che- « val, et à toi une belle fille, mince et flexible « comme un jeune cyprès, et fraîche comme « une pomme. » O ma patrie! errant, loin de tes bords, j'ai ainsi ressenti plus d'une fois l'influence

(1) Il est à remarquer que ce sauvage ne méprisait des Russes que les coutumes qui résultent de la civilisation.

de ta gloire. Partout elle appelle sur chacun de tes enfans protection et respect. Être Français fut même pour ceux qui t'avaient fui un titre dont ils s'enorgueillirent.

Dans la soirée, en allant avec M. Tausch, rendre visite au Tcherkesse qui, la veille, nous avait donné à dîner, nous vîmes arriver trois étrangers, qu'on reçut avec les plus grands égards. C'étaient des *atalik* des fils d'*Iéndâr-oghlou*.

Atalik signifie, en turc, père nourricier: chaque enfant mâle est enlevé au moment de sa naissance, et souvent à l'insu de ses parens, par un homme qui, le lendemain, vient se déclarer l'*atalik* de leur fils. Il est dès lors chargé de l'élever, le vêtir, le nourrir, jusqu'au jour où il doit être rendu; ce qui ordinairement n'a lieu que lorsqu'il a atteint l'âge de puberté, et que son éducation est censée achevée. Elle consiste dans tous les exercices du corps qui peuvent donner de la force et de l'agilité, comme l'équitation, l'adresse pour le vol, les expéditions militaires, le tir de l'arc, du fusil, du pistolet, etc. Ils leur apprennent aussi à bien parler et à raisonner juste; ce qui leur donne du poids dans les assemblées. L'époque de leur rentrée dans la maison paternelle est marquée par une grande fête, où tous les parens sont invités, et après laquelle l'*atalik* s'en retourne chez lui, chargé de présens, et jouissant désormais, dans la famille de son élève, d'un degré de parenté qui se conserve éternellement et que rien ne saurait détruire. Cette manière d'élever les enfans était si

fort estimée par les anciens *khans* de *Tatarie*, qu'ils envoyaient les leurs en Circassie, chez des *atalik*.

Ceux-ci paraissent jouir d'une grande considération, tant par la noblesse de leur origine et leurs nombreuses alliances, que par les qualités morales qui les avaient toujours distingués. Je les engageai à venir voir le bâtiment, et ne les quittai que le soir, après nous être réciproquement demandé notre amitié, et l'avoir cimentée par quelques verres d'eau-de-vie, dont je les régalai.

11 mai.—Il plut toute la nuit et une partie de la matinée; les Tcherkesses prétendaient que ce temps avait été annoncé depuis quelques jours par les hurlemens des *chakals*. Dans l'après-midi, j'allai me promener avec M. Tausch, et, ayant voulu nous reposer chez le prince *Kochmit*, nous fûmes reçus par la femme du vassal, à laquelle j'avais fait quelques cadeaux le jour du dîner. Elle nous accueillit avec la plus grande cordialité, et nous servit avec une grace à laquelle j'étais loin de m'attendre, un plat de *yaourt* (1), que nous mangeâmes, étendus sur des nates, à l'ombre d'un noyer.

En retournant à bord, nous traversâmes un champ où était un cimetière; de distance en distance on apercevait sur des tombeaux des pierres posées à la manière des Turcs, du côté de la tête.

(1) Le lait caillé et aigri, en usage chez beaucoup d'Orientaux.

Deux petits monumens en bois, d'une structure grossière, renfermaient les restes de deux princes; et quelques fourches, destinées à attacher les chevaux des personnes qui viennent assister aux funérailles ou en célébrer l'anniversaire, se voient à une petite distance de cet asile du repos.

Il paraît que toutes les cérémonies usitées à la mort d'un Tcherkesse, se bornent à quelques chansons en son honneur et une oraison funèbre prononcée sur son cercueil. Son corps, entièrement cousu dans une toile blanche, est posé dans une fosse où l'on pratique une espèce de voûte avec des branches d'arbre qu'on couvre ensuite de terre. Durant le cours d'une année le lit du défunt et ses armes sont conservés avec le soin le plus religieux, à la même place qu'ils occupaient de son vivant. Ses parens et ses amis, qui vont les visiter à de certaines époques, doivent sangloter et se frapper la poitrine. La veuve aussi donne alors les marques du plus violent désespoir.

Non loin du cimetière que nous venions de voir, et à gauche des magasins, est une batterie construite, il y a plusieurs années, par les Turcs, qui y ont abandonné une pièce de canon de 24, en fer, sans affût, et dont les Tcherkesses couvrent scrupuleusement la lumière avec une pierre plate.

Sachant que le prince *Méhmet* devait arriver dans la soirée, M. Tausch l'attendit jusqu'à neuf heures, pour préparer notre entrevue; à son retour ce prince me fit faire ses complimens, et

m'invita à venir à terre le lendemain matin de bonne heure.

12 mai.—A 6 heures nous allâmes à sa rencontre jusqu'aux magasins, où il vint accompagné de deux de ses fils, *Noghaï* et *Islam-Ghéri*, ainsi que de plusieurs autres Tcherkesses. Notre commissionnaire *Moudrov* était du nombre.

Méhmet Iéndâr-oghlou est grand, sec, et, quoique âgé d'environ 65 ans, il paraît encore très robuste; sur toute sa personne on voit répandue cette noble simplicité de nos anciens chevaliers; sa tête haute et le son de sa voix semblent annoncer qu'il est fait pour commander. *Noghaï*, son fils aîné, est ce que son père a dû être à 30 ans; sa taille et sa figure sont celles de Mars; aussi passe-t-il pour un des braves de son pays. Son frère *Islam-Ghéril*, que j'avais vu en Crimée lorsqu'il y fut amené par M. Scassi, sur le transport *le Danube*, n'est pas aussi bien pour le physique; mais par sa sagesse il s'est acquis l'estime de ses compatriotes.

Après leur avoir été présenté, et nous être tendu les mains en signe d'amitié, je les complimentai au nom de M. Scassi, et les invitai à venir déjeuner sur la goëlette. Ils s'y rendirent; mais, pressés de se remettre en route pour *Pchiat*, ils nous quittèrent bientôt, malgré une pluie averse dont ils nous remercièrent, prétendant que nous avions porté bonheur à leurs champs, qui souffraient de la sécheresse. Je les saluai de plusieurs coups de

canon, et je suivis *Iéndâr-oghlou* à terre, pour lui demander le parti que j'avais à prendre dans les circonstances présentes. Il fut d'avis que je misse à la voile pour *Pchiat*, m'assurant que l'affaire de *Moudrov* ne tarderait pas à s'apaiser, et que d'ailleurs je pouvais compter sur son amitié, et sur le désir qu'il avait de voir prospérer nos établissemens. Mon projet de profiter de la défense faite aux Turcs de fréquenter cette côte lui plut beaucoup; il me fortifia dans la résolution que j'avais prise de demander à M. Scassi un chargement composé de toutes les marchandises que ceux-ci leur fournissaient, et, pour hâter l'exécution de ce projet qui devait, disait-il, nous mériter le titre de bienfaiteurs de son pays, il me laissa en partant un homme de confiance que j'expédiai à l'instant à la quarantaine de *Boughaz*, avec une lettre pour M. Scassi.

Je ne songeai plus ensuite qu'à mettre à la voile, et j'appareillai à deux heures après midi, profitant d'un bon vent d'est frais, qui nous fit bientôt doubler la pointe *Tliouvieus*. Je gouvernai sur le cap *Abétsaï*, au sud sud-est, passant à environ trois milles de *Mézip* qui est dans un enfoncement à quatre milles de l'entrée du port de *Ghélendjik*. Sur le cap *Abétsaï*, le vent commença à nous refuser : nous rangions la côte le plus qu'il nous était possible, malgré de fortes raffales qui en sortaient à chaque instant vis-à-vis du vallon de *Tchianghoti*. Je fis amener le phoque, serrer notre petit hunier et prendre les ris sur la brigantine. Le courant qui

portait fortement au nord, gênait extrêmement notre marche; nous nous éloignâmes d'un second cap appelé *Itokopâskhe*, et distant d'*Abétsaï* d'environ trois milles, pour éviter un banc de rochers que M. Tausch, qui s'était embarqué, nous dit être caché sous l'eau dans la direction du sud.

Depuis *Abétsaï* la côte est à pic, et remarquable par des falaises formées par les éboulemens des montagnes continuellement minées par la mer, et qui, de blanches qu'elles sont jusqu'aux environs de *Mézip*, prennent une teinte rougeâtre qu'elles conservent sans interruption jusqu'en Mingrélie.

Du cap d'*Itokopâskhe*, nous découvrîmes le mouillage de *Pchiat*, dont nous n'étions éloignés que d'environ six mille au plus; mais la côte, qui, dans cet endroit, rentre beaucoup vers le sud-est, nous rendit le vent d'est contraire. Il était frais, nous avions le cap au sud sud-est, et les courans augmentant considérablement notre dérive, nous prîmes le parti de mouiller par vingt-cinq brasses, à environ deux milles de la côte, et quatre de *Pchiat*. Le vent se soutint frais pendant toute la nuit.

13 mai. Une petite pluie dans la matinée avait paru vouloir le changer, et vers une heure après midi je fis lever l'ancre; mais bientôt après il se remit encore avec force à l'est. Je voulus essayer de louvoyer, mais le courant nous portait si rapidement au nord, que nous fûmes obligés de remouiller vis-à-vis la vallée de *Neukheupche*, à environ un mille au vent de notre première station,

par dix-neuf brasses. Le vent souffla toute la nuit avec force.

14 mai. Ce jour-là il était terrible, et quoiqu'à une petite distance de terre, la lame quelquefois nous couvrait entièrement. Le ciel était serein, mais des nuages qui semblaient immobiles sur les montagnes dont ils cachaient le sommet, nous annonçaient un redoublement. Vers midi, en effet, nous fûmes obligés de mouiller une seconde ancre, et à quatre heures du soir de recaler nos mâts de hune. Dans la nuit cependant le vent parut perdre de sa force, et s'étant par la suite entièrement calmé, je fis tout préparer pour profiter de la première brise favorable qui soufflerait.

15 mai. Effectivement, à cinq heures après midi, un petit vent d'est nord-est nous permit de mettre à la voile, et il nous porta jusqu'à *Pchiat*, où je mouillai à huit heures du soir par huit brasses et demie d'eau fond de vase. Quelques coups de fusil et de pistolet signalèrent notre arrivée sur cette rade; j'y répondis par un coup de canon dont le son se prolongea au loin dans les montagnes.

Quelques gens d'*Iéndár-oghlou* vinrent aussitôt en bâteau nous apprendre, de la part de ce prince, que l'affaire de Moudrov avait armé contre nous un grand nombre des habitans de cette vallée; qu'on avait même brûlé une de ses maisons, et qu'en considération des projets hostiles qu'on avait à notre égard, il nous engageait à ne point débar-

quer, et à rester toute la nuit sur nos gardes, prêts à faire feu sur la première barque qui approcherait.

16 mai. Le lendemain à six heures, il nous fit prévenir de son arrivée, et peu après nous vîmes paraître une suite nombreuse, qui tira quelques coups de pistolet, signal convenu entre nous. Je me hâtai d'aller à terre, où les fils de notre *konak* me firent monter à cheval pour traverser une rivière qui coupe le rivage en biais. Après un court trajet, nous fûmes à l'endroit où sont les magasins de M. Scassi; j'y trouvai le prince, qui me pria de ne point m'écarter de lui, parce que l'affaire étant sérieuse, j'aurais pu courir quelques risques.

Plusieurs habitans de *Pchiat* nous voyaient avec plaisir, et, de concert avec *Iéndâr-oghlou*, faisaient tout leur possible auprès de leurs compatriotes pour les engager à nous recevoir; mais ceux que les liens du sang, de l'amitié ou de l'intérêt unissaient aux parens de la fille enlevée, soit pour venger l'honneur de cette famille, soit par inimitié pour les Russes, ne voulaient consentir à nous accorder l'entrée de leur pays et l'échange de nos marchandises, qu'à condition que la fille enlevée serait rendue avec une somme proportionnée à l'insulte qu'on lui avait faite. Dans une assemblée convoquée à ce sujet, notre *konak* s'opposa fortement à la première demande. « Quoi! dit-il, je « m'avilirais jusqu'au point de trahir, par la plus « honteuse faiblesse, les devoirs que m'impose ma

« qualité de *konak!* je souffrirais que mes protégés « soient exposés à des insultes dont mon appui doit « les mettre à l'abri! Non, jamais je n'autoriserai « une action qui puisse les faire douter de la sincé- « rité de ma protection. Moudrov est uni à celle « qui doit faire les délices de sa vie, et il est dé- « sormais impossible de l'en séparer. »

Ces discussions avaient quelque chose de très curieux pour les yeux d'un Européen, accoutumé à voir l'autorité, au sein de vastes édifices, emprunter de l'art un appareil imposant. Ici, un bois est le lieu de l'assemblée, le prince est au milieu d'un cercle d'hommes attentifs à son discours, et qui attendent dans le silence que leur tour vienne pour répondre. Ni l'âge ni le rang n'influent sur ce choix : il est toujours décerné à ceux que des vertus et le don de la parole ont distingués parmi leurs concitoyens.

Le résultat de la délibération fut plus favorable que nous ne l'avions prévu ; après de longs débats on obtint, vers le soir, la permission de débarquer du fer, dont ils paraissaient avoir besoin. Le prince nous donna, en partant, plusieurs personnes pour nous accompagner jusqu'au canot, et une d'elles vint coucher à bord.

Nous envoyâmes de bonne heure à terre une chaloupe chargée de fer et escortée par un homme qui, à son retour, m'apprit que le prince faisait suspendre le chargement et me priait de me rendre auprès de lui. J'y fus habillé en costume du pays ; mes amis circassiens en furent charmés,

et se félicitèrent d'avoir à compter un Français parmi eux. Nos affaires cependant avaient encore repris une mauvaise tournure. *Iéndâr-oghlou* me dit qu'on l'accusait d'être d'accord avec M. Scassi pour favoriser l'entrée des Russes dans le pays des Tcherkesses, et que, moi-même, je n'étais venu avec un équipage de cette nation que pour visiter les côtes et juger la pointe la plus attaquable pour nous en emparer à la première déclaration de guerre avec la Turquie, et qu'alors son fils *Noghai* se mettrait à la tête d'un corps, tandis que lui protégerait les fortifications que l'on construirait à *Ghélendjik* et à *Pchiat*.

Les conférences étaient très animées. *Noghai* se promenait écumant de rage et prêt à laver dans le sang l'injure qu'on lui faisait. Nous nous attendions d'un moment à l'autre à voir mettre le feu à nos magasins, et à être obligés de nous retirer sur le bord de la mer en nous faisant jour à travers ces fiers républicains que j'ai toujours cru excités contre nous par le pacha d'*Anapa*. Sa conduite, en différentes occasions, m'a donné lieu de le soupçonner, et je ne saurais expliquer d'une autre manière le voyage que fit un *baïraktar* (eunuque turc) dans cette vallée.

Le prince me renvoya à bord, Tausch seul resta auprès de lui pour nous rapporter le soir ce qui pourrait nous concerner. A 8 heures il nous apprit qu'après toutes les peines du monde nous avions encore obtenu la permission de décharger nos marchandises; mais qu'avant de commencer

à le faire, il me faudrait avoir une conversation avec le prince.

18 *mai.* — Je me rendis donc à terre aussitôt qu'il m'en eut donné le signal. Les Tcherkesses exigeaient encore de nous un droit d'importation qui n'était pas fixé, et qui ne devait l'être que dans une assemblée générale. Quoiqu'on n'eût jamais vu dans ce pays l'exemple d'une pareille prétention, je crus devoir m'y soumettre, puisque c'était le seul moyen d'accommodement, et je louai des barques tcherkesses pour décharger la goëlette.

L'ouvrage continuait depuis plus de deux heures, lorsque les habitans s'attroupèrent de nouveau pour demander à notre *konak* qu'il se rendît garant de tout ce que nous ferions pendant notre séjour, ainsi que du paiement des droits d'importation ; il y consentit, et nous passâmes le reste de la journée à tâcher d'organiser nos affaires le plus solidement possible.

19 *mai.* — Deux barques travaillaient à notre déchargement, et *Iéndâr-oghlou*, qui vint nous voir avec ses fils, nous donna trois de ses gens de confiance pour nous servir de gardes, en nous recommandant de ne jamais nous écarter d'eux.

On ne saurait s'imaginer l'intérêt que ce prince prit à tout ce qui nous regardait, et les peines que nos affaires lui ont coûté. Cela m'a pénétré d'admiration pour leur hospitalité ; le sentiment sacré qu'ils y attachent les rend bien respectables : car

aucun membre de la famille d'*Iéndâr-oghlou*, ni aucun de ses vassaux n'eût balancé à exposer sa vie pour nous; et l'étranger, même coupable, trouve dans son *konak* un protecteur qui ne le livrera jamais au ressentiment de ses compatriotes. *Moudrov* en est un exemple frappant.

Noghaï vint à bord; nous le saluâmes de plusieurs coups de canon, dont quelques uns à mitraille le surprirent agréablement, et je lui fis cadeau de mon sabre qui paraissait lui plaire.

Après ce qui s'était passé, j'aurais dû m'attendre à voir le pilote beaucoup plus circonspect; mais quel fut mon étonnement, lorsque vers le soir, en allant à terre, je l'y vis, un fusil à la main, commander et faire l'exercice à la russe, au milieu d'un cercle nombreux de Tcherkesses, où se trouvaient les fils du prince *Méhmet!* M. Tausch et moi lui ordonnâmes en vain de cesser; il parut même s'en formaliser. L'indignation qui se peignit aussitôt sur plusieurs visages, fut au point qu'un habitant de la vallée me dit, en me montrant son sabre, qu'au premier signal il serait bon pour tuer des Russes.

Par une suite d'intrigues trop longues à détailler, je devais des égards à ce pilote, un des êtres les plus imbéciles que j'aie connus; cette seule considération fut cause que je n'usai pas, à son égard, de toute la sévérité que méritait une conduite aussi imprudente. Ce ne fut point la dernière fois que j'eus à me plaindre de lui, et j'ai remarqué que son hideux physique ne contribuait pas moins que

sa qualité de Russe à le faire haïr de tous les Tcherkesses. Je lui dois pourtant de m'avoir convaincu de cette grande vérité : qu'on ne saurait mettre trop de discernement dans le choix des agens que l'on emploie, lorsqu'il s'agit de faire revenir une nation de l'opinion qu'elle a d'une autre, et qu'ils sont souvent plus importans que ceux qui les font agir; car ils représentent, surtout aux yeux d'un peuple sauvage, la nation entière dont ils font partie, et les premières impressions sont ineffaçables.

20 mai. — Le prince *Méhmet*, qui était venu nous inviter à dîner pour le lendemain, me remit une lettre pour M. Scassi, qu'il avait fait écrire en turc, par un homme établi depuis long-temps dans la vallée de *Neukheupche*.

Les Tcherkesses n'ont aucune idée de l'écriture; certaines époques de leur histoire sont consacrées par des chansons et par quelques vieilles traditions, la plupart fabuleuses. Ils ne se servent, dans les affaires, que de témoins ou du serment prêté sur quelques amulettes; ce qui, chez eux, où la chicane est ignorée, suffit pour faire observer scrupuleusement les engagemens qu'ils ont contractés. N'ayant que des relations très peu étendues, ils sont rarement obligés de communiquer leurs pensées autrement que par la voix; et, lorsqu'ils y sont forcés, un exprès s'en acquitte. Quelques Turcs établis à *Anapa*, ou dans l'intérieur du pays, sont les seuls lettrés. Les Tcherkesses paraissent sentir cependant de quel secours

leur serait l'écriture. Les différentes marques de leurs haras m'avaient donné l'idée d'en former un alphabet, en me servant de ces signes comme de la lettre initiale de chaque nom des différens propriétaires; il y en a environ 36. Mais je pense qu'il vaudrait mieux leur faire connaître les caractères latins, presque généralement adoptés en Europe, et qui peuvent, entre les mains d'un homme habile, se prêter à tous les sons.

Vers le soir nous risquâmes une promenade dans un bois sacré qui est à une petite distance du rivage. Une croix grossièrement faite, et dont la partie supérieure a la forme d'un trèfle, consacre ce lieu à la religion; et on n'oserait y couper des arbres, ni même toucher aux objets qu'on y vient déposer. Le signe du christianisme qui y est conservé, leur a été transmis par leurs ancêtres. Ils ignorent ce qu'il représente; les Turcs seulement leur ont dit qu'un grand prophète allant être tué dans un bain, des anges vinrent à la fenêtre, et lui firent signe d'y passer pour se sauver; qu'alors portant sa main au front, il leur dit que sa tête était trop grosse; mais que, ceux-ci lui ayant répondu que non, il montra successivement son ventre et ses épaules, comme des obstacles à son évasion, et que c'était de ces signes que nous avions formé la croix. Ils se rassemblent devant elle à de certains jours de l'année, marqués par des fêtes solennelles.

C'est à l'âge et aux vertus qu'est confié le soin d'élever les vœux de la nation vers le Tout-Puis-

sant. Les prêtres cependant ne formaient point une classe à part. On les a vus, dans leur jeunesse, prodiguer leur sang dans les combats, et à l'approche de l'ennemi leurs armes les appellent encore. Couverts d'une simple *bourka* (1), ils s'avancent vers la croix au milieu d'un peuple qui garde le plus profond silence, et adressent des prières au Créateur pour lui demander la conservation de leurs champs, l'abondance des moissons et de les exempter de la peste. Plusieurs petites bougies sont attachées à la croix. Avec une d'elles ils brûlent un peu du poil d'un bœuf qui va être immolé, et sur la tête duquel ils versent du *bouza* (2) dont on fait offrande à Dieu, ainsi que d'un pain azyme, dans lequel il y a du fromage. La cérémonie se termine par des festins auxquels chaque habitant du canton a contribué plus ou moins, selon ses moyens, et enfin par des danses et des jeux.

Ce qu'il y a de frappant, et qui peut servir à prouver combien il serait facile de prêcher le christianisme chez les Tcherkesses, c'est que ceux des habitans qui ont embrassé la religion musulmane, prennent part à ces fêtes pour lesquelles ils ont le plus grand respect (3).

---

(1) En Tcherkesse *djako*, c'est un manteau sans marches fait en feutre à long poil, et à peu près de la forme de nos grands collets de cavalerie.

(2) Boisson faite avec du millet fermenté, qui enivre lorsqu'on en boit avec excès. Les Tatars en font aussi un grand usage.

(3) Dans mes deux voyages, j'ai remarqué que ces mahomé-

Ces peuples célèbrent le premier jour de l'an presque à la même époque que nous. Ils connaissent la Pâques, qu'ils chôment en l'honneur d'un saint dont on n'a pas bien su m'expliquer l'histoire. Pendant les quinze jours qui la précèdent, ils s'abstiennent de manger des œufs. Le commencement de chaque saison est aussi signalé par des réjouissances. Parmi les divinités qu'ils révèrent, et qui tiennent à un reste du paganisme, les principales sont : *Mérissa* (1), qui peut bien avoir été dans l'origine une Cérès, dont le culte et le nom sont aujourd'hui défigurés. Elle est principalement la protectrice des abeilles. Ce peuple prétend qu'à une époque où elles périrent toutes, la seule qui resta vint se réfugier dans la manche de *Mérissa*, qui l'y conserva, et que cette abeille a produit depuis toutes celles que nous avons. Sa fête est célébrée en été.

Le nom de cette divinité circassienne provient sans doute de celui de *Mélissa*. Il n'est pas extraordinaire que dans un pays où le miel est une des principales nourritures des habitans, on ait donné

---

tans sont très indifférens pour leur religion. Ils la professent uniquement, je pense, par politique pour les Turcs; car j'ai vu les fils et les filles du prince *Méhmet*, qui sont mahométans, se moquer entre eux des cérémonies usitées dans leurs prières, et il y en avait même qui ne s'en occupaient point. Une petite croix que la dame qui m'accompagnait portait au cou, fit infiniment de plaisir à cette famille.

(1) Elle s'appelle aussi *Méréme*, et l'on dit la mère du dieu. C'est sans doute une corruption de Miriame, ou Marie.

une protectrice à l'insecte qui le produit. Mais que ce mot grec ait été adopté chez les Tcherkesses, c'est ce qui peut sembler plus étonnant.

Séossérès (1) est un jeune poirier que les Tcherkesses coupent dans la forêt, et qui, après avoir été ébranché de façon que les tronçons restent seuls, est porté chez eux pour y être adoré comme une divinité. Presque tous en ont un : vers l'automne, le jour de sa fête, on le porte en grande cérémonie dans l'intérieur de la maison, au bruit de différens instrumens et des cris de joie de toute l'habitation, qui le complimente sur son heureuse arrivée. Il est couvert de petites bougies et à son sommet est attaché un fromage; on boit autour de lui du *bouza*, on mange, on chante, après quoi on le congédie et on le replace dans la cour, où il passe le reste de l'année appuyé contre une muraille, sans aucune marque divine. Il est le protecteur des troupeaux et a deux autres frères.

Tliébse, roi, protecteur des forgerons. Le jour de sa fête, on fait, en son honneur, des libations sur un soc et une hache. Naokhatche, Yémik et Mésté sont d'autres saints ou demi-dieux qui ont chacun un jour qui leur est consacré.

Les Tcherkesses n'ont point de dieu de la foudre; mais on pourrait se tromper en assurant qu'ils n'en ont jamais eu : le tonnerre est chez eux en grande

(1) *Séozérès* était un grand voyageur auquel les vents et les eaux étaient soumis. Il est particulièrement en vénération chez ceux qui habitent près des bords de la mer.

vénération; ils disent que c'est un ange qui frappe ceux que la bénédiction de l'Éternel a distingués. Le corps d'une personne frappée de la foudre est enterré solennellement, et tout en pleurant le défunt, ses parens se félicitent de la distinction dont leur famille vient d'être honorée. Ces peuples sortent en foule de leurs habitations au bruit que fait cet ange, dans sa course aérienne; et lorsqu'il passe quelque temps sans se faire entendre, ils font des prières publiques pour l'engager à les visiter.

Les hommes expliquent tout d'après leurs passions, leur superstition ou leur ignorance. Ceux par qui ce pays a été jusqu'à présent visité, ont désigné *Mérissa* par une Sainte-Vierge Marie, *Tliébse* par David, et *Séossérès* par saint Jean. Notre manie pour l'antique commet souvent aussi de semblables erreurs.

La beauté du lieu, ce silence qui régnait dans la forêt, ce temple, l'ouvrage de la nature, me remplirent d'un sentiment que je n'avais encore jamais éprouvé. La toute-puissance du Créateur, le culte pieux et simple que ces peuples lui rendent, firent naître dans mon esprit une foule de réflexions, auxquelles je m'abandonnai tout entier en continuant notre promenade, et j'arrivai, sans m'en apercevoir, à la porte de l'habitation d'un des amis de M. Tausch, chez qui nous entrâmes. Il était absent; nous fûmes reçus par sa femme et sa belle-sœur, qui nous servirent un plat de laitage, et ne consentirent à s'asseoir qu'après

de longues instances. Le mari revint au bout d'une heure, et nous fit prier de passer dans son appartement; ce que nous nous empressâmes de faire, pour ne pas lui inspirer de la défiance sur le but de notre visite que l'amabilité de nos hôtesses me faisait désirer de répéter.

J'ai déjà dit plus haut qu'un Tcherkesse ne peut voir sa femme que la nuit; si par hasard ils se rencontrent dans la journée, ils se retournent précipitamment d'un côté opposé. Un usage si favorable aux amours me fit croire qu'il devait laisser les femmes en butte aux séductions, et je m'informai des risques qu'il y aurait à courir en cas de surprise. Ils se borne, pour le galant, à compter une somme proportionnée à l'injure faite au mari. Celui-ci n'ose point attenter à la vie de son rival, puisque alors il serait lui-même obligé de payer sa mort à ses parens. Le châtiment des femmes est d'être battues ou vendues; il y a même des maris assez barbares pour leur couper le nez ou les oreilles; mais peu d'entre eux se portent à de pareils excès, qui les obligent aussi à un paiement, auquel la famille a droit de prétendre, et plus ou moins considérable, selon le nombre des parties coupées.

21 mai. — Le lendemain M. Tausch, le pilote et moi, nous montâmes de bonne heure à cheval, accompagnés de plusieurs Tcherkesses, pour nous rendre à l'habitation du prince *Méhmet*, dont le fils *Islam-Ghérïe* était venu à notre rencontre. Nous suivîmes les bords de la rivière qui arrose la belle

vallée de *Pchiat*, bordée de montagnes fort boisées, sur le penchant desquelles on voyait de distance en distance, dans les endroits les plus touffus, quelques habitations entourées de palissades, et rarement composées de plus de cinq ou six maisons; la campagne paraissait assez bien cultivée, et même au milieu des forêts on voyait des champs pratiqués par le moyen du feu et ensemencés de blé. La vue est bornée au nord par une longue chaîne de montagnes qui fait partie du Caucase : c'est là qu'habitent les *Chapsukh*.

Après avoir parcouru environ trois lieues, nous mîmes pied à terre chez *Iéndâr-oghlou*; il vint nous recevoir avec son fils *Noghaï*, à l'entrée de sa cour, et nous conduisit dans l'appartement des étrangers, dont les murs étaient ornés de sabres, de poignards, d'arcs, de flèches, de pistolets, de fusils, de casques, et de plusieurs cottes de mailles. Nos armes furent remises en entrant; après quoi on nous fit asseoir. Les princes ainsi que les autres Tcherkesses se tinrent debout. A la suite de différens entretiens, on nous apporta de l'eau pour nous laver les mains; et bientôt le dîner fut servi sur une quinzaine de petites tables, qui se succédaient à mesure que nous avions goûté des plats qu'elles portaient. Je dînai avec le pilote et nos deux commissionnaires, que j'avais priés de se mettre à table avec nous, malgré l'usage circassien qui s'y opposait; ils étaient censés faire partie de la maison d'*Iendâr-oghlou*. Je les chargeai de dire à ce prince combien j'étais peiné

de ne pas manger avec lui. Il me répondit que cela tenait au cérémonial; mais qu'il espérait me voir bientôt compris au nombre de sa famille, et qu'alors il en userait plus librement avec moi. Je le priai d'être persuadé de l'amitié qu'il m'avait inspirée, et de me regarder dès ce moment comme son propre fils. Nous bûmes alors à la santé l'un de l'autre quelques verres d'eau-de-vie, et il se fit servir les mets que l'on nous desservait.

Dans l'après-midi, je lui demandai la permission d'aller présenter mes respects à sa femme. Il me l'accorda, et en attendant qu'elle fût préparée à nous recevoir, nous parcourûmes l'habitation, qui est dans le genre de toutes celles que j'avais déja vues, composée d'une dizaine de maisons construites en clayonnage ou en poutrelles, enduites de terre glaise et couvertes en chaume. Elles n'ont jamais plus d'une chambre et servent à loger la famille du prince, celles des gentilshommes et des vassaux employés auprès de lui. Cette habitation est entourée de palissades assez faibles, et située au pied d'une jolie colline, sur un coude que forme la rivière, dont les bords sont occupés par un jardin fruitier et une plantation de lin et de maïs. Un petit bois très touffu, auquel les maisons sont adossées, sert à cacher les femmes, les enfans et le bétail lorsqu'une peuplade ennemie vient faire une incursion dans le pays.

On fabrique dans l'enceinte de chaque habitation tout ce qui est nécessaire à ceux qui y logent. Les femmes y sont plus particulièrement occupées

à faire du drap d'un tissu clair et qui ressemble assez à la flanelle; des *bourka* (1), des coussins de selles, de la toile, des habits, des souliers, des galons, et des fourreaux de sabres, de fusils et de pistolets. Semblables aux princesses d'Homère, celles des Tcherkesses ne sont pas exemptes de ces travaux, où elles mettent même de la gloire à se distinguer parmi leurs vassales. Les hommes travaillent à la charpenterie, à monter des fusils, couler des balles, faire de la poudre assez bonne, et à tanner des peaux très imparfaitement, en les frottant entre deux morceaux de bois. La forge et l'orfévrerie sont les seuls métiers qui appartiennent à un petit nombre d'ouvriers : dans le premier, ils font des couteaux, des haches, des clous, des fers de flèches et de beaux poignards. Les orfèvres garnissent en argent les armes, les cornets à poudre, les ceinturons, etc. Il est difficile de s'imaginer la perfection de ce genre d'ouvrage, la beauté et la correction du dessin qu'ils y représentent en noir, par le moyen d'un acide. C'est en général les Turcs qui leur portent les canons de fusil, de pistolet, et les sabres, qu'ils montent à leur manière. J'ai vu beaucoup de ces armes de fabriques européennes, entre autres des sabres qui, en grande partie, sont vénitiens ou génois. Après les avoir retrempés, ils les passent à la

(1) *Bourka* est le nom russe des manteaux de feutre caucasiens; les Turco-Tatares les appellent *yamaché* et *yapindji* et les Tcherkesses *djako*. KL.

meule, au point de leur enlever un tiers de la largeur de la lame, ce qui lui ôte toute sa flexibilité. Les casques, les cottes de mailles et les arcs, leur viennent de Perse; ils en achètent peu, et ceux qu'ils possèdent passent de père en fils dans les familles, dont ils forment le principal héritage. On peut en évaluer, je crois, le nombre à 20,000.

Au bout d'une heure, nous fûmes introduits chez la princesse. M. Tausch, que je suivais, me dit de l'imiter en tout ce qu'il ferait pour ne pas manquer au cérémonial avec le beau sexe. A notre entrée toutes les femmes se levèrent : nous marchions tous à la file l'un de l'autre, le long de la muraille, du côté qui leur était opposé, d'un pas ferme mais lent; laissant pendre, par respect, nos manches de toute leur longueur. Nous les saluâmes en portant d'un air de gravité notre main droite au bonnet. Dès que nous fûmes assis, les princesses reprirent leurs places sur le sofa, et une dizaine de femmes de leur suite restèrent debout. La princesse mère, âgée d'environ 50 ans, avait une figure belle, et surtout spirituelle. Elle portait une longue robe ouverte par devant et agrafée depuis le sein jusqu'à la ceinture, dans le genre des *antéri* (1) turcs. Elle avait aussi de larges culottes d'une étoffe rayée, et sur la tête un grand voile blanc qui lui couvrait une partie du corps. On ne voyait qu'à peine ses cheveux sous un mouchoir qui les cachait.

---

(1) Robe turque ouverte par devant, comme les capotes de nos dames.

Les jeunes femmes de princes ou d'écuyers sont plus recherchées dans leur coiffure : elles portent sous le voile une calotte rouge garnie sur le devant d'une petite bande en maroquin noir, ornée de boutons d'argent, qui leur sied très bien, et laissent pendre leurs cheveux en longues tresses. Le buste des filles de *Iéndâr-oghlou* était extraordinairement serré, et leurs *antéri* crochetés, depuis le cou, par des plaques en argent. A la ceinture de l'aînée pendaient un grand nombre de breloques du même métal. Sans être jolies, leur figure me parut très agréable; mais la forme de leurs bonnets n'était pas gracieuse : six bandes de drap de différentes couleurs, et taillées en tranches de melon, les composaient; quelques galons étaient disposés de manière à ce qu'ils couvrissent les coutures. Les filles d'un rang inférieur en portaient de tout ronds et unis.

Après les premiers complimens la princesse me questionna sur ce que j'avais ressenti en voyant leur pays, qui était pauvre et manquait de tous les agrémens que nous avons dans le nôtre, dont son fils *Islam-Ghérïe* l'entretenait souvent. On a déjà vu plus haut que ce jeune homme était venu en Crimée, en 1814. « Je désire qu'il y retourne, me « dit-elle; il était alors trop jeune pour profiter « de son voyage, et je vous le confierai aussitôt que « les travaux de la moisson et de la fenaison, qui « vont nous occuper, seront terminés. Ne me le « ramenez que lorsqu'il aura acquis de la sagesse; « mais je crains qu'il ne s'y fixe, poursuivit-elle

« en souriant, car il m'a tant vanté la beauté de « vos femmes! Comment trouvez-vous les nôtres? » Je cherchai à profiter de cette occasion pour faire un compliment à ses filles, persuadé que le beau sexe n'est pas moins sensible en Circassie qu'ailleurs, et je l'étonnai en parlant de la renommée dont les Tcherkesses jouissent chez nous.

M. Tausch, pendant cette conversation, s'était approché d'une des jeunes princesses, sur laquelle il s'appuyait nonchalamment. Cela m'étonna, et je me rappelai qu'il m'avait recommandé de l'imiter en tout. Il répondit à mon observation que sous peu je pourrais en faire autant. J'ai effectivement remarqué que l'on est très libre avec les filles de ce pays. Nous continuâmes encore quelque temps à parler de différentes choses, et prîmes enfin congé de ces dames. La princesse mère me tendit la main en signe d'amitié, et me souhaita un heureux voyage.

Son mari, auquel j'avais annoncé que nous serions prêts à mettre à la voile le lendemain, promit de venir me voir pour me faire ses adieux. M. Tausch m'avertit que cette visite était intéressée, et que je devais me préparer à lui faire quelques cadeaux. Le prince l'avait d'ailleurs chargé de me demander de la poudre, un affût de canon, quelques verres, des assiettes, du sucre, du thé et du café, auquel il s'était accoutumé.

Les Tcherkesses ne se font aucun scrupule de demander ce qui leur fait plaisir, et il serait ridicule de le refuser; car on a aussi le droit de leur

demander ce qu'ils ont. Cette communauté de biens est au point que souvent un pauvre donne ses haillons à un riche pour avoir son habit. J'ai vu un jour *Noghaï* revenir chez lui sans souliers, parce qu'un homme qu'il avait rencontré en route, allant à pied et n'en ayant que de mauvais, lui avait demandé les siens.

A la suite de cette journée, on me demandera sans doute l'impression que firent sur moi les belles Tcherkesses que je venais de voir. Si j'avais essayé de juger ces beautés tant vantées de l'Orient, à mon arrivée dans leur pays, il m'aurait été difficile de le faire avec impartialité, prévenu par la renommée dont elles jouissent en Europe ; et mon imagination exaltée, à l'aspect d'un pays aussi fertile en inspirations chevaleresques, aurait pu m'induire en erreur. Mais, familiarisé avec leurs noms, et ayant eu le temps de les examiner, je puis assurer à mes charmantes compatriotes qu'elles ne leur cèdent en rien.

Le teint des femmes tcherkesses est en général olivâtre; elles ont la tête alongée, et leurs traits sont communément grands ; leurs yeux, la plupart noirs, sont beaux; aussi en font-elles grand cas, les regardant comme une de leurs plus puissantes armes. Ils sont couronnés de sourcils bien marqués, dont elles ont le soin de diminuer l'épaisseur en les épilant. Leur buste, qui, comme je l'ai déjà dit, manque chez les filles de son principal ornement, est extraordinairement mince et flexible; en revanche beaucoup de femmes ont tout le bas

du corps très gros, ce qui est une beauté chez les Orientaux, et que j'ai trouvé difforme dans quelques-unes. On ne saurait refuser à celles qui sont bien proportionnées de la noblesse dans le port et beaucoup de volupté. Leur costume, d'ailleurs, et particulièrement celui des femmes mariées, semble inviter les plaisirs à ne les abandonner jamais. Mais pour les admirer il ne faut encore les voir que dans l'intérieur de leurs maisons, se livrant à toute la mollesse asiatique; car, lorsqu'elles sortent, leur démarche lente et l'air de nonchalance répandu dans tous leurs mouvemens, choquent les yeux d'un Européen habitué à la vivacité et à la tournure élégante de nos dames. Ces longs cheveux même, qu'on aime à voir flotter sur le sein et les épaules d'une beauté tcherkesse, ce voile qu'elles drapent avec l'art que le désir de plaire donne dans tous les pays, cette robe enfin qui, après avoir serré la taille, se sépare pour laisser voir une culotte qui ne manque pas non plus d'attraits, deviennent d'un embarras ridicule lorsqu'une Tcherkesse quitte son sofa. Elles ont en général de l'esprit; leur imagination est vive, susceptible de grandes passions; aimant la gloire, et s'enorgueillissant de celle que leurs maris acquièrent dans les combats.

22 *mai.* — *léndâr-oghlou* qui, dans la matinée, nous avait envoyé un bœuf en présent, vint lui-même nous trouver à une heure après midi, accompagné de quelques autres princes. Je savais

qu'il tenait beaucoup aux marques de distinction, surtout en présence de ses compatriotes, et je le saluai de plusieurs coups de canon, qui lui firent beaucoup de plaisir. Il répondit aux témoignages de ma reconnaissance, après toutes les peines que nous lui avions coûtées, qu'il n'avait encore fait que son devoir; que sa conduite tendrait à nous prouver de plus en plus combien il nous était attaché; qu'il espérait calmer l'esprit turbulent des Tcherkesses, terminer l'affaire de Moudrov, et donner enfin des bases solides à notre commerce. Il m'invita à faire, de mon côté, tout mon possible pour réaliser bientôt le projet de nous emparer de celui des Turcs sur leurs côtes, ce qui acheverait de nous captiver la bienveillance de ses compatriotes. Il ne doutait point, disait-il, que M. Scassi, son ami, qui avait déjà plusieurs fois manifesté l'envie de leur faire du bien, n'embrassât avec empressement l'occasion favorable que nous présentait la défense du Pacha d'*Anapa*. Des toileries, de la quincaillerie, et toutes sortes d'étoffes dont ils avaient un extrême besoin, devaient composer une grande partie de notre chargement; car ils avaient du sel pour long-temps. Il promit de me faire faire la connaissance de plusieurs princes des environs de *Soubachi*, où il m'accompagnerait à mon retour pour y porter le reste de notre cargaison. Je lui recommandai les charpentiers destinés à la coupe du bois de construction, qui, jusque là, n'avaient encore rien entrepris; il m'assura qu'aussitôt après mon départ il leur ferait visiter les fo-

rêts qui sont le plus rapprochées du rivage, et d'où le transport des pièces serait moins difficile.

Apprenant que nous ne pouvions mettre à la voile que le lendemain dans l'après-midi, il me promit de venir encore me voir, et me fit cadeau d'un beau ceinturon en argent.

Dans la soirée, l'embarquement du lest fut achevé, et je donnai ordre de faire de l'eau de bonne heure.

23 mai. — Le prince me fit appeler à terre, vers les 8 heures du matin; il me parla encore de nos projets avec toute la chaleur du plus vif intérêt, et me pria de dire à M. Scassi tout ce que j'avais vu, afin d'aviser aux moyens d'assurer la prospérité de nos relations avec son pays. Il me donna des commissions, et me recommanda fortement de porter quelques présens aux trois hommes qu'il nous avait donnés pour nous protéger contre les insultes qu'on aurait pu nous faire. L'un d'eux jouissait du plus grand crédit. Le prince avait de la peine à me quitter; toujours quelque chose d'obligeant le retenait, il revint encore dans l'après-midi, et nous nous fîmes enfin nos derniers adieux. Un homme de sa suite, dont j'avais récompensé les services, m'avait promis un présent que sa sœur me brodait. Désolé de me voir partir avant qu'il ne fût prêt, il me jeta son ceinturon en me disant les larmes aux yeux : « *Tiens, prends, et « n'oublie pas tes amis Adighé.* »

Après avoir donné à M. Tausch et à son con-

frère les instructions nécessaires, nous appareillâmes à 8 heures du soir par un petit vent de S. S.-E., pour le port de Théodosie, où j'avais ordre de me rendre. Nous naviguâmes toute la nuit le cap à l'O. N.-O., ayant le courant en notre faveur.

24 mai. —A 7 heures du matin nous nous trouvâmes par le travers de *Soudjouk-kalah ;* le vent s'était tiré à l'O., et à 11 heures au S.-O.; à 7 heures du soir étant à l'O. S.-O., assez frais, nous tirions le bord à terre au plus près. A huit heures nous estimâmes la côte de Taman éloignée de 27 à 30 milles. Les courans allaient toujours au nord.

25 mai. — Le vent au S.-O., nous louvoyions sous la côte de Tamane entre l'entrée du canal d'*Iénikalé* et le *Boughaz* du *Kouban.* A 3 heures après midi nous étions vis-à-vis le cap *Tákly ;* le vent se mit frais, j'amenai le perroquet. A 6 heures nous virâmes de bord au large, le cap au S. S.-E. La force du vent redoublait, et le ciel couvert de gros nuages noirs qui s'amoncelaient vers le nord, semblait nous annoncer un gros temps. A 9 heures nous serrâmes notre petit hunier ainsi que notre phoque, et prîmes les ris sur la brigantine et le ghis. Le vent et la mer étaient terribles.

26. mai. —A minuit, éloignés de terre d'environ 20 milles, nous virâmes vent arrière. Nous portions le cap à l'O. N.-O, et nous aurions pu espérer de gagner le golfe de Théodosie, si nous

avions pu faire toutes nos voiles; mais sans elles, notre dérive était trop considérable, et nous nous trouvâmes, à la pointe du jour, sur le cap de *Piétro-Karavo*. Le vent forçantde plus en plus, je pris le parti d'aller mouiller à l'abri du cap *Tâkly*, sur lequel j'arrivai vent arrière; mais il y était encore trop fort, et je me décidai à faire courir jusqu'à la quarantaine de *Kertch*, où nous mouillâmes par 5 brasses d'eau.

Je croyais trouver M. Scassi dans cette ville; mais un de ses agens m'apprit que des affaires le retenaient depuis long-temps à Odessa; il ignorait à quelle époque il serait de retour en Crimée. Je pris alors le parti d'attendre sur ce mouillage la réponse que me ferait cet officier à un rapport dans lequel je lui exposai l'état de nos affaires chez les Tcherkesses, et les mesures que je croyais les plus efficaces pour pénétrer dans ce pays.

Il est inutile d'entrer dans tous les autres détails de mon séjour à *Ambélaki* (1), qui dura un mois, pendant lequel je fus en butte à toutes sortes de désagrémens, et enfin forcé d'abandonner mes projets et de repartir avec un chargement entièrement composé de sel. L'insouciance fut poussée au point que je me trouvai même dans l'impossibilité de porter les présens que *Iéndâr-oghlou* m'avait demandés pour lui et ceux des siens qui nous avaient si noblement défendus, et préservé l'établissement d'une ruine totale. M. Scassi

(1) Nom de la quarantaine de *Kertch*.

se borna à m'envoyer une lettre écrite en turc pour ce prince.

Madame E***, douée par la nature d'une ame ardente, d'une imagination vive et d'un violent désir de briller, souvent si nuisible aux femmes, me fit part de la résolution qu'elle avait prise de faire un voyage chez les Tcherkesses. Quoique bien persuadé du bon accueil qu'on lui ferait, je lui représentai les risques qu'elle aurait à courir dans un pays sans lois et presque sans chefs; chez un peuple barbare, où l'idée qu'il attache à l'hospitalité peut seule garantir l'étranger de tous les malheurs auxquels il est exposé. Elle résista à toutes mes observations; loin de vouloir y céder, les craintes que j'avais cherché à lui inspirer donnèrent naissance à mille idées romanesques qui achevèrent de la séduire, et elle s'embarqua malgré moi, avec une jeune femme de chambre russe.

Je remis à la voile le 30 juin, à 4 heures après midi, par un petit vent de S.-O., qui nous fit naviguer toute la nuit, portant le cap à l'E. S.-E. J'avais le projet de relâcher à *Ghélendjik*, pour y former un établissement dans les possessions du prince *Athioukhaï*.

1er juillet.—Le vent renforça dans la matinée à l'O., et, vers les huit heures du soir, *Anapa* fut relevé au N., à environ quinze milles de distance. Ayant cessé de souffler, le calme nous retint toute

la nuit et une bonne partie de la matinée, par le travers de la baie de *Soudjouk-kalah*. A midi, le vent s'étant mis au N.-O., nous permit d'aller mouiller dans le port de *Ghélendjik*, par 5 brasses d'eau. Je me rendis aussitôt à terre avec l'interprète, pour envoyer un exprès à *Pchiat*, auprès de nos commissionnaires. Le prince *Atioukhaï*, qui nous invita à passer chez lui, nous reçut très poliment, et m'offrit à cet effet un de ses gens, que j'acceptai. La rencontre du prince *Méhmet*, allant d'*Anapa* à *Pchiat*, accompagné de *Moudrov* et du plus jeune de ses fils, âgé de neuf ans, nous surprit agréablement au moment où j'allais retourner à bord; de son côté il parut charmé de mon arrivée, mais la composition de notre chargement, dont il s'informa aussitôt, lui déplut. « Du sel, et toujours du sel, me dit-il, il y en a de quoi saler nos montagnes; mais encore faut-il se vêtir. » Je tâchai de nous excuser en lui faisant observer que, M. Scassi n'étant pas en Crimée, il m'avait été impossible de réaliser nos projets.

L'arrivée de madame E*** le charma, et il m'assura du plaisir que cette nouvelle ferait à tous les siens. La mer étant un peu houleuse, il ne voulut pas accepter mon offre de venir à bord, craignant que le mouvement du navire ne l'incommodât; mais il me fit prier de lui envoyer du thé et du sucre chez le prince *Atioukhaï*, où il devait passer la nuit. Moudrov vint souper avec moi pour me parler de l'état de nos affaires. La sienne, disait-il, paraissait assoupie, quoique n'avant encore rien

payé aux parens de sa femme. Mais les soupçons des Tcherkesses pour ce qui concernait notre établissement, ne faisaient au contraire qu'augmenter. Des Turcs venaient de lui dire à *Anapa*, qu'ils savaient que Tausch et lui n'étaient employés qu'à chercher les moyens d'introduire les Russes dans le pays, et que leurs courses fréquentes au *Boughaz*, et leurs conférences avec des employés le prouvaient assez.

3 juillet.—Le lendemain de bonne heure je revis notre *konak* au moment de son départ. Il m'engagea à remettre à la voile pour *Pchiat*, attendu qu'il n'avait point à *Ghélendjik* de magasins préparés pour y déposer du sel. Je le lui promis. Avant d'appareiller, madame E*** désira aller à terre; elle rencontra dans sa promenade une vieille femme tcherkesse, qui, après lui avoir tendu la main, lui dit : « Soyez la bien-venue, » et la pressa contre sa poitrine. C'est la plus grande marque d'affection qu'on se puisse donner; le baiser n'appartient qu'à l'amour seul; mis au rang des dernières faveurs d'une belle, il n'est employé dans aucune autre occasion; l'amitié même n'y a point de droit.

Atioukhaï m'avait invité à dîner chez lui avec madame E***; mais le vent étant favorable, je ne voulus pas accepter cette invitation, et je levai l'ancre à 10 heures du matin, par un bon vent d'O., qui, après nous avoir forcés de louvoyer pour sortir du port, nous porta jusqu'à une petite

distance du cap *Abétsaï*, où il se calma, et nous fûmes tracassés jusqu'à 5 heures par différentes brises, dont l'inconstance permit aux courans de nous porter au nord. Le vent se mit alors frais à l'E. S.-E; nous virâmes de bord au large, et à 2 heures de la nuit nous revirâmes à terre. Après s'être encore calmé, le vent souffla au N.-O. dans la matinée, et nous faisant brasser en poupe, nous vînmes mouiller à une heure après midi, par 4 brasses et demie de fond.

Iéndâr-oghlou avait fait porter sur le rivage un petit canon d'une demi-livre de balles, le seul qu'il eût, pour m'en faire saluer par quelques coups. Ses fils, Tausch et plusieurs Tcherkesses de nos amis, vinrent me recevoir à mon débarquement. Nous allâmes voir ensemble les magasins, où je trouvai quelques parties de blé, de seigle, de maïs, des peaux de bœufs, de chèvres, de renards et de martres. La récolte paraissait avoir été bonne sur toute la côte, et les échanges se faisaient avec vitesse. Il eût été à désirer que nous eussions pu fournir aux habitans un plus grand nombre des articles qui leur étaient nécessaires, et sur une plus grande étendue de pays. Mais cet avantage dont nous aurions pu jouir nous fut tout-à-fait inutile.

Les charpentiers qui nous revirent avec bien du plaisir, avaient visité les forêts sans pouvoir commencer à travailler, parce que le bon bois de haute futaie est hors des possessions d'*Iéndâr-oghlou*, et que les autres Tcherkesses ne consen-

payé aux parens de sa femme. Mais les soupçons des Tcherkesses pour ce qui concernait notre établissement, ne faisaient au contraire qu'augmenter. Des Turcs venaient de lui dire à *Anapa*, qu'ils savaient que Tausch et lui n'étaient employés qu'à chercher les moyens d'introduire les Russes dans le pays, et que leurs courses fréquentes au *Boughaz*, et leurs conférences avec des employés le prouvaient assez.

3 juillet.—Le lendemain de bonne heure je revis notre *konak* au moment de son départ. Il m'engagea à remettre à la voile pour *Pchiat*, attendu qu'il n'avait point à *Ghélendjik* de magasins préparés pour y déposer du sel. Je le lui promis. Avant d'appareiller, madame E*** désira aller à terre; elle rencontra dans sa promenade une vieille femme tcherkesse, qui, après lui avoir tendu la main, lui dit : « Soyez la bien-venue, » et la pressa contre sa poitrine. C'est la plus grande marque d'affection qu'on se puisse donner; le baiser n'appartient qu'à l'amour seul; mis au rang des dernières faveurs d'une belle, il n'est employé dans aucune autre occasion; l'amitié même n'y a point de droit.

Atioukhaï m'avait invité à dîner chez lui avec madame E***; mais le vent étant favorable, je ne voulus pas accepter cette invitation, et je levai l'ancre à 10 heures du matin, par un bon vent d'O., qui, après nous avoir forcés de louvoyer pour sortir du port, nous porta jusqu'à une petite

distance du cap *Abétsaï*, où il se calma, et nous fûmes tracassés jusqu'à 5 heures par différentes brises, dont l'inconstance permit aux courans de nous porter au nord. Le vent se mit alors frais à l'E. S.-E; nous virâmes de bord au large, et à 2 heures de la nuit nous revirâmes à terre. Après s'être encore calmé, le vent souffla au N.-O. dans la matinée, et nous faisant brasser en poupe, nous vînmes mouiller à une heure après midi, par 4 brasses et demie de fond.

Iéndâr-oghlou avait fait porter sur le rivage un petit canon d'une demi-livre de balles, le seul qu'il eût, pour m'en faire saluer par quelques coups. Ses fils, Tausch et plusieurs Tcherkesses de nos amis, vinrent me recevoir à mon débarquement. Nous allâmes voir ensemble les magasins, où je trouvai quelques parties de blé, de seigle, de maïs, des peaux de bœufs, de chèvres, de renards et de martres. La récolte paraissait avoir été bonne sur toute la côte, et les échanges se faisaient avec vitesse. Il eût été à désirer que nous eussions pu fournir aux habitans un plus grand nombre des articles qui leur étaient nécessaires, et sur une plus grande étendue de pays. Mais cet avantage dont nous aurions pu jouir nous fut tout-à-fait inutile.

Les charpentiers qui nous revirent avec bien du plaisir, avaient visité les forêts sans pouvoir commencer à travailler, parce que le bon bois de haute futaie est hors des possessions d'*Iéndâr-oghlou*, et que les autres Tcherkesses ne consen-

une femme, de parler directement à un homme de la sienne.

Un grand coup de vent ayant rendu la mer très houleuse, il fut impossible d'engager ces dames à se rendre à bord ; et elles me pressèrent d'aller la chercher, pour l'emmener dans leur habitation.

M. Tausch, quelques Tcherkesses et entre autres l'*atalik* de *Kaz-boulat*, vinrent avec moi ; j'annonçai à madame E*** l'invitation des princesses, me doutant bien qu'elle ne consentirait pas à les suivre chez elles ; mais, à mon grand étonnement, elle accepta l'offre avec plaisir, et s'y prépara sans marquer la moindre inquiétude. Pour ne point heurter l'usage qui défend aux Tcherkesses de voir leurs femmes en public, je me décidai à ne la point accompagner, et la confiai à notre commissionnaire, qui me promit de la ramener le lendemain. Par le conseil de l'*atalik*, je fis tirer un coup de canon et hisser le pavillon aussitôt que le canot se fut détaché du bord. L'embouchure de la rivière étant un peu plus profonde qu'à l'ordinaire, il la remonta assez facilement. Une foule d'hommes, de femmes et d'enfans, accourus des environs, en couvraient les bords. A son débarquement plusieurs coups de fusil et de pistolet furent tirés ; je répondis à ces saluts ; mais bientôt l'épaisseur des bois me déroba la vue de madame E***.

A 2 heures après midi, un bâtiment que nous avions vu dans la matinée, tirant vers le nord, vint mouiller à une portée de fusil de la goëlette.

Des Turcs qui le montaient me dirent qu'ils allaient de *Trébizonde* à *Anapa*, avec un chargement de toileries, et que, contrariés par les vents, ils ne s'étaient décidés à venir mouiller sur cette rade, qu'enhardis par notre présence, n'ayant point de *konak* pour les protéger. Ils me demandèrent s'il y aurait du danger à aller faire de l'eau à terre, et j'offris de les y accompagner; ce qu'ils acceptèrent avec plaisir. Dans la soirée ils remirent à la voile, profitant du vent de terre qui y souffle régulièrement alors.

7 juillet. — M. Tausch vint m'apprendre que madame E*** ayant été engagée par les princesses à prolonger son séjour chez elles, avait remis son retour au lendemain. Le récit qu'il me fit de la manière dont elle avait été accueillie, me charma, et je me félicitai de l'avoir amenée chez ce peuple, l'effroi de ses voisins, dont j'avais voulu moi-même l'épouvanter, et chez lequel aucune autre Européenne n'avait encore pénétré.

Je décidai ce jour-là avec le prince *Méhmet*, que nous déchargerions à *Pchiat*, et nous louâmes à cet effet quelques barques des habitans, pour travailler le lendemain de concert avec notre chaloupe.

En me promenant sur le rivage, je passai à une petite distance d'un groupe de Tcherkesses que je ne connaissais point, et qui déjeûnaient sous un arbre; il m'appelèrent pour m'engager à prendre ma part de leur repas, qui consistait en petits gâ-

teaux et en viande de bœuf et de porc salée. Ils professaient la religion du pays. J'acceptai, et liai conversation avec eux. J'appris qu'ils se rendaient des environs d'*Anapa* chez les *Chapsoukh* pour ravoir des chevaux qu'un prince leur avait enlevés. Comme je me disposais à les quitter, un d'eux se lève en me présentant la main, et me demande mon amitié pour lui et pour ses compagnons. « Dans mon propre pays je suis étranger comme « toi, me dit-il; j'ai perdu toute ma famille par la « peste; l'habitation où ils sont morts a été brulée « avec leurs effets, et mes champs abandonnés « ne voient plus aujourd'hui que les brebis et les « chevaux de mes anciens voisins. Dépouillé de « tout, mes armes, mon cheval, ma selle, voilà « tous mes biens. Sans parens, sans alliés, je me « suis vu obligé de recourir à la protection de « quelques *konak* qui, graces à Dieu, professent « envers moi la première des vertus, l'hospitalité. « Tour-à-tour ils sont mes hôtes, et je suis leur « défenseur quand l'occasion s'en présente. « Tu es un de nos frères, mon bras, mes services « sont à ta disposition. » Il me tendit de nouveau la main et nous nous séparâmes.

8 juillet. — Après avoir long-temps attendu madame E***, M. Tausch vint m'annoncer son arrivée sur le rivage. Je la trouvai dans un chariot, habillée en Tcherkesse, avec les princesses et d'autres femmes de la maison d'*Iéndar-oghlou*, qui s'empressèrent de l'entourer pour me la ca-

cher. Elles lui dirent adieu en lui faisant bien promettre d'aller encore les voir avant son départ.

Arrivés à bord, je m'empressai de demander à madame E*** quelques détails sur sa vie tcherkesse; elle me dit qu'à son débarquement les princesses vinrent à sa rencontre, et qu'après lui avoir tendu les mains, elles la serrèrent contre leurs poitrines, en présentant alternativement le côté droit et le côté gauche; un nombre infini d'habitans curieux de la voir l'entourèrent et l'accompagnèrent jusqu'à un chariot traîné par des bœufs, où on la fit monter avec les deux filles de notre *konak* et la jeune princesse *Chapsoukh*: il y en eut d'autres qui les suivirent à pied. Sur la route plusieurs familles l'attendaient à son passage, et toutes lui témoignaient le plaisir que l'on avait à la voir.

La femme d'*Iéndâr-oghlou* vint la recevoir à une petite distance de son habitation, suivie de tous ses vassaux. Après les cérémonies usitées, on la mena dans la chambre des étrangers; le dîner suivit de près son arrivée. Il fut servi sur douze petites tables. Les princesses, qui jeûnaient à cause du *ramazan* (1), s'occupèrent pendant le repas à dépecer la viande et le pain, pour en former des bouchées. On lui apporta après dîner de l'eau pour se laver les mains, et on lui lava les pieds, ce qui est la preuve d'une grande considération. Tout le reste de la journée fut employé à amuser madame E***, par des jeux et des danses. *Iéndâr-*

(1) Jeûne très sévère des mahométans.

oghlou, qui arriva le soir, se réjouit de voir l'intimité dans laquelle elle était déjà avec sa famille, et il la pria de regarder sa maison comme la sienne. Quelques usages qu'elle fut prompte à saisir le ravirent; on voulut la rendre tout-à-fait tcherkesse, et des ordres furent donnés pour lui préparer un habillement, auquel on travailla toute la nuit.

Le principal de ces usages, qui ne plaisait pas du tout à madame E***, était l'obligation dans laquelle on est de se lever à l'entrée d'un homme ou de quelque femme plus âgée, même vassale. Les hommes de leur côté font de même pour les deux sexes; on ne peut s'asseoir que lorsque la personne pour laquelle on s'est levé l'a ordonné par le mot *tize* (assieds-toi). Ces peuples n'y manquent jamais, et même en famille ils sont fidèles observateurs de cet usage incommode.

L'heure désignée par le *Coran* pour le soupé, fut annoncée à toute l'habitation par un coup de canon que le prince fit tirer. Madame E*** désirait faire ce repas avec les jeunes princesses; mais elle fut trompée dans son attente. Une famille tcherkesse ne se réunit jamais pour manger; le père et la mère le font séparément ainsi que leurs enfans, qui se divisent suivant leur âge et leur sexe, et vont manger leur portion dans un endroit écarté.

Le lendemain, madame E*** fut habillée en tcherkesse, et la princesse mère, à cette occasion, lui fit quelques cadeaux en échange de ceux qui lui avaient été apportés. Ils consistaient en agrafes

argent et une garniture de petits boutons qni rvent à border sur le front le bonnet des femes mariées.

Pendant son séjour chez notre *konak*, il survint ne aventure qui peut servir à faire connaître la e inquiète que mène ce peuple, et dont les ites me firent réjouir d'avoir insisté sur le reur de madame E*** à bord.

Comme je l'ai déjà dit, le vol est défendu dans rtains cas, surtout lorsque deux princes se sont romis par serment de respecter mutuellement urs propriétés. Notre *konak*, sur la foi d'un pail traité avec un prince *Chapsoukh*, avait enoyé un de ses vassaux chez lui, chargé de quelues commissions. Le *Chapsoukh*, infidèle à ses engemens, le fit esclave. Au bout de quelques urs, le frère de ce prince vint à passer non loin e l'habitation d'*Iéndâr-oghlou*, par un champ où n homme qui labourait, feignant d'ignorer ce ui était arrivé à son camarade, l'attira dans sa aison et l'y garotta. Cette nouvelle fut bientôt épandue: on se députa de part et d'autre des peronnes qui ne parvinrent point à accorder les eux princes, et l'affaire, par la tournure qu'elle renait, semblait annoncer un combat.

9 juillet. — Une barque tcherkesse qui se préarait à partir, attira les soupçons de nos amis; lle appartenait à ceux de la vallée qui avaient ontré le plus d'acharnement contre nous, et uoiqu'ils se dissent destinés à aller charger du

blé au sud de *Pchiat*, l'assurance dans laquelle on était qu'il n'y en avait pas persuadait aux nobles commis à notre garde que leur projet était de revenir nous attaquer. Un d'eux vint coucher à bord et nous conseilla de faire feu sur la première barque qui approcherait de nuit.

Le prince qui était venu nous voir, fut obligé de s'en retourner chez lui plus tôt qu'à l'ordinaire, parce que les *Chapsoukh* s'armaientet menaçaient son habitation.

10 juillet. — Quelques historiens, notamment *Strabon*, nous apprennent que différentes parties du pays situé entre la Mer-Noire et le Caucase étaient renommées par leurs mines. La fable de la toison d'or, que les Argonautes sont venus chercher en *Mingrélie*, semble prouver qu'elles l'étaient depuis long-temps. Quelques raisons m'ont aussi porté à croire que ces montagnes sont remplies de minéraux précieux. Plusieurs sont revêtues d'une terre rougeâtre; les arbres y sont disséminés, rabougris, et n'y croissent qu'avec peine. On m'avait déjà apporté de très beau minerai d'or, et ce jour-là je reçus du minerai d'argent, trouvés tous les deux dans des ravins, après la pluie.

Un naturaliste expliquerait sans doute un phénomène que notre commissionnaire m'a raconté, et qui viendrait à l'appui de cette opinion. A environ cinq lieues de *Pchiat*, l'on voit une montagne de forme conique, assez élevée, et presque entièrement pelée; à son sommet seulement est

un petit bois où tous ceux qui y ont pénétré sont morts sur le champ, ou au bout de quelques jours; les animaux même qui paissent autour n'osent y entrer, et l'on n'a jamais vu d'oiseau s'en approcher. Ce fait, sans doute exagéré, que les Tcherkesses attribuent au séjour de quelques esprits malfaisants, peut bien provenir de la composition de cette montagne. Il y a différens autres lieux dont on raconte à peu près la même chose, et que j'aurais été visiter avant mon départ si les affaires me l'eussent permis.

A midi, un homme vint nous annoncer que tous les vassaux d'*Iéndâr-oghlou* avaient été joindre ce prince pour le défendre contre les *Chapsoukh*, qui approchaient de son habitation. Je regrettai vivement qu'une pareille circonstance n'eût pas été prévue dans les instructions que m'avait données M. Scassi, pour aller secourir notre digne *konak*. Je n'osai pas le faire, quoiqu'il ne soit pas douteux qu'il entrerait dans les vues de la Russie de profiter de ces petites guerres que les Tcherkesses se font entre eux, pour s'allier avec leurs princes, et par ce moyen pénétrer dans l'intérieur du pays.

11 juillet. — Nous eûmes dans la matinée une fausse alerte, d'autant plus embarrassante que, nos interprètes étant absens, nous n'avions personne à bord qui sût le circassien.

La barque de nos ennemis, dont j'ai déjà parlé plus haut, sortit de la rivière et se dirigea sur nous

chargée de monde. A cette vue je fis aussitôt monter nos armes sur le pont, et un grand nombre d'habitans de notre parti, rassemblé sur le rivage, semblaient par leurs cris nous engager à combattre. Craignant cependant les suites malheureuses qu'auraient indubitablement entraînées une pareille affaire, je balançais encore à mettre le feu au canon qui, chargé à mitraille, était pointé sur eux; les voyant prêts à nous aborder par la poupe, et leur croyant des intentions hostiles, j'allais enfin m'y décider, si un jeune prince de mes amis, parent d'*Ibrahim-oghlou*, n'eût, au même instant, paru parmi eux en me saluant. Cela dissipa mes craintes et je n'hésitai plus à les laisser approcher. Quelques-uns montèrent à bord et parurent frappés à la vue de nos armes. C'est peut-être ce qui les empêcha une autre fois de faire une tentative sérieuse. Le jeune prince resta à bord de la goëlette, et ils continuèrent leur route au sud.

M. Tausch, qui avait été présent à l'attaque des *Chapsoukh*, vint nous apprendre qu'au nombre de 200 ils s'étaient retirés sans se battre, remettant l'affaire au jugement d'une assemblée nationale. C'est ordinairement ainsi que se terminent tous leurs différens, qui cependant ne manquent jamais de commencer par un grand appareil militaire. Les nobles et les vassaux s'arment aux cris d'un homme chargé de répandre la nouvelle de la marche des ennemis en courant au grand galop dans tout le canton, et ils sortent de leurs habi-

tations pour aller se rassembler autour de celle du prince, qui se met à leur tête; mais au moment où les deux partis semblent vouloir se charger avec le plus d'acharnement, des personnes neutres se proposent pour médiatrices de leurs affaires, et tout se borne alors à quelques coups de fusil ou de pistolet tirés en l'air de part et d'autre. Il n'y a que les expéditions contre des peuplades éloignées, où l'alliance de plusieurs princes donne à espérer plus de chances, qui parfois deviennent sanglantes.

12 juillet. — Notre déchargement ayant été entièrement terminé la veille, je fis commencer à embarquer les marchandises échangées, dont le nombre augmentait journellement, et qui consistaient pour la plupart en seigle, blé, orge, maïs, cire, miel, peaux de bœufs, de chèvres, et quelques pelleteries.

M. Tausch m'avait parlé depuis long-temps des antiquités que les Tcherkesses découvrent quelquefois; il m'avait même remis, lors de mon premier voyage, un vase trouvé par hasard en labourant la terre, et renfermant des ossemens brûlés qui avaient été jetés, dans l'intention de le faire servir à garder de l'eau-de-vie. Il était fait d'argile, d'une forme assez commune, et enduit d'un vernis vert. Avant mon départ j'engageai M. Tausch à faire fouiller de petits *tumulus* que l'on voit en différens endroits de la vallée, et particulièrement dans la forêt voisine du bois sacré que j'ai visité. Les Tcherkesses pensent que ce sont les tombeaux

d'une grande nation qui avait habité leur pays. Ils sont la plupart couverts de grandes pierres. Différentes raisons avaient empêché notre commissionnaire de s'en occuper, et les nouvelles affaires qui me survinrent depuis mon arrivée, ne me permirent pas de faire des recherches sur ces nouveaux objets de curiosité. Mon attention ce jour-là fut réveillée par l'apparition de deux vases en terre cuite, dont l'un, haut d'environ deux pieds et demi, contenait des cendres, des anneaux et des boutons de cuivre ainsi que quelques ustensiles en fer, oxidés au point qu'ils étaient méconnaissables, et se brisaient lorsqu'on les touchait. Une défense de sanglier avait été trouvée par dessus, et à côté de l'une, les débris d'une coupe en verre, ou plutôt d'un lacrymatoire. Le second, beaucoup plus petit, ne contenait aussi que des cendres, sur lesquelles on trouva le squelette d'un petit animal que l'on aurait aisément pu prendre pour un lézard. Y avait-il été mis exprès, ou par hasard, ainsi que la défense du sanglier dans l'autre? C'est une question à résoudre par de plus savans antiquaires que moi. J'interrogeai les Circassiens sur le lieu où ils trouvaient ces vases, et je sus qu'ils sont dans les *tumulus*, à 3 ou 4 pieds sous terre, vers le sud-ouest, toujours auprès d'un endroit où l'on découvre du charbon, restes sans doute d'un bûcher. Le possesseur de ces vases avait, d'après ce que me dit M. Tausch, une grande passion pour tout ce qui est antique, et quoique tout aussi ignorant que ses compatriotes,

il en faisait sa principale occupation. Malheureusement il restait à une trop grande distance du rivage; sans cela j'aurais pu en tirer un grand parti, en me servant de lui pour me procurer ces objets. Les étrangers qui fouillent les tombeaux, excitent les soupçons des Tcherkesses, qui prétendent qu'ils cherchent à y trouver, dans de petites pièces de cuivre, la preuve que leurs ancêtres avaient possédé le pays, pour avoir le droit de s'en emparer. L'empressement de quelques voyageurs à acheter des médailles, lors de l'occupation de la forteresse d'*Anapa* par les troupes russes, fit naître dans l'esprit de ces peuples cette singulière idée, qu'ils ne pouvaient cependant allier avec ma qualité de Français.

Iéndâr-oghlou vint prier madame E***, au nom de sa famille, d'aller chez lui le lendemain pour y passer le reste du temps que nous séjournerions encore à *Pchiat*. Je consentis avec plaisir à cette invitation.

13 juillet. — A 6 heures du matin, je fus à trois milles au nord de ce mouillage, pour voir du bois de sapin, de genèvrier et de chêne, destiné à compléter notre chargement. A mon retour madame E*** m'apprit que les princesses étaient venues la chercher, et elle s'embarqua pour aller les joindre, accompagnée par leurs frères et par M. Tausch. Ce commissionnaire revint dans la soirée, et nous nous préparâmes le lendemain matin à aller faire une incursion dans le pays. Il m'apprit que, chez

un des habitans de la vallée, Moudrov avait lu un vieux manuscrit grec, dont il n'avait pu rien comprendre, parce qu'il était en grec littéral; et qu'un autre Tcherkesse possédait une cornaline sur laquelle étaient gravés un bœuf et quelques lettres. Je fis sentir à M. Tausch le tort qu'il avait eu de ne pas m'apprendre plus tôt une découverte aussi intéressante, et l'engageai fortement à ne rien négliger pour se procurer ces deux objets. Il paraît que le manuscrit était soigneusement conservé par son propriétaire, et qu'il aurait été difficile d'en faire l'acquisition, mais qu'on aurait pu en prendre une copie.

L'enthousiasme que j'avais pour ce pays, me faisait faire une foule de réflexions sur les moyens de m'y établir et d'y jouir de la confiance de ses habitans, dont j'aurais voulu faire partie. L'amitié que me témoignaient quelques princes, ne suffisait pas, selon moi, pour entreprendre tout ce que j'aurais voulu; il me fallait un puissant appui, et achever de dissiper les soupçons qu'on pouvait avoir encore sur mon compte, en devenant membre de la nation. J'appris qu'un usage venait au-devant de mes désirs, et me présentait le moyen de me faire adopter par une famille circassienne. La cérémonie pour l'adoption, consiste à garder quelques momens dans la bouche le bout du sein d'une femme : elle et son mari deviennent dès lors des *atalik*, qui vous mettent au nombre de leurs enfans légitimes. Comme cela oblige à quelques cadeaux qu'on fait à la famille,

et que je n'étais pas alors dans la possibilité de les faire, j'en remis l'exécution à un nouveau voyage.

14 juillet. — Nous fûmes à terre de très bonne heure, espérant y voir venir notre *cicerone* tcherkesse, qui nous l'avait promis; mais l'ayant vainement attendu, nous nous décidâmes à aller seuls aux lieux indiqués. Nous prîmes avec nous un Tcherkesse et un matelot chargé d'une pioche. Après avoir gravi la montagne du S.-E. de la rade, à travers un bois très touffu, rempli de petits *tumulus*, nous parvînmes au sommet. Là se trouve une plaine qu'on laboure à travers un grand nombre de ces sépultures; elle est bornée au N.-E. par un bois qui s'étend sur une des montagnes les plus élevées de la vallée, et au S. par un escarpement de la hauteur d'environ 25 toises au-dessus du niveau de la mer. Nous fûmes long-temps indécis sur le choix; mais avec peu de moyens, il tomba nécessairement sur un des *tumulus* qui nous parut le plus facile à fouiller. A environ deux pieds sous terre, au S.-O., et au niveau de la plaine, nous trouvâmes une longue et forte épée avec le fer d'une pique placés en croix. Cette découverte nous fit redoubler d'efforts, et après avoir pioché quelque temps à côté d'une couche de charbon, nous parvînmes enfin à apercevoir un vase que nous eûmes beaucoup de peine à ôter de la terre, tant elle était dure et mêlée de pierres. Notre dépit fut à son comble, lorsqu'après avoir mis tous nos soins pour ne rien casser, nous ne vîmes qu'un

vieux pot d'argile, dont les bords étaient rompus, et posé sens dessus dessous. Une couche de terre durcie par le temps retenait des cendres que nous apercevions dans l'intérieur à travers une fêlure. Je le soulevai enfin, et trouvai parmi ces cendres quelques boutons de cuivre de la même forme que ceux qui m'avaient été remis, et des ustensiles de fer défigurés par la rouille, et qui se rompirent en les touchant. Je désirais continuer encore à fouiller, mais le soleil déjà fort élevé rendait l'air brûlant; nos travaux étaint lents, et n'étant munis que d'une pioche, il nous aurait été impossible d'entreprendre la fouille d'un des *tumulus* qui, par leur grandeur et les grosses pierres qui les couvraient, semblaient annoncer que des personnages considérables y avaient été ensevelis. Je me contentai d'aller visiter, en m'en retournant, un chemin assez large qui conduit du bord de la mer à une ancienne forteresse dont on voit encore les ruines sur une montagne qui domine la vallée, et où nous nous promîmes d'aller un autre jour. Il était tard et d'autres affaires nous appelaient ailleurs.

Dans la soirée nous eûmes la preuve de l'affaiblissement du parti que les parens de la femme de Moudrov avaient formé. En nous promenant sur les bords de la rivière, nous vîmes le frère de la jeune *Djantin*, celui qui avait tiré sur notre canot, la traversant dans une pirogue pour aller chercher un asile chez un de nos amis qu'il avait choisi pour *konak*. Ainsi que les étrangers, les

Tcherkesses ont quelquefois recours à des *konak*. C'est un moyen dont se sert l'être faible ou malheureux pour se mettre à couvert des entreprises de quiconque voudrait lui nuire.

Notre chargement étant presque terminé, la journée du lendemain fut désignée pour aller voir le prince *Iéndâr-oghlou*, qui devait nous attendre chez lui.

15 juillet.—Nous montâmes à cheval de bonne heure, M. Tausch et moi. Je revis avec un nouveau plaisir la belle vallée que nous parcourions; nous nous arrêtâmes quelques instans chez un Tcherkesse malade, que mon camarade voulut aller voir. Je fus étonné du bruit que l'on y faisait. Des jeunes gens et des enfans s'occupaient à toutes sortes de jeux bruyans, tandis que le médecin, gravement assis auprès du malade, n'articulait que de temps en temps un mot ou deux. Sa place est sacrée; personne ne la prend s'il la quitte. Celui qui oserait la profaner en s'en emparant, serait obligé de lui payer une somme considérable. Ils traitent leurs malades avec des simples et des amulettes. Pour de certaines fièvres, ils ont beaucoup de confiance dans quelques anciens tombeauxet dans des ruines de monumens antiques, où ils envoient coucher le malade pendant plusieurs nuits. Lors de mon premier voyage à *Ghélendjik*, un Tcherkesse me demanda un remède ou quelque prière pour son parent attaqué depuis longtemps d'une maladie qu'il ne sut pas bien m'ex-

pliquer. N'ayant d'abord aucune espèce de médicament, je me décidai à lui donner la prière, qui, sans pouvoir lui être nuisible, le satisferait. Elle lui fut remise avec toute la gravité doctorale, et fut reçue très respectueusement par cet homme qui ne savait comment m'exprimer assez sa reconnaissance. A mon retour de Crimée, je ne songeais plus à cette singulière aventure, lorsque le même homme vint me la rappeler en m'apportant des œufs et du fromage de la part de son parent, qui avait été parfaitement guéri. Quoique étonné de cette cure, je crus pouvoir me permettre encore un peu de charlatanisme, et je lui répondis que j'en avais été sûr d'avance.

Pour un homme blessé le cérémonial est un peu différent. Il ne doit avoir aucune arme dans sa chambre, et à sa porte est un plat rempli d'eau où l'on a mis un œuf. Avant d'entrer on frappe trois fois sur un soc de charrue. De jeunes garçons et de jeunes filles jouent, chantent des chansons composées en l'honneur du blessé, et s'amusent aussi à donner des coups de dents à un gâteau rond suspendu au plancher par une corde.

On voit cet usage de faire du bruit dans la chambre des malades, chez quelques autres peuples plus ou moins civilisés que les Circassiens, et qui prétendent par-là chasser les esprits malfaisans.

A une demi-lieue de l'habitation d'*Iéndar-oghlou*, M. Tausch me montra un emplacement où ce prince lui avait proposé de bâtir les magasins, afin

d'en assurer la tranquillité, et d'éviter, par leur position sur ses terres, le paiement du droit d'importation que les Tcherkesses exigeaient de nous. Les marchandises se trouvant alors au centre de la vallée, auraient aussi été plus à portée des habitations de l'intérieur.

A mon arrivée chez le prince, je fus reçu dans une maison nouvellement construite à la même place où avait été celle qui fut brûlée par les parens de Moudrov. Madame E*** était dans celle où l'on m'avait reçu le voyage précédent. Je remerciai *Méhmet* de ses bontés et de l'accueil que lui et toute sa famille avaient bien voulu lui faire. Il me répondit que rien n'avait été pour lui si flatteur que sa confiance en eux; qu'il aurait bien désiré que mon séjour à *Pchiat* fût plus long, pour tâcher de me prouver combien il nous aimait; que d'ailleurs madame E*** était libre de rester chez lui jusqu'à mon retour; que sa vie et celle de ses fils répondaient de la sûreté dont elle jouirait pendant son absence. « Je vous aime comme mes enfans, me dit-il, disposez de moi dans toutes les occasions; j'ai, graces à Dieu, assez de bien; mon seul désir est d'avoir des amis. »

Le prix des bœufs m'avait fait faire depuis long-temps des réflexions sur la salaison, qui devait offrir ici un bénéfice des plus brillans. Il n'y a que les Turcs d'*Anapa* qui s'occupent de cette branche d'industrie pour Constantinople. Le prix des chèvres et de leurs peaux était aussi à très bon compte. J'ai pensé que la fabrication des maro-

quins serait un objet important dans ce pays, où ils se vendent de 15 à 18 piastres turques, et la consommation en est très grande. Je fis part au prince du désir que j'avais de former un établissement où l'on s'occuperait de ces deux objets : il y applaudit fortement, principalement à la fabrication des maroquins, et m'assura de la tranquillité dont jouiraient les gens qui y seraient employés, surtout étant des Français, dont il voudrait voir augmenter le nombre dans son pays, parce qu'ils sont leurs frères et braves comme eux.

Les capitaines de quelques bâtimens anglais et espagnols m'avaient fait, à la quarantaine à *Kertch*, plusieurs questions sur ce pays, et mes réponses parurent leur donner une grande envie d'y venir; ils me demandèrent à cet effet quelques renseignemens sur la côte, sur ses mouillages, et le nom de notre *konak*, que je leur donnai. *Iéndâr-oghlou*, en l'apprenant, parut flatté de voir qu'on allait le connaître en Europe par son hospitalité, et m'assura du bon accueil qu'il ferait à tous les étrangers qui aborderaient en mon nom.

Après le dîner, ce prince m'engagea à aller voir sa famille. Tandis que j'étais avec elle, la femme de *Noghaï* s'échappa par la fenêtre pour ne pas voir son mari qu'on vint lui annoncer. Le Tcherkesse semble fuir tout ce qui lui rappelle ses affections et ses plaisirs, comme un sentiment de faiblesse; il est même incivil de lui parler de ses enfans, surtout lorsqu'ils sont petits. Je fis de la peine à

Noghaï en lui montrant un des siens, âgé de quatorze ans, qui semblait annoncer le même caractère que son père. Ce n'est que par l'âge qu'on obtient le droit de se dépouiller de ce stoïcisme ; et le vieillard, après avoir signalé son courage dans sa jeunesse, peut s'abandonner à toute sa sensibilité, au sein de sa famille. *Iéndâr-oghlou* voyait sa femme et caressait ses enfans.

Les princesses mirent tout en œuvre pour augmenter la peine que nous avions à les quitter ; par mille attentions elles venaient au-devant de tout ce qui pouvait nous faire plaisir. Je fus témoin de quelques danses que l'on exécute au son d'une espèce de violon à trois cordes ; elles étaient dans le genre asiatique, assez tristes, sans expression : les pas consistaient en petits sauts, sans grâce, mais que la position des pieds, presque toujours tournés en dedans, rendait très difficiles. Leurs autres instrumens sont une espèce de flageolet et un tambour de basque. Le chant n'est pas plus gai que la danse, quoiqu'il y ait des airs assez agréables. Leurs chansons ne sont point rimées, et servent souvent à célébrer les vertus comme à châtier les mœurs ; c'est une des punitions de l'homme vicieux. On en chanta plusieurs en ma présence, entre autres la complainte d'un jeune homme qu'on avait voulu bannir du pays, parce qu'il était revenu seul d'une expédition contre les Russes, où tous ses camarades avaient péri. C'est ainsi qu'à chaque instant on trouve dans l'histoire de

ces peuples des traits qui rappellent les temps héroïques de la Grèce.

Les préparatifs de notre départ attirèrent toute la famille. On remplit un *araba* de toutes sortes de provisions, entre autres de petits gâteaux de farine, de miel et de beurre; le prince voulut me faire cadeau de deux chevaux, mais je ne consentis à prendre qu'un *bourka*. Notre séparation fut pénible : les marques d'amitié de ces bons Tcherkesses m'avaient fortement attaché à eux; et je pressentais avec peine que peut-être je ne les reverrais plus. *Gvacha*, sa mère et ses sœurs tinrent long-temps madame E*** embrassée; elle-même ne put s'arracher de leurs bras qu'avec douleur, et confondit ses larmes aux leurs. *Iéndár-oghlou* promit de venir me voir le lendemain. Il était tard: ses fils *Islam-Ghérie* et *Kaz-boulat*, ainsi qu'un prince de leurs parens et plusieurs nobles, furent chargés du soin de nous accompagner. Nous rencontrâmes quelques familles qui, instruites de notre prochain départ, nous attendaient sur la route pour nous faire leurs adieux et nous engager à revenir les voir.

Une chose qui affectait surtout ces Tcherkesses, c'était le départ de M. Tausch, qui était appelé en Crimée pour différentes affaires. Chaque habitant croyait perdre en lui un fils ou un père, et lui-même ne quittait qu'à regret cette nation parmi laquelle il avait passé ses plus jeunes ans.

16 juillet. — A 8 heures, *Iéndár-oghlou* arriva

accompagné de ses fils, de quelques nobles et de Moudrov. Il avait amené pour madame E***, une vache et une chèvre avec son petit, que *Gvacha* lui envoyait en présent. Je recommandai à ce bon prince nos magasins, ainsi que les charpentiers, qui nous voyaient partir à regret. Il m'assura des soins qu'il donnerait à leur tranquillité. « Quant à « ce qu'il faut, me dit-il, pour consolider la prospé- « rité de votre établissement, tu le sais à présent « aussi bien que moi; tu as demeuré sous nos « toits, et si l'affaire de Moudrov a nui à ton expé- « dition, elle t'a fait voir au moins que l'amitié d'un « Tcherkesse pour un Français est inébranlable, « et que l'adversité n'y peut porter aucune at- « teinte. » Alors me prenant la main et la serrant avec émotion : « Va, me dit-il, noble *djïghid*, va « dire aux Russes, qui nous méprisent, ce que tu « as vu au milieu de nous; tu sais ce que nous « sommes, apprends-leur à nous connaître; en- « gage-les à terminer des guerres infructueuses; « dis-leur que la liberté habite nos montagnes, « que la mort nous est préférable à un joug étran- « ger, et que le commerce seul peut leur donner « un accès sur nos côtes. Qu'ils viennent en ton « nom, qu'ils fournissent à nos besoins; mon ami- « tié, tout ce que je possède est à eux. Quant à « toi, n'oublie point les projets que tu m'as com- « muniqués, hâte-toi de les mettre à exécution, « et compte que tu auras toujours en moi un père « et un ami. »

Je profitai du temps qu'il employait aux affaires avec les siens, pour aller dans le bois sacré étonner ces peuples par une cérémonie religieuse que depuis long-temps je me proposais d'exécuter. Il est d'usage qu'un Tcherkesse qui commerce dans le pays, qui revient victorieux d'une incursion, ou qui s'y est obligé par quelque vœu, fasse des offrandes à la croix; on y attache alors, ou à l'arbre qui la soutient, les objets qui y sont destinés. Aucun habitant n'ose y toucher; et ils n'en sont enlevés que par les ennemis qui viennent faire des incursions dans le pays; ceux-là, quoique de la même religion, ne respectent pas la sainteté du lieu, et pillent tout ce qu'ils trouvent. Un festin appelé *T'khapchi* suit ordinairement la cérémonie de l'offrande, et les têtes des animaux tués à cette occasion, sont aussi suspendues aux branches des arbres. Les différentes affaires de l'établissement qui m'avaient occupé durant tout notre séjour, m'empêchèrent de donner à cette œuvre pieuse toute la pompe que j'aurais désiré; je me contentai d'aller avec madame E***, une partie de l'équipage, quelques nobles et nos commissionnaires, attacher des étoffes à la croix. Madame E*** en donna l'exemple la première, et il fut suivi par nous tous. La joie et l'admiration que cette vue excita parmi les Tcherkesses, qu'on n'avait pas prévenus du but de notre promenade, est difficile à dépeindre. Ils serrèrent fortement nos mains, en assurant qu'ils publieraient partout

notre piété et l'hommage que nous venions de rendre à leur religion. Notre retour auprès du vieux prince fut une espèce de triomphe.

Toutes nos affaires étant terminées, il fallut nous séparer. Notre *konak* nous réitéra l'assurance de son amitié de la manière la plus vive; j'en fus pénétré, ainsi que de celle que me témoignaient les siens. Un d'eux voulut absolument nous suivre, et il s'embarqua pour la Crimée.

Nous appareillâmes à huit heures du soir par un vent de N.-E. frais. Notre traversée dura cependant six jours, retenus par des calmes et des vents contraires; nous mouillâmes le 22 juillet sur la rade de Théodosie.

Différentes raisons m'engagèrent alors à demander ma démission, bien persuadé, d'ailleurs, que nos chefs ne se serviraient jamais des moyens nécessaires pour parvenir au terme que s'était proposé le gouvernement russe en organisant des relations commerciales avec les Tcherkesses.

Après avoir quitté le service, le doux espoir de rentrer dans ma patrie vint luire à mes yeux. Je ne pus résister davantage au bonheur de lui consacrer mes services, et je dis un éternel adieu (1) aux peuples du Caucase. J'avoue cependant qu'avant de m'y décider une foule de projets vinrent m'assaillir. Je fus mille fois prêt à en courir la chance, et ni leur étendue ni leurs difficultés n'auraient été pour moi des obstacles, si ma for-

(1) La suite m'a prouvé que je m'étais trompé.

tune m'en eût donné les moyens; mais il en fallait une bien plus grande que la mienne pour forcer la marche ordinaire des événemens, et faire des pas gigantesques proportionnés à mon impatience.

Après mon débarquement, le commandement de la goëlette la *Tcherkesse* fut confié à l'officier qui venait de servir sous mes ordres. Il avait une excellente qualité, celle de ne voir que l'intérêt personnel de ses chefs. On l'expédia à *Sokhoum-kalah* dans la Mingrélie, et il ne reparut point du reste de l'année en Circassie. Dans ce voyage, la goëlette eût été prise par deux baraqes *Abâzes*, si le jeune Tcherkesse (1) que j'avais emmené avec moi, et qui s'était embarqué, espérant rentrer dans sa patrie par la Mingrélie, ne se fût déclaré son *konak*. Peu après le feu fut mis aux magasins de *Pchiat*, et les charpentiers, ainsi que les autres employés, eussent été infailliblement massacrés, si *Iéndâr-oghlou* ne les eût défendus avec sa générosité ordinaire; toujours ami fidèle, ce prince rebâtit les magasins à ses frais, et parvint encore à calmer ses compatriotes. On essaya en 1819 d'y renvoyer la goëlette avec un chargement de sel: elle n'en rapporta que quelques échantillons de

(1) Ce jeune homme, appelé *Kalmuk*, passa deux mois et demi parmi nous. L'accueil que lui fit M. Scassi ne le satisfit pas; il aurait désiré trouver en lui l'hospitalité que ses compatriotes lui avaient accordée si généreusement, et c'est en effet ce que l'on fut très loin de faire. En quittant le commandement de la goëlette, je lui fis quelques présens qui lui firent dire que j'étais seul resté fidèle aux Tcherkesses.

bois de construction, après avoir été fort mal reçue à *Ghélendjik* et à *Pchiat.*

Voilà où se sont bornées jusqu'à présent les opérations des Russes sur les côtes de la Circassie, et il n'est pas difficile de présumer qu'elles n'ont pas été suffisantes pour changer le goût de ses habitans pour le brigandage; ces sauvages ne tardèrent même pas à faire de graves tentatives sur les frontières des Cosaques, où ils formèrent, dit-on, le projet d'enlever M. Scassi, dans un voyage qu'il fit à *Iékaterinodar.*

Il est douloureux de songer que l'empereur Alexandre, lassé enfin par les plaintes qui lui arrivent journellement contre eux, se décidera peut-être à porter la guerre dans leur pays. Depuis long-temps le général *Iérmolov*, commandant en Géorgie, attaque les peuplades limitrophes de son gouvernement, et celles à travers lesquelles passe la route de Mozdok à Tiflis; mais quelques avantages, achetés souvent par des pertes considérables, en ont été jusqu'à présent les seuls résultats; et quel fruit retirer d'une guerre contre ces peuples belliqueux, dans un pays inconnu, de difficile accès, rempli de défilés ou de forêts immenses, dont les habitans, n'ayant plus rien à perdre après avoir mis le feu à leurs cabanes, iront s'établir sur des montagnes inaccessibles, d'où, supposant même que le bas pays soit soumis, ils inquiéteront long-temps les vainqueurs, qui devront y entretenir continuellement une armée. Les horreurs d'une guerre avec des sauvages libres, que les

exemples les plus atroces ne pourront dompter, inonderaient cette conquête de sang. Les jésuites du Paraguay nous ont laissé un souvenir plus doux que les Cortès et les Fernand; et je crois ne point devoir douter qu'avec le commerce qui a introduit les Génois dans ce pays, et qui depuis a donné à la Porte-Ottomane le pouvoir dont elle jouit, on ne parvienne à répéter en Circassie le tableau séduisant dont cette partie du Nouveau-Monde a été le théâtre. Des peuplades pauvres et guerrières, dans un pays aussi facile à défendre, s'uniront toujours pour s'opposer à ce qu'il soit envahi; elles combattront pour leur unique bien, la liberté; l'intérêt au contraire ne manquera pas de les désunir et de laisser un champ libre aux entreprises politiques dont serait chargé le spéculateur.

M. le duc de Richelieu, qui connaissait les Tcherkesses et qui les voyait tels qu'ils sont, sentit cette grande vérité; et personne sans doute n'avait mieux mérité que lui de présenter à l'empereur Alexandre un projet où il s'agissait du bonheur d'un peuple. Ses vœux auraient dû être comblés, et l'homme sensible eût été ému à la vue d'une nouvelle nation sortie des sombres forêts du Caucase, et redevable à un prince philosophe et à un ministre vertueux des bienfaits de la civilisation. Pourquoi faut-il, hélas! que quelques individus aient détruit de si belles espérances!...

VOCABULAIRE

DU DIALECTE DES TCHERKESSES NOUTAKHAITSI.

Aujourd'hui,	*népe.*
Agneau,	*mélai.*
Allons,	*négoua.*
Adieu,	*otkhache.*
Assieds-toi,	*tize.*
Assez,	*pachu, rokhoueu.*
Bonjour (le matin),	*ouptché dézo khapchi.*
(à midi et en route),	*mafizou sapchi.*
Bonsoir,	*ouptché azo khapchi.*
Bonne nuit,	*ouptché essizé okhou.*
Soyez le bien-venu,	*o-sapchi.*
Bien,	*azir.*
Bouza (boisson tatare),	*bak-sima.*
Bouche,	*jeu.*
Barbe,	*djiaghé.*
Bœuf,	*tsu.*
Bague,	*elthline.*
Bonnet,	*paougho.*
Bas (le),	*thlépéte.*
Blanc,	*fégé.*

Bourka,	*tchaouko.*
Bachlik,	*tchakone.*
Compliment de rencontre,	*ghogmaf.*
Chien,	*kha.*
Cochon,	*k'khoua.*
Coq,	*atakeu.*
Culottes,	*oughan-djandje.*
Cadenas,	*outkibzé.*
Couverture,	*tchekghéne.*
Comment te portes-tu ?	*ouza pachmé ?*
Chat,	*kétou.*
Cheval,	*chi.*
Chaleur,	*fabeu.*
Cire,	*chefu.*
Dents,	*tseu.*
Doigts,	*eupkhouambe.*
D'où viens-tu ?	*tédéghagui ?*
Dieu,	*Tkhâ.*
Demain,	*nakhoupche.*
Donne-moi.	*sakhe-séte.*
Éclair,	*ghouhasseu.*
Eau,	*psi.*
Étroit,	*zéjou.*
Très étroit,	*zéjou-déd.*
Femme,	*chasse.*
Fils,	*saou.*
Ma fille,	*si-psassi.*
Fille,	*psassi.*
Fusil,	*ts'khouénke.*
Farine,	*adjigha.*
Fer,	*oughoutche.*
Feu,	*mazoué.*
Fromage,	*khaïe.*
Graces à Dieu,	*Tkhâ* ou *Psou*, employé pour *bien-obligé.*
Homme,	*tli.*

Haut,	*in-éded.*
Habit,	*tsi.*
Il va,	*khake vaja.*
Je m'en vais,	*si gholi.*
Je vais,	*saze vaja.*
Je ferai feu, je tirerai,	*si o voke.*
Je te tuerai,	*si vou ghane.*
Jambes,	*thlakoua.*
Jolie,	*dakhu.*
Très jolie,	*dakhu-déd.*
Je ne sais pas,	*ts-ghourèpe.*
J'aime (1),	*sédjias.*
J'aime beaucoup,	*bo sédjias.*
Je n'aime pas,	*si tchi sep.*
Langue,	*bzégou.*
Lièvre,	*tagoumghia.*
Loup,	*doughousù.*
Lime de fer,	*tchane.*
Lime de bois,	*pkhakho.*
Lune,	*mazi.*
Lait,	*sezeno.*
Lait caillé (iaourthe),	*s'ch'khou.*
Lui *ou* elle,	*méri.*
Manger,	*ouchekoune.*
Venez manger,	*yeb laghe ouchekoune.*
Montagne,	*tkhé.*
Main,	*ea.*
Moustache,	*padjeu.*
Martre,	*tseuzé.*
Moi,	*séri.*

(1) M. Scassi, à son retour de Circassie, pour prouver l'austérité des mœurs des habitans de ce pays, crut devoir publier en Russie qu'ils n'avaient point de mot pour exprimer *j'aime.*

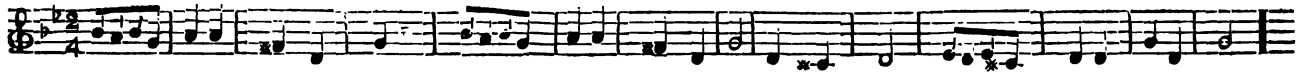
Matin,	*néptche diche.*
Mère,	*yani.*
Mer,	*kh'chi.*
Miel,	*soou.*
N'approche pas,	*oukha mouke.*
Nuages,	*o-sou-khapchi.*
Navire,	*kouakheu.*
Non,	*iahaou.*
Noix,	*déche-kho.*
Noisettes,	*dézu.*
Nez,	*peu.*
Oiseau,	*bzéou.*
Oreiller,	*tagoum.*
Où vas-tu ?	*toou goua ?*
Œufs,	*diadéni.*
Père,	*idti.*
Pain,	*tchaoukhe.*
Porte,	*ptché.*
Fermez la porte,	*ptché riaghace.*
Ouvrez la porte,	*ptché rouckheu.*
Poule,	*kéti.*
Porte, ou donne,	*kakhe.*
Pouce,	*eupkhubache.*
Poudre à tirer,	*ghunù.*
Poires,	*khouzou.*
Prunes,	*skhoupza.*
Poignard,	*kameu.*
Renard,	*bedjasueu.*
Rivière,	*psé.*
Soir,	*tchazgkhosse.*
Sang,	*tli, thleu.*
Sourcils,	*napseu.*
Souliers,	*tchuako.*
Scie,	*pkhakho.*
Sein d'une femme,	*pidzé buzu.*
Spacieux (très),	*kiakhe-déd.*

Soleil,	*tgha.*
Sel,	*choghou.*
Sabre,	*kéateu.*
Sabre de cavalier,	*chache-khoua.*
Terre,	*tchi.*
Tapis,	*ouptché.*
Toile,	*héze.*
Toi,	*varié.*
Tonnerre,	*chébli.*
Vin,	*souat.*
Va-t'en,	*rek vagha.*
Veuve,	*pkhouje.*

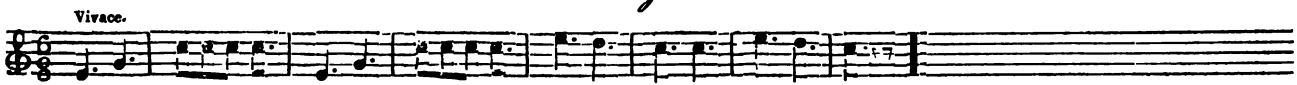
NOTA.

1 Rouble en papier vaut à peu près	1 franc.
1 Kilo turc	de 70 à 80 cent.
1 Poud	15 kilogrammes.
1 Occque	1 kilo.

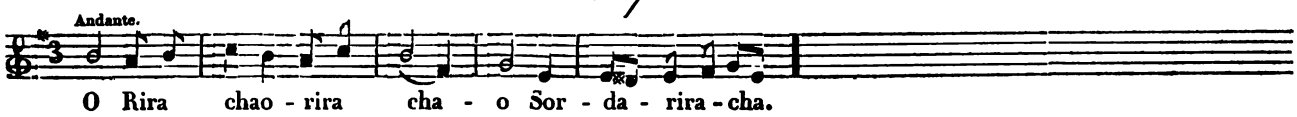
Chant guerrier des Tcherkeſſes.



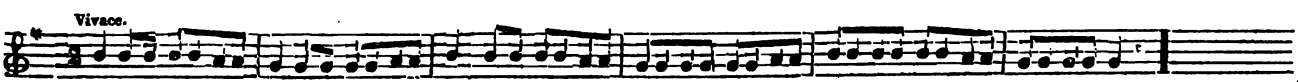
Chant guerrier.

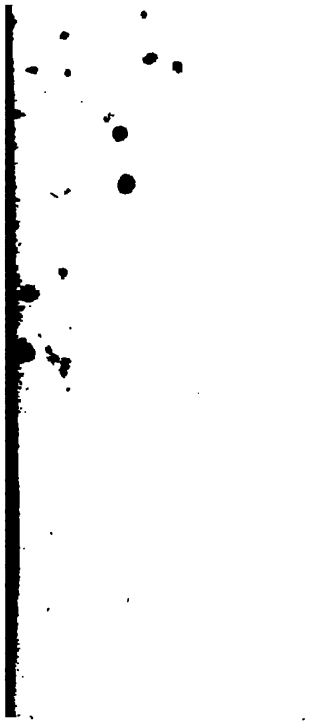


Refrain.



Danse.





JUL 18 1947